This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

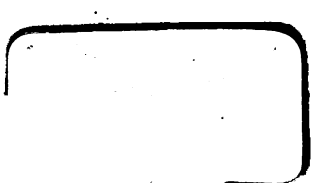
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



VOYAGE
AUX TERRES AUSTRALES,
A LA NOUVELLE HOLLANDE, &c.

FAIT EN M. DC. XCIX.

Où l'on trouve la Description des Isles Canaries, des Isles de Mayo & de saint Jago, de la Baye de Tous les Saints, des Forts & de la Ville de Bahia dans le Bresil, &c.

Par GUILLAUME DAMPIER.

AVEC LE VOYAGE

DE LIONEL VVAFER:

Où l'on trouve la Description de l'Isthme de Darien dans l'Amerique, &c.

Enrichi de Cartes & Figures.

TOME QUATRIE'ME.

BIBLIOTECA ACADEMICA LATINA
LIBERTE ET PATRIE

A ROUEN,
Chez JEAN BAPTISTE MACHUEL, ruë Etoupée.

M. DCC. XXIII.
Avec Aprobation & Privilege du Roi.

PREFACE DE L'AUTEUR.

L'Accueil favorable que le Public a fait aux premiers Volumes de mes *Voyages*, me remplit d'esperance que malgré les objections de certains Esprits prévenus contre moi, les personnes desintereſſées & qui aiment à connoître le naturel des habitans, les animaux, les plantes, le terroir, &c. de ces païs éloignez, que peu ou point d'*Européens* ont visité, agréeront en quelque ma-

niere ce Volume, que je leur deſtine.

Je n'ignore pas que ceux qui ont fait de nouvelles découvertes devant moi, ont preſque toûjours eu le ſort d'être mépriſez par les perſonnes qui n'avoient point de goût pour ces ſortes de choſes, ou qui étoient prévenuës contre eux. Il ſeroit donc inutile, & même déraiſonnable de m'attendre à échaper la cenſure de tous, & à recevoir un meilleur traitement que celui dont des Auteurs illuſtres & fort au-deſſus de moi, n'ont pû ſe garentir. Mais on ne m'ôtera pas la ſatisfaction que j'ai de ſavoir, que les découvertes où j'ai été employé, meritent nos recherches les plus exactes, puis qu'elles regardent les Ouvrages magnifiques de Dieu dans les diverſes parties de ce Monde ſublunaire. Quelque peu de capacité que j'aye d'ailleurs pour me bien aquiter d'une pareille tache; du moins ſuis-je perſuadé que ma Relation eſt fidéle, que j'ai fait quelques nouvelles

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

LE *Voyage de Mr.* Dampier *autour du Monde, que j'ai fait traduire depuis quelques années, a été ſi bien reçû du Public, que je ne doute pas que ſon* Voyage à la nouvelle Hollande, *qui a paru depuis* 1703. *en Angleterre, ne trouve le même accueil favorable. Les obſervations qu'il y fait à l'égard des Vents, des Marées, des Bancs de ſable, & des Variations de l'Aiguille, ſont ſi exactes & ſi particulariſées, que les Navigateurs n'en peuvent recevoir qu'une grande utilité. Ses remarques ſur la nature du terroir, les Climats, les Arbres, les Fruits, les Plantes, les Bêtes à quatre pieds, les Oiſeaux, les Poiſſons, &c. & ſur les Habitans des Païs où il a été, ne*

peuvent que satisfaire les Curieux. Mais la petiteſſe de ce Volume eſt ſi éloignée de la groſſeur des autres que je n'ai pû me réſoudre à le publier tout ſeul : de ſorte que j'y ai joint la Relation de Mr. Wafer, *un de ſes Compagnons de fortune, qui fut imprimée à* Londres *en* 1699. *J'oſe même dire que le Public ſera bien payé de ſon attente, & qu'il m'aura quelque obligation d'avoir uni ces deux Amis enſemble. Mr.* Wafer *nous donne ici un Abregé de ſes Voyages depuis* 1677. *juſques en* 1690, *& il décrit avec beaucoup d'exactitude l'Iſthme de l'*Amerique, *ou de* Panama, *où il avoit demeuré pluſieurs mois. L'on y trouve auſſi des particularitez fort conſiderables, dont il a été lui même le témoin oculaire, & qui peuvent fournir de la tablature aux Philoſophes. Enfin, pour rendre cette Edition Françoiſe plus complette, j'y ai inſeré l'Avis que Mr.* Hallei *donne à tous ceux qui navigent à travers la* Manche, *ou le Canal d'*Angleterre, *& que Mr.* Dampier *loüe beaucoup à la Page troiſiéme de ce Volume. C'eſt tout ce que j'avois à dire au Lecteur; il n'a qu'à pourſuivre, & à juger par lui-même ſi le corps de l'Ouvrage répond à ce petit Frontiſpice.*

découvertes, & que cela peut être de quelque ſecours à des perſonnes plus habiles qui viendront après moi.

Les uns m'ont objecté, que mes deſcriptions étoient maigres & décharnées, & qu'il n'y avoit pas cette varieté qui plaît, & qui divertit un Lecteur curieux. Je laiſſe au public à juger de l'accuſation. Mais ſi j'ai eu le ſoin de dire exactement les choſes telles qu'on les trouve; ſi mes remarques m'ont ſervi plus d'une fois, & peuvent être utiles à ceux qui voyageront après moi; ſi enfin il y a pluſieurs perſonnes qui préferent un recit ſimple & juſte de la nature & de l'état des choſes, à un diſcours poli & ſemé de fleurs de Rhetorique, je me flâte qu'on me pardonnera ſans peine tous les défauts de mon ſtile.

D'autres m'ont taxé d'avoir pillé les Journaux de quelques Voyageurs, & de n'avoir pas écrit moi-même ce que j'ai donné au Public. Pour ce qui regarde le premier point, j'oſe aſſu-

rer que je n'ai rien emprunté de qui que ce ſoit, ſans en dire le nom, à quelque peu de relations prés, & d'obſervations particulieres, que j'ai eu de la bouche de certaines perſonnes qui n'ont pas voulu être nommées. D'ailleurs, j'ai toûjours diſtingué ces endroits-là de ce que je raporte de mon propre chef. Pour ce qui eſt de l'autre point, je ſuis ſi éloigné de croire qu'un homme de ma Profeſſion ſe fait tort d'avoir ſes Ecrits revûs & corrigez par des perſonnes entenduës, que j'en tire vanité; puis ſur tout que les plus illuſtres Ecrivains n'ont pas eu honte d'avoüer la même choſe & de la reconnoître pour un grand avantage.

Enfin je ſai qu'il y a des perſonnes qui n'eſtiment pas mes relations, ſous prétexte que je n'ai fait que parcourir les côtes de quelques païs inconnus; que mes remarques ne peuvent être ainſi que défectueuſes, & qu'il n'eſt rien de plus facile ſur ce pié-là. Mais ceux qui ont quelque experience dans ces matieres; ou qui examinent

les

les choſes ſans prévention, en jugeront autrement, ſi je ne me trompe. Du moins, ſi l'on a égard à l'humeur revêche des Matelots, dans les Voyages de long cours, quand ils ne ſavent pas où on les méne; à leur ignorance de la nature des vents, & du changement des monſons; au peu de connoiſſance que les Officiers mêmes ont d'ordinaire, de la variation de l'aiguille & de l'uſage qu'on fait du compas des Azimuths: ſans parler des riſques où l'on eſt expoſé dans des Mers inconnuës: ſi l'on a égard, dis-je, à toutes ces difficultez, bien loin de me blâmer pour n'avoir pas fait de plus grandes obſervations, l'on me ſçaura bon gré de celles que j'ai pû faire.

Voilà tout ce que j'avois à dire, pour répondre aux objections qu'on a faites contre mes premiers volumes; & ſans fatiguer plus long-temps mon Lecteur par des choſes de cette nature, je vais l'entretenir en peu de mots de ce qui regarde ce nouveau Tome.

Afin donc qu'on pût ſe former une

idée juste du cours de ce Voyage & de la situation des lieux dont il y est parlé ; j'y ai fait inserer une Carte, de même que dans les autres Volumes, où l'on peut voir d'un coup d'œil la route que j'ai suivie, par une ligne marquée de points. J'y ai mis aussi les Plans & les profils de quelques endroits particuliers, pour en rendre la description plus intelligible & plus utile.

D'ailleurs, j'avois cette fois à bord un homme qui entendoit le dessein ; ce qui m'avoit manqué dans mes autres Voyages : De sorte que je me trouve en état, pour la satisfaction des curieux, de leur presenter les figures des oiseaux, des bêtes, des poissons, & des plantes les plus remarquables, dont je dis quelque chose. A l'égard même des dernieres, il y en a plusieurs que je n'ai pas décrites, & que je me contente de donner au Public bien gravées, parce qu'elles me sont inconnuës, & que je n'en puis rien dire, si ce n'est qu'on les trouve dans tels ou tels païs particuliers. Pour

les plantes en eſpece, je les ai remiſes entre les mains du ſçavant Dr. Vvoodvard. J'aurois pû en faire graver quantité d'autres; mais j'ai voulu me borner à celles qui different beaucoup dans la configuration de leurs principales parties, de toutes celles qu'on voit en Europe. J'ai auſſi divers oiſeaux & poiſſons tout deſſinez; mais je ne les ai pû inſerer dans ce volume, parce que ma Relation ne s'étend pas juſques aux païs où on les trouve, réduit à m'équiper pour un autre Voyage, plûtôt que je n'avois crû, il m'a été impoſſible de la porter plus loin, qu'à mon départ des Côtes de la Nouvelle-Hollande. Mais ſi Dieu me fait la grace de revenir heureuſement, je promets à mes Lecteurs de la continuer depuis cet endroit juſques à ce que mon Navire ſombra ſous voiles, proche de l'Iſle de l'Aſcenſion.

Cependant pour rendre en quelque maniere mon recit complet, je donnerai ici un Abregé de la ſuite de ce Voyage. Nous partîmes donc des

côtes de la Nouvelle-Hollande, au commencement de Septembre, mil six cens quatre-vingt dix-neuf, pour les raisons que j'ai alleguées *pag.* 137. & nous ancrâmes à la hauteur de l'Isle de Timor, le quinze du mois. Le vingt-quatre nous obtinmes une petite provision d'eau douce, du Gouverneur d'un Fort, que les Hollandois y ont avec un Comptoir. Nous y trouvâmes aussi des Portugais, de qui nous fûmes bien reçûs. Le troisiéme Décembre nous arrivâmes sur la Côte de la Nouvelle-Guinée, où nous eumes de trés-bonne eau, & fimes quelque commerce avec les Habitans d'une certaine Isle, qu'on nomme Pulo-Sabuti. Nous courumes ensuite au Nord, & nous rangeâmes la Côte, jusques à la partie la plus Orientale de la Nouvelle Guinée. Je trouvai que c'étoit une Isle, & qu'elle ne se joignoit pas avec le Continent; c'est ainsi que je l'ai representée dans ma Carte, & je lui donnai le nom de la Nouvelle-Bretagne.

Il y a grande apparence que cette Isle fournit quantité de bonnes marchandises, & qu'on pourroit facilement négocier avec les Naturels. Mais la saleté de mon Vaisseau, que je n'avois pas les moyens d'espalmer, le peu d'hommes qui me restoient à bord, l'envie demesurée qu'ils témoignoient pour retourner au plûtôt chez eux, & le danger qu'il y avoit de continuer en cet état dans une Mer, où les Basses & les Côtes, nous étoient également inconnuës, & qu'il falloit examiner avec beaucoup de soin & à la longue; tout cela, dis-je, m'empêcha de poursuivre alors le but que je me proposois. Ainsi je me flâte que le public prendra en bonne part ce que j'ai pû faire là-dessus pour son service & qu'il n'y aura point d'obstacle que je ne tâche de surmonter, pour venir à bout du même dessein, toutes les fois que l'occasion m'en sera presentée.

Nous revinmes à Timor le dix-huit Mai mille sept cens. Le vingt & un Juin nous passâmes à la hauteur d'une

partie de l'Iſle de Java, & le quatre Juillet nous mouillâmes dans la rade de Batavia. J'allai à terre, pour voir le General Hollandois, & lui demander la permiſſion d'acheter quelques vivres, dont j'avois beſoin; ce qui me fut accordé. Aprés avoir reparé mon Navire, fait mes proviſions, rempli mes Barriques d'eau, & que la ſaiſon pour retourner en Europe fut venuë, je partis de Batavia le dix-ſept Octobre & nous arrivâmes au Cap de Bonne-eſperance le dix-neuf Décembre. Nous partîmes d'ici l'onze Janvier, mille ſept cens un. Le trente & un de ce mois nous découvrîmes l'Iſle de ſainte Helene, & le vingt & un Février celle de l'Aſcenſion. Nous étions dans le voiſinage de cette Iſle, lors qu'il ſe fit une voye d'eau à mon Navire, qu'on ne pût boucher; de ſorte qu'il coula à fonds, & que nous eûmes beaucoup de peine à gagner la terre, où nous vécumes de Chévres & de tortuës. Le vingt-ſix Février nous y trouvâmes au Sud-Eſt d'une haute montagne, peut-

être à demi mille du sommet ; une Fontaine d'eau douce, qui nous fût d'un grand secours. Je repassai en Angleterre, à bord du Cantorburi, qui appartenoit à la Compagnie des Indes Orientales.

Enfin je ne puis que rendre d'éternelles actions-de-graces à Dieu, de ce qu'il me délivra d'une maniere si miraculeuse de tant de perils, & s'il lui plaît de me ramener dans ma Patrie, apres avoir fini le Voyage qu'on me propose, je ne manquerai pas de donner au public une Relation exacte de tout ce que j'ai vû de remarquable, dans les differens endroits que je viens de nommer.

AVIS

Utile & neceſſaire, donné par un Membre de la Societé Royale de Londres; à tous ceux qui navigent dans le Canal d'Angleterre.

L'On a déja obſervé depuis bien des années, que des Vaiſſeaux deſtinez à paſſer le Canal ſont tombez au Nord des Sorlingues, & ont enfilé par mépriſe le Canal de Briſtol, ou la Mer de Severn où ils ont couru beaucoup de riſque, & où pluſieurs même ont peri malheureuſement. Cela vient ſans doute, de ce que la variation de l'aiguille a changé, & de ce que la latitude du Lézard & des Sorlingues eſt marquée prés de cinq lieuës trop au Nord. L'on voit du moins par des obſervations inconteſtables; que la pointe du Lézard, eſt à quarante-neuf degrez, cinquante-cinq minutes, le milieu des Sorlingues étant à ſon

Oüest, & que sa partie Meridionale est au plus juste à 49. deg. 50. min. au lieu que dans la plûpart des Cartes & des livres de Navigation, on les met à 50. deg. au Nord, & dans quelques-unes même à 50. deg. 10. min. Ceci ne produisoit aucun mal, pendant que la variation continuoit à l'Est comme elle étoit lors qu'on fit les Cartes. Mais depuis l'année mil six cens cinquante-sept, elle a si fort tourné à l'Oüest, qu'elle se trouve aujourd'hui de sept degrez & demi ou environ; de sorte que tous les Vaisseaux qui viennent de l'Occean pour entrer dans le Canal, & qui mettent le Cap à l'Est par la bousole, s'éloignent au Nord & se détournent de leur veritable course deux tiers de rumb. Ce n'est pas tout, de quatre-vingt en quatre-vingt milles qu'ils courent, ils changent leur latitude à peu prés de dix minutes, & s'ils negligent de faire leur observation deux ou trois jours de suite, sans rien aloüer pour cette variation, ils ne manquent pas de tomber au Nord,

contre leur attente ; sur tout s'ils comptent que les Sorlingues sont à plus de 50. deg. Quelques personnes ont attribué ceci, au courant du Canal de saint George ; dans la supposition que le flux porte plus au Nord que le reflux n'en éloigne, mais si la variation est une fois compensée, l'on trouve que ce Courant n'est pas sensible, & que les Vaisseaux qui font route par Est quart au Sud, durant deux Empoulettes, & par Est durant un autre gardent exactement leur Paralelle. C'est pourquoi l'on recommande cette pratique à tous les Maîtres des Vaisseaux, qui ne sçavent pas faire des compensations requises pour la variation ; & de plus on leur conseille quand ils sortent de l'Occean, pour entrer dans le Canal, de suivre un Parallele qui ne soit pas à plus de quarante-neuf degrez, quarante minutes au Nord ; ce qui les amenera tout droit au lésard.

Ce n'est pas ici le seul danger auquel ce changement de la variation expose les Vaisseaux qui se trouvent dans le

Canal, nous en vîmes plusieurs l'Hiver dernier, qui aprés être partis des Dunes, firent un triste naufrage sur la Côte de France & sur les Casquettes. Quoi que ce ne fut peut-être pas la seule cause de leur perte; on ne sauroit douter que ceci n'y contribuât beaucoup: Du moins, si l'on compare le profil exact de la Côte de France, que l'on a fait en dernier lieu avec l'aspect de la nôtre, où l'on pourroit bien n'avoir pas apporté la même exactitude; il se trouvera que la veritable route pour aller de Beachy, ou de Dungynesis aux Casquetes est à vingt-six degrez de l'Oüest en tirant vers le Sud; bien qu'autrefois lorsque l'aiguille Nord. estoit autant, qu'elle Nord-oüeste aujourd'huy, la route étoit à peu prés Sud-Oüest quart à l'Oüest, par la bousole; & alors la route Oüest Sud-Oüest, qu'on appelloit route du Canal, étoit fort bonne pour tous les Vaisseaux destinez à passer dans l'Ocean. Mais aujourd'huy tout Vaisseau, qui fait route Oüest-Sud-Oüest dans le

Canal, pour ſi prés qu'il range la Côte de Beachy, ne manquera pas de tomber ſur les Caſquettes, ou plûtôt à leur Eſt. Il s'enſuit de-là, qu'eu égard à la preſente variation de l'aiguille, la route à l'Oüeſt quart au Sud, doit être la route du Canal; au lieu de Oüeſt-Sud-Oüeſt; & qu'à s'éloigner à une diſtance raiſonnable du Cap de Beachy, cette route fera éviter l'Iſle de Vvight, & tenir à peu prés le milieu entre la pointe de Portland & les Caſquettes, qui en ſont à peine à quatorze lieuës, & preſque ſous le même Meridien.

En cas que cet avis paroiſſe inutile à ceux qui ont aſſez d'experience & d'habileté pour n'avoir beſoin d'aucun ſecours, qu'ils ſçachent qu'on ne l'a pas écrit pour eux : Cependant s'il peut contribuer à garentir un ſeul Vaiſſeau du naufrage, l'Auteur s'eſtimera plus que payé de la peine qu'il a priſe pour le communiquer au Public.

VOYA-

VOYAGE DE DAMPIER, AUX TERRES AUSTRALES.

CHAPITRE I.

Départ de l'Auteur des Dunes. Avis qu'il donne à ceux qui passent dans le Canal. Son arrivée aux Isles Canaries. De la Ville de Santta Crux dans l'Isle de Teneriffé, de sa rade, & des Galions Espagnols que les Anglois y coulerent à fonds. De la Ville de Lagune, du Lac qui est dans le voisinage, & du terrain des environs. De la Ville d'Oratavia & de sa Rade. Des Vins & autres Denrées de Teneriffé, &c. Des Gouverneurs de Lagune & de Santa Crux. Des vents qui regnent dans ces Mers-là. De l'arrivée de l'Auteur à Mayo, une des Isles du Cap Verd, de la Saline qu'il y a comparée à celle de la Tortuë la Salée : de son commerce pour le Sel, & de la structure des Bâteaux, dont on se sert pour le charger. De ses Vegetaux, de sa Laine de Coton, &c. De son

Terroir & de ses Villes ; De ses Poules de Guinée, & autre volaille ; des Bêtes & du Poisson. De la Tortuë de Mer, qui pond ses œufs dans la saison pluvieuse. Des Naturels du Païs, de leur Trafic & de leur maniere de vivre. L'arrivée de l'Auteur à l'Isle de S. Jago. De la Ville de ce nom. Des habitans du Pays & de leurs Denrées. D'une espece de fruit qui ressemble à la Grenade & d'un autre qu'on nomme Papab. La Rade de S. Jago. L'Isle de Fogo.

LE Samedi de bon matin, $\frac{14}{15}$ Janvier 169$\frac{4}{5}$, je fis voile des Dunes avec un vent favorable, à bord du Vaisseau de Sa Majesté, nommé le Chevreüil, qui étoit monté de douze pieces de Canon, & de cinquante hommes, outre les Mousses, & qui avoit pour vingt mois de provision. Nous partîmes de conserve avec plusieurs autres Vaisseaux du Roi, qui alloient à Spithead & à Plimouth ; & sur le Midi nous arrivâmes à la hauteur de Dungeneff. Nous les quittâmes cette même nuit pour continuer nôtre route vers le Canal, mais le lendemain matin nous nous trouvâmes plus prés de la côte de France, que nous n'avions crû ; puis que le Cap la Hogue n'étoit qu'à six lieuës de nous au Sud-Est, quart à l'Est. Il y avoit plusieurs autres Vaisseaux ; dont les uns étoient plus prés & les autres plus éloignez que nous de la côte de France, & qui sembloient tous en avoir plus approché qu'ils n'auroient voulu. Mon Pilote qui parut d'abord un peu étonné de cela, ne fut pas pourtant fâché de voir, qu'il n'étoit pas seul dans une erreur ; qui à ce que j'ai oüi dire, est fort commune, & fatale à quantité

de Vaiſſeaux. Cela vient de ce que dans l'Eſtime, on ne compte pas le changement de la variation, qui eſt ſurvenuë depuis qu'on a fait les Cartes, & qui eſt très conſiderable, ſuivant les obſervations du Capitaine Halley. Je renvoie là-deſſus mon Lecteur à ce que cet habile homme en a publié lui-même dans une feüille volante, pour ſervir de guide à tous ceux qui vont & qui viennent à travers le Canal d'Angleterre. * On en peut voir le Titre au bas de la page. Pour moi, qui connois par experience l'utilité de cet avis, je ſuis bien aiſe de profiter de cette occaſion, pour aider à le répandre, autant qu'il me ſera poſſible.

Mais ſans embarraſſer mon Lecteur d'un compte exact du chemin que nous faiſions tous les jours, ni des vents qui ſoufloient, ni d'aucune autre choſe de cette nature, juſqu'à ce que je vienne à des endroits plus éloignez, où ce détail peut être de quelque uſage, je dirai ſeulement ici que nous continuâmes nôtre route du Cap la Hogue, & que ſur les cinq heures du ſoir nous arrivâmes à la hauteur du Start. Ce fut la derniere terre que nous vîmes de nôtre Iſle, & c'eſt de là que nous comptâmes nôtre partance; quoi que nous aurions mieux aimé la prendre depuis la pointe du Lezard, ſi le temps ſombre nous eut permis de la voir.

Le premier Cap que nous découvrîmes après nôtre ſortie du Canal fut celui de Finiſterre, que nous apperçûmes le 30. Janvier, & le 8. Février nous arrivâmes à la hauteur de Lance-

* Avis neceſſaire pour ceux qui navigent dans le Canal d'Angleterre. Se vend chez S. Smith aux armes du Prince devant l'Egliſe S. Paul, à Londres. Le prix eſt 2. ſols.

rota, une des Isles Canaries. Vous avez ici le profil de ses Côtes, & de celles d'Allegrance, une autre de ces Isles, comme elles nous parurent à deux differentes distances.

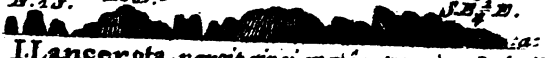
Nous fimes voile vers l'Isle de Teneriffé, où j'avois résolu de prendre du vin & de l'Eau de vie pour mon voyage. Le Dimanche à trois heures & demie de l'après-Midi nous découvrimes cette Isle, & nous forçames des voiles pour en approcher jusqu'à cinq heures. Alors la pointe du Nord Est de cette Isle étoit à 7. lieuës de nous Oüest Sud-Oüest. Mais la distance étoit trop grande pour se pouvoir flâter d'y arriver avant la nuit, de sorte que je mis à la cape jusqu'au lendemain matin, irresolu si j'entterois à Santa Crux, où à Oratavia, l'une à l'Est & l'autre à l'Oüest de cette Isle, dont la situation est presque toute Nord & Sud, & qui sont les meilleurs Ports qu'il y ait de l'un & de l'autre côté. Cependant je choisis Santa Crux, comme le plus assûré dans cette saison de l'année, & de l'endroit le mieux fourni de cette sorte de vin, que je voulois prendre pour mon voyage. Nous y moüillames donc l'Ancre le 10. Février, à 33. Brasses d'eau, un fond d'argile noire, & à demi mille ou environ du bord, d'où je pris le Plan de la Ville que vous voyez ici.

D'ailleurs, les Vaisseaux doivent moüiller ici à 30. 40. ou 50. Brasses d'eau, & tout au plus à un demi-mille de la Terre. S'il y en a même un grand nombre, il faut qu'ils se tiennent fort près les uns des autres. Le rivage est élevé presque par tout, & même escarpé en divers endroits. Ce Havre se trouve si exposé à l'Est, que les vents qui soufflent de ce côté-là y forment de grosses houles, & rendent l'a-

N.o 1. Ld'Allegrance à 12. Lieuës ou environ d'éloignement.

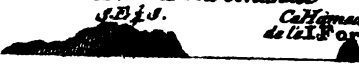
I. Lancerota paroit ainsi en même tems, à 17 Lieuës environ d'

N.o 2. I. d'Allegrance à 17. L. ou environ d'éloignement



I. Lancerota paroit ainsi en même tems à 15 L. de dist.

La Vuë de Lancerota continuée



N.o 3 I. Tenariffe

bord très-dangereux aux Chaloupes. En pareil cas, les Vaisseaux, qui s'y rencontrent, sont obligez de mettre en mer, & quelquefois même de couper leurs Ancres, par ce qu'il n'y a pas moyen de les retirer. Le meilleur endroit & le moins exposé aux vagues, où l'on puisse aborder, est dans une petite Anse sablonneuse, à un mile ou environ au Nord Est de la rade, où il y a de bonne eau, dont les Navires qui chargent ici se fournissent, & il arrive même souvent que les Vaisseaux, qui chargent à Oratavia, la principale place qu'il y ait pour le commerce, envoient ici leurs Chaloupes pour y faire aiguade. Au reste, ce dernier Havre est plus dangereux à cause des vents d'Ouest, que l'autre à cause des vents d'Est; & lorsque l'Ouest souffle, tous les Vaisseaux qui s'y trouvent, prennent le largue. Entre cette Anse, où l'on va faire de l'eau, & Santa Crux, il y a deux petits Forts, qui commandent la Rade avec le secours de quelques Bateries disposées le long de la côte. Santa Crux n'est qu'une petite Ville sans murailles, gardée par deux autres Forts qui défendent aussi l'entrée du Havre. Il n'y a guére plus de deux cens maisons, toutes à deux étages, mais bien solides, bâties de pierres & couvertes de Tuiles. Deux Couvens & une Eglise sont les plus beaux Edifices qu'il y ait. Les Forts dont je viens de parler, ne pûrent pas garantir les Gallions d'Espagne contre l'Amiral Blacke, quoiqu'ils se retirassent aussi prés qu'il leur fut possible sous le plus considerable. Il y a plusieurs des habitans encore en vie qui se souviennent de cette action, où les Anglois endommagerent beaucoup la Ville, & l'on voit encore aujourd'hui les marques de leurs Bou-

lets de Canon dans les murailles de ce Fort. Les Gallions, qui furent brûlez ici, ne sont qu'à quinze Brasses d'eau, & l'on dit que la plus grande partie de l'argent y a resté, quoi qu'on en transportât quelque peu à terre, d'abord qu'on vit paroître l'Amiral Blacke.

Bien-tôt après avoir mis à l'Ancre, j'allai voir le Gouverneur de la Ville, qui me reçût fort honnêtement, & me pria pour le lendemain à dîner avec lui. Le soir je retournai à bord de mon Vaisseau, & le matin suivant je me rendis à terre avec deux de mes Officiers: dans l'esperance que nous aurions le temps de voir Lagune, qui est la principale Ville du Païs, & que je serois de retour assez tôt pour dîner avec le Gouverneur de Santa Crux: fondé sur ce qu'on m'avoit dit que cette place n'étoit éloignée que de trois miles. Tout le chemin qui conduit à Lagune, est sur une montagne assez droite; mais cela n'empêche pas que les charettes n'y montent & n'en décendent chargées: il y a des cabarets dispersez le long de la route, & nous y bûmes quelques verres de vin. Le terroir d'un côté & d'autre paroissoit pierreux & sterile; mais nous vîmes en plusieurs endroits des morceaux de terre, où il y avoit du blé en herbe, qui sembloit être en fort bon état: à une distance plus éloignée, il y avoit au bas des montagnes de petites vignes, entrecoupées en divers endroits par une grande étenduë de terrain, couvert de rochers, qui n'étoit nullement propre pour la culture, & où il ne croissoit que des buissons, qu'on nomme Dildos: il n'étoit que sept ou huit heures du matin, lors que nous partîmes de Santa Crux, le tems étoit beau & serain, & le Soleil qui brilloit dans tout son

éclat, ne manqua pas de nous donner assez de chaleur, avant que nous pussions atteindre Lagune, où nous arrivâmes sur les dix heures, tous en eau & fort fatiguez; de sorte que nous fûmes bien aises de trouver une méchante cabane pour y boire un peu de vin, & nous rafraîchir. Mais nous découvrîmes bien-tôt un de nos Marchands Anglois qui résidoit ici, & qui aprés nous avoir régalez d'un bon dîner, nous fit voir la Ville.

Lagune est une assez grande ville, bien ramassée, & dont l'aspect est fort agréable: elle est en partie située sur une montagne, & en partie dans un terrain uni. La plûpart des maisons y sont bâties de pierre & couvertes de tuiles. Quoi qu'elles ne soient pas uniformes, elles font avec tout cela un assez joli effet, qui ne déplaît pas à la vûë: il y a quantité de beaux édifices, entre lesquels on peut mettre deux Eglises Paroissiales, deux Convents de Religieuses, quatre Monasteres, un Hôpital & quelques Chapelles, outre plusieurs maisons de Gentilshommes. Les Monasteres sont ceux de saint Augustin, de saint Dominique, de saint François & de saint Diego. Les deux Eglises ont des clochers assez hauts & quarrez, dont le sommet s'éleve au-dessus de tous les autres bâtimens: les ruës ne sont pas regulieres, mais elles sont larges pour la plûpart & assez jolies. Vers le milieu de la ville on trouve une grande place qui est environnée de belles maisons: il y a d'un côté une prison bien forte, & tout auprés un aqueduc de bonne eau, qui en fournit à toute la ville; ils ont quantité de jardins, remplis tout autour d'oranges, de limons, & d'autres fruits; & ils mettent au milieu les herbes potageres, les sa-

lades, les fleurs, &c. Si les habitans étoient même un peu curieux à cet égard, il est certain qu'ils pourroient avoir de très-beaux jardins: car comme la ville est située sur une hauteur, au bout d'une plaine qui est toute ouverte au vent d'Est, & que de cette maniere elle joüit du véritable vent alisé qui régne ici, & qui amene presque toûjours le beau tems; elle ne manque guere non plus de sentir sur le soir la fraîcheur des brises.

Derriere la ville on découvre une vaste plaine de trois ou quatre lieuës de long, & de deux milles de large; qui produit une sorte d'herbe épaisse, dont la verdure n'étoit pas moins agréable alors que celle de nos prairies d'Angleterre l'est au Printems. A l'Est de cette plaine & fort prés de la ville, il y a un lac ou un étang naturel d'eau douce. Il y a environ demi mille de circonference, mais comme l'eau en est dormante, on ne s'en sert que pour abrûver le bétail. En hiver plusieurs sortes d'oiseaux sauvages se rendent ici, & fournissent quantité de gibier aux habitans de Laguna, qui tire son nom de ce même lac; car en Espagnol *Laguna* signifie un lac ou un étang; cette plaine est bornée à l'Oüest, au Nord-Oüest & au Sud-Oüest par de hautes montagnes escarpées, qui dominent autant sur la plaine que celle-ci est élevée au-dessus de la mer; & c'est du pied d'une de ces montagnes que la ville est fournie d'eau, qui coule à travers la plaine dans un aqueduc bâti de pierre & soutenu par des colomnes: il faut avoüer, qu'à regarder la situation de cette ville, sa vûë du côté de l'Est, qui s'étend jusqu'à la grande Canarie, ses jardins, la fraîcheur des berceaux qu'il y a, sa belle plaine, sa campagne ver-

doyante, ſon lac, ſon aqueduc, & la douceur de ſes briſes, elle ne peut être qu'un ſejour fort agréable, ſur tout pour des perſonnes qui n'ont pas des afaires, qui les appellent à s'éloigner ſouvent de chez eux; car cette iſle eſt preſque toute remplie de montagnes eſcarpées & raboteuſes, qui obligent à monter & à décendre, & qui fatiguent beaucoup les Voyageurs, à moins qu'ils ne profitent de la fraîcheur du matin & du ſoir. Auſſi n'emploie-t-on guére en ce païs que des mules & des ânes, ſoit pour y aller deſſus, ou pour voiturer les denrées.

Au-delà des montagnes, du côté du Sud-Oüeſt, encore plus avant, on peut voir de la Ville & de la plaine une petite montagne pointuë, qui domine ſur toutes les autres; c'eſt celle-là même qu'on appelle le Pic de Teneriffe, ſi renommé par ſa hauteur: mais nous le vîmes d'ici avec tant de deſavantage, à cauſe de la proximité où nous étions des montagnes voiſines, qu'il nous parut peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on en dit.

Le véritable vin de Malvoiſie croît dans cette iſle; & on aſſure que c'eſt le meilleur de ſa ſorte qu'il y ait au monde. On y trouve auſſi de celui qu'on appelle proprement vin de Canarie & du Verdona. Le vin de Canarie croît ſur tout à l'Oueſt de l'iſle: & c'eſt pour cela qu'on l'envoie d'ordinaire à Oratavia, qui eſt le port le plus marchand de toute l'Iſle, & où nos Facteurs Anglois réſident avec leur Conſul, parce que nous faiſons un grand commerce de ce vin-là. Au reſte, on me dit que cette ville eſt plus grande que Lagune; qu'il n'y a qu'une Egliſe; mais pluſieurs Convents; que le port n'en eſt pas trop bon, &

qu'il eſt même trés-dangereux lors que le Nord-Oüeſt ſouffle. Ces vents de Nord-Oüeſt annoncent leur approche par les lames qui viennent briſer contre le bord, & par les nuages noirs qui ſe forment du côté du Nord-Oüeſt: à la vuë de ces ſignes, des vaiſſeaux levent leurs ancres, ou bien ils coupent leurs cables, & ils ſe mettent en mer, où ils louvoyent juſqu'à ce que le mauvais tems ſoit paſſé. Quelquefois même ils ſont obligés de faire ce manége à deux ou trois differentes repriſes, avant qu'ils puiſſent avoir toute leur charge à bord: ce qui eſt aſſez dificile en cet endroit au milieu de la plus belle ſaiſon, & ils envoient à Santa Crux, comme je l'ai déja dit, pour avoir de l'eau douce. Le vin qu'on appelle Verdona, eſt verd, il a du corps & de la force, il eſt plus rude & plus piquant que celui de Canarie. On ne l'eſtime pas tant en Europe, mais on le tranſporte dans les Indes Occidentales, & il ſe conſerve mieux dans les païs chauds; c'eſt pour cela que je touchai ici afin d'en prendre quelque proviſion pour mon voiage. Cette ſorte de vin ſe recuëille ſur tout à l'Eſt de l'iſle, & on l'embarque à Santa Crux.

Outre ces vins qui ſe vendent toutes les années en grande quantité aux Canaries, ſur toute à la grande Canarie, à Teneriffe & à Palma, il y a ici abondance de grains, du froment, de l'orge, & du maïz, qu'on tranſporte ſouvent ailleurs: ils ont auſſi des fèves, des pois, & des coches, qui eſt une ſorte de grain qui reſſemble beaucoup au maïz, & qu'on ſeme pour engraiſſer la terre. Il y a des papahs, dont je parlerai plus au long dans la ſuite, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, d'ex-

cellentes pêches, des abricots, des guavas, des grenades, des citrons, des oranges, deux sortes de limons, des courges, les meilleurs oignons du monde, des choux, des raves, des potatos, &c. Ils ont aussi bonne provision de chevaux, de vaches, d'ânes, de mules, de brebis, de chévres, de cochons, de lapins, & quantité de bêtes fauves. Les chevaux de l'isle Lancerota sont estimés les plus vifs, les plus legers à la course, & les plus francs que l'on puisse trouver. Enfin il y a ici quantité de volaille & de gibier, des coqs, des poules, des canars, des pigeons, des perdrix, &c. On n'y manque pas non plus de poisson, de maquereaux, &c. Toutes les isles Canaries sont pourvuës de tout ceci, les unes plus, les autres moins : mais comme celle de Lancerota est la plus fameuse pour les chevaux, & que la grande Canarie, Palma & Teneriffe sont renommées pour les vins, la derniere sur tout pour la meilleure Malvoisie, ce qui fait que ces trois isles ont le plus de commerce ; ainsi Forteventura est la plus en réputation pour la volaille domestique, & Gomera pour les bêtes fauves. Le gibier & tous les vivres sont chers dans les isles négociantes ; mais ils sont en abondance & à grand marché dans les autres ; c'est pourquoi les vaisseaux qui sont fretez pour des voiages de long cours, & qui ne veulent prendre que peu de vin, font mieux de toucher à ces dernieres, où ils en peuvent trouver assez, & à bon compte. Pour moi, si je l'avois sçu avant mon arrivée, j'aurois plûtôt abordé à l'une de ces isles qu'à celle de Teneriffe : mais cela doit suffire sur ce sujet.

On dit que dans cette derniere on peut mettre douze mille hommes sous les armes. Le

Gouverneur ou le Général, comme on le qualifie, de toutes ces isles se tient à Lagune : il s'apelle Don Pedro de Ponto ; il est natif de cette isle, & il n'y a pas long-tems qu'il étoit Président de Panama dans les mers du Sud ; il en rapporta même quelques perles de grand prix, dont il fit present à la Reine d'Espagne, & c'est là-dessus, à ce qu'on dit, qu'il fut élu Général des Isles Canaries. La grande Canarie l'emporte de beaucoup sur l'isle de Teneriffe, soit en étenduë, ou en richesses : mais ce Gentilhomme aime mieux résider dans la derniere, parce que c'est le païs de sa naissance : il a la réputation d'être une personne d'un merite distingué : il gouverne avec justice & moderation, & il est fort aimé de tout le monde.

Le Gouverneur de Santa Crux, avec qui je devois dîner étoit un de ses Lieutenans, mais je m'arrêtai si long-tems à Lagune, que je ne pûs me rendre chez lui que pour y souper : c'est un homme fort civil & discret ; il réside dans le principal fort tout auprés de la mer ; il a une sentinelle à sa porte, & un petit nombre de domestiques pour le servir, il me traita dans une grande sale basse & obscure, où il n'y avoit qu'une seule petite fenêtre. On y voyoit environ deux cens mousquets pendus aux murailles ; & quelques piques d'ailleurs, il n'y paroissoit ni lambris, ni tapisserie, & tous les meubles consistoient en une méchante petite table, quelques vieilles chaises, & deux ou trois bancs assez longs qui servoient de sieges. Aprés avoir soupé avec lui, je l'invitai à mon bord, où je me rendis dans ma chaloupe. Le lendemain matin il vint me voir, accompagné d'un autre Gentilhomme & de deux valets ;

mais il fut auſſi-tôt attaqué du mal de mer, & réduit dans un tel état, qu'il ne put preſque ni manger ni boire, juſqu'à ce qu'on l'eut remis à terre.

Aprés que mes gens ſe furent un peu rafraîchis, & que nous eumes à bord les proviſions qu'il nous faloit; je partis de Santa Crux l'aprés midi du 15. Fevrier, & avec toute la diligence poſſible; parce que les vents du Nord Eſt devenoient orageux, & rendoient la mer ſi groſſe, que le vaiſſeau n'étoit pas trop en ſûreté dans la rade même. Quoi que nous laiſſaſſions à terre pluſieurs choſes que nous avions achetées & payées, je fus bien aiſe d'en ſortir au plûtôt. On ne pouvoit pas ſe haſarder ſur une chaloupe ſans beaucoup de riſque, & la tourmente fut ſi grande, lors que nous levâmes l'ancre, que le cable ſe rompit. Mon deſſein étoit de paſſer à l'Iſle de Mayo une des Iſles du Cap Verd; & je courus avec un vent gaillard de Nord-Eſt en poupe, toute cette nuit & le jour ſuivant, ſur le pied de 10. ou 11. miles par heure; mais il mollit alors & il devint un petit frais. Les Iſles Canaries ſont pour leur latitude, dans l'enceinte ordinaire des veritables vents reglez, ou généraux; qui, à ce que j'ai obſervé moi-même, ſouffent du Nord-Eſt, en deça de l'équateur: mais comme elles ne ſont pas éloignées de la côte d'Afrique, elles ſe trouvent plus expoſées au Nord, qui eſt le vent reglé de la côte, qu'il balie juſques au Cap Verd; & qui s'étendant au long & au large, envelope preſque toutes les Iſles Canaries, quoi qu'il y ſoit interrompu bien des fois par les veritables vents reglez du Nord-Oüeſt, ou par d'autres vents échars, auſquels les Iſles ſont ſujettes; ſur tout lorſqu'il y en a pluſieurs de ramaſſées enſemble. Le Pic de Teneriffe

qui avoit presque toûjours été couvert de nuages pendant que nous étions à Santa Cruz, nous paroissoit à cette heure tout rempli de neige ; & s'élever au-dessus des autres montagnes ; mais leur hauteur sembloit diminuer de la sienne, & il paroît beaucoup plus considerable à ceux qui se trouvent à son Oüest. Depuis Teneriffe, nous eûmes un vent frais de Nord Nord-est, & de Nord-est ; nous vîmes du poisson volant & quantité de chardon marin qui flottoit sur l'eau. Le 20. Février à midi nous nous trouvâmes à 15. d. 4. m. de latitude, ainsi nous fîmes route par Oüest Nord-Oüest vers l'Isle de Mayo, dont comptions de n'être pas loin du côté de l'Est, & à huit heures du soir nous mîmes à la cape jusques au jour : le vent étoit alors Oüest-quart au Sud, & il continua de cette maniere toute la nuit, le tems étoit beau, & il faisoit un petit vent frais. Tous ces signes marquoient que nous étions proche de quelque terre, après avoir eu jusques ici des brises forcées. Le matin après le Soleil levé, nous vîmes l'isle à 4. lieuës ou environ de distance. Mais il y avoit un brouillard si épais au-dessus, que nous n'en pûmes découvrir qu'une petite partie ; & malgré tout cela je reconnus que c'étoit l'isle de Mayo. On la peut voir ici sous les differens aspects, où elle nous parut, lorsque nous la rangeâmes à l'Est, au Sud-Est & au Sud, pour entrer dans la rade qui est à son Sud-Oüest.

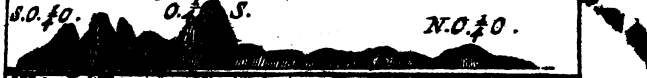
J'ai fait aussi tracer le plan de sa rade.

Nous n'y entrâmes que le matin du 22. Février, & je moüillai à l'abri de cette isle : car c'est une regle constante qu'entre les deux tropiques on ne doit jamais toucher à une isle du côté que le vent alisé souffle. Nous ancrâmes

N°1.

I. de Mayo à 2 L. de dist. S.te Pointe Merid. de cet Isle

S.O.¼O. O.¼S. N.O.¼O.



N°2. I. de Mayo à 2 L. de dist. Sondé par 45 Brasses d'eau fond de Corail rouge à 2 Mille de hauteur O.S.O.

S.¼E.

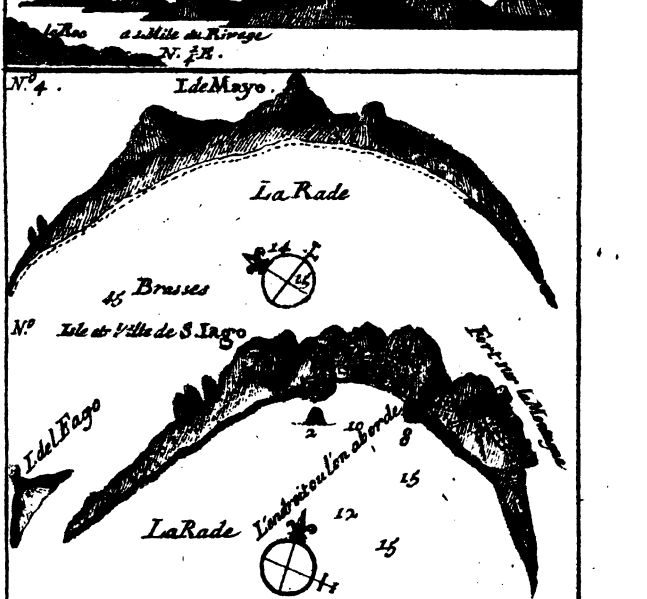
N°3. I. de Mayo lors que nous courions vers sa Pointe au S.O. à 2 L. de dist.

O.S.O. N.N.O.

la Rade à 1 Mille du Rivage

N. ¼E.

N°4. I. de Mayo.



sur les onze heures à quatorze brasses d'eau, un fond de sable pur, & la mer fort calme, à trois quarts de mile de terre, au même endroit où j'avois moüillé dans mon voiage autour du monde. Je trouvai ici à l'ancre le Nieuport de Londres, Vaisseau Marchand, commandé par le Capitaine Barefoot, qui me salua de trois coups de canon, & j'en tirai un pour lui rendre le salut : il venoit de Fayal, une des isles Occidentales, & il avoit à bord du vin & du brandevin ; il chargeoit ici du sel pour le transporter à Terre-neuve, & dans la crainte où il étoit des Pirates, qui depuis quelques années infestoient beaucoup les isles du Cap verd, il fut ravi de voir paroître un des Vaisseaux du Roi.

J'ai déja parlé de l'Isle de Mayo, & de quelques autres de ces isles dans mon voiage autour du monde, *Tome I. p.* 86. 87. Mais j'ajouterai ici quelques nouvelles observations que je fis dans ce dernier voiage. L'isle de Mayo à sept lieuës de circonference, ou environ, elle est presque ronde, & il y a quantité de petites pointes de rocher, qui s'avancent un mile ou plus dans la mer : elle est au 15. degré de latitude Septentrionale, & lors qu'on navige tout autour & que l'on vient assez prés du bord, on voit que les flots brisent contre ces pointes : ce qu'il faut bien remarquer pour les éviter avec soin. Je rangeai cette fois les deux tiers de l'isle, mais je ne vis d'autre danger que celui qui peut venir de ces pointes, qui se découvrent assez par le refrein des vagues. Cependant on assure qu'à son Nord & au Nord-Nord-Oüest, il y a des basses très-dangereuses, qui font plus avant dans la mer : mais je ne fus pas de ce côté-là. On voit deux monta-

gnes dans cette Isle d'une hauteur considerable, le sommet de l'une est assez plat, & celui de l'autre est pointu. D'ailleurs le terrain est assez uni & mediocrement élevé au-dessus de la mer : il y a des bayes sablonneuses tout autour de l'isle, entre les pointes dont j'ai parlé ; & tout le terroir paroît fort sec & sterile.

A l'Ouest de l'isle, où les Vaisseaux jettent l'ancre, il y a une grande baye sablonneuse & un banc de sable, qui est large de 40. pas, ou environ, & qui court deux ou trois miles tout le long de la côte. Entre ce banc & les montagnes il y a une vaste Saline, de deux miles de long ou à peu prés, & d'un demi mile de large ; mais il y en a plus de la moitié, qui est d'ordinaire à sec. Le seul bout qui est vers le Nord ne manque jamais d'eau, & le sel s'y forme depuis le mois de Novembre jusqu'à celui de Mai, qui est ici la belle saison de l'année. L'eau de la mer qui le produit, s'ouvre un passage à travers le banc de sable : ce qui n'arrive qu'au tems des grandes marées, & alors ce réservoir est plus ou moins rempli selon la hauteur des marées. S'il y a déja du sel lorsque l'eau y entre, il est d'abord diffout : mais deux ou trois jours aprés il commence à se grainer, & cela continuë jusqu'à ce que toute l'eau, ou du moins la plus grande partie, soit changée en sel, ou jusqu'à ce que la mer en fourniſſe d'autre. On prétend d'ailleurs que cette eau ne vient que par le seul passage, qui est au Nord du Reservoir ; où il est aussi le plus profond. Je me trouvai ici au tems d'une marée de la nouvelle Lune, & on m'assûra que l'eau n'y entroit jamais qu'alors, mais je ne sautois en deviner la raison. Ceux qui viennent ici pour charger du sel, le ramassent à mesure qu'il se

graine, & ils en font des monceaux sur le terrain sec, avant que la mer retourne: ce qu'il y a de remarquable en cette saline, c'est que le sel ne s'y graine que dans la belle saison, tout au rebours de ce qui arrive aux salines des Indes Occidentales, & en particulier à celle de Tortuë la Salée, dont j'ai dit quelque chose dans mon Voyage autour du Monde, *Tome* I. *p.* 63. où le sel ne se graine jamais que vers le mois d'Avril, lors que les pluyes commencent à venir, & où il continuë à se former aux mois de Mai, Juin, Juillet, &c. durant la saison humide, non pas sans qu'il y ait eu d'abord quelque bonne bourrasque de pluie : mais je laisse aux Philosophes à chercher la raison de cette difference qu'il y a entre la saline de Mayo & celles des Indes Occidentales.

Notre Nation fait ici un grand commerce pour le sel, & on y envoie presque toujours un vaisseau de guerre pour servir d'escorte à nos barques & à nos vaisseaux qui en viennent charger : on m'a dit même qu'il y a eu des années, où il n'en est pas arrivé moins de cent ; d'ailleurs il n'en coûte rien pour la peine des hommes qui le ramassent, & qui le tirent de la saline, on n'en paie que la voiture, qui est même à fort bon marché, parce que les habitans ont grand nombre d'ânes, qu'ils ne peuvent presqu'employer à autre chose qu'à porter le sel depuis la saline jusques au bord de la mer ; les habitans chargent & conduisent eux-mêmes leurs ânes, bien aises de trouver cette occupation, puis qu'il leur reste à peine aucun autre moien pour gagner quelque chose. La saline n'est pas à plus d'un demi mile de l'endroit où l'on embarque le sel, de sorte que les ânes peuvent faire ce chemin plusieurs fois

dans un jour ; ils ont un certain nombre de tours fixe pour la matinée & pour l'après-midi, au-delà desquels leurs proprietaires ne veulent point aller. Nos Matelots appellent le bâteau où l'on met d'abord le sel un trapeboat: il est fait exprès pour cet usage, & il y a un tillac qui s'étend depuis la poupe jusques à un tiers de la longueur du bâteau ; là où s'éleve une espece de tambour, non pas du fond de cale, mais de l'extrêmité du tillac, à deux pieds de hauteur ou environ, qui est bien calfaté par tout ; cela sert à empêcher les vagues de rejaillir dans le bâteau, lors qu'il a le cap contre terre pour recevoir le sel : car il y a d'ordinaire ici de grosses houles, & quand le bâteau est dans cette situation, les vagues qui passent par dessus la poupe le rempliroient bien-tôt, si le tambour ne s'y opposoit, & ne servoit à les faire couler dans la mer de l'un & de l'autre côté. Pour tenir ainsi le bâteau le cap contre terre, & la poupe à la mer, il y a deux perches plantées en dedans, l'une à la tête & l'autre au milieu, vis-à-vis du tambour, mais qui sont d'un pied plus hautes que cette separation ; au sommet de chacune de ces perches, il y a une entaille assez grande pour recevoir une cordelle, dont l'un des bouts est attaché à un poteau sur le rivage, & l'autre à un grapin, ou à une ancre qui est assez loin dans la mer ; cette cordelle sert à hâler le bâteau de part & d'autre, & les perches le tiennent ferme, en sorte qu'il ne sauroit branler, si la corde est bien tenduë autrement les vagues le rempliroient bientôt, ou le feroient briser contre terre : mais pour l'empêcher encore mieux d'être mis en pieces par la violence des houles, & tenir ses membres plus serrez les uns avec

les autres, il y a deux ceintrages : l'un va en travers de ſtribord à bas bord, & ces cordes, lors que les bancs des rameurs ſont poſez, attachent ſi ferme les côtez du bâteau aux extrémitez des bancs, qu'ils ne ſauroient en être ſeparez qu'avec peine ; de ſorte que les bancs & les cordes s'entr'aident mutuellement; celles-ci empêchent que les côtez du bâteau ne s'éclatent en dehors, & ceux-là préviennent qu'ils ne ſoient écraſez en dedans. On n'employe d'ordinaire à ceci que deux cordes, qui diviſent toute la longueur du bâteau, à meſure qu'elles croiſent les côtez, en trois parties égales : le deuxiéme ceintrage eſt compoſé de plus de cordes, qui ſont placées d'une telle maniere, qu'elles empêchent les côtes & les planches du bâteau de s'écarter les unes des autres : pour cet effet, il y a des trous à certaines diſtances tout le long de la quille au-dedans du bâteau, par leſquels on paſſe ces cordes qu'on a juſte le long des côtes, & qu'on y attache bien ferme avec des rabans, en ſorte qu'elles font une eſpéce de doublage interieur ; de cette maniere, quand même il y auroit des clous & des chevilles qui viendroient à ſauter par le choc des vagues, les cordes de ces 2. ceintrages pourroient toûjours tenir les membres du bâteau unis enſemble, avec l'aide ſur tout d'une corde qui le ceint en dehors, comme on en met à nos barques longues; c'eſt ainſi qu'on a ſoin de renforcer ces bâteaux, & c'eſt à cauſe de cela que nos Matelots les appellent des bâteaux cordez. Deux hommes ſuffiſent pour le haler d'un côté & d'autre, & pour y verſer le ſel qu'on y apporte du rivage dans des ſacs. D'abord que le bâteau eſt aſſez prés de terre, un de ces hommes, qui ſe tient

debout proche du tambour, plie auſſi-tôt la cordelle autour de la perche qui eſt là, & arrête par ce moien le bâteau avant que la mer le puiſſe détourner. Lors que ces deux hommes ont reçu leur charge. Ils halent en mer, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſortis de la violence des houles, & enſuite ils déchargent leur ſel dans une autre barque, qui le tranſporte à bord du navire. Sans le ſecours d'un pareil bâteau, il n'eſt pas trop ſûr d'aborder ici en quelque tems que ce ſoit; car quoi que la mer ſoit d'ordinaire fort calme dans la rade, neanmoins elle bat avec violence contre le rivage; & il ſeroit à propos que tous les vaiſſeaux qui viennent ici euſſent un de ces bâteaux cordez, ou qu'ils en empruntaſſent un, ſi on n'a pas la commodité de le faire, des autres navires qui s'y rencontrent, puis que les habitans n'en ont point eux-mêmes. Je me ſuis d'autant plus étendu ſur la deſcription de ces bâteaux, qu'ils peuvent être d'un grand uſage dans tous les endroits où le reſſac eſt dangereux; comme par exemple en diverſes rades ouvertes des Indes Orientales & Occidentales, où ils ſeroient fort utiles, quoi que je n'y en aie jamais vû aucun.

L'iſle de Mayo eſt preſque ſterile par tout, & le meilleur terroir n'y vaut pas grand' choſe. Le banc de ſable qui renferme la ſaline, produit une eſpece de laine de coton, & une plante qui rampe tout le long de la terre, & qui pouſſe des branches de même que la vigne, mais dont les feüilles ſont épaiſſes & larges. Le coton croît ſur de tendres arbriſſeaux, de trois ou quatre pieds de hauteur, dans des coſſes de la groſſeur d'une pomme, mais dont la figure eſt longue; lors qu'elles ſont mûres, el-

les s'ouvrent par un bout, & d'abord le coton commence à sortir, jusqu'à ce qu'elles se partagent peu à peu en quatre quartiers; cette laine peut servir pour des oreillers, ou des coussins; mais autrement elle n'est pas plus estimée que celle du grand cotonier. Je pris quelques-unes de ces cosses qui n'étoient pas tout-à-fait mûres, & je les mis dans mon coffre, où elles s'ouvrirent au bout de deux ou trois jours, & jetterent leur coton. J'en liai d'autres bien ferme avec des ataches, en sorte qu'elles ne pouvoient pas s'ouvrir: mais peu de jours après, d'abord que je venois à lâcher tant soit peu la ligature, le fruit crevoit, & le coton sortoit avec violence par un très-petit trou, de même que la chair d'une pomme qu'on fait rôtir, jusqu'à ce qu'il fut tout dehors. Je trouvai ensuite de cette même espece de coton à Timor, où il étoit mûr au mois de Novembre, mais je n'en ai point vû ailleurs dans tous mes voiages; quoi qu'au Brezil j'en aie rencontré de deux autres sortes, dont je donnerai la description, lors que nous en serons à cet endroit-là. Au reste, l'arbrisseau qui porte le veritable coton, croit aussi dans cette isle, mais non pas sur le banc de sable. J'en vis quelques-uns prés du rivage, mais ils sont plantez pour la plûpart vers le milieu de l'isle, où les habitans se tiennent: leur principale manufacture consiste en toiles de coton, quoi qu'à dire le vrai, ils n'en aient pas beaucoup de cette sorte. On y trouve aussi quelques arbres; mais on n'en voit aucun du côté de la mer, d'où l'on ne sçauroit découvrir que fort peu de buissons dispersez çà & là sur les montagnes voisines. Le terrain est presque par tout sablonneux, ou couvert de pierres frial-

bles, sans aucun réservoir d'eau douce, & sans aucune riviere pour l'humecter : les grosses pluies de la saison humide n'y servent pas de grand' chose, parce qu'elles s'écoulent aussi vîte qu'elles tombent, & il n'y a qu'une petite source au milieu de l'isle, dont il se forme un petit ruisseau qui coule à travers une valée entre les montagnes : c'est-là où les habitans demeurent dans trois petites villes, qui sont à 6. ou 7. miles de la rade, à ce qu'on me dit; & il y en a deux qui ont une Eglise chacune avec un Curé; la principale des trois est Pinose, qui a deux Eglises, saint Jean vient ensuite, & la troisiéme est Lagoa. Les maisons qu'on y voit sont fort miserables, petites & basses. On y bâtit avec du figuier, & l'on m'assura que c'est le seul arbre qu'il y ait ici propre à cet usage: une espece de canes sauvages qu'on y trouve, leur sert de chevrons. Les melons d'eau & les figues sont les meilleurs fruits de cette isle. Les habitans se nourrissent d'ordinaire de callavances, ou pois chiches, & de courges; entre la volaille, il y a des flamingos, de gros corlieus, & des poules de Guinée, que les Naturels de ces isles appellent *Gallena pintada*, ou poule peinte: mais à la Jamaïque, où j'en ai vû dans les prairies & dans les bois, où elles se plaisent beaucoup, on leur donne le nom de poules de Guinées; elles semblent être du naturel des perdrix; elles sont plus grosses que nos poules, elles ont de longues jambes & courent fort vîte; elle volent aussi, mais non pas loin, parce qu'elles ont le corps gros & pesant, & que leurs aîles sont courtes, de même que leur queuë. Du moins j'ai remarqué en general que les oiseaux n'ont pas la queuë longue, s'ils ne volent beaucoup, & qu'ils s'en ser-

vent comme d'un timon, pour tourner d'un côté & d'autre ; ces poules ont le bec épais, fort & pointu, & les pieds assez longs : elles vivent de sauterelles, qui sont ici en abondance, ou de vers qu'elles attrapent en grattant la terre ; leur plumage est marqueté d'un gris clair & obscur, les taches en sont si regulières & uniformes, que la beauté de ces oiseaux semble l'emporter sur plusieurs autres qui ont des couleurs plus vives & plus éclatantes : elles ont le coû long & délié, & la tête assez petite. Les coqs ont une espece de crête, qui est de la couleur d'une coquille de noix seche, & fort dure ; ils ont aussi une petite barbe rouge de chaque côté de la tête, en guise d'oüies, qui pendent en bas, mais les poules n'en ont point. Ils ont tant de force qu'on a de la peine à les tenir, c'est un très-bon manger, la chair en est tendre & délicate, quoique les uns l'aient extraordinairement blanche, & les autres noire. Les Naturels du païs les prennent avec des chiens, & ils les forcent quand ils veulent ; car il n'en manque pas ici. On en voit jusques à deux ou trois cens à la fois. J'en mis plusieurs dans mon bord tous en vie, qui s'y entretinrent fort bien, quelques-uns même l'espace de seize ou de dix-huit mois, mais alors ils commençoient à maigrir. Si on les prend jeunes, ils s'aprivoisent comme nos poules. A l'égard des flamingos, j'en ai déja donné la description dans le I. Vol. de mes Voiages, p. 82. & 83. On trouve encore ici quantité d'autres oiseaux, des pigeons, des tourterelles, des miniotas, qui sont aussi gros que les corneilles, de couleur grise & un bon manger, des crusias, qui sont à peu près de la même grosseur, & du même plumage ; il semble qu'on pourroit les

mettre au rang des hiboux, puis qu'ils ne paroiſſent que la nuit; on aſſure que leur chair eſt bonne pour les pulmoniques, mais les ſains n'en mangent pas. Enfin, outre pluſieurs ſortes de petits oiſeaux, il y a des rabecks qui ont le plumage gris, le cou long, de même que les jambes, & qui ne reſſemblent pas mal aux herons.

Entre les bêtes à quatre pieds, il y a ici des chévres, & bon nombre d'ânes. L'on m'avoit dit auſſi dans un autre voiage que j'y avois fait, qu'ils avoient eu autrefois quantité de bœufs & de vaches: mais les Pirates, qui ont depuis cruellement infecté ces iſles, en ont fort diminué le nombre ſans épargner même les habitans. Le Gouverneur de Mayo qu'ils avoient enlévé & retenu priſonnier une ou deux années, venoit de ſortir de leurs mains lors que j'arrivai cette derniére fois.

La mer eſt remplié en ces quartiers de pluſieurs ſortes de poiſſon; il y a des dauphins, des bonetas, des muges, nes ſnapers, du poiſſon argenté, des gars, &c. & la baye eſt fort bonne pour y haler une Seine. Je m'y ſervis de la mienne en diverſes rencontres & avec ſuccés, puis que d'un ſeul coup j'amenai à terre ſix douzaines de beaux poiſſons, dont la plûpart étoient de gros muges d'un pied & demi ou de deux pieds de long. On y trouve auſſi des marſoüins, & une ſorte de petites baleines qui viennent preſque tous les jours dans cette rade. J'ai déja dit dans mon I. Vol. p. 113. que les tortuës vertes ſe rendent ici, & vont pondre leurs œufs à terre dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, c'eſt-à-dire durant la ſaiſon pluvieuſe. J'ajoûterai, que c'eſt une choſe digne de remarque de voir que les tortuës,

tuës, ſont au Nord ou au Sud, pondent toujours leurs œufs dans les mois où la pluie regne. On pourroit même croire que les groſſes pluies qu'il fait en certains endroits, où elles poſent leurs œufs, dévroient les gâter & les corrompre: mais quelque violente que ſoit la pluie, elle eſt bien-tôt vuë par le ſable, où ils ſont enterrez; peut-être auſſi qu'elle ne pénétre pas juſques à leur nid, qu'elle pouſſe la chaleur en bas, & qu'elle rend par ce moien le ſable plus chaud en cet endroit qu'il ne l'étoit d'abord, à peu près comme une couche de fumier dans un jardin. Quoiqu'il en ſoit, & quelque raiſon que la Providence ait eu pour déterminer ces créatures à pondre leurs œufs dans la ſaiſon humide, plûtôt que durant la ſeche, le fait eſt certain, & je l'ai toujours obſervé de même, non-ſeulement à l'égard des tortuës de mer, mais auſſi de tous les autres animaux amphibies qui font des œufs; comme des crocodilles, des alligatoirs, des guanos, &c. Les habitans de cette iſle, juſques au Gouverneur, & au Curé, ſont tous Négres, & ils ont les cheveux cotonnez de même que les Mores d'Afrique leurs voiſins, de qui peut-être ils deſcendent, quoiqu'en qualité de ſujets des Portugais ils retiennent leur Religion & leur Langue: ils ſont hardis, vigoureux, bien faits de corps, gras & charnus, tant les hommes que les femmes; & leurs enfans ſont auſſi ronds & dodus que de petits marſoüins; quoiqu'il ſemble à un Etranger que cette iſle peut à peine fournir des vivres pour l'entretien de ſes habitans. Je m'informai du nombre des perſonnes qu'il pouvoit y avoir, & l'un des Curez me répondit, qu'il y avoit deux cens trente ames en tout. Le Gouverneur

Négre tient ſa commiſſion du Gouverneur Portugais de ſaint Jago. Celui que j'y vis étoit fort civil, homme de bon ſens; mais pauvre, & on peut dire en général que tous ces Inſulaires ſont de bonnes gens. Quoiqu'il en ſoit, le Gouverneur de Mayo compte ſur un petit preſent de la part de chaque Maître de vaiſſeau qui charge ici du ſel; & il eſt bien aiſe qu'ils l'invitent à bord de leurs Navires; il paſſe preſque tout ſon tems avec les Anglois, lorſqu'ils y viennent prendre du ſel, ce qui fait ſa recolte; & tous les Inſulaires s'occupent en cette occaſion à gagner quelque choſe, puiſqu'ils n'ont pas de vaiſſeaux eux-mêmes pour trafiquer dans le voiſinage, & que les Portugais n'y en amenent point: il n'y a guére non-plus que les Anglois avec qui ces pauvres gens faſſent quelque commerce; & quoiqu'ils ſoient ſujets du Portugal, ils ont une eſtime toute particuliere pour nous. On ne leur paie rien pour le ſel, comme je l'ai déja dit; il n'y a que leur travail & leurs voitures, qui coutent quelque choſe: Nous leur donnons pour cela les vivres, quelque peu d'argent, & de vieilles hardes, comme de chapeaux, de chemiſes, & autres guenilles: par ce moien il s'en trouve pluſieurs qui ſont paſſablement bien équipez; mais quelques-uns ſont preſque tout nuds. Lorſque la ſaiſon des tortuës arrive, ils vont paſſer les nuits dans le voiſinage des baies ſablonneuſes, où ils ont de petites hutes pour ſe repoſer & ſe garantir de la pluie; c'eſt ici une autre moiſſon pour eux, & on aſſure qu'il y a une grande quantité de tortuës, qui ſe rendent alors dans toutes les iſles du Cap verd. Cette recolte finie, ils n'ont preſqu'autre choſe à faire qu'à tuer des poules de Guinée, & à

cultiver leurs petites plantations. De cette maniere ils ſont occupez durant toute l'année, & ils gagnent dequoi vivre, mais peu de choſe au de-là. Si quelqu'un d'eux ſouhaite d'aller à S. Jago, il en obtient la permiſſion du Gouverneur, & on lui accorde le paſſage ſur nos vaiſſeaux Anglois; car tous ceux qui viennent charger ici du ſel ſont obligez de toucher à S. Jago, pour y faire de l'eau, parce qu'il n'y en a point dans cette baye qui ſoit propre à boire. On n'y trouve qu'un petit puits à un demi mile de l'endroit où l'on aborde, dont l'eau eſt ſalée, & où l'on abruve les ânes qui ſervent à porter le ſel; mais elle eſt fort mauvaiſe. Dans quelques-unes de ces iſles, on y fait commerce d'ânes, & pluſieurs de nos vaiſſeaux y vont exprès pour en charger, & les tranſporter enſuite aux barbades, ou à nos autres plantations. Je m'arrêtai ſix jours à Mayo, où je pris ſept ou huit tonneaux de ſel pour mon voiage. Durant cet intervale, il y arriva quantité de vaiſſeaux Marchands, qui venoient tous prendre du ſel pour Terre-neuve.

Le 19. Février à une heure du matin, je fis lever l'ancre pour aller faire aiguade à ſaint Jago, qui étoit à cinq ou ſix lieuës de nous vers l'Oüeſt. Nous côtoyâmes tout le long de cette iſle, & nous paſſâmes auprès de ſon port à l'Eſt, dont j'ai parlé dans mon *I. Volume*, & qu'on apelle Praya. C'eſt ici que touchent quelques-uns de nos vaiſſeaux, qui vont aux Indes Orientales, mais il n'y en vient pas tant qu'il y en venoit autrefois; Nous vîmes le fort ſur la montagne, les maiſons & les cocotiers; mais je ne voulus pas moüiller dans ce havre, parce que j'eſperois

de trouver de meilleure eau à la ville de saint Jago, au Sud-Oüest de l'isle : à huit heures du matin nous découvrîmes les vaisseaux qui étoient dans cette rade, d'où nous n'étions éloignez que de trois lieuës ; mais il nous fallut virer & revirer long-tems pour y entrer, à cause de l'incertitude des boufées de vent, qui se trouve sur tout à l'abri des isles, dont le terrain est élevé ; enfin deux bâteaux Portugais vinrent à notre secours : ils nous aidérent à nous remorquer, & sur les trois heures de l'après-midi nous jettâmes l'ancre. Nous prîmes ensuite le plan de la ville. (*Table II. No.* 5.) Outre deux vaisseaux Portugais destinez pour le Brésil, & dont les chaloupes nous avoient remorquez, il y avoit ici une pinque Angloise, chargée d'ânes, qu'elle avoit pris à une des isles du Cap verd, & qu'elle devoit transporter aux Barbades. Le lendemain matin je me rendis à terre avec mes Oficiers, & nous allâmes voir le Gouverneur, qui nous régala en confitures : Je lui dis que le principal sujet de mon entrée dans ce port, étoit pour y faire de l'eau, & prendre quelques rafraîchissemens ; il me répondit que j'étois le bien venu, & qu'il ordonneroit aux habitans de porter leurs denrées dans une certaine maison de la Ville, où je pourrois acheter ce qu'il me faudroit : Je répliquai là-dessus que je n'avois point d'argent, mais que je troquerois du sel que j'avois pris à Mayo avec leurs vivres : alors il me déclara que le sel étoit une fort bonne marchandise pour le pauvre peuple, mais que si je voulois acheter du gros bétail, je serois obligé de le paier en argent. Je me contentai donc de prendre de la volaille ;

& le Gouverneur donna ordre au crieur public d'aller par toute la ville pour avertir le peuple, qu'ils eussent à se rendre avec leur volaille, & du maïz pour la nourrir, à un certain lieu, où ils auroient du sel en échange: aussi-tôt j'en fis apporter de mon bord, & je commandai à quelques-uns de mes gens de faire ce troc, pendant que les autres étoient occupez à remplir nos barriques d'eau. Le peu de soin que ces Insulaires ont d'avoir des bâteaux à eux, fait qu'ils sont bien-aises d'acheter leur propre sel des étrangers, parce qu'ils ne sont pas en état de le transporter eux-mêmes d'une isle à l'autre.

S. Jago est situé au Sud-Oüest de l'isle, à 15. degrez ou environ de latitude Septentrionale. Le Gouverneur Général, & l'Evêque de toutes les isles du Cap verd y font leur résidence. Les maisons de cette Ville sont dispercées çà & là sur les côtez de deux montagnes entre lesquelles il y a une profonde valée, qui a 200. verges ou environ de largeur près de la mer, & qui à un quart de mile du rivage se retrecit jusques à n'avoir pas plus de 40. verges de large. Dans la valée, assez près de la mer, il y a une ruë écartée avec des maisons d'un côté & d'autre, & au bout un courant d'eau, qui se décharge dans une petite baye sablonneuse, où la mer est ordinairement fort calme; de sorte qu'on trouve ici de bonne eau; & qu'il est facile d'y aborder en tout tems; quoiqu'il y ait des rochers dans la rade, & qu'elle soit dangereuse pour les vaisseaux. Tout auprès de l'endroit où l'on aborde il y a un petit fort; presqu'à niveau de la mer, où l'on tient toujours un corps de garde. Sur le sommet de la

montagne, au-dessus de la ville, il y a un autre fort, & il semble par la muraille qu'on peut voir de la rade, qu'il est d'une assez grande étenduë ; il y a des pieces de canon en baterie, mais je n'en sai pas le nombre ni de quel usage peut être ce fort, à moins qu'il ne serve pour rendre le salut. La Ville peut consister en deux ou trois cens maisons, toutes bâtie de pierre brute ; il y a d'ailleurs un Convent & une Eglise.

Tout le monde en général y est noir, ou du moins basané, si vous en exceptés quelque peu de personnes des plus qualifiées, comme le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentilshommes, & un petit nombre de Prêtres, dont même quelques-uns sont noirs. Les gens autour de Praya sont adonnez au vol ; mais ceux de S. Jago vivent dans une meilleure discipline, parce qu'ils se trouvent sous les yeux du Gouverneur, quoiqu'ils soient fort pauvres en général, & qu'ils aient très-peu de commerce. Outre les vaisseaux des autres Nations qui abordent ici par hazard, il y en arrive tous les ans un ou deux Portugais, qui touchent à cette isle dans leur route au Bresil. Ces derniers y débitent quelque peu de marchandise de l'Europe, & ils prennent en échange de la toile de coton rayée, qui est la principale manufacture du païs, & qu'ils transportent au Brésil. On y envoie aussi un autre vaisseau du Portugal ; pour y charger du sucre, & s'en retourner tout droit dans ce Royaume-là : du moins, on dit qu'il y a plusieurs petites sucreries dans cette isle, & que le Portugal en tire tous les ans près de cent tonneaux de sucre : il y croit d'ailleurs quantité de coton, dont ces Insulaires s'ha-

billent eux-mêmes, & dont ils envoient une bonne partie au Bréſil : ils ont auſſi des vignes dont ils font quelque peu de vin : mais les vaiſſeaux Européens leur en fourniſſent de meilleur, quoiqu'ils n'en boivent guére d'aucune ſorte. Leurs principaux fruits (outre les plantains qu'ils ont en abondance) conſiſtent en oranges, limons, cittons, melons d'eau & muſquez, guavas, grenades, coins, pommes-flan & papahs, &c.

La pomme, que nous appellons *Pomme-flan*, eſt un fruit auſſi gros que la grenade, & à peu près de la même couleur. Son écorce exterieure, à l'égard de la ſubſtance & de l'épaiſſeur, tient un milieu entre la peau d'une grenade & l'écorce d'une orange, quoiqu'elle ſoit plus tendre que celle-ci, & avec tout cela plus caſſante que l'autre, elle eſt auſſi remarquable, en ce que ſa ſuperficie eſt toute couverte de petits nœuds fort réguliers. Le dedans eſt rempli d'une chair blanche & mole, douce; & fort agréable, qui pour la couleur & le goût, reſſemble le mieux du monde à un flan; & c'eſt ſans doute à cauſe de cela que nos Anglois lui ont donné le nom de pomme-flan. Elle a quelques petits pepins noirs au milieu; mais il n'y a point de cœur, tout eſt chair. L'arbre qui porte ce fruit eſt à peu près de la groſſeur d'un coignier, ſes branches ſont longues, déliées, épaiſſes, & s'étendent beaucoup en dehors : le fruit croît à l'extrémité de ces branches çà & là, & il y eſt ſuſpendu par une queuë, mince & dure, de neuf ou dix pouces de long. Un de ces arbres, quoique des plus beaux, ne porte pas d'ordinaire plus de 20. ou 30. pommes, & il en porte rarement au-delà. Ce

fruit croît dans la plûpart des païs, qui sont entre les Tropiques. J'en ai vû dans toutes les Indes Occidentales, sur le Continent & dans les isles: de même qu'au Brésil, & dans les Indes Orientales, quoique je n'en aie pas donné plûtôt la description.

Le Papah se trouve aussi dans tous ces païs là, & je ne l'ai pas décrit non-plus jusqu'à present: ce fruit est à peu près de la grosseur d'un melon muscat; il a de même une cavité à son centre, & il le ressemble pour la figure & la couleur, soit en dehors ou en dedans: mais au lieu que la graine des melons est plate, les papahs ont à leur centre une poignée de petite semence noirâtre, qui est presque de la grosseur d'un grain de poivre, & qui en a même le goût piquant. Lorsque ce fruit est mûr, sa chair est douce, molle & agréable; mais elle est dure & de mauvais goût, si on le mange verd, quoiqu'alors bouilli avec du porc ou du bœuf salé, il sert à la place des naveaux, & on ne l'estime pas moins. L'arbre qui porte ce fruit a dix ou douze pieds de hauteur. Son tronc près de la terre peut avoir un pié & demi, ou douze piés de diametre, & il va en diminuant jusqu'au sommet; il n'a point du tout de branches, mais il a de grandes feüilles larges, qui sortent immédiatement du tronc avec leurs queuës: ces feuilles sont rondes & dentelées tout autour, & leurs queuës sont plus ou moins longues à mesure qu'elles croissent plus près ou plus loin du sommet. Le tronc est tout nud jusqu'à six ou sept piés de terre, & c'est là où les feüilles commencent à pousser; elles deviennent plus épaisses, & plus grandes à mesure qu'elles approchent du sommet, où

elles ſont ſerrées & fort larges : le fruit ne croît qu'entre les feüilles, & il y en a davantage là où celles-ci ſe trouvent plus épaiſſes : en ſorte que vers le ſommet de l'arbre, les papahs y ſont auſſi ſerrez qu'il ſe peut les uns auprès des autres. Mais plus bas, où il y a moins de feüilles, le fruit y eſt mieux nourri, & la groſſeur que j'ai déja remarquée : au lieu que vers le ſommet, il n'eſt guére plus gros que les naveaux communs, quoiqu'il ait le même goût que les autres.

Il y a quantité de bœufs, à ce qu'on dit, dans cette iſle ; quoique l'on nous en demanda vingt écus de la piéce. On y trouve auſſi des chevaux, des ânes, des mules, des bêtes fauves, des chévres, des cochons, & des ſinges à longue queuë, qui ont le viſage noir. Pour la volaille & les oiſeaux, on y voit des cocqs & des poules, des canards, des poules de Guinée, domeſtiques & ſauvages, de gros & de petits perroquets, des pigeons, des tourterelles, des herons, des faucons, des oiſeaux qu'on nomme preneurs d'écreviſſes, parce qu'ils vivent de ce poiſſon, des galdens, qui ſont de la même eſpéce, mais plus gros, des corlieus, &c. On y pêche les mêmes ſortes de poiſſon qu'à Mayo, & dans le reſte de ces iſles. D'ailleurs, on trouve en général les mêmes bêtes & les mêmes oiſeaux dans la plûpart de ces iſles ; excepté que dans quelques-unes il y a plus de nourriture pour certains animaux, que dans les autres ; & qu'ils y ſont plus en uſage. Par exemple, les forêts qui ſervent de retraite aux oiſeaux, le maïz & les fruits, qui ſervent à leur nourriture, les engagent plûtôt à s'attrouper dans quelques-unes de ces iſles, comme à S. Jago, que dans les autres.

La rade de S. Jago eſt une des plus mauvaiſes que j'aie vû. Il n'y a pas de place, où le fond ſoit net, pour plus de trois vaiſſeaux, & encore faut-il qu'ils moüillent bien près l'un de l'autre; il y en a même un qui eſt obligé de ſe tenir tout auprès du rivage, où il eſt amarré, & c'eſt l'endroit le plus ſûr pour un petit bâtiment. Je n'y ſerois pas entré, ſi l'on ne m'avoit dit que la rade étoit bonne; mais je fus bien convaincu du contraire, que je languiſſois d'en être dehors. Le Capitaine Barefoot, qui vint y moüiller, pendant que j'y étois, y eut bien-tôt perdu dans un fond vaſart, deux de ſes ancres, & j'y en avois déja laiſſé une petite des miennes. On voit fort diſtinctement de cette rade l'iſle *del Fogo*, qui en eſt à ſept ou huit lieuës; & nous vîmes durant la nuit les flammes qui ſortoient du haut de ſes montagnes.

CHAPITRE II.

L'Auteur délibere ſur la continuation de ſon voiage, & il part de S. Jago. Sa route, & les vents qu'il rencontre; &c. en paſſant la ligne. Il fait voiles vers la Baye de Tous les Saints, qui eſt dans le Bréſil, & il en dit ſes raiſons. Il arrive ſur la côte de ce Païs-là, & dans la Baye. Des Forts, de la rade, de la ſituation de la Ville, & des maiſons de Baya. De ſon Gouverneur, de ſes vaiſſeaux, de ſes Marchands, de ce que l'on y reçoit de l'Europe, & de ce qu'on envoie dehors. De la maniere dont on y rafine le ſucre. Du tems auquel les vaiſſeaux y viennent de l'Europe, & des cables faits de coyre. Du commerce que les habitans font en Guinée, & le long des côtes. De la pêche de la

Bateine, des habitans de Bahia; de la maniere dont ils ſe font porter dans des branles, de leurs Artiſans, de la gruë qu'on y a pour charger ou décharger les Marchandiſes, & de leurs Eſclaves Négres. Du païs autour de Bahia, de ſon terroir, & de ce qu'il produit. De ſes arbres de haute-futaie; du Sapiera, du Vermiatico, du Comeſſerie, du Guitteba, du Serrie, & des Mangles. Du cocotier bâtard, de ſes noïx & de ſes cables. Des arbres qui portent le coton. Des fruits du Brésil, oranges, &c. Des ſour ſops, cashevvs &, Jennipabs. Des fruits particuliers qu'il y croît, comme ſont les ariſabs, les mericaſabs, les petangos, les petumbos, les mungarous, les muckishavvs, les ingvvas, les ories, & les muſteran de vvas. De ſes dates, de ſes noix medicinales, des mandibées, &c, des racines, des herbes, &c. Des oiſeaux ſauvages, des Maccavvs, perroquets, &c. Du yemma, de la corneille qui vit de charognes, & de celle qui gazouille, de l'oiſeau tout-bec, du curreſo, des tourterelles, & des pigeons ramiers; du jenetie, de la poule qui glouſſe, des oiſeaux qui vivent d'écrevisſes, des galdens, & des herons noirs. Des canards, des poules d'eau & des ſarcelles. Des autruches qu'il y a vers le Sud, & de la volaille domeſtique. Du gros bétail, chevaux, &c. Des léopards & des tygres. Des ſerpens; du ſerpent à ſonnette; d'une eſpece de petit ſerpent verd, de l'amphisbæne; du petit ſerpent noir, & du petit ſerpent gris; du gros ſerpent de terre, & du gros ſerpent d'eau. Du chien d'eau. Du poiſſon de mer & des tortuës. De la ville de S. Paul.

APrès avoir expedié mes petites afaires aux iſles du Cap verd, je reflechis ſur la maniere dont je devois continuer mon voïage, & il me vint dans l'eſprit qu'il ſeroit à

propos de toucher à quelque autre païs habité dans ces mers, afin que mes gens s'y puſſent rafraîchir, & ſe pourvoir de tout ce dont ils auroient beſoin : j'avois réſolu de ponſſer tout droit ma navigation d'ici à la N. Hollande ; mais perſuadé que je n'y trouverois que de l'eau douce, ſi même j'y avois ce petit ſecours, je me déterminai à entrer dans quelqu'un des ports du Bréſil, pour y prendre tout ce qui me ſeroit néceſſaire. Outre le relâche que cela devoit donner à mes gens, & la commodité de ſe munir de proviſions, j'avois deſſein de les accoûtumer ainſi peu à peu & par intervales aux fatigues qu'ils auroient à eſſuier dans le reſte du voiage, qui devoit s'étendre juſques à une partie du monde, qui leur étoit inconnuë ; puiſqu'il n'y avoit que deux jeunes hommes de tout mon équipage, qui euſſent jamais paſſé la ligne.

Dans cette vuë je fis voile de S. Jago, le 22. Février, par un beau tems, & un vent frais, qui étoit E. N. E. & N. E. Nous fîmes route S. S. E. & S. S. E. moitié à l'Eſt, juſqu'à ce que venus à 7. degrez 50. min. de latitude, nous rencontrâmes pluſieurs endroits, où il ſembloit qu'il y eut une marée, ou de gros courans, qui alloient contre le vent, & formoient par ce moien une eſpéce de reflux. Nous en eumes toûjours depuis cette latitude, juſqu'à ce qu'arrivez à 3. deg. 2. min. de lat. Septentrionale ils diſcontinuerent tout-à-fait. Durant cet intervale nous vîmes quelques bonnetas, & quelques chiens marins : & nous prîmes un de ces derniers. Nous eûmes le véritable vent aliſé au N. E. qui ſoufloit aſſez fort juſqu'au 4. deg. de 40. min.

de lat. Sept. où le vent commença à varier, & nous eumes enſuite de petits vents frais, avec quelques tourbillons. Nous étions alors 4. deg. 54. min. à l'Eſt de S. Jago. Lorſque nous vinmes au 3. deg. 2. min. de lat. Sept. (où j'ai dit que les courans ceſſoient) & au 5. deg. 2. min. de long. à l'Eſt de S. Jago, nous eumes le vent entre le S. quart à l'Eſt, & l'E. quart au N. de petits vents frais, des calmes fréquens, des nuages fort noirs, & quantité de pluie. A 3. deg. 8. min. de lat. Sept. & à 5. deg. 8. min. de long. Orient. de S. Jago, nous eumes le vent du S. S. E. au N. N. E. mais foible & ſouvent interrompu par des calmes. Pendant tous ces calmes, nous eumes l'occaſion d'examiner le courant que nous avions eu juſqu'ici, & nous trouvâmes qu'il couroit N. E. quart à l'E. 12. miles en 24. heures; de ſorte qu'il couroit ici ſur le pié d'un demi mile par heure, & il avoit été beaucoup plus fort auparavant. Les pluies nous reprirent de tems en tems juſqu'à 1. deg. 10. min. de lat. Sept. avec de petits vents frais entre le S. S. E. & S. E. quart à l'E. & quelquefois des calmes: enſuite le vent tourna entre le S. & le S. S. E. juſqu'à ce que nous paſſames la ligne, & nous eumes de petits vents, des calmes, avec d'aſſez beaux jours. Nous vîmes très-peu de poiſſons, excepté des Marſoüins, qui parurent en grand nombre, & dont nous prîmes un.

Le 10. de Mars, vers le tems de l'Equinoxe, nous paſſâmes l'Equateur, après avoir toûjours eu, depuis le 4. deg. 40. min. de latitude Septentrionale où le veritable vent aliſé nous abandonna, une groſſe mer qui venoit du Sud-Eſt, & de petits vents

incertains qui soufloient presque tous du Sud ; de sorte que nous ne gagnâmes le Sud qu'avec beaucoup de lenteur. Je le rengeai le mieux qu'il me fut possible malgré tous ces obstacles, & d'abord qu'il venoit une bouffée de vent d'Est, je continuois tout droit ma route vers le Sud, afin d'y arriver au plus vîte. Je n'ignorois pas qu'autour de la ligne on ne devoit attendre que des vents incertains, des calmes continuels, des pluies & des tourbillons ; & que tout cela ne retarderoit pas seulement ma course, mais exposeroit mon équipage à des maladies ; sur tout, ceux qui étoient assez mal pourvûs d'habits, & qui avoient la paresse de n'en point changer après avoir été percez par les pluies. La chaleur qu'il faisoit les rendoit négligens à cet égard ; & lorsqu'ils étoient moüillez, ils se contentoient d'avaler un peu de brandevin que je leur donnois, sans se mettre en peine d'obéïr à mes ordres & de changer de chemise ; de sorte qu'ils se couchoient tout trempez dans leurs branles : mais ils n'en étoient pas plûtôt dehors, qu'ils répandoient par tout où ils s'approchoient une odeur si puante, & leurs branles même sentoient si mauvais, que je ne croi pas indigne du soin des Maîtres ou des Capitaines de Vaisseau, qui passent la ligne, de chercher quelque remede à ce mal : puis sur tout qu'en certaines saisons de l'année, comme dans les mois de Juin, Juillet, & d'Août, on est quelquefois plus d'un mois entier, avant que de pouvoir sortir des pluies.

Ce que je viens de dire à l'égard des courans, des vents, des calmes, &c. doit servir à fortifier les observations générales que j'avois faites là-dessus, & en particulier sur le

paſſage de la ligne, dans le II. Tome de mes Voiages, dans le *Traité des vents*, &c. *dans la Zone Torride*. J'ai eu de bonnes preuves de la juſteſſe de ces obſervations dans tout le cours de ce dernier voiage, & je donnerai le détail de quelques-unes des principales, à meſure qu'elles ſe trouveront ſur mon chemin. J'oſe même dire que la confiance que j'y avois, du moins pour ce qu'il y a d'eſſentiel, ne ſervit pas peu à me tranquiliſer l'eſprit au milieu d'un ſi pénible voiage; durant lequel l'ignorance & l'opiniâtreté de quelques-uns de mes gens me cauſerent beaucoup de chagrin : quoiqu'ils furent ſouvent contraints d'avouër que je ne me trompois guére dans mes conjectures, lors que je les avertiſſois par avance des vents, &c. que nous rencontrerions à telle, ou telle hauteur.

Quand je partis de S. Jago, mon deſſein étoit d'aller à Pernambuc; parce que cette place, qui n'eſt pas éloignée de l'extremité du C. S. Auguſtin, Promontoire le plus Oriental de tout le Bréſil, me ſembloit fort commode pour l'éxécution de mon projet. La maniere dont elle eſt ſituée fait qu'elle tire plus d'avantage des Briſes de Mer; que par conſequent elle eſt plus ſaine que les autres endroits qui ſont vers le Sud, & que d'ailleurs elle eſt moins expoſée aux vents reglez du midi, qui ſouflent ſur ces côtes durant ſix mois de l'année. Nous allions entrer dans la ſaiſon où ils regnent, & il étoit à craindre qu'ils ne m'incommodaſſent beaucoup. Il y avoit même eſperance d'arriver plûtôt à Pernambuc, parce qu'il ſe trouvoit plus près de ma route; & je pouvois plus facilement paſſer de cet endroit au Sud, que de la Baye de

de Tous-les-Saints, ou de la riviere de Janeiro.

Mais malgré tous ces avantages que je me propoſois en allant à Pernambuc, je fus bientôt réduit à les abandonner par la réſiſtance opiniâtre de quelques-uns de mes Officiers, & par les mécontentemens & la répugnance de quelques hommes de mon équipage. Les calmes & la variation du vent que nous avions eu en paſſant la ligne, comme je m'y attendois, avoient preſque découragé ceux qui étoient des novices; & ils ſe mirent dans l'eſprit que nous ne pourrions jamais doubler le C. S. Auguſtin. J'eus beau leur dire, que nous ne ſerions pas plûtôt à trois dégrez ou environ au Sud de la ligne, que nous trouverions un vent frais & reglé du Nord-Eſt, qui nous conduiroit à tel lieu du Bréſil qu'il nous plairoit; ils ne voulurent pas m'en croire ſur ma parole, juſqu'à ce que l'expérience les en convainquit. Quoiqu'il en ſoit, leur opiniâtreté jointe à quelques autres accidens imprévûs, me fit craindre qu'ils ne ſe révoltaſſent, & m'obligea, du moins en partie, à changer de meſures, il ſeroit inutile & même ennuieux de raporter ici tous les obſtacles & les embarras que je trouvai en cette occaſion. Ce que j'en dis en general ſufira pour juſtifier ma conduite dans tout le reſte de ce voiage, où il me falut plûtôt ſuivre l'humeur capricieuſe de mes gens, que mon propre diſcernement & mon expérience. Le deſordre qui régnoit parmi eux me fit ſoubçonner que Pernambuc ne ſeroit pas une place commode pour moi; j'avois oüi dire que les vaiſſeaux y ancroient à deux ou trois lieuës de la ville, ſans être commandez par

N.° 1.
Conception de la V. Marie
N. O. 1/4 N.
N.° 2.
La Terre qui est au Sud de la Chapel
et ou l'on passe pour aller à Bahia
N.° 3. Vuë de ces Caps O. 1/2 N. du C. Salvador
a 3. L. de dist.
C. S. Antonio
C. Salvador
N.° 4. Vuë a un Mile ou environ du Fort
Le Fort
C. Salvador
Cap S. Antonio
N.° 5.
Colege des Jesuites
la Cathedrale
Maison du Gouverneur
Fort dans la Ville
Eglise
Eglise
Fort
Balise
Par tout ici l'Ancrage est bon a 4 Brasses de Profondeur
Bahia de todos los.
Santos Ville et Havre
Fort Hollandois
Banc de Sable et Balise
Pointe de Terre
N.° 6.
Terre Plate
E. 1/4 N.
Pain de Sucre
C. de B. Esperance a 10 L. de la Terre plate
E. 1/4 S. 1/2 S.
N.° 7.
Pain de Sucre
Croupe de lion
E. N. E.
Terre plate
C'est ainsi que paroit la Terre du Cap A
N. 1/4 E.
N.° 8. (A) au Sud de la Terre plate, a 9 L. de dist ou environ
E. 1/4 N. 1/4 E.
E. S. E.

aucun fort ; de sorte que toutes les fois que je me serois trouvé à terre, il auroit été facile à mes gens de couper les cables, ou de les filer jusqu'au bout, & de m'abandonner : il y en avoit même plusieurs qui avoient déja fait paroître quelque envie de retourner en Angleterre, & quelques-uns avoient dit ouvertement qu'ils n'iroient point au-delà du Brésil. Tout ceci me réduisit à changer de route ; & à mettre le Cap vers la Baye de Tous-les-Saints, où je me flatois d'avoir l'assistance du Gouverneur, en cas que mon équipage voulut me jouer un pareil tour. Je fus même contraint de me tenir toûjours sur mes gardes, & de coucher sur le tillac, muni de bonnes armes à feu, avec ceux de mes Officiers, en qui j'avois de la confiance : puisque je n'aurois pas dormi trop sûrement dans ma chambre au milieu de ces mutins.

Le 13. de Mars nous découvrîmes la terre du Brésil, & nous eûmes jusqu'ici, après avoir retrouvé les vents alisez & passé la ligne, un fort beau tems & de petits vents frais, qui soufloient presque tous de l'E. N. Est. La terre que nous vîmes étoit au Nord de Bahia ; ainsi je rangeai la côte vers le Sud. Cette côte est plûtôt basse que haute, & il y a des bayes sablonneuses tout le long du rivage.

Un peu au-delà du bord, on voit quantité d'endroits couverts d'un sable si blanc, qu'on le prendroit pour de la neige ; & la côte, qui est diversifiée par des bois & des prairies, fait une perspective fort agréable. Les arbres en général n'y sont pas hauts ; mais ils sont verds & fleuris : il y a quantité de petites maisons près du rivage, & la plûpart de ceux qui les habitent sont des pêcheurs ; ils vont en mer sur des radeaux,

qui ont un ou deux mâts avec des voiles ; il s'y met deux hommes dessus, un à chaque bout, & ils s'asseient sur un petit banc fort bas, lorsqu'ils pêchent ; d'ailleurs il y a deux corbeilles pendues au mât ou aux mâts, dont l'une sert à tenir leurs provisions, & l'autre le poisson qu'ils prennent. Il y en avoit plusieurs qui pêchoient lorsque nous passâmes, & il en vint deux à mon bord, de qui j'achetai quelque poisson. L'après-midi nous apperçûmes un terrain fort remarquable, où sur une petite montagne assez riante, il y avoit une Eglise dédié à la Vierge Marie. On peut voir quelques endroits de cette côte dans la Table III. N. 1. 2. 3. 4. 5. & une partie de la montagne où l'Eglise est située Table III. N. 1.

Après avoir rangé la côte jusqu'au soir, je m'en éloignai ensuite, & je mis à la cape jusques au lendemain matin. Deux heures ou environ après que nous eumes couru au large, nous vîmes paroître un vaisseau, qui venoit de la haute mer, & qui passa toute la nuit à un mile de nous au-dessus du vent. Le matin nous lui parlâmes, & nous reconnumes que c'étoit un vaisseau Portugais qui alloit à Bahia ; j'y envoiai d'abord ma chaloupe, & je priai le Capitaine de me donner un de ses Quartiers-maîtres, pour me conduire dans la Baye : il me répondit qu'il n'en avoit point qui en fut capable : mais qu'il iroit devant moi pour me montrer le chemin ; & que s'il entroit de nuit dans le havre, il feroit fanal à ma consideration. Il ajouta que nous n'en étions pas éloignez, & que si le vent fraîchissoit un peu, nous y pourrions arriver avant la nuit, mais qu'il nous seroit

impossible d'y atteindre, s'il continuoit à être mol. Nous courumes donc jusques à la nuit, & alors il alluma son fanal que nous suivîmes, la sonde à la main, à mesure que nous entrions. Je fis tenir tous mes gens sur le tillac, & j'ordonnai qu'il y eut une ancre prête à lâcher en cas de besoin. L'Ebe nous étoit contraire, de sorte que nous allions assez lentement, & il étoit autour de minuit lorsque nous moüillâmes. Le Maître du vaisseau Portugais vint aussi-tôt à mon bord, & je le remerciai de toutes ses honnêtetez. Je puis même dire qu'ici & ailleurs j'ai toûjours trouvé ceux de sa nation prêts à me rendre tous les services qui dépendoient d'eux. L'endroit où nous donnames fonds étoit à deux miles ou environ du Havre, où les vaisseaux ancrent d'ordinaire; mais la crainte où j'étois que mon équipage ne s'enfuit avec le vaisseau, fit que je me hâtai d'obtenir une licence du Gouverneur pour entrer dans le havre, & moüillet parmi leurs vaisseaux, tout auprès d'un de leurs Forts. Le 15. de Mars sur les dix heures du matin j'y entrai à la faveur de la marée & sous la conduite du Sur-Intendant des Lamaneurs, dont la fonction est de piloter tous les Vaisseaux du Roi de Portugal, qui viennent ici, & de prendre garde qu'ils soient bien amarrez: il nous fit moüiller vis-à-vis de la Ville, au bout extérieur du Havre, qui étoit alors rempli de vaisseaux, & à 150. verges d'un petit fort situé sur un rocher à un demi mile du rivage. Vous n'avez qu'à regarder Table III. N. 5. & vous y verrez le profil du havre & de la Ville, tel qu'il nous parut de l'endroit où nous étions à l'ancre.

Bahia de Todos los Santos eſt à 13. deg. de lat. Meridionale. C'eſt la plus conſidérable de toutes les villes du Bréſil, ſoit à l'égard de la beauté de ſes bâtimens & de ſa grandeur, ſoit par raport à ſon commerce & à ſes revenus. Elle a un Havre aſſez profond, & qui peut recevoir les plus gros vaiſſeaux: L'entrée en eſt défenduë par un bon Fort qui eſt bâti hors du Havre, & qu'on appelle S. Antonio. Vous le voiez Tab. III. No. 4. tel qui nous parut l'après-midi du jour qui précéda nôtre entrée: la même nuit nous en vimes les feux qu'on y met pour guider les Vaiſſeaux, il y a d'autres Forts plus petits qui commandent le Havre, & dont un eſt poſté ſur un roc dans la mer; à demi mille ou environ du rivage. Tous les vaiſſeaux qui ancrent ici, doivent paſſer tout-auprès de ce Fort, & ne s'en éloigner tout-au-plus que d'un demi mile, où ils ſe tiennent entre ce Fort & un autre, qui eſt ſitué ſur une pointe à la partie intérieure du Havre & qu'on nomme le Fort Hollandois, mais ils ſont obligez de moüiller à une moindre diſtance du premier tout le long de la ville. D'ailleurs, le fond eſt ici de bonne tenuë, & l'on y eſt moins expoſé aux vents du Sud, qui ſont ici très-violents, ils commencent d'ordinaire vers le mois d'Avril, ils ſouffent avec plus de violence dans les mois de Mai, Juin, Juillet, & Août. Mais l'endroit où les vaiſſeaux moüillent n'eſt expoſé à ces vents que de 3. points du compas.

Outre ces Forts, il y en a un autre qui fait face au port & qui eſt ſur la montagne, où la ville eſt bâtie. Cette ville peut avoir autour de 2000. maiſons, dont la plûpart ne ſçau-

roient être découvertes du Havre ; mais celles qui paroiſſent ſur le haut de la colline, ſont entremêlées d'une grande quantité d'arbres, & font une perſpective bien agréable, comme on peut le conjecturer par le plan que j'en ai mis ici, T. 3. No. 5.

Il y a dans la ville douze Egliſes, Chapelles, ou Couvens & un Hôpital ; ſçavoir, la grande Egliſe ou la Cathédrale & le Colége des Jeſuites, qui ſont les principaux de ces Edifices & qu'on voit du Port : deux Egliſes Paroiſſiales St. Antonio & S. Barbara ; l'Egliſe des Franciſcains, & celle des Dominicains ; deux Couvens de Carmes ; une Chapelle pour les Matelots, tout auprès du rivage dans un endroit où ils abordent avec leurs bâteaux, & où ils vont faire leurs priéres, auſſi-tôt qu'ils ſont arrivez : une autre Chapelle pour les pauvres gens, à l'extrêmité de cette même ruë, qui s'étend tout le long du rivage ; une troiſiéme Chapelle pour les ſoldats, au bout de la ville, & aſſez loin de la mer ; un Monaſtere de filles, qui eſt à l'extrémité de la ville vers la campagne, & où l'on m'a dit qu'il y avoit 70. Religieuſes. Enfin, l'Hôpital eſt au milieu de la ville. Un Archevêque y reſide, & il y a un beau Palais ; celui du Gouverneur eſt bâti de pierre, & il paroît aſſez joli du Havre ; mais il n'eſt pas trop bien meublé. C'eſt auſſi dequoi les Eſpagnols & les Portugais ne ſe mettent pas fort en peine ; j'ai remarqué dans la plûpart de leurs Plantations, qu'ils ſe piquent d'avoir de grandes maiſons, & qu'ils négligent beaucoup les ameublemens ; excepté qu'il y a des tableaux dans quelques-unes. Les maiſons de la ville ont deux ou trois étages,

les murailles en sont épaisses & bâties de pierre ; les Toits sont couverts de Tuiles, & il y a des Balcons à la plûpart. Les principales ruës sont larges, & toutes pavées de petites pierres. Il y a aussi des Places d'armes dans les principaux endroits de la Ville, & quantité de Jardins, tant dedans que dehors, où l'on voit des arbres fruitiers, des herbes, de la salade, & une grande varieté de fleurs, mais l'ordonnance & la culture ne s'y font pas trop remarquer.

Le Gouverneur qui reside ici se nomme Don Jean de Lancastario, & l'on dit qu'il est descendu de nôtre famille angloise de Lancastre ; c'est à cause de cela qu'il a de grands égards pour ceux de nôtre nation, & qu'il les appelle ses compatriotes. J'eus l'honneur de lui rendre visite plusieurs fois, & me parut toûjours fort civil & obligeant. On tient ici une garnison de quatre cens hommes. Ils s'assemblent d'ordinaire & ils font l'exercice dans une grande place d'armes, qui est devant la Maison du Gouverneur ; il y en a plusieurs qui l'accompagnent lorsqu'il va quelque part. Les soldats sont habillez de bonne toile brune, qui dans ces païs chauds est plus commode que la laine ; mais je n'en ai pas vu ailleurs qui soient mis de cette maniere. Outre ces soldats qui reçoivent la paye, le Gouverneur peut bientôt, en cas de besoin, mettre quelques milliers d'hommes sous les armes. Le magasin est à l'extrêmité de la Ville, sur une petite hauteur, entre le Couvent des Religieuses & l'Eglise destinée pour les soldats. Il est assez grand pour contenir 2. ou 3000.

barils de poudre ; mais l'on me dit qu'il n'y en avoit jamais guére plus de 100. & quelquefois même pas plus de 80. Il y a toûjours une troupe de ſoldats qui le gardent, & des Sentinelles poſées d'un côté & d'autre le jour & la nuit.

On voit quantité de Marchands établis à Bahia ; parce que c'eſt une Ville d'un grand commerce. J'y trouvai plus de trente vaiſſeaux Européens, ſous le convoi de deux vaiſſeaux de guerre du Roi de Portugal. Il y avoit d'ailleurs deux vaiſſeaux qui n'étoient deſtinez qu'à négocier en Afrique ; ſoit à Angola, Gamba, ou à d'autres places ſur la côte de Guinée ; outre quantité de petits bâtimens qui ne font qu'aller & venir le long de cette côte, & qui ſervent au tranſport des Denrées d'un lieu du Bréſil à un autre.

On dit que les Marchands qui demeurent ici ſont riches, & qu'ils ont grand nombre d'Eſclaves noirs, tant hommes que femmes. La plûpart de ces Négocians ſont Portugais, & il n'y a que peu d'étrangers qui aïent commerce avec eux ; cependant il y avoit un Anglois nommé Mr. Cock, qui étoit fort civil & en bonne réputation. Il avoit Patente pour être Conſul de la Nation Angloiſe, mais il ne s'étoit pas ſoucié de prendre ce caractére public, parce que nos vaiſſeaux ne vont preſque jamais dans ce port, & qu'il y avoit dix ou douze ans qu'il n'y en étoit point venu. D'ailleurs il y avoit ici un Marchand Danois, & un ou deux François : mais tout ce que les étrangers envoyent en Europe, ou qu'ils en reçoivent, doit être embarqué ſur des vaiſſeaux Portugais, qui ſeuls ont la permiſſion de trafiquer ici. Le Bureau de la doüanne eſt

tout-auprès du rivage, & l'on y enregistre toutes les marchandiſes qui entrent dans le païs, ou qui en ſortent. Pour empêcher même qu'on ne fraude les droits, il y a cinq ou ſix chaloupes qui font le tour du Havre les unes après les autres, & qui viſitent les bâteaux, où ils ſoupçonnent qu'il peut y avoir des marchandiſes qui n'ont pas payez la doüane.

Les vaiſſeaux qui viennent de l'Europe, y apportent des toiles, groſſieres & fines, des étofes de laine, c'eſt-à-dire des Bayes, des Serges, des Perpetuanes, &c. des Chapeaux, des bas de ſoye & de fil, des biſcuits de la farine de froment, du vin (ſur tout de celui de Porto) de l'huile d'olive, du beurre, du fromage, &c. Le Porc & le Bœuf ſalé y ſeroient auſſi de fort bon débit. D'ailleurs ils y aportent du fer, & toute ſorte d'inſtrumens de ce métail; de la vaiſſelle d'etain, c'eſt-à-dire, des plats, des aſſiettes, des cueilleres, &c. des miroirs, des chapelets, & autres bagatelles de cette nature. J'ai déja dit que les vaiſſeaux qui touchent à S. Jago, en rapportent des toiles de coton, qu'on fait paſſer enſuite à Angola.

Les vaiſſeaux Européens chargent ici du ſucre, du tabac, ſoit en rouleau ou en poudre, mais non pas en feüille, du moins que je ſçache: & ce ſont les marchandiſes courantes du païs. On y trouve auſſi du bois de teinture, comme le fuſtic, &c. & divers bois qui ſervent à d'autres uſages, comme le bois marqueté, le Bréſil, &c. On y charge outre cela des peaux cruës, du ſuif, de l'huile de baleine, &c. & les matelots en raportent

chez

chez eux des Singes apprivoisez, des Perroquets, des perruches, &c.

Le sucre de ce païs est meilleur que celui que nous tirons de nos plantations, parce qu'au Brésil on le rafine avec de la terre grasse, ce qui le rend plus fin & plus blanc que notre Muscovada, qui est le nom que nous donnons au sucre avant qu'il soit rafiné : les habitans de nos plantations ne le rafinent presque jamais avec de l'argile, à moins que ce ne soit pour en faire present à quelques-uns de leurs Amis en Angleterre. Voici de quelle maniere on fait ce rafinage ; on prend la terre grasse, la plus blanche qu'on puisse trouver, & on la détrempe avec de l'eau, jusqu'à ce qu'elle devienne comme de la crême. Ensuite on la verse dans les pots où est le sucre qui s'est enfoncé deux ou trois pouces au dessous du bord par la separation des sédimens qui s'en sont déja écoulez : mais on n'y verse cette eau qu'après qu'on a racler une petite croute dure, qui est sur le haut du pain de sucre, & qui empêcheroit l'eau de passer au travers. Cette liqueur qui est dix ou douze jours à se filtrer, blanchit le sucre, & ce qu'elle a de grossier se durcit sur le haut du pain. On n'a qu'à ôter avec un coûteau cette superficie qui est un peu sale, & tout le reste est blanc jusqu'au bout. C'est ainsi qu'on blanchit le sucre, qu'on appelle chez nous sucre de Brésil : lorsque j'étois à Bahia, les cent livres de ce sucre rafiné valoient cinquante chelins, & celui du fond des pots qui est fort grossier, se vendoit autour de vingt chelins ; l'un & l'autre y étoit rare, & il n'y en

avoit pas assez pour charger les vaisseaux, dont quelques-uns y devoient rester à cause de cela jusqu'à la saison nouvelle.

Les vaisseaux Européens arrivent d'ordinaire ici dans le mois de Février ou de Mars, & ils ont presque toujours des passages prompts & faciles, parce que dans cette saison de l'année ils rencontrent des vents frais pour venir jusqu'à la ligne, qu'ils passent alors sans grand' peine, & qu'ensuite les vents d'Est-Nord-Est les conduisent tout droit ici. Ces vaisseaux retournent chez eux vers la fin du mois de Mai, ou au commencement de Juin. Lorsque j'étois dans ce havre, on disoit qu'ils partiroient le 20. de Mai, de sorte qu'ils étoient fort occupez, les uns à prendre leur charge, & les autres à caréner. Les vaisseaux qui viennent ici, se mettent d'ordinaire à la caréne d'abord qu'ils sont arrivez, & ils se servent d'un ponton qui appartient au Roi, & qui est destiné à cet usage. Le Sur-Intendant dont j'ai déjà parlé, a soin de ce ponton, & chaque vaisseau qui s'en sert pour prendre le radoub, lui paie une certaine somme. D'ailleurs cet Officier doit fournir le feu & quelques autres choses dont on a besoin pour le carénage : mais les Capitaines ou les Maîtres des Navires loüent presque toûjours à des Marchands de Bahia deux cables chacun, pour amarrer leurs vaisseaux tout le tems qu'ils demeurent ici, & afin d'épargner leurs cables de chanvre ; car ceux de Bahia sont faits d'un espéce de crin, qui croît sur le sommet d'un arbre, qui ressemble beaucoup au covre noir des Indes

orientales, si ce n'est pas le même. Quoiqu'il en soit, ces cables sont forts & d'un très-bon usage.

Les vaisseaux qui vont en Guinée sont de petits bâtimens en comparaison des autres : ils y portent ici du rum, qui est une espece de liqueur forte, du sucre, des toiles de coton de S. Jago, des coliers de verre, &c. & ils en raportent de l'or, de l'yvoire, & des esclaves ; ce qui est un retour bien avantageux.

Les bâteaux qui appartiennent à cette ville, sont presque tous emploie à transporter les denrées de l'Europe, qu'on reçoit à Bahia, qui est le centre de tout le commerce du Brésil, aux autres places qui sont sur cette côte ; d'où ils rapportent du sucre, du tabac, &c. La plûpart des Matelots qui montent ces barques sont des esclaves noirs, qui vers le temps de Noël s'occupent à la pêche de la baleine, ou d'un certain gros poisson qu'ils nomment ainsi, & qui abonde alors sur ces côtes. Il entre jusques dans les ports & les lacs, où les Matelots le vont tuer. Du lard on en fait de l'huile, & les esclaves, de même que les pauvres gens se nourrissent du maigre. Un homme qui en avoit mangé souvent, me dit que la chair en étoit bonne & fort saine. D'ailleurs, ce ne sont que de petites baleines ; mais il y en a une si grande quantité, & on les tuë si facilement, qu'on gagne beaucoup à cette pêche. Ceux qui la font, sont obligez d'acheter une licence du Roi, & j'ai oüi dire que cela lui vaut trente mile Risdales par an. Tous les petits vaisseaux qu'on emploie à faire ce trafic sur

la côte, ſont bâtis ici, & on y conſtruit auſſi quelques vaiſſeaux de guerre pour le ſervice du Roi. Lorſque j'y étois, on en bâtiſſoit un de 40. ou 50. piéces de canon; & le bois de ce païs, où il n'en manque pas, eſt tout-à-fait propre pour cet uſage. Du moins l'on m'aſſura qu'il étoit très-fort, & qu'il duroit plus long-tems qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Pour les vaiſſeaux qu'on envoie d'ici dans notre partie du monde, quelques-uns de ceux que je vis étoient de fabrique Angloiſe. Les François les avoient pris ſur nous pendant la derniere guerre, & ils les avoient enſuite vendus aux Portugais.

Outre les Marchands qui trafiquent ici par mer, on y voit d'autres perſonnes aſſez riches, & quantité d'Artiſans de preſque toutes les ſortes, qui par leur travail & leur induſtrie vivent fort à leur aiſe; ſur tout lorſqu'ils ont les moiens d'acheter un ou deux eſclaves noirs. Excepté même les plus miſerables de la populace, il n'y a preſque perſonne ici qui n'ait des eſclaves dans ſa maiſon. Outre les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, que les plus riches entretiennent chez eux pour toute ſorte d'ouvrages ſerviles, ils en ont encore d'autres pour la parade, qui leur ſervent à courir à côté de leurs chevaux, lorſqu'ils vont à la campagne, ou à les porter dans la ville quand ils rendent viſite à quelqu'un de leurs voiſins. Les Gentilshommes & les Marchands ſont pourvûs de tout ce qu'il faut pour cette eſpéce de litiére; ce qui en fait la principale partie eſt un aſſez grand branle de toile de coton à la maniere de ceux des Indes Occi-

dentales, mais dont la plûpart ſont teints en bleu, avec de longues franges du même fil de l'un & de l'autre côté. Les Négres le portent ſur leurs épaules par le moien d'une cane de treize ou quatorze piés de long, où le branle eſt ſuſpendu; on le couvre d'un tapis, qui ſert de rideaux, & on ne ſauroit voir la perſonne qui s'y met, à moins qu'elle veuille ſe montrer; elle peut s'y étendre tout de ſon long, & repoſer la tête ſur des oreillers qu'il y a pour cet éfet, ou même s'y aſſeoir deſſus, & ſortir les jambes par un des côtez du branle; en cas que la perſonne ait envie de ſe faire voir, elle ôte le rideau, & ſaluë tous ſes amis qu'elle rencontre en chemin: ils tirent une grande vanité de ſe ſaluër ainſi les uns les autres dans leurs branles; & ils s'arrêtent quelquefois dans les ruës, où ils ont de longues conférences enſemble: mais alors les deux porteurs qui ſont munis chacun d'un gros bâton bien poli, au haut duquel il y a une fourchette de fer, & au bas une pointe, le fichent en terre, & y appuient les deux bouts de la cane, où le branle eſt ſuſpendu, juſqu'à ce que leurs Maîtres aient fini leur entretien. Il n'y a preſque perſonne de quelque rang, ſur tout aucune femme, qui aille en ruë ſans ſe faire porter ainſi dans un branle. Les principaux Artiſans qu'il y a ici, ſont, des Forgerons, des Chapeliers, des Cordonniers, des Faneurs, des Scieurs, des Charpentiers, des Tonneliers, des Tailleurs, &c. Les Bouchers y ſont fort adroits à tuer les bœufs; ils les font approcher d'une barriere, & enſuite ils leur plantent un couteau bien pointu

dans la nuque du cou d'une maniere si habile ; qu'ils les renverſent d'un ſeul coup ; mais ils les accommodent fort mal proprement. Nous étions en Carême lors que j'arrivai ici, & il n'y eut point de viande expoſée en vente juſqu'à la veille de Pâque ; mais alors on tua un grand nombre de bœufs dans toutes les boucheries de la ville ; on s'y rendit en foule pour en acheter, les hommes, les femmes & les enfans y venoient remplis de joie, & une meute de chiens affamez, à qui cette viande auroit du être deſtinée, tant elle étoit maigre, ſuivoit en queuë. Tous les Artiſans que je viens de nommer achetent des Négres, à qui ils apprennent leurs differens métiers, & qui leur ſont d'un grand ſecours. Le trafic continuel qu'ils ont avec Angola, & les autres places de Guinée, fait qu'ils ne manquent jamais de Noirs, ſoit pour travailler à leurs plantations, ou les ſervir dans la ville. Ces eſclaves ſont ici d'un uſage merveilleux, parce qu'on y fait un grand commerce par mer, & qu'on y aborde au pié d'une montagne, qui eſt ſi eſcarpée, que les charrettes ne ſauroient y aller ; de ſorte qu'on a beſoin du dos des eſclaves pour tranſporter les Marchandiſes dans la ville, ſur tout pour le petit peuple : mais les Négocians ont d'ailleurs la commodité d'une bonne gruë, où il y a des poulies & des cordes, dont un des bouts monte à meſure que l'autre deſcend. La maiſon où l'on a poſté cette gruë, eſt ſituée ſur le ſommet de la montagne du côté de la mer, & il y a des planches au-deſſus du précipice qui vont en talus depuis le haut juſques au bas ; les marchandi-

les appuient ou coulent dessus lorsqu'on les monte ou qu'on les descend. Il y a tant d'esclaves noirs dans cette ville, qu'ils en font le gros des habitans : chaque famille en a quelques-uns de l'un & de l'autre sexe, comme je l'ai déja dit. Plusieurs des Portugais qui ne sont pas mariez, entretiennent de ces femmes noires pour leurs maîtresses, quoiqu'ils sçachent le danger qu'il y a d'en être empoisonnez, s'il viennent à leur donner quelque sujet de jalousie. Un homme de ma connoissance qui avoit été un peu trop familier avec sa cuisiniere, en craignoit quelque tour de cette nature, lorsque j'étois ici. On peut même engager facilement ces esclaves de l'un & de l'autre sexe à commettre toute sorte de méchantes actions : & ils ne se font point de scrupule d'assassiner un homme, sur tout durant la nuit, si on les paie pour cela. On m'assura d'ailleurs, de bonne part, qu'un vaisseau de guerre François avoit eu plusieurs de ses hommes tuez de nuit : c'est ce qui m'obligea de retenir les miens à bord le plus qu'il me fut possible.

Après avoir donné ce petit détail de la ville de Bahia, il est juste de dire un mot du païs : il y a un lac d'eau salée, de quarante lieuës de long, à ce qu'on me dit ; il est au Nord-Ouest de la mer, & il laisse la ville & le Fort Hollandois à la droite : Le païs des environ est presque par tout assez uni ; il n'est ni trop haut ni fort bas, il est arrosé de rivieres, de ruisseaux & de fontaines : il ne manque pas de bons ports, ni de petits golfes navigables, ni de bayes

propres à mouiller. Le terroir y eſt bon en général ; il produit naturellement de très-gros arbres de pluſieurs eſpéces, & qui peuvent ſervir à divers uſages. Les prairies y ſont chargées d'herbe, de plantes, & d'une infinité de plus petits vegetaux. Si l'on en cultive la terre, elle porte de tout ce qui croît dans ces païs chauds, ſavoir des canes de ſucre, du coton, de l'indigo, du tabac, du maïz, des arbres fruitiers, & toute ſorte de racines bonnes à manger. Quelques-uns des arbres qu'il y a ici, ſont le Sapiera, le Vermiatico, le Comeſſerie, le Guitreba, le Serrie, trois ſortes de mangles, du bois marqueté, du fuſtick, trois ſortes de cotons, des arbres ſauvages qui portent du fruit, & de ceux qu'on plante. Je dirai quelque choſe des uns & des autres, tant ſur le raport que m'en fit un des habitans de Bahia, que ſur la connoiſſance que j'en ai moi-même.

Pour ce qui eſt des arbres de haute futaye, le ſapiera eſt de très-bon bois de charpente, & l'on s'en ſert à la ſtructure des maiſons ; le vermiatico y eſt auſſi emploié, de même qu'à faire des canots ; il eſt fort droit, & l'on en ſcie des planches de deux pieds de large : le comeſſerie & le guitreba ſervent ſur tout à bâtir des vaiſſeaux ; on les eſtime autant ici que nous eſtimons les cheſnes en Angleterre, & on dit même que l'un & l'autre ſont plus durs que le cheſne ; le ſerrie aproche beaucoup de l'orme, & il ſe conſerve long-tems dans l'eau. On y trouve auſſi les trois ſortes de mangle, le rouge, le blanc & le noir, que j'ai décrits dans le I. Tome de

mes Voiages. L'écorce du mangle rouge y sert à taner les cuirs, & l'on a ici de grandes taneries : le mangle noir & le blanc y sont plus gros qu'aux Indes Occidentales ; du premier, l'on en fait de bonnes planches, & de l'autre des mâts & des vergues pour les barques.

Il croît ici des cocotiers sauvages ou bâtards ; mais ils ne sont pas si gros ni si hauts que les cocotiers ordinaires dans les Indes Orientales ou Occidentales. De même les noix qu'ils portent, ne sont pas le quart si grosses que les franches. La coque en est remplie de chair, mais il n'y a ni eau ni aucun vuide en dedans ; cette chair est agréable & saine, quoiqu'elle soit fort dure sous la dent & dificile à digerer. On estime beaucoup ces noix pour en faire des patenôtres, des embouchures de pipes, & autres bagatelles, & il n'y a point de petite boutique, où l'on n'en trouve une grande quantité d'exposées en vente. Au sommet de ces cocotiers sauvages, il croît entre les branches une espéce de crin noir, qui ressemble à celui des chevaux, mais qui est plus long, & que les Portugais appellent Tresabo : l'on en fait des cables qui sont d'un très-bon usage, & qui ne se pourrissent point, comme ceux de chanvre, quoiqu'ils soient exposez à la pluie & au Soleil ; ce sont les mêmes dont j'ai déja parlé, qu'on tient ici dans les ports, qu'on loue aux vaisseaux Européens, & qui ressemblent aux cables de coyre.

Il y a d'ailleurs trois sortes d'arbres qui portent le coton. L'une est à-peu-près la même que celle que j'ai décrite dans mon

premier Tome ; mais je n'ai vû les deux autres qu'ici : ces derniers ſont aſſez gros, & d'une hauteur raiſonnable, quoiqu'ils ſoient petits à l'égard des autres, qui paſſent pour les plus gros arbres de toutes les Indes Occidentales. D'un autre côté, les arbres de ces deux eſpéces diferent entr'eux, puiſque les uns ne ſont pas ſi garnis de branches que les autres, & qu'ils ne produiſent pas leur fruit dans la même ſaiſon de l'année. Lorſque le fruit des uns vient de meurir, & que leurs feüilles commencent à tomber, celui des autres eſt encore en fleur, ou du moins fort petit & tout verd ; mais les arbres en ſont auſſi chargez que nos pommiers en Angleterre : ceux-ci portent du fruit, qui eſt de la groſſeur du bras, & long de ſix pouces ; il eſt mûr dans les mois de Septembre & d'Octobre, alors il s'éclate, & il en ſort un peloton auſſi gros que la tête. On le cueille avant qu'il s'ouvre, afin de ne le perdre pas : il s'ouvre enſuite de lui-même, & l'on en tire le coton pour en remplir des oreillers & des traverſins : il eſt fort eſtimé pour cet uſage, mais il ne peut guére ſervir à autre choſe, parce qu'il eſt ſi court qu'on ne ſauroit le filer : la couleur en eſt tanée ; la ſemence ronde & noire, & de la groſſeur d'un pois. Le fruit de l'autre eſpece de ces cotons eſt mûr dans les mois de Mars ou d'Avril : il reſſemble à une groſſe pomme, & il eſt fort rond ; la coque extérieure eſt auſſi épaiſſe que le bout du doigt. Dans celle-ci il y a une peau mince & blanchâtre qui renferme la laine : quand le fruit eſt mûr, la coque verte

s'ouvre d'elle-même en cinq parties égales & tombe à terre; de sorte que le coton demeure suspendu par la queuë dans cette bourse fine & déliée. Un ou deux jours après, le coton s'enfle par la chaleur du Soleil, créve le sachet, & il en sort aussi gros que la tête d'un homme; ensuite à mesure que le vent soufle, il est détaché peu à peu de la bourse qui tient encore à la queuë, & il est dispersé dans la campagne, la bourse ne tarde guére à suivre le coton, ni la queuë la bourse. D'ailleurs, il il y a ici quelques arbriseaux du véritable coton des Indes Occidentales, mais on n'en transporte point au dehors, & l'on n'en fait pas beaucoup de toile.

Il croît dans ce païs quantité de beau fruit; il y a trois ou quatre sortes de fort bonnes Oranges, mais sur tout une de douces, qui sont merveilleuses; des Limons, des Grenades, des Citrons, des Plantains, des Bonanos, de véritables noix de Cacao, des guavas, des prunes, (qu'on appelle ici Muncherons) des grapes sauvages, de la nature de celles dont j'ai parlé, Tome III. & des raisins ordinaires, comme ceux qui croissent en Europe: il y a d'ailleurs une espece de prunes, que nous appellons prunes de cochon, des pommes-flan, des soursops, des cachews, des papahs, qu'on appelle ici mamouns, des jennipahs, ou jenni-papahs, comme on les nomme ici, des manchinilles & des mangos; mais ces derniers y sont fort rares, & je n'en ai vû que dans le jardin des Jesuites, où il y a quantité de beau fruit, & quelques arbres de canelle. Ceux-ci & les mangos y ont été

apportez des Indes Orientales, & ils réüſſiſſent très-bien dans ce païs; de même que les pumplemuſſes, qui viennent auſſi des mêmes Indes. Enfin les oranges aigres & douces abondent ici, & les unes & les autres y ſont de fort bon goût.

Le fruit que nous apellons ſour-ſop eſt auſſi gros que la tête, de figure ovale, & de couleur verte, ſi ce n'eſt qu'il devient jaunâtre d'un côté, lorſqu'il meurit. L'écorce extérieure eſt aſſez épaiſſe, fort raboteuſe, & couverte de petites pointes; le dedans eſt plein d'une chair ſpongieuſe, où il y a quantité de ſemence noire, qui pour la groſſeur & la figure approche beaucoup de celle de la citroüille; la chair en eſt fort ſucculente, d'un goût agréable & bien ſaine. On la mâche pour en exprimer le jus, & enſuite on la jette. L'arbre qui porte ce fruit a 10. ou 12. piés de hauteur, & la tige petite; ſes branches pouſſent tout droit en haut, & je n'en ai jamais vû qui fuſſent horizontales. Les rejettons en ſont déliez & ſouples, de même que la queuë du fruit. D'ailleurs il croît dans les deux Indes.

Le cachew eſt de la groſſeur de la reinette, aſſez long, & plus gros près de la queuë, qu'à l'autre bout, où il va en pointe; l'écorce en eſt unie & mince, mêlée de jaune & de rouge. Sa ſemence croît à l'extrémité du fruit; elle eſt de couleur d'olive, de la figure d'une féve, & à-peu-près auſſi groſſe, mais elle n'eſt pas tout-à-fait ſi plate. L'arbre qui porte ce fruit eſt auſſi gros qu'un pommier; il n'a pas beaucoup de branches, mais elles ſont groſſes

& s'étendent en dehors ; ſes feuilles ſont larges, rondes, & d'une bonne épaiſſeur ; lorſque ce fruit eſt parvenu à ſa maturité, il eſt molet & ſi plein d'eau, que le jus en découle des deux côtez de la bouche, quand on y mord deſſus ; il eſt d'une âpreté bien agréable, & il paſſe pour être fort ſain : il croît dans les Indes Orientales & Occidentales, où j'en ai vû & mangé.

Le jenipah, ou jenipapah eſt une eſpece de fruit de la nature des calebaces ou citrouilles ; il eſt de la groſſeur d'un œuf de canne, un peu ovale, & de couleur griſe ; l'écorce n'en eſt pas tout-à-fait ſi épaiſſe ni ſi dure que celle de la calleback ; elle eſt remplie d'une chair blanchâtre, mêlée de petites graines plates ; on met tout enſemble dans la bouche, & après en avoir exprimé le ſuc, on jette les graines. Ce fruit eſt d'un goût piquant & agréable, & il n'eſt point mal-faiſant. L'arbre qui le porte reſſemble beaucoup au frêne, il a la tige droite, & il eſt d'une bonne hauteur ; il n'a point de branches juſques au ſommet, où il ſe forme une petite tête. L'écorce en eſt d'un gris pâle, de même que le fruit. Dans la baye de Campêche, nous nous ſervions du bois de cet arbre pour en faire des manches à nos coignées, & il eſt fort propre à cet uſage. D'ailleurs je n'en ai vû nulle autre part qu'en cet endroit-là & ici.

Outre ces fruits dont je viens de parler, il y en a pluſieurs ſortes que je n'ai jamais trouvé qu'en ce païs ; tels ſont l'ariſah, le meriesah, le petango, &c. L'ariſah eſt un excellent fruit, de la groſſeur des guignes,

& de la figure des poires, que nous appellons Poires Catherines ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt pointu près de la queuë, & qu'il groſſit vers l'autre bout ; il eſt d'une couleur verdâtre, & la graine qu'on y trouve au-dedans eſt auſſi petite que la ſemence de moutarde, il eſt d'un goût un peu piquant, mais il eſt agréable & fort ſain, puiſque les malades en peuvent manger.

Le mericaſah eſt un fruit exquis, & il y en a de deux ſortes, l'une croît ſur un petit arbre, & celle-ci paſſe pour la meilleure ; l'autre vient ſur un arbriſſeau qui reſſemble à la vigne, il a quantité de feüilles larges, & on le plante autour des bereceaux pour donner de l'ombre. Ce fruit eſt de la groſſeur d'une petite orange, rond & verd. Lorſqu'il eſt mûr, il devient molet, la chair en eſt blanche, & ſi entremêlée d'une petite ſemence noire, qu'on ne peut l'en ſéparer que dans la bouche, on en ſuce la chair, & l'on jette les graines. Il eſt d'un goût piquant, agréable & fort ſain.

Le petango eſt un petit fruit rouge, qui vient auſſi ſur un arbriſſeau, il eſt de la groſſeur des ceriſes, mais il n'eſt pas ſi rond ; l'un de ſes côtez eſt plat, & l'autre eſt partagé en cinq ou ſix petites moulures relevées en boſſe : il eſt d'un goût piquant, mais fort agréable. Le noyau qu'on y trouve au milieu eſt preſque plat, & aſſez gros.

Le petumbo eſt un fruit jaune, plus gros que la ceriſe, & qui a de même un noyau : il eſt doux, mais rude à la bouche. L'arbriſſeau qui le porte reſſemble beaucoup à la vigne.

Le mungarou eſt un fruit de la groſſeur des ceriſes ; il eſt rouge d'un côté & blanc de l'autre : on dit qu'il eſt plein d'une petite graine, qu'on avale d'ordinaire en le mangeant.

Le muckishaw, eſt un fruit de la groſſeur des pommes ſauvages, & l'arbre qui le porte eſt grand. Il y a d'ailleurs de petites graines au milieu de ce fruit, & il a bon goût.

L'mgua eſt un fruit qui reſſemble aux carrouges, il a quatre pouces de long & un de large. L'arbre qui le porte eſt fort haut.

L'otie eſt un fruit auſſi gros que les noix de Cacao. L'écoſſe en eſt épaiſſe & dure, il y a un gros noyau en dedans, & il paſſe pour un très-bon fruit.

Le muſteran-de-ova eſt un fruit rond, auſſi gros que les noiſettes, & qui a l'écorce mince & caſſante, d'une couleur noirâtre : il a un petit noyau, couvert d'une ſubſtance noire & charnuë, qui eſt d'un goût agréable. On mâche l'écoree avec le fruit, & après en avoir ſuccé la chair, on la j[illegible] avec le noyau. L'arbre qui le porte eſt gros, haut, & le bois en eſt fort dur.

Je n'ai vû moi-même aucun de ces cinq derniers fruits, mais j'en ai donné la deſcription ſur ce que m'en dit un Irlandois habitué à Bahia, quoiqu'il me ſemble que je pourrois bien avoir vû des muſteran-de-ovas, & en avoir mangé auſſi à Achin dans l'iſle du Sumatra.

Il croît quantité de dates, qu'on appelle ici dendies, autour de Bahia ; les plus

grosses sont comme des noix, elles croissent en forme de grapes de raisin à la cime du tronc de l'arbre, entre les racines des branches, de même que le fruit de tous les autres palmiers. Ces dates sont de la même espéce que celles dont on fait de l'huile sur la côte de Guinée, où le païs en est couvert. J'ai oüi dire aussi qu'on en faisoit de l'huile à Bahia. On les mange quelquefois rôties, mais je ne les trouvai pas à mon goût.

On appelle ici pinions ce que nos matelots appellent noix purgatives, & l'on donne le nom de carrepat à ce que nous appellons agnus-castus. L'un & l'autre de ces fruits croît ici, de même que les mendibies, qui ressemblent aux noix purgatives. On les fait rôtir dans une poële & ensuite on les mange.

D'ailleurs il y a ici quantité de ces arbres qui portent le chou, & d'autres fruits, dont je ne fus pas informé, ou que je n'eus pas le moien de voir, parce que c'étoit alors notre Printems, c'est-à-dire l'Automne dans le Bresil, & que la saison des meilleurs fruits étoit passée, quoiqu'il en restât encore quelques-uns. Je vis pourtant bon nombre de baies sauvages dans les forêts, & en plate campagne, mais je ne pûs apprendre leurs noms ni leur qualité.

Les fruits de la terre y abondent aussi. Par exemple, on y trouve des pois chiches, des pommes de pin sauvage, des citroüilles, des mélons d'eau, des mélons musquez & des concombres. Pour les racines, il y a des potates, des yams, des cassavas, &c. Les herbes potagers n'y manquent pas non-

plus ; l'on y voit des choux, des naveaux, des oignons, des porreaux & toute sorte de salade : il y a diverses drogues, comme du Sassafras, de la racine de serpent, &c. outre le bois pour la teinture & autres usages, dont j'ai déja parlé, comme sont le fustick, le bois marqueté, &c.

J'aportai de ce païs un bon nombre de plantes séchées, que j'avois mises, pour les mieux conserver entre les feüilles de mes livres. J'en pourrai même donner la figure à la fin de celui-ci, du moins de quelques-unes des principales qui ne sont pas gâtées.

On dit qu'il y a ici une grande variété d'oiseaux sauvages ; comme des yemmas, des maccaws, qu'on appelle ici Jackous, & qui sont une espece de gros perroquets plus rares que les autres, des perroquets, des perruches, des flamingos, des corneilles qui vivent de charogne, & d'autres qui gazoüillent, des cogreeos, des oiseaux tout-bec, dont le plumage est fort joliment bizarré, des corrosos, des tourterelles, des pigeons, des jeneties, des poules qui glouſſent, des oiseaux qui vivent d'écrevisses, & qu'on appelle pour cet effet chasseurs d'écrevisses, des galdens, des currecous, des canards de Moscovie, & des communs, des poules d'eau, des cercelles, des corlieux, des guerriers, des boubys, des noddys, des pélicans, &c.

Le yemma est plus gros que le cigne, il a le plumage gris, & le bec long, épais & pointu.

On appelle ici Mackeras la corneille qui vit de charogne, & celle qui gazoüille ; l'une

& l'autre reſſemblent à celles des Indes Occidentales, que j'ai décrit dans le troiſième Tome. Le bec de la gazoüilleuſe eſt noir; mais la partie ſuperieure en eſt ronde & crochuë à peu près comme le bec d'un fauçon; elle eſt relevée en boſſe & forme preſque un demi-cercle, d'ailleurs elle eſt fort tranchante d'un bout à l'autre; la partie inferieure eſt platte & ferme juſte avec celle d'enhaut. Un Portugais me dit ici que leurs filles de joye Negres faiſoient des bruvages amoureux de ces oiſeaux. Auſſi ne permettent-ils pas volontiers qu'elles en aient, pour les ramener, s'il eſt poſſible, de cette ſuperſtition. Du moins, un après-midi que je me trouvai à la campagne avec un Curé & une autre perſonne, celui-ci tua deux corneilles, qu'il cacha d'abord; & ils me dirent que c'étoit pour la raiſon que je viens d'alléguer. Au reſte, elles ne ſont pas bonnes à manger, mais on prétend que leur bec eſt un merveilleux antidote contre le poiſon.

Les petits oiſeaux, que les Anglois appellent tout-bec, portent ce nom, parce qu'en effet leur bec eſt auſſi gros que leur corps. Je n'en vis point ici en vie; mais on me montra les poitrines de pluſieurs qui étoient ſeches, & qu'on gardoit pour leur beauté; le plumage en étoit admirablement bien, diverſifié de rouge, de jaune & de couleur d'orange.

Les correſos, qu'on appelle encore ici mackeras, ſont de la même eſpéce que ceux de la baye de Campêche, dont j'ai parlé Tome troiſiéme.

On trouve ici quantité de tourterelles, &

deux sortes de pigeons ramiers ; les uns sont noirâtres ou d'un gris obscur, & les autres d'un gris clair : les premiers sont les plus gros, & de la grosseur de nos pigeons ramiers en Angleterre : les uns & les autres sont un très-bon manger, & il y en a de si grandes troupes depuis le mois de Mai jusques en Septembre, qu'un seul homme en peut tuer neuf ou dix douzaines dans une matinée, lorsque le Ciel est couvert de broüillards ; & qu'ils viennent manger les baies qui croissent dans les forêts.

Le jenetie est de la grosseur de l'aloüette, il a les jambes & les pieds jaunes, & l'on dit que c'est un manger fort sain.

Les poules gloussantes ressemblent beaucoup aux chasseurs ou mangeurs d'écrevisses, dont j'ai donné la description Tome troisiéme ; mais elles n'ont pas les jambes tout-à-fait si longues ; elles se tiennent toûjours dans des lieux humides & maréca-geux, quoiqu'elles aient le pié de la même figure que les oiseaux de terre : elles gloussent d'ordinaire comme nos poules qui ont des petits, & c'est pour cela que nos Anglois les appellent des poules glouss-antes : il y en a quantité dans la baye de Campêche, & ailleurs dans les Indes Occidentales ; quoique je n'en aie rien dit dans le troisiéme Tome de mes Voyages, où j'ai parlé de cette baye. Soit-là, ou ici, on trouve dans ces deux climats quatre sortes de ces oiseaux à longues jambes, qui approchent beaucoup les uns des autres, & qui sont autant d'espéces du même genre, savoir les chasseurs d'écrevisses, les poules gloussantes, & les galdens. Ces

trois pour la figure & la couleur, reſſemblent à nos herons d'Angleterre, mais ils ſont plus petits; le galden eſt le plus gros de trois, & le chaſſeur d'écreviſſes eſt le plus petit. Ceux de la quatrième eſpèce ſont noirs, mais du reſte ils ont la figure des autres, les jambes longues & la queuë courte; ils ſont à peu près auſſi gros que les chaſſeurs d'écreviſſes, & ils ſe nourriſſent de même.

Les currecous, ſont des oiſeaux de riviere, de la groſſeur d'un gros poulet, qui ont le plumage bleuâtre, avec les jambes & la queuë courte; ils vivent auſſi dans les marais, & c'eſt un très-bon manger. D'ailleurs, je n'en ai vû aucune autre part qu'ici.

On dit qu'il y a ici deux ſortes de canards ſauvages, le moſcovite, & le commun; ils y abondent les uns & les autres dans la ſaiſon pluvieuſe, de même que les poules d'eau & les cercelles, mais on n'en voit que peu dans le tems ſec.

On voit quantité d'autruches au Sud de Bahia, mais on dit qu'elles ne ſont pas ſi groſſes que celles d'Afrique: on en trouve ſur tout dans les parties méridionales du Bréſil, dans ces grandes ſavanes qu'il y a près de la riviere de la Plate, & encore plus au Sud vers le détroit de Magellan.

Pour ce qui eſt de la volaille domeſtique à Bahia, outre leurs canards, ils ont deux ſortes de poules, dont les unes ſont à peu près de la groſſeur des nôtres, mais les autres ſont beaucoup plus groſſes. Celles-ci tardent long-tems à ſe couvrir de plumes, & elles ſont preſque nuës, lors

qu'elles ont atteint à la moitié de leur grosseur naturelle. On en fait tant de cas à Bahia, qu'on en paie au marché jusqu'à 30. ou 36. sols de la pièce, lorsqu'on les y apporte de la campagne, & qu'elles sont si maigres, qu'on ne sauroit les manger.

A l'egard des animaux terrestres, il y a ici des chevaux, du gros & du menu bétail, des chévres, des lapins, des cochons, des leopars, des tygres, des renards, des singes, des pecarys, qui sont une espéce de cochons sauvages, qu'on appelle ici Picas, des armadillos, des alligators, des guanos, qu'on appelle ici quitties; des lézards, des serpens, des crapaux, des grenouilles, & une espéce de créature amphibie que les Portugais appellent cachora de agua, & les Anglois chiens-d'eau.

On dit que les léopars & les tigres de ce païs sont assez gros & fort cruels: mais ils ne viennent pas sur la côte, d'où on les a chassez vers le cœur du païs, & l'on n'en voit guére qu'aux extrémitez & dans les plantations éloignées, où ils font souvent du dégât; il y a trois ou quatre sortes de singes, qui different en taille & en couleur; ceux d'une espéce sont fort gros, & ceux d'une autre fort petits; ces derniers sont d'une laideur affreuse, & ils sentent beaucoup le musc.

On trouve ici plusieurs sortes de serpens, dont la plûpart sont très-venimeux: le serpent à sonnette est de ce nombre, de même qu'un petit serpent verd, qui n'est pas plus gros que le tuyau d'une pipe, qui peut avoir 18. pouces de long, & qui est fort commun en ce païs.

On y trouve aussi l'amphisbæne, ou le serpent à deux têtes, qui est de couleur grise, entremêlée de rayes noirâtres, & dont on croit que la morsure est incurable. On dit qu'il est aveugle, quoiqu'il ait deux petites taches, qui ressemblent à des yeux, à chacune de ses têtes; mais je ne saurois déterminer s'il y voit ou non. On assure qu'il vit comme les taupes, & qu'il est presque toûjours enfoncé sous la terre; d'ailleurs, il est facile de le tuer quand on le rencontre sur son chemin, parce qu'il se meut lentement, & que ses yeux, s'il en a, ne sont pas assez bons pour appercevoir ceux qui s'approchent de lui. Au reste, il y a peu de ces créatures qui s'élancent sur un homme, ou qui le blessent, à moins qu'il ne les attaque. L'amphisbæne est à peu près de la grosseur de la premiere jointure du doigt du milieu, & peut avoir autour de 14. pouces de long; elle est également grosse d'un bout à l'autre, ses deux têtes se ressemblent à tous égards, & l'on dit qu'elle se meut avec la même facilité par l'un & l'autre bout; c'est pour cela que les Portugais l'apellent Cobra de dos cabesas. Pour moi, je n'en ai vû qu'une seule, qui étoit coupée à l'une de ses extrémités: ainsi je n'en puis rien certifier de positif.

Le petit serpent noir est fort venimeux, il y a d'ailleurs un serpent gris, qui a le dos tout marbré de taches rouges & brunes; il est de la grosseur du bras, & long de trois piés ou environ. On dit qu'il a du venin, & j'en vis un moi-même.

On y trouve aussi deux sortes de gros

serpens, l'un de terre, & l'autre d'eau. Le premier est de couleur grise, & il a 18. ou vingt piés de long; il n'est pas fort vénimeux, mais il est rapace. On m'avoit promis de m'en faire voir un, mais j'en manquai l'occasion.

Le serpent d'eau peut avoir, à ce que j'ai oüi dire, près de trente piés de long. Ceux-ci se tiennent toûjours dans l'eau soit dans les rivieres, ou dans les lacs, & ils vivent de tout ce qui se presente à eux, soit hommes, ou bêtes: ils entraînent leur proie avec la queuë, & voici de quelle maniére ils font; ils étendent leur queuë dix ou douze piés hors de l'eau, & aussi-tôt qu'ils voient paroître quelque chose sur le bord du lac ou de la riviere qu'ils hantent, ils balayent le bord avec tant de violence, qu'ils enlevent tout ce qui se rencontre sur leur chemin & l'étouffent dans l'eau: il y a même des personnes dignes de foi qui rapportent, que s'ils voient l'ombre de quelque animal sur la superficie de l'eau, ils élancent d'abord leur queuë pour attraper l'homme, ou la bête, dont ils ont vû l'ombre, & qu'ils n'y réussissent que trop souvent. Aussi les personnes qui ont quelque affaire dans le voisinage des lieux, où l'on soupçonne qu'il y a de ces monstres, s'arment d'un fusil, & tirent de tems en tems: ce qui les effraie, ou les oblige de se tenir cachez. On dit qu'ils ont une grosse tête, & de bonnes dents longues de six pouces. Un Irlandois habitué ici m'assura que vers le tems de mon arrivée en ce païs, son beau-pere qui étoit alors à la campagne avec lui, avoit été sur le point d'être en-

tortillé par la queuë d'un de ces animaux, qui ne l'avoit manqué que d'une verge, ou de deux, & qu'il lui en resta une belle peur.

La créature emphibie, que les Portugais appellent cuchora de agua, ou chien d'eau, est, à ce qu'on dit, de la grosseur d'un petit mâtin, & couverte d'un poil long comme un barbet depuis la tête jusqu'à la queuë; il est d'une couleur noirâtre: il a quatre jambes courtes, la tête assez longue & la queuë courte; il vit dans le étangs d'eau douce, & va souvent à terre pour se réchaufer au Soleil, mais il se retire dans l'eau, s'il est attaqué. On dit d'ailleurs que la chair en est bonne.

Au reste, je n'ai pas vû moi-même la plûpart de ces créatures, dont je viens de parler; mais des personnes de bon sens & dignes de foi, qui demeuroient à Bahia, & entre lesquelles il y en avoit qui entendoient l'Anglois, m'en informerent durant le séjour que j'y fis.

Il y a quantité de poissons de plusieurs espéces sur cette côte. On y trouve le poisson Juif, dont il se tient un grand marché à Bahia pendant le Carême, des tarpons, des muges, des groupers, des brochets, des gras, qu'on appelle ici goulions, des garasses, des barramas, des coquindas, des cavallis, des cuchoras, ou chiens-d'eau, des congres, des harangs, des serrieus, des olios de Boi, des baleines, &c. Au reste, il est bon d'avertir que j'écris tous ces noms étrangers de la maniere dont les gens du païs les prononçent.

Il ne manque pas ici non-plus de poisson

ſon à coquille ; mais il y en a moins autour de Bahia qu'en d'autres lieux de la côte : on y trouve des écreviſſes ; des cancres, des chevrettes, des huîtres communes, des conques, des petoncles, des moules, &c. On y voit auſſi trois ſortes de tortuës, celles qu'on appelle bec-de-faucon, les lourdes, & les vertes ; mais on n'eſtime ni les unes ni les autres. Les Eſpagnols & les Portugais ne les aiment point, ou plûtôt ils en ont de l'averſion, & ils aimeroient mieux manger du marſoüin, quoi que les tortuës vertes ſoient un ragoût merveilleux pour nos Anglois. La raiſon ordinaire qu'on allégue aux Indes Occidentales pour excuſer les Eſpagnols ſur ce qu'ils ne mangent point de la chair de tortuë, c'eſt la crainte où ils ſont que le venin qu'ils ont dans le corps ne vienne à ſortir, & qu'ils ne reſſemblent à des ladres ; car ils ſont preſque tous verolez, parce qu'ils couchent pêle-mêle ſans aucune diſtinction avec les Négreſſes & leurs autres Eſclaves, & on dit que la chair de tortuë chaſſe toutes les mauvaiſes humeurs qui ſont dans le corps. Auſſi nos Anglois valetudinaires habituez à la Jamaïque vont-ils de là, quoi qu'il y ait des tortuës aux iſles Caimanes, pour ne vivre d'autre choſe durant la ſaiſon qu'elles pondent leurs œufs, ſe bien nettoyer le corps par cette nourriture, & ſe guérir de leurs infirmitez, on m'a donné même pour certain que pluſieurs d'entr'eux s'étoient rétablis de cette maniere. Mais ceci ſoit dit en paſſant.

La tortuë, qu'on appelle bec de faucon

eſt la plus recherchée de toutes ſur la côte du Breſil, parce que ſon écaille, ſuivant le rapport des perſonnes que j'ai fréquenté à Bahia, eſt la plus nette & la mieux ombragée qu'il y ait au monde. On m'en fit voir un morceau, & à dire la verité je n'en ai jamais vû de ſi belle. On en trouve aſſez dans quelques endroits de cette côte, mais elle y eſt fort chere.

Outre cette Bahia de todos los Santos, il y a deux autres ports conſiderables dans le Breſil, où les vaiſſeaux Européens trafiquent, l'un eſt Pernambuc & l'autre Ria Janeira. L'on envoie autant de vaiſſeaux à chacun de ces endroits qu'à Baya, & chacune de ces petites flotes a deux vaiſſeaux de guerre, qui leur ſervent de convoi. De tous les autres ports de ce païs, il n'y en a point de plus fameux que celui de S. Paul, où l'on amaſſe quantité d'or; mais j'ai oüi dire que les habitans ſont une eſpece de bandits, qui vivent ſans aucun gouvernement, & que par le moien de l'or qu'ils ont, ils attirent chez eux tout ce dont ils peuvent avoir beſoin, comme des étoffes pour s'habiller, des armes, de la munition, &c. La ville eſt grande & bien forte, à ce qu'on aſſure.

CHAPITRE II.

Séjour de l'Auteur, & ſes affaires à Bahia. Des vents & des ſaiſons de l'année au même endroit. Son départ pour la Nouvelle Hollande. Du Cap Salvadore. Des vents ſur la côte du

Breſil ; & des Baſſes d'Abrohlo. Des poiſſons & des oiſeaux ; de celui qui friſe l'eau en volant, & de la maniere dont on aprête une eſpece de chien marin, qu'on trouve dans ces mers. Nombre prodigieux d'oiſeaux ſur le corps d'une baleine morte : De l'oiſeau nommé Pintado, du Petrel, &c. D'une eſpece d'oiſeaux qu'on rencontre lors qu'on eſt près du Cap de bonne Eſperance. Des calculs qu'on fait en mer & des variations, avec une Table de toutes les variations obſervées durant ce voiage. Rencontre d'un vaiſſeau. L'Auteur double le Cap. Des vents d'Oueſt qu'on trouve au-delà. D'une Tempête, & des ſignes qui la précederent. Cours de l'Auteur juſqu'à la Nouvelle Hollande, & les marques qui font connoître qu'on en approche. Un autre Abrohlo, ou banc de ſable. Nouvelle Tempête, & l'arrivée de l'Auteur à un endroit de la Nouvelle Hollande : Cette partie du païs décrite, & la baye des chiens-marins, où il moüilla d'abord. Du terroir de ce quartier, des vegetaux, des oiſeaux, &c. D'une eſpece particuliere de Guanos. Des poiſſons & des coquillages qui ſont d'une grande beauté. Des tortuës ; d'un gros chien-marin, & des Serpens d'eau. L'Auteur paſſe à un autre quartier de la Nouvelle Hollande. Des dauphins, des baleines & d'autres Serpens marins. D'un paſſage ou détroit qu'il y peut avoir ici. Des vegetables, des oiſeaux & des poiſſons. L'Auteur ancre à un troiſiéme endroit de la Nouvelle Hollande ; & il fait creuſer pour avoir de l'eau qui ſe trouva ſalée. Des habitans du païs, des grandes marées, des vegetables, des animaux, &c.

JE m'arrêtai environ un mois à Bahia ; Durant le ſejour que j'y fis, le Vice-Roi de Goa s'y rendit à bord d'un gros Vaiſſeau, qui étoit richement chargé de toute ſorte de marchandiſes des Indes, & qui alloit à Liſbonne. Auſſi le Vice-Roi n'avoit-il deſſein que de rafraîchir ſes gens, dont il avoit perdu pluſieurs & preſque tous les autres étoient fort malades, à cauſe de la longueur du voyage où ils avoient emploié quatre mois, il vouloit faire de l'eau & partir enſuite de conſerve avec les autres vaiſſeaux Portugais qui étoient deſtinez pour l'Europe, & qui avoient ordre de ſe tenir prêts à partir le 20 de Mai. D'ailleurs, il me pria de porter une de ſes lettres à ſon ſucceſſeur, le nouveau Vice-Roi de Goa : ce que je fis par les mains du Capitaine Hammond, que je rencontrai vers le Cap de bonne Eſperance. La principale affaire que j'avois à Bahia, étoit d'y prendre de l'eau, d'y rafraîchir mes gens, & de calmer les deſordres qui s'étoient gliſſez parmi eux. J'ai déja dit qu'ils avoient porté leurs murmures ſi loin, qu'il n'étoit pas facile d'y remedier : mais pendant mon ſejour en cette Ville, je trouvai l'occaſion d'adoucir un peu cette aigreur. Enfin réſolu à continuer mon voyage, je préparai toutes choſes avec plus d'activité que jamais, & avec toute la promptitude que l'averſion, que mes gens témoignoient pour mon deſſein, le pouvoit permettre. Ils s'étoient encore mis dans l'eſprit que les vents du Sud, dont il y avoit eu déja quelques bouffées, alloient regner, & qu'ils nous empê-

cherchoient d'avancer de ce côté-là.

Les vents commencent à changer ici dans les mois d'Avril & de Septembre, & les saisons de l'année, c'est-à-dire la séche & l'humide, changent avec eux. En Avril les vents du Sud regnent sur cette côte, & ils amènent la saison pluvieuse, accompagnée de tourbillons, de tonnerre & d'éclairs. En Septembre le vent d'Est Nord-Est, qui est l'autre vent aliſe de cette côte, se fait sentir; il purifie l'air, & il amene le beau tems. Pour ce qui regarde le changement du vent, c'est ce que j'ai déja marqué dans mon second Tome, Traité des vents : mais pour le changement de la saison qui l'accompagne ici à Bahia avec une si grande exactitude, c'est une exception particuliere, à ce que j'ai observé dans tous les lieux qui sont au Sud de l'Equateur entre les deux tropiques, où j'ai été moi-même, ou dont j'ai entendu parler. Du moins, dans tous ces endroits, la belle saison commence en Avril, & la pluvieuse vers le mois d'Octobre ou de Novembre, c'est-à-dire que les saisons se trouvent opposées dans la Latitude Meridionale & la Septentrionale, comme je l'ai remarqué dans mon Traité des Vents, au lieu que sur la côte du Bresil, la saison humide arrive en Avril, au même tems qu'elle commence dans les Latitudes Septentrionales, & la séche en Septembre. Aussi les pluyes n'y sont-elles pas de si longue durée que dans les autres païs : il y fait si beau en Septembre, que vers la fin de ce mois on y coupe déja les canes de sucre, à ce qu'on me dit, & je pris grand soin de m'in-

former là-dessus. C'étoit donc sur un faux rapport que je mis dans mon Traité des Vents, qu'au Brésil on y cueilloit les cannes au mois de Juillet. Ce qui suit quelques lignes après dans la même page, où j'ai dit qu'on n'y a point d'égard aux saisons pour cueillir ou planter les cannes, ne se doit entendre que de ce dernier, puis qu'on ne les y coupe jamais que dans la belle saison.

Mais pour revenir aux vents du Sud, ils commencerent à souffler, lors que je m'y attendois & que j'étois encore à Bahia. J'eus beau en avertir mon équipage, & lui dire que ces vents ne régnoient que le long de la côte, & qu'ils ne s'étendoient pas au-delà de 40 ou 50 lieuës au large, tout cela ne servit de rien; ils en furent tous déconcertez, & ils s'imaginerent que ces vents soufloient dans toute l'étenduë de la mer, depuis l'Amerique jusqu'en Afrique. Les Pilotes Portugais des vaisseaux Européens, avec qui mes Officiers s'entretenoient tous les jours, les confirmoient dans leur pensée, quoi qu'ils ne fussent pas mieux instruits qu'eux sur cette matiere, & qu'accoutumez à retourner chez eux, les vents de Sud en poupe, jusques au passage de la ligne, ils n'eussent aucune experience de l'étenduë de ces vents. Quoi qu'il en soit, mes hommes prévenus que nous ne pourrions sortir de Bahia qu'au mois de Septembre, ils en devinrent plus lâches à s'acquitter de leur devoir, & fort rétifs à préparer toutes choses pour notre départ. Leur négligence ne servit qu'à redoubler mes soins pour faire espalmer le navire,

& remplir mes barriques d'eau, puisque je n'avois plus de bierre : il n'y a ici qu'un seul endroit où l'on fait aiguade, & comme la saison seche tendoit vers sa fin, l'eau y étoit fort basse. D'ailleurs, les chaloupes des vaisseaux Européens qui se disposoient à partir, s'y rendoient en foule, & il n'étoit presque pas possible à mes gens d'en aprocher : de sorte que j'eus recours au Gouverneur, qui eut la bonté d'envoier un Officier sur les lieux, pour en écarter les autres Matelots & favoriser les miens, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli mes barriques. L'Officier s'acquita très-bien de son devoir, & je ne fus pas ingrat à son égard. Je fis mettre aussi à bord neuf ou dix tonneaux de lest ; j'ordonnai au Bosseman de réparer les agrés ; & je demandai à mes autres Officiers, s'ils avoient besoin de quelque chose, sur tout de poix & de goudron, parce que j'en pourrois acheter ici avant que de passer outre : ils me répondirent qu'ils en avoient assez ; mais il se trouva dans la suite que cela n'étoit pas.

J'allois presque tous les jours à terre, soit pour mes affaires, ou pour me promener à la campagne, qui n'en étoit que plus agréable, lors qu'il venoit quelque ondée de pluie ; ce qui est assez ordinaire dans la saison humide. Il y avoit encore divers bons fruits sur les arbres, & en particulier quantité d'oranges : mes gens & moi nous en munîmes pour le voyage, & elles nous furent d'un grand secours. D'ailleurs, je fis bonne provision de rum, (qui est une espece de liqueur forte) & de sucre : mais je fus bien aise d'avoir pris de la vo-

laille à S. Jago, parce qu'ici elle étoit maigre & fort chere. Cependant le peu de soin que mes Officiers avoient de prendre de nouvelles provisions, faisoit conjecturer qu'ils ne croyoient pas d'aller fort loin : D'un autre côté, il ne s'en falut guére que je ne tombasse entre les mains des Inquisiteurs, ou des Ecclesiastiques de ce païs, & qu'ainsi mon voiage ne fut interrompu. Je ne sçai point si quelqu'un de mes gens leur avoit dit quelque chose à mon préjudice : mais un Marchand du lieu m'assura, que s'ils me tenoient entre leurs griffes, il ne seroit pas au pouvoir du Gouverneur de m'en retirer, & que la derniere fois que je m'étois trouvé à terre, ils m'avoient épié de fort prés. Il me fit dire ensuite qu'on pourroit bien m'assassiner dans les ruës, ou m'empoisonner, & qu'ainsi je ferois mieux de rester à bord. Comme il n'y avoit plus rien qui m'obligeât d'aller à terre, & qu'il ne me restoit qu'à prendre congé du Gouverneur, je profitai de cet avis.

Nous demeurâmes ici jusqu'au 23. d'Avril. J'aurois bien souhaité de partir plûtôt si mes préparatifs avoient pû se faire avec plus de diligence. Mais il n'y avoit plus moien de retarder ; ce havre est exposé au Sud & Sud Sud Oüest, qui regnent dans cette saison avec beaucoup de violence : Nous les avions même déja sentis par deux ou trois repriſes, dont l'une fut assez rude. Ajoûtez à cela que les vaisseaux y moüillent si prés les uns des autres, que si un cable vient à manquer, ou une ancre à chasser, vous tombez d'abord sur quelque na-

vire, & vous êtes en danger de périr. Aussi craignois-je plus d'être desemparé dans le havre par la fureur de ces vents, qu'ils ne me découragecient de poursuivre mon voiage : bien loin de là, je souhaitois un vent frais du Sud, d'abord que je serois un peu éloigné du havre, afin de rencontrer plûtôt le veritable vent alisé.

Lors donc que le 23. d'Avril fut venu, & que la mer commençoit à refouler, je me servis d'une brise de terre qui étoit assez fraîche, & je levai l'ancre de grand matin ; il falut ensuite mettre à la cape jusqu'au jour, afin d'y voir mieux à sortir du port. Mr Cock partit avec moi, & il me prêta un de ses Pilotes, à qui je donnai trois risdales : mais je vis bien que j'aurois pû m'en tirer moi-même par les observations que j'avois faites à mon entrée, la sonde à la main. Il faisoit beau, & le vent soufloit Est quart au Nord. A dix heures je me trouvai hors de tout péril, & je renvoyai mon Pilote. A midi nous avions le Cap Salvadore au Nord, à six lieuës de nous, & le vent tint assez long-tems entre l'Est quart au Nord, & le Sud-Est ; ce qui nous obligea de suivre la côte, que nous eumes presque toûjours en vûë. Les vents de Sud nous quitterent de nouveau : ils ne viennent d'abord que par boufées, & ils sautent d'un point à l'autre, quelquefois dix ou douze jours de suite, avant que de se fixer ; nous n'avions plus que des brises, tantôt de mer & tantôt de terre, mêlées du vent alisé qui souffle le long de la côte, & qui étoit lui-même incertain.

Les vents d'Eſt me faiſoient déja craindre que je ne pourrois pas franchir un grand banc de ſable, qui eſt ſitué entre le 18 & le 19 degré de Latitude Meridionale, & qui depuis la terre court tout droit à l'Eſt, bien avant dans la mer : il eſt vrai que le tems étoit ſi beau, que je me flâtois de pouvoir me garantir de tout danger, & que ſi le vent tournoit au Sud, je pourrois prendre le large ; de ſorte que je continuai à courir terre à terre. Le 27. Avril nous apperçumes un petit brigantin ſous le rivage, qui faiſoit voile vers le Sud. Nous vîmes auſſi quantité de ces oiſeaux, qu'on nomme des guerriers & des boubis ; & de ces poiſſons qu'on appelle albicore : la beauté du tems accompagnée de petits vents frais & de quelques calmes, me fournit l'occaſion d'examiner le courant ; & je trouvai qu'il alloit tantôt au Nord & tantôt au Sud : d'où je conclus que nous étions encore dans l'étenduë des marées ; lors que ſuivant mon calcul, nous fumes à la hauteur du banc d'Abrohlo, je ſondai, & l'eau vint à diminuer de quarante, à trente-trois, juſqu'à vingt-cinq braſſes : mais enſuite elle augmenta peu à peu de 35, à 35, 37. &c. par tout un fond de rochers de corail. Nous prîmes ſur ce banc quantité de poiſſon à la ligne, & aprés l'avoir traverſé à l'endroit où il eſt le plus éloigné de terre, c'eſt-à-dire, où il y a le plus d'eau & le moins de danger, il ſe trouva par l'amplitude Occidentale que la Bouſſole avoit Nordeſté ſix degrez trente huit minutes. C'étoit le 27 Avril, & nous étions alors à dix-huit degrez treize minutes de

Latitude Meridionale, & trente-un minutes de Longitude Orientale du Cap Salvadore. Le vingt-neuf, à dix-huit degrez 39. minutes de Latitude Meridionale, nous eumes de petits vents frais de l'Oüest-Nord-Oüest, à l'Oüest Sud-Oüest, fort variables : le 30. le vent soufla de l'Oüest au Sud-Sud-Est, accompagné de coups de tonnerre & de pluie ; & nous vîmes quelques dauphins & d'autres poissons. Depuis quatre ou cinq jours nous avions perdu la terre de vuë ; mais le vent qui avoit tourné au Sud étoit une marque apparente, que nous étions encore trop prés du rivage pour recevoir le veritable vent alisé d'Est : comme les vents d'Est que nous avions eu déja prouvoient que nous étions trop éloignez de la terre pour joüir du vent reglé du Sud, qui soufle le long de la côte : D'ailleurs, la foiblesse de l'un & l'autre de ces vents, jointe à leur inconstance qui les faisoit passer du Sud Sud-Oüest au Sud-Est, & qui étoit accompagnée de tonnerres, de pluye & de petits frais, servoit à confirmer que nous étions entre l'étenduë du vent reglé de la côte, qui vient du Sud, & celle du veritable alisé, qui est toûjours ici le Sud-Est.

Le 3. de Mai, lors que nous fumes à 20 degrez de Latitude Meridionale, & à 234 milles à l'Oüest du Cap Salvadore, il se trouva sept degrez de variation. Nous ne vîmes d'autres oiseaux que de cette espece que nos Matelots apellent Friseurs d'eau, parce qu'ils frisent l'eau en volant : ce sont de petits oiseaux noirs, qu'on ne mange point, & qu'on voit dans les mers qui sont

hors de l'un ou l'autre des deux Tropiques. Nous prîmes trois petits Sharks, ou chiens marins, chacun de six pieds quatre pouces de long, qui servirent à nous régaler. Le lendemain nous en prîmes trois autres de la même grosseur, & nous les trouvâmes fort bons de la maniere dont on les accommode; c'est-à-dire qu'aprés les avoir fait boüillir on en exprime l'eau, & ensuite on les étuve avec du vinaigre & du poivre.

Il ne se passa rien de remarquable depuis le trois de Mai jusques au 10. mais nous vîmes de tems en tems quelque petite baleine, qui faisoit jaillir l'eau. Nous avions le vent à l'Est, qui nous servit à courir depuis le vingt degré de Latitude Meridionale jusqu'au 29. degré 5. min. & nous eumes alors 7. degr. 3. min. de Longit. Orientale, depuis le Cap Salvadore. La variation augmentoit à present de plus en plus, quoi que nous couruſſions à l'Est: il y eut toûjours une grande difference entre les amplitudes Orientales & les Occidentales; d'ordinaire elle étoit d'un ou de deux degrez, & quelquefois même davantage. Aprés avoir atteint le veritable alisé, nous avançâmes beaucoup vers le Sud, pour sortir de l'étenduë de ce vent general & attraper un vent d'Oüest, qui pût nous conduire vers le Cap de bonne Esperance. Le 12 de Mai; aprés avoir atteint le 31. deg. 10. min. de latitude, nous commençâmes à trouver le vent d'Oüest qui fraîchit toûjours, & ne nous abandonna qu'un peu avant que nous tournaſſions vers le Cap: il soufloit quelquefois avec tant de violence, qu'il

P. 101. F. 2.

Cet Oiseau aproche beaucoup du Guarauna, dont Piso a donné la figure et la description.

F. 1.

Le Pintado, ou l'Oiseau peint.

P. 79.

nous éloignoit de notre route, sûr tout la nuit : mais le jour nous avions le soin de carguer la grande voile. D'ailleurs, nous passâmes auprés d'une baleine morte, où il y avoit, pour ainsi dire, des millions d'oiseaux de mer, qui l'environnoient de toutes parts, aussi loin que notre vuë pouvoit porter : les uns étoient à se repaître sur cette carcasse, & les autres voltigeoient autour, ou se tenoient sur l'eau, en attendant qu'il y eut moyen d'y aller prendre leur curée. Les oiseaux nous firent d'abord découvrir la baleine, & il faut avoüer que je n'en avois jamais vû de ma vie un si grand nombre ensemble ; il y en avoit de plusieurs especes, & ils differoient pour la grosseur, la figure & le plumage. Quelques-uns étoient presqu'aussi gros que des oyes, de couleur grise, avec la poitrine blanche, de même que le bec, les aîles & la queuë. On y voyoit des pintados, ou oiseaux peints qui sont aussi gros que des canards, & marquetez de blanc & de noir ; des friseurs d'eau, des petrels, & quantité de plus gros oiseaux. Nous en vîmes des uns & des autres, sur tout des pintados, depuis que nous fûmes à deux cens lieuës ou environ de la côte du Bresil, jusqu'à ce que nous nous trouvâmes à peu prés à la même distance de la Nouvelle Hollande : le pintado est un oiseau du païs Meridional, & de la partie temperée de cette Zone ; du moins je n'en ai jamais guére vû vers le Nord du 30 degré de Latitude Meridionale. Quoi qu'il soit aussi gros qu'un canard, il ne paroît en volant que de la grosseur d'un pigeon domestique, il a la queuë courte, &

les aîles fort longues, comme les ont la plûpart des oiſeaux de mer; ſur tout ceux qui s'éloignent beaucoup du rivage, & qui n'en aprochent preſque pas, ils flotent ſur l'eau pour ſe repoſer; mais ils font leurs œufs à terre, ſi je ne me trompe; il y a trois ſortes de ces oiſeaux, tous de la même forme & groſſeur, & qui ne different entr'eux que par le plumage. Les uns ſont noirs par tout, les autres ont le manteau gris, avec le jabot & le ventre blanc; & les troiſiémes, qui ſont les vrais pintados, ſont admirablement bien mouchetez de blanc & de noir. Ceux-ci ont la tête preſque noire, de même que le bout des aîles & de la queuë: mais dans ce noir des aîles il y a des taches blanches qui paroiſſent être de la grandeur d'un demi-écu quand ils volent, & c'eſt alors qu'on voit mieux leurs taches; leurs aîles ſont auſſi bordées tout autour d'un petit fil noir, & l'on voit ſur le milieu qui eſt blanc, une tache noire, qui s'éclaircit peu à peu, & aproche d'un gris obſcur vers le dos de l'oiſeau. Le bord interieur des aîles, & le dos même depuis la tête juſques au bout de la queuë ſont émaillez d'une nombre infini de jolies taches rondes, blanches & noires, de la grandeur d'un ſol marqué; le ventre, les cuiſſes, les côtez & le deſſous des aîles ſont d'un gris clair. Tous les pintados en general vont par troupes, & ils balayent preſque l'eau en volant. Nous en tirâmes un quelque tems aprés, durant le calme qui ſurvint, & un chien barbet que nous avions nous l'aporta. Vous en voiez le profil dans la planche ſuivante Fig. 11 mais il étoit ſi endommagé par le

coup, qu'on a eu de la peine à le bien repreſenter.

Le pétrel ne differe pas beaucoup de l'hirondelle, mais il eſt plus petit, & il a la queuë plus courte. Il eſt noir par tout, excepté ſur le croupion, où il a une tache blanche : il friſe l'eau en volant de même que l'hirondelle. On n'en voit guére quand il fait beau ; c'eſt pour cela que nos Matelots les appellent des oiſeaux du mauvais tems, & lors qu'ils volent autour des navires, on a ſujet de craindre quelque orage ; ils voltigent même ſous la poupe, s'il y a tempête ; & à meſure qu'ils ſuivent la trace d'un vaiſſeau, ils ſe moüillent les pieds à differentes reprifes ; de ſorte qu'on diroit à les voir, qu'ils marchent plûtôt qu'ils ne volent, & que par alluſion à ſaint Pierre, qui marcha ſur le lac de Genneſaret, nos Matelots leur ont donné le nom de pétrels.

Arrivez à 39 d. 32 m. de Latitude, & par l'eſtime proche du Méridien de l'Iſle Triſtan d'Acouha, nous vîmes quantité d'herbe marine. Nous eûmes alors autour de 2 deg. 20 min. de variation Orientale, qui diminua de nouveau à meſure que nous courions à l'Eſt, juſqu'au voiſinage du Meridien de l'Aſcenſion. Nous ne trouvâmes ici que peu ou point de variation ; mais depuis cet endroit, plus nous avançâmes à l'Eſt, plus nôtre variation Occidentale augmenta.

Deux jours avant que je tournaſſe ma route vers le Cap de Bonne Eſperance, j'avois 7 d. 18 min. de Variation Occidentale. J'étois alors, c'eſt-à-dire le 1 de Juin, à 43 d. 27 m. de Longitude Orientale du Cap Salvador, & à 36 d. 30 m. de Latitude. Le 2 du

même mois, je vis passer prés de nous un oiseau noir, qui avoit le bec plat & blanchâtre. Je l'observai avec d'autant plus de soin, que le Pilote des Indes Orientales parle de certains oiseaux, de la grosseur d'un corbeau, qui ont le bec plat & blanc, & le plumage noir, qui ne s'éloignent pas à plus de trente lieuës du Cap, & qui sont une marque qu'on en est prés. Selon mon calcul, & eû égard à la Longitude que les Cartes ordinaires donnent au Cap, j'en devois être alors à plus de quatre-vingt-dix lieuës : cela me fit soupçonner que l'oiseau que j'avois vû n'étoit pas de la même espece de ceux dont le Pilote parle, ou qu'ils voloient peut-être plus loin du rivage qu'il ne le dit, ou qu'enfin j'étois plus prés du Cap que je ne croyois. En effet, je découvris bien-tôt que je n'en étois pas à plus de vingt-cinq ou trente lieuës. Je ne sçai si cette mépriſe venoit de ce que les Cartes marines placent le Cap trop à l'Est du Brésil, ou de notre supputation ; mais nos calculs sont si sujets à l'erreur, soit par le gouvernement du Timonier, la ligne des minutes, les Courans, les Empoulettes des secondes, & quelquefois même par la négligence des Pilotes, que dans un voiage de long cours tout cela peut causer une difference de plusieurs lieuës.

La plûpart de mes gens qui tenoient des Journaux, attribuërent notre erreur aux Empoulettes des secondes ; & il faut avoüer que nous n'avions pas un seul bon sable à bord, excepté ceux du demi-quart, ou de deux heures. Nous fimes souvent l'épreuve de toutes nos Empoulettes des secondes, &

nous trouvâmes que celles dont nous nous étions servis depuis le Brésil étoient aussi courtes que les autres, dont nous avions fait usage auparavant, étoient trop longues; ce qui ne pouvoit que produire de grandes erreurs dans toutes ces differentes supputations. Il faut donc qu'un Maître de Navire se munisse de sables fort exacts; qu'on prenne un soin tout particulier en tirant la ligne des minutes, de peur d'en filer trop par un petit vent moderé, & qu'on s'arrête aussitôt qu'il fait un vent frais; car lors qu'un vaisseau court 8, 9, ou 10 brasses, une demi brasse, ou même une entiere, s'échape bien vîte sans que l'on s'en aperçoive. Mais pour prévenir le danger, lors qu'on se croit proche de terre, le plus sûr est d'avoir l'œil au guet de bon matin, & de mettre à la cape durant la nuit, parce qu'un Capitaine, pour si habile qu'il soit, peut se tromper lui-même, sans parler des erreurs où ses gens peuvent tomber, quelque vigilance qu'il y aporte.

Une autre chose qui m'étonna, fut la variation Occidentale, qui par la derniere amplitude que j'avois prise, ne se trouvoit ici que de 7. d. 58. m. au lieu que la variation au Cap, d'où je n'étois pas éloigné de 30. lieuës, étoit alors à plus d'onze degrez; cependant bien-tôt aprés, lors que je fus à dix lieuës à l'Est du Cap, je ne trouvai que 10. d. 46 m. de variation Occidentale, quoi qu'elle auroit dû être plus grande que par la précedente. J'avouë que tout cela m'embarrassoit, bien que je ne crusse pas qu'on pût prendre la variation avec la derniere exactitude; parce que le vaisseau agité par une grosse mer, qu'on rencontre souvent dans ce

Voiage, fait que le compas traverſe, & que d'ailleurs le navire même ſe détourne un peu de la droite route, quelque bon Timonnier qu'il y ait au gouvernail : cela poſé, lors qu'on vient à prendre un azimut, il y a preſque toûjours quelque difference entre celui qui regarde le compas, & celui qui prend la hauteur du Soleil ; & la moindre erreur de l'un & de l'autre, quand elle ſeroit au même égard, ne peut qu'éloigner beaucoup d'une parfaite exactitude : mais ce qui me ſurprit le plus, ce fut de trouver que la Variation n'augmentoit & ne diminuoit pas toûjours à proportion des degrez de Longitude Eſt ou Oüeſt ; comme je croiois que cela devoit arriver juſques à un certain nombre de degrez de Variation Orientale ou Occidentale, à tels ou à tels Meridiens particuliers. Aprés avoir donc remarqué dans ce voyage que la difference de la Variation n'étoit pas proportionnée avec la difference de la Longitude, je fus ravi de trouver à mon retour en Angleterre, qu'on avoit obſervé la même choſe dans un nouveau calcul qu'on me montra ; & où l'on repreſentoit les differentes Variations qu'il y a dans la mer Atlantique, de l'un & de l'autre côté de l'Equateur. L'on y voit que la ligne, qui ne donne aucune variation dans cette mer, n'eſt pas une ligne de Meridien, mais qu'elle eſt fort oblique, comme ſont celles qui marquent l'accroiſſement de la variation de part & d'autre. J'oſe même dire que le Capitaine Halley, qui eſt l'auteur de ce calcul, y a fait un grand pas pour rendre compte de l'irregularité apparente de la variation, ſoit qu'elle croiſſe ou qu'elle diminuë vers la côte qui

est au Sud-Est de l'Amerique, & pour fixer un système de toutes les variations en général. Cela seroit d'un si grand usage pour la navigation, que cet habile homme qui joint tous les jours de nouvelles experiences à la profonde connoissance qu'il a de toute la théorie sur ces matieres, ne manquera pas, si je ne me trompe, à nous favoriser bien-tôt d'une plus ample découverte du cours de la Variation; ce qui a été un secret inconnu jusques ici. Pour moi, je me croi incapable de travailler à un pareil système; mais puis que des faits, qui augmentent l'histoire de la Variation, peuvent servir à regler ou à confirmer la théorie, je donnerai ici une Table de toutes les variations que j'observai au-delà de l'Equateur, soit en allant ou à mon retour; & si l'on y trouve quelques erreurs, on peut les corriger par les observations des autres.

Table des Variations.

1699.		D. M. Lat. M.	D. M, Longit.	D. M. Variat.
Mars	14	6 15	2 47 *a*	2 47 Or.
	21	12 45	12 9	3 27
Avril	25	14 49	0 10 *b*	7 0
	28	18 13	0 31	6 38
	30	19 00	2 20	6 30
Mai	2	19 22	3 51	8 15
	3	20 1	3 40	7 0
	5	22 47	3 48	9 40
	6	24 23	3 53	7 36
	7	25 44	3 53	10 15
	8	26 47	4 35	7 14
	9	28 9	5 50	9 45
	10	29 5	7 3	11 41
	11	29 23	7 38	12 47
	17	34 58	18 43	5 40
	18	34 54	19 6	6 19
	19	35 48	19 45	5 6
	23	29 42	27 1	2 55
	25	39 11	31 55	2 0
Juin	1	35 50	43 27	7 58 Occ.
	5	35 8	0 23 *c*	10 40
	6	36 7	3 6	11 10
	8	36 17	10 3	15 0
	9	35 59	12 0	19 58
	12	35 20	20 18	21 35
	14	35 5	20 13	23 50
	15	34 51	29 24	25 56
	17	34 27	36 8	24 53
	19	34 17	39 24	25 29
	20	34 15	42 25	24 22
	22	33 34	45 41	22 15
	25	35 8	45 28	24 30

a Ou de S. Jago. *b* E du C. Salvador au Bresil. *c* E du C. de Bonne Esperance.

1699.		D. M. Lat.M	D. M. Longit.	D. M. Variat.
Juin	28	36 40	49 35	22 50 Oc.
	29	36 40	53 12	22 44
	30	36 15	56 22	21 40
Juill.	1	35 55	58 44	19 45
	4	33 32	66 22	16 40
	6	31 30	68 34	12 20
	7	31 45	69 0	14 2
	10	32 39	70 21	13 36
	11	33 4	72 0	12 29
	13	31 17	74 43	10 0
	15	29 20	75 25	10 28
	18	28 16	78 29	9 51
	23	26 43	84 19	9 11
	24	26 28	85 20	8 9
	25	26 14	85 52	8 40
	26	25 36	86 21	8 20
	27	26 43	86 16	7 0
	29	27 38	87 25	8 20
	31	26 54	88 1	9 0
Août	5	25 30	86 3	7 24
	13	24 41	86 2 *d*	6 6
	17	23 2	0 22	7 6
	20	19 37	3 0	7 0
	24	19 52	4 41	7 7
	25	19 45	5 10	6 40
	27	19 24	6 11	5 18
	28	18 38	6 57	6 12
Sept.	6	17 16	9 18	4 3
	7	16 9	8 57	2 7
	8	15 37	9 34	2 20

d E de la Baye des Chiens marins dans la N. Hollande.

1699.		D. M. Lat. M.	D. M. Longit.	D. M. Variat.
Sept.	10	13 55	10 55	1 47 Oc.
	11	13 12	11 42	1 47
Dec.	29	5 1	6 34 *e*	1 2 Or.
Janv.	3	1 32	6 53	4 8
Fevr.	13	0 9	2 48 *f*	4 0
	16	0 12	2 31	6 26
	21	0 12	10 23	8 45
	23	0 43	12 0	8 45
	27	2 43	19 41	9 50
Mars	10	6 10	0 56 *g*	1 0
	13	5 35	0 44 *b*	9 0
	30	5 15	6 4	8 25 Oc.
Avr.	6	3 32	8 25	7 16
	22	1 32	0 37 *i*	3 0
Mai	1	3 0	*k*	2 15 Or.
	14	9 59	0 25 *l*	0 25 Oc.
	17	14 33	3 30	1 25
Juin	2	19 44	8 7	5 38
	3	19 51	9 58	6 10
	4	19 46	11 6	6 20
	5	20 0	12 22	4 58
	6	20 0	14 17	7 20
	9	19 59	16 1	6 32
	11	9 57	17 42	8 1
	12	19 48	19 0	6 0

e E. de la Baie de Babao dans l'isle de Timor.
f E. du C. Maba dans la N. Guinée.
g E. du C. S. George dans la N. Bretagne.
b Ou dudit lieu.
i Ou du C. Maba. *k* A l'ancre à la hauteur de l'isle Caran. *l* Ou. de la Baye de Babao.

1700.		D. M. Lat. M	D. M. Longi.	D. M. Variat.
			m	9 0 O c
Nov	7	21 26		16 50
	14	27 1	35 35	18 57
	15	27 20	36 34	17 24
	16	27 11	37 54	19 39
	19	28 14	41 40	20 50
	21	42 24	44 47	21 38
	23	29 42	47 34	26 0
	24	30 16	49 26	22 38
	25	30 40	51 24	22 40
	26	31 51	55 5	27 10
	27	32 55	56 28	27 10
	30	31 55	57 25	24 30
Dec.	1	31 57	58 17	27 57
	2	31 57	59 33	24 50
	4	32 3	61 45	23 30
	6	32 15	66 0	24 48
	7	37 28	68 36	21 53
	8	33 49	64 38	24 0
	9	32 49	70 9	21 15
	11	32 50	71 45	20 16
	13	31 55	72 32	20 0
	14	31 55	73 39	20 0
	15	32 21	75 22	18 42
	17	33 5	79 39	17 15
	18	33 0	80 39	16 41
	21	34 39	82 46	14 36
	22	34 36	83 19	

m Ou. de l'isle du Prince, près de la Tête de Java.

1700.		D. M. Lat. M.	D. M. Longit.	D. M. Variat.	
Dec.	23	34 21	83 42	14 0	Oc.
	25	34 38	84 21	14 0	
Janv. 1701.	15	31 25	2 32 *n*	10 20	
	16	30 5	4 42	9 36	
	17	28 46	6 8	8 25	
	18	27 26	7 32	7 40	
	19	26 11	9 9	7 30	
	20	25 0	10 49	7 9	
	21	23 42	12 24	6 55	
	22	22 51	14 19	5 56	
	23	21 48	15 17	5 32	
	24	21 24	15 51	4 56	
	26	19 57	16 48	4 20	
	27	19 10	17 22	3 24	
	28	18 13	18 23	4 0	
	29	17 21	19 29	2 0	
Févr.	16	12 52	3 8 *o*	1 50	
	17	11 55	4 42	1 10	
	18	11 17	5 30	0 20	
	19	10 22	6 32	1 10	
	21	Nous fimes route vers l'isle de l'Ascension.			

n Ou du païs plain & uni du Cap de Bonne Esperance.

o Ou. de S. Helene.

Mais pour revenir de cette digression, je continuerai à décrire la suite de mon voiage. Le vent se tournoit alors au Sud, il faisoit beau,

beau, & je courus à l'Eſt pour trouver le Cap. Le 3 du mois de Juin nous vîmes paroître un vaiſſeau qui portoit Pavillon Anglois, & ſur lequel nous avions l'avantage du vent. Je forçai de voiles pour lui parler, & je trouvai que c'étoit l'Antelope de Londres, commandée par le Capitaine Hammond, qui alloit à la Baye de Bengal pour le ſervice de la nouvelle Compagnie des Indes Orientales. Il y avoit pluſieurs paſſagers deſſus, qui alloient s'établir dans ce païs-là ſous le Chevalier Edouard Littleton. Je me rendis à bord, & je fus reconnu du Chevalier & de Mr. Hedges. Ces Meſſieurs & le Capitaine me regalerent fort bien, mais ils avoient eu peur de nous, quoique je leur euſſe envoyé un de mes Officiers. Ils étoient partis du Cap depuis deux jours, & ils y avoient pris des rafraîchiſſemens. Ils me dirent que par leur calcul ils devoient être à 60. milles à l'Oueſt du Cap. Pendant que j'étois ſur leur bord, il s'éleva un petit frais d'Oueſt, qui m'obligea de faire ma viſite plus courte, parce que mon deſſein n'étoit pas d'entrer au Cap. Lorſque je pris congé d'eux, ils me firent preſent de la moitié d'un mouton, d'une douzaine de choux, d'autant de citrouilles, de 6 livres de beurre, de ſix couples de Stockfish, & d'une bonne quantité de panais. Je leur envoïai en échange du gruau d'avoine dont ils avoient beſoin.

Lors que je partis d'Angleterre, j'avois réſolu de ne point toucher au Cap; & ce fut une des raiſons pour leſquelles je touchai au Bréſil, afin que mon Equipage s'y rafraîchit, & qu'il ſe diſpoſât à paſſer tout

d'une traite jusques à la nouvelle Hollande. Je continuai donc ma route, & sur les deux heures de l'aprés-midi nous vîmes à l'Est la terre du Cap, à plus de seize lieuës de nous. J'allai de conserve tout cet aprés-midi & le lendemain avec le Capitaine Hammond, qui devoit aussi doubler le Cap, & nous eumes differentes vûës fort agreables de la terre, qu'on peut voir dans la III. Table No. 6. 7. 8.

Le Dimanche 4. Juin, nous nous separames à quatre heures aprés-midi; l'Antelope continua sa route vers les Indes Orientales, & je suivis la mienne E. S. E. pour arriver plutôt à la nouvelle Hollande; Car quoique ce Païs soit au Nord-Est du Cap, tous les Vaisseaux destinez pour cette côte, où le détroit de Sundy, doivent courir quelque temps sous le même paralelle, où dans une latitude entre le 35 & le 40 deg. du moins, un peu au Sud de l'Est, afin de continuer dans la route des vents variables; & ils ne doivent pas se hazarder trop-tôt à mettre le cap au Nord, de peur de s'engager dans l'étenduë du vent alisé, qui les détourneroit de leur route à l'Est. Le vent se rendit plus frais, & nous eumes toûjours en vûe l'Antelope, de même que la terre, jusques au Mardi 6. Juin: Nous vimes alors un nombre infini d'Oiseaux de plusieurs especes, & nous regardâmes de tous côtez pour voir s'il y auroit quelque autre baleine morte, mais il n'en parut aucune.

La nuit precedente le Soleil s'étoit couché dans un nuage fort épais qui ressembloit à la terre; & les autres qu'on voyoit

au-dessus étoient colorez d'un rougeobscur. Le Mardi matin, lors que le Soleil approchoit de l'Horison, les nues paroissoient fort agreablement dorées, mais avec tout cela j'en craignis les consequences. Le Soleil n'étoit pas monté plus de 2. deg. qu'il entra dans un nuage épais de couleur de fumée, qui étoit paralelle avec l'Horison, & nous en vimes sortir d'abord quantité de rayons obscurs & noirâtres. Le Ciel étoit déja couvert de petites nuës, fort serrées les unes prés des autres, de la nature de celles que nous appellons solides, & qui ne menacent pas de pluye, depuis le bord de l'Horison jusques à 3 ou 4. deg. de hauteur, elles étoient de couleur d'or: ensuite jusques à 10 deg. ou environ, elles paroissoient plus rouges, & fort éclatantes; celles qui venoient après jusques à 60 ou 70 deg. de hauteur étoient plus obscures; mais au delà elles avoient leur couleur naturelle. Je pris garde à tout ceci avec beaucoup de soin, parce que j'avois toûjours observé que de tels nuages menacent d'une tempête prochaine. D'ailleurs, nous étions ici en hiver, & le mauvais temps étoit à craindre, de sorte que je me préparai à essuyer une grosse bourrasque, je fis carguer nos voiles de Perroquet, & je recommandai à mes Officiers de les mettre dedans, en cas que le vent se renforçât. Nous avions alors un beau frais O. N. O. Sur le minuit nous eumes une éclaircie pâle & blanchâtre au N O. ce qui étoit un autre signe que l'orage alloit commencer. En effet le vent fraichit tout d'un coup; là-dessus nous serrames nos voiles de Perro-

quet, nous ſerlâmes nôtre grande voile, & nous courumes avec la ſeule voile de Miſaine. Vers les 2. heures du matin la violence du vent redoubla, & nous mîmes le cul au vent, qui ſe renforçoit toûjours : Mais le navire ſe manioit le mieux du monde & filloit à merveille. A 8 heures du matin nous baiſſames nôtre vergue de Miſaine de 4 ou 5 pieds, & nous courions fort vite ſur tout lors qu'un nuage noir nous envoyoit quelques ondées de pluye ou de grêle ; parce que le vent ſoufloit alors avec la derniere impetuoſité. Quoique ces grains ne fuſſent pas de durée, ils ſe ſuivoient de près les uns les autres. D'ailleurs, la mer étoit fort groſſe : mais nous allions d'un cours ſi rapide, vent en poupe, que les vagues ne nous moüillerent preſque point : il n'entra qu'un peu d'eau par les ſabords du Tillac, & une fois même elle jetta une Seche ſur l'afut d'un Canon.

Le vent ne diminua de ſa violence extraordinaire que vers la nuit du Mercredi 7. Juin : Mais nous eumes un beau frais juſques au 16. & un petit vent juſques au 19. Dans cet eſpace, nous avions couru autour de 600 lieuës, & le vent avoit preſque toûjours ſouflé de quelque point de l'Oueſt, c'eſt-à-dire depuis l'Oueſt Nord-Oueſt, juſques au Sud-quart-à l'Oueſt. Il ſoufloit avec plus de vehemence lors qu'il étoit à l'Oueſt, ou entre l'Oueſt & le Sud-Oueſt, mais lors qu'il tourna plus au Sud, le mauvais temps finit. J'avois déja remarqué autrefois, que dans ces mers auſſi-tôt que le vent d'Oueſt qui cauſoit les tempêtes, ſe rangeoit au Sud, elles dimi-

huoient, & que ſi le vent ſe tournoit à l'Eſt par le Sud, nous avions de petits frais plus moderez, des calmes, & un beau-temps. Pour ce qui eſt des vents d'Oueſt de ce côté là du Cap, leur violence ne fait pas que nous les ſouhaitions moins, parce-qu'ils nous portent plus vite à l'Eſt : Auſſi toutes les perſonnes qui vont à cette partie des Indes Orientales, qui eſt au Sud de l'Equateur, comme à Timor, Java & Sumatra, tous les vaiſſeaux deſtinez pour la Chine, & tous ceux qui doivent paſſer le détroit de Sundy, ne ſoûpirent qu'après ces vents-là. D'abord qu'ils ont paſſé le Cap, ils rangent d'ordinaire le Sud, afin de trouver les vents d'Oueſt qui ne manquent preſque jamais de ſouffler en hiver au Sud du Cap : Mais en Eté, c'eſt-à-dire toûjours à l'égard de ces climats, il faut qu'ils aillent 40. deg. au Sud pour les rencontrer. Je n'avançai pas cette fois à plus de 36. deg. 40. min. de latitude, & ſouvent même je fus plus au Nord, reduit à changer ma latitude toutes les fois que les vents & le tems le demandoient : du moins dans ces voyages de long cours, il vaut mieux accommoder ſa route au vent qu'il fait. Mais ſi en portant à l'Eſt, nous étions obligez de courir un peu au Nord ou au Sud, il n'y auroit pas grand mal, puis qu'il ne faudroit que cingler à 2 ou 3 points au-delà du vent, lors qu'il eſt Nord ou Sud, ce qui n'empêche pas ſeulement le vaiſſeau de faire trop d'effort, mais abrége plus le chemin, que ſi l'on ſuivoit toûjours le même Rumb de vent, comme font certaines perſonnes.

Le 19. Juin nous étions à 34. deg. 17. min. de lat. Mer. & à 39. d. 24 min. de long. Or. du Cap, avec de petits frais & des calmes. Le vent étoit au N E. quart à l'Eſt, & continua toûjours dans quelque point de l'Eſt juſques au 27. Aprés avoir été quelque tems au N. N. E. il vint au N. enſuite à l'O. quart au N. & continua ſur le bord de l'O. c'eſt-à-dire entre le N. N. O. & le S. S. O. juſques au 4. Juillet, dans cet intervalle nous courumes 782 miles. Le vent ſe remit enſuite à l'Eſt, & ſelon nôtre calcul nous devions être alors dans un Meridien à 1110 lieuës E. de celui du Cap. Nous jettames la ſonde par un beau temps; mais il n'y avoit pas fond.

D'ailleurs il ne ſe preſenta rien de fort remarquable dans tout ce voiage, excepté que des oiſeaux nous accompagnerent tout le long du chemin, ſur tout des Pintados & que nous découvrions de tems en tems une Baleine. Mais à meſure que nous aprochions de la côte de la nouvelle Hollande, nous en voyions ſouvent trois ou quatre enſemble. A 90 lieuës ou environ de terre nous commençâmes à voir des herbes marines; toutes de la même ſorte; & plus nous aprochions du rivage, plus il en paroiſſoit. A 30. lieuës nous vimes quelques os de Seche, qui flotoient ſur l'eau; & nous en rencontrames beaucoup plus, lors que nous fumes plus près de la côte.

Le 25 Juillet à 26 deg. 14. min. de lat. Mer. & à 85 deg. 52 min. de long. Or du Cap de B Eſperance, nous vimes un des poiſſons qu'on appelle Gars, qui ſauta qua-

tre fois prés de nôtre bord, & qui nous parut de la groſſeur d'un Marſouïn. Il faiſoit trés beau ce jour-là, & la mer étoit couverte d'une eſpece de fort petite mouſſe qui reſſembloit à des œufs de poiſſon; il y avoit même quelque menu fretin qui l'accompagnoit. Le 26 nous vimes quantité de petits globules ſur l'eau, qu'on auroit pris pour des perles, & dont quelques-uns étoient de la groſſeur des pois ſecs; ils étoient fort clairs & tranſparens: lors qu'on les écraſoit, il en ſortoit une goute d'eau, & la pellicule qui la renfermoit étoit ſi déliée, qu'on avoit quelque peine à la diſcerner. Il y eut auſſi des herbes marines qui paſſerent dans nôtre voiſinage, d'où nous conclumes que nous verions bien-tôt la terre. Le 27 nous en vimes flotter d'autres; mais les oiſeaux qui nous avoient preſque toûjours accompagnez depuis le Breſil, nous abandonnerent, excepté deux ou trois Friſeurs d'eau. Le 28 nous vimes quantité d'herbes & de quelques baleines. Le matin du 29 nous eumes un tems fort couvert, des tonnerres, des éclairs & une groſſe pluye, mais il ſe remit au beau dés le ſoir même. Ce jourlà nous vimes l'os d'une Seche, & quelques-uns de nos jeunes gens apperçûrent un poiſſon, qui devoit être un Chien marin, par la deſcription qu'ils firent de ſa tête. Je vis auſſi quelques Boneras, & quelques Sauteurs, que nos Matelots appellent ainſi, parce qu'ils ſautent beaucoup: d'ailleurs, c'eſt un poiſſon long de 8 pouces, large & bien proportionné, & qui ne differoit pas trop du Rouget.

Le 30 Juillet, nous vîmes quantité d'herbe de Seche, & d'herbes marines qui marquoient que nous n'étions pas loin de terre ; tous les oiſeaux que nous avions vûs pendant le voyage nous abandonnerent, & nous en vîmes à preſent d'une toute autre eſpece, qui étoient de la groſſeur des Vaneaux. Ils avoient le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu, les aîles longues, & la queuë fourchée comme celles des Hirondelles ; & ils battoient les aîles en volant de même que les Vaneaux. L'après-midi nous rencontrames une eſpece de marée ou de courant, qui venoit peut-être de quelque barture ; mais nous l'avions déja paſſée avant que nous pûſſions jetter le plomb. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit un nouveau ſigne que nous approchions de terre ; il fit beau le ſoir par un petit vent d'Oueſt, & nous ſondâmes à 8 heures, mais ſans trouver fond.

Je continuai de cingler à l'Eſt, de faire petites voiles, & d'avoir toûjours l'œil au guet : parce que tous les ſignes que nous avions eu me perſuadoient que nous étions prés de terre. Je ſondai à minuit, & je trouvai 47 braſſes d'eau, un fond de gros ſable & de petites coquilles blanches. Je fis auſſi-tot le Sud, le vent à l'Oueſt ; dans la penſée que nous étions au Sud des baſſes d'Abrohles, qui eſt, ſi je ne me trompe, le nom general pour les bancs de ſable, & qui dans une carte que j'avois de cette côte ſont ſituées à 27. deg. 18. min. de lat. & s'avancent autour de 7 lieuës dans la mer. Par ma ſupputation j'étois le jour precedent à 27. deg. 38.

min ; de ſorte que pour éviter ces baſſes nous avions couru à l'Eſt par le Sud, & qu'ainſi je croiois de me trouver à leur Sud, mais lors que le premier d'Août on vint à jetter de nouveau le plomb à une heure du matin, on n'eut que vingt-cinq braſſes d'eau, un fond de roche de corail, & il ſe trouva que le banc étoit à nôtre Sud. Nous revirâmes au plus vîte, & nous mîmes le cap au Nord : ce qui nous donna bien-tôt plus de profondeur, puis qu'à deux heures du matin nous eumes 26 braſſes, un fond de corail, à trois, vingt-huit braſſes, toûjours fond de corail : à quatre nous eumes trente braſſes, le fond de gros ſable, avec quelques roches de corail : & à cinq, quarante-cinq braſſes, le fond de gros ſable & de coquilles. Ce fond, où il n'y avoit plus de corail, faiſoit bien voir que nous avions alors paſſé le banc. Je reconnus auſſi par là que nous avions été à ſon Nord, & qu'il étoit mal placé dans ma carte marine, puiſque ſelon mon calcul n'y doit être au 17. degré de latitude, ou environ, & que ſon bord exterieur, ſur lequel je ſondai le lendemain, eſt à ſeize lieuës du rivage. Lors qu'il fut jour, nous courumes E. N. E. avec un beau frais, mais nous ne découvrimes la terre du haut de nôtre grand mât qu'à neuf heures du matin ; nous en étions encore éloignez autour de dix lieuës nous avions quarante braſſes d'eau, & un fond de ſable pur. Vers le midi, nous la vîmes de nôtre tillac, à ſix lieuës de nous, autant que nous le pouvions conjecturer, & nous eumes encore quarante braſſes d'eau, & le même fond de ſable. Ce jour & le

lendemain, à meſure que nous approchions de terre, nous en prîmes differentes vûës, à pluſieurs diſtances inégales, d'où elle nous parut telle qu'on la voit ici repreſentée Table IV. No. 1, 2, 3, 4, 5. On peut obſerver auſſi une fois pour toutes que les latitudes marquées dans ces profils, ne ſont pas la latitude de la terre: mais du vaiſſeau lors qu'on prit ces differentes vûës. Ce matin premier Août, nous vîmes pluſieurs gros oiſeaux de mer qui voloient trois ou quatre de compagnie, & qui reſſembloient aux mâles des Oïes qu'on voit ſur la côte d'Angleterre; nous vîmes auſſi des Monetes de mer, blanches, qui avoient le tour des yeux noir, & la queuë fourchée. Nous ne penſions qu'à trouver un Havre pour nous rafraîchir, après avoir fait un ſi long voiage & couru depuis le Breſil juſques ici autour de 114. degrez. D'ailleurs mon deſſein étoit de commencer ici la découverte que j'avois reſolu de faire dans la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée. Le terrain étoit bas, & paroiſſoit uni, à meſure que nous en aprochions de plus près, il avoit l'aſpect qui eſt tracé, Table IV. No. 3, 4, 5, avec quelques côteaux rouges & blancs. Nous prîmes ces dernieres vûës, lors que nous étions à 26. degrez dix minutes de latitude Meridionale, & que nous avions 54. braſſes d'eau, à quatre mille du rivage.

A 26. degrez de latitude Meridionale, nous vîmes une ouverture, & nous voulumes y entrer dans l'eſperance de trouver un Havre: mais arrivez à ſon embouchcure, qui avoit deux lieuës de lar-

N.º 1.
N. Hollande. du haut du grand Mast a 27 D. 30. m. de Lat. Merid.
E. S. E. a 10. L. de dist.
E. ¾ au N.
N.º 2. N. Hollande. le même Cote a 8 L. de dist. a 27 D. 28. m. de Lat. Merid.
N. E. ¾ au N.
Est
N.º 3. N. Hollande. a 6 L. de dist. et a 26 D. 46. m. de Lat. Merid.
N. ½ O.
S. E. ¼ au S.
N.º 4. N. Hollande. a 6. L. de dist. et a 26 D. 35. m. de Lat. Merid.
N. N. E. ½ E.
N. E.
Terre
N.º 5. N. Hollande. a 26 D. 10. m. de Lat. Merid. a 8 L. des Montagnes blanches
N. ¼ a l'E.
N. N. E. ½ N.
Montagnes blanches.
N.º 6.
Eau ou Rivage
Terre basse
Partie de la N. HOLLANDE
Une Isle de 3. ou 4 L. de Long.
Baye des Chiens marnis
Eau ou Terre fort basse
Banc de Coral
Isles
Banc de Sable
La Cote decrite P.
Lieües
N.º 7. Cette Montagne Blanche est a 7 L. de dist. a 23 D. 5 m. de Lat.
N.º 8. Ce Cap paroit ainsi a 20 D. 20 m. de Lat. et a 4 L. de dist.
S. E.
N.º 9. Cette Pointe de terre est une Isle qui a cet aspect a 20 D. 21 m. de Lat. Merid. et a 6. L. de dist.
S. E. ¼ E. ½ S.
E. S. E.
N.º 10. C'est ainsi que paroit la Pointe de l'autre Isle qui tourne vers le Nord et qui est a 5. L. de dist. de la precedente
S. E. ¼ S.
E.
S. E. E.
Deux Rocher noirs

ge ou environ, nous aperçûmes des rochers, & au delà un fond vasard ; ce qui nous en fit éloigner : Nous y avions vingt brasses d'eau à deux milles du rivage. Le païs nous parut assez beau & uni de tous côtez ; mais nous n'y vîmes aucun arbre, ni buisson, ni herbe, & il y avoit des colines près de la mer qui étoient escarpées. A seize degrez de latitude Meridionale, & à huit ou neuf lieuës en mer, lors qu'on n'est qu'à une lieuë du rivage, on trouve presque par tout quarante brasses d'eau, sans que cela differe plus de trois ou quatre brasses. Mais le plomb de sonde amene plusieurs sortes de sable, dont l'un est gros & l'autre fin, il y en a de jaune, de blanc, de gris, de brun, de bleuâtre & de rougeâtre.

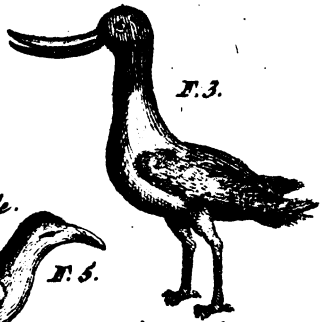
Lors que je vis qu'il n'y avoit point de Havre en cet endroit, & que l'ancrage n'y étoit pas bon, je remis en mer le deuxiéme Août au soir, parce que je craignois une tempête sur une côte où le vent donne, & où il n'y avoit point d'abri, & que j'aimois mieux être en pleine Mer. Les nuages commençoient à s'obscurcir du côté de l'Ouest, le vent s'y étoit déja tourné, & soufloit avec assez de violence presque directement sur la côte, qui court ici N. N. O. & S. S. E. A neuf heures du soir, nous avions pris le largue : mais le vent qui rafraîchissoit toûjours m'obligea de serrer la voile du grand Perroquet, & de ne porter que deux grandes voiles avec celle de Misaine. Le troisiéme Août à 2. heures du matin il se renforça beaucoup, & la mer devint si grosse que je ferlai tous mes voiles, excepté la grande. Malgré tout cela,

ge ou environ, nous aperçûmes des rochers, & au delà un fond vaſard ; ce qui nous en fit éloigner : Nous y avions vingt braſſes d'eau à deux milles du rivage. Le païs nous parut aſſez beau & uni de tous côtez ; mais nous n'y vîmes aucun arbre, ni buiſſon, ni herbe, & il y avoit des colines près de la mer qui étoient eſcarpées. A ſeize degrez de latitude Meridionale, & à huit ou neuf lieuës en mer, lors qu'on n'eſt qu'à une lieuë du rivage, on trouve preſque par tout quarante braſſes d'eau, ſans que cela differe plus de trois ou quatre braſſes. Mais le plomb de ſonde amene pluſieurs ſortes de ſable, dont l'un eſt gros & l'autre fin, il y en a de jaune, de blanc, de gris, de brun, de bleuâtre & de rougeâtre.

Lors que je vis qu'il n'y avoit point de Havre en cet endroit, & que l'ancrage n'y étoit pas bon, je remis en mer le deuxiéme Août au ſoir, parce que je craignois une tempête ſur une côte où le vent donne, & où il n'y avoit point d'abri, & que j'aimois mieux être en pleine Mer. Les nuages commençoient à s'obſcurcir du côté de l'Oueſt, le vent s'y étoit déja tourné, & ſouffloit avec aſſez de violence preſque directement ſur la côte, qui court ici N. N. O. & S. S. E. A neuf heures du ſoir, nous avions pris le largue : mais le vent qui rafraîchiſſoit toûjours m'obligea de ſerrer la voile du grand Perroquet, & de ne porter que deux grandes voiles avec celle de Miſaine. Le troiſiéme Août à 2. heures du matin il ſe renforça beaucoup, & la mer devint ſi groſſe que je ferlai tous mes voiles, excepté la grande. Malgré tout cela,

mais il n'y en a point qui ait plus de dix pieds de hauteur. Quelques-uns en ont trois de circonference, & leur tige eſt de cinq ou ſix pieds juſques aux branches, qui forment une tête aſſez toufuë, & qui ſont remplies de feüilles étroites & longues pour la plûpart : la couleur de ces feuilles étoit blanchâtre d'un côté, & verte de l'autre ; celle de l'écorce des arbres étoit à peu près de même, c'eſt-à-dire d'un verd pâle ; il y avoit de ces arbres qui ſentoient bon, & dont le bois après en avoir ôté l'écorce, étoit plus rouge que le ſaſſafras de la floride. Preſque tous les arbres & les arbriſſeaux étoient alors fleuris, ou avoient même des bayes. Les fleurs étoient diverſement colorées ſelon la differente eſpece des arbres, il y en avoit de rouges, de blanches, de jaunes, &c. mais les bleuës dominoient ſur tout, & rendoient en general une odeur fort agreable, ſans l'ôter à quelques-unes des autres : il y avoit auſſi de très-petites fleurs, d'une beauté & d'une odeur merveilleuſe, & dont je n'avois jamais vû la plûpart, outre quelques plantes, des herbes, & des fleurs à longue tige.

Pour les oiſeaux de terre, nous ne vîmes que des aigles, & cinq ou ſix ſortes de petits oiſeaux, dont les plus gros n'excedoient pas la groſſeur des aloüettes. Quelques-uns n'étoient pas plus gros que des roitelets ; mais ils avoient tous un chant fort aigu, & plein de mélodie ; nous trouvâmes d'ailleurs quelques-uns de leurs nids avec les petits dedans : à l'égard des oiſeaux de riviere ou de mer, il y a des canards, qui avoient des



F. 3.

Buse de la N. Hollande. P. 107. et 115.

F. 5.

Cet Oiseau à la tete rouge, de même que la plus grande partie du Cou. et c'est en cecy qu'il differe de l'Avocette d'Italie.

Buse Commune P. 116.

F. 6.

F. 4.

Le Bec et les Jambes de cet Oiseau sont d'un rouge Eclatant.

petits dans cette saison, c'est-à-dire à l'entrée du Printems de ces climats, des corlieus, des galdens, des chasseurs d'écrevisses, des cormorans, des mouettes, des pelicans, & de quelques autres especes, dont je n'ai vu de ma vie les semblables dans aucun autre païs. L'on peut voir ici la figure de quatre sortes d'oiseaux qu'on trouve sur cette côte. Voy. *Oyseaux* : Fig. 2. 3, 4, 5.

Pour les animaux terrestres, nous vîmes ici une sorte de lapins, qui different de ceux des Indes Occidentales, sur tout à l'égard des jambes de devant, que les premiers ont fort courtes, mais ils s'en servent tout de même à sauter, & leur chair n'est pas moins bonne. Nous ne vîmes d'ailleurs qu'une sorte de guanos, de la même figure & grosseur des autres, dont j'ai fait la description *Tome premier*; mais qui en different en trois choses remarquables : ceux-ci ont la tête plus grosse & plus laide, ils n'ont pour toute queuë, qu'un gros moignon, qui ressemble à une autre tête, quoi qu'il n'y ait point de bouche ni des yeux. On peut compter pour une quatriéme difference, que leurs quatre jambes sont toutes de la même longueur. On diroit aussi par les jointures, que ces animaux peuvent marcher également la tête la premiere, ou la queuë; ils sont marquetez de noir & de jaune comme les crapaux, & ils ont des écailles sur le dos, attachées à la peau, qui ressemblent à celles des crocodiles; ils marchent avec beaucoup de lenteur, & lors qu'on s'aproche d'eux, ils s'arrêtent tout court

& siflent, sans se mettre en peine de prendre la fuite. Quand on les ouvre, ils ont une odeur fort desagréable, & leur foie est tacheté de noir & de jaune de même que leur peau. Je n'ai vû de ma vie une créature si laide ni si dégoûtante: quoi que j'aie dit dans mon premier Volume, que la chair des guanos étoit fort bonne, & que j'en aie mangé diverses fois avec plaisir, de même que des serpens, des crocodiles, des alligators, & plusieurs autres animaux assez hideux à la vuë, il y en a même peu qu'une bonne faim ne me réduisit à manger: cependant il me semble que je n'aurois pas eu le courage de goûter de ces guanos de la Nouvelle Hollande, tant la vûë m'en parut affreuse, & l'odeur choquante.

Il n'y avoit point ici des rivieres, ni des lacs d'eau douce; de sorte que nous ne vîmes que des poissons de mer, sur tout des chiens marins, dont il y avoit si grande quantité, que j'appellai cette Anse la baye des chiens marins. Nous y trouvâmes aussi des limandes, des raies de plusieurs sortes, dont les unes ressembloient au diable-de-mer, des gars, des bonetas, &c. Pour les poissons à coquille, nous y vîmes des moules, des peroncles, des huitres communes & des longues, des nacres, &c. Le rivage étoit couvert d'un nombre infini de coquilles fort extraordinaires & d'une grande beauté, soit pour la couleur ou pour la figure, elles étoient admirablement bien tachetées de rouge, de verd, ou de jaune, &c. & de ma vie je n'en avois vû de si curieuses: j'en pris une grande quan-

tité, mais je les perdis presque toutes, & il ne m'en resta qu'une petite partie des moins belles.

D'ailleurs, on trouve ici des tortuës vertes, qui pesent autour de 200 livres. Nous en atrapâmes deux, que le reflux de la mer avoit laissé derriere un rocher, sur lequel sans doute elles n'avoient pû grimper. Tout mon Equipage en vécut deux jours, & on peut dire qu'elles n'étoient pas mauvaises. Nous prîmes quantité de chiens marins, que nos Matelots mangeoient de fort bon apetit: nous en prîmes un entr'autres, qui avoit onze pieds de long; l'espace entre les deux yeux étoit de vingt pouces, & il y en avoit dix huit d'un coin de la bouche à l'autre; son estomac étoit comme un sac de cuir fort épais, & si dur, qu'à peine un couteau bien afilé pût le couper; nous y trouvâmes la tête & les os d'un hippopotame, dont les lévres velues étoient encore saines, & la machoire ferme: j'en tirai plusieurs dents, deux desquelles étoient de la grosseur du pouce, & avoient huit pouces de long, elles étoient déliées au bout & un peu crochuës; mais les autres n'avoient pas plus de la moitié de cette longueur: l'estomac du chien marin étoit rempli d'une gelée qui sentoit fort mauvais, ce qui ne m'empêcha pas de garder ses dents & sa machoire, & de donner la chair à mon équipage, qui eut le soin de n'en laisser rien perdre.

Nous entrâmes dans cette baye le sept Août, & j'y motillai en trois differens endroits. Nous restâmes au premier, qui

étoit à l'Oüest de la baye, jusques à l'onziéme. Durant cet intervale, nous cherchâmes de l'eau douce, sans en pouvoir trouver; nous fimes bonne provision de bois, & nous vécumes de lapins, de tortuës, de quelques oiseaux, de chiens marins & d'autre poisson; ce qui nous rafraîchit beaucoup, & nous rendit plus vigoureux que nous n'étions à nôtre arrivée. Mon dessein étoit de pénétrer plus avant dans la baye, pour prendre de l'eau douce, parce que la mienne commençoit fort à diminuer, & pour découvrir cet endroit de la côte. Du moüillage où nous étions, je voyois tout ouvert devant moi, & cela m'invita à passer outre. De sorte que l'onziéme Août vers le midi j'avançai à petites voiles, & je me tins toujours sur mes gardes, dans la crainte de trouver quelques basses. Nous eûmes tantôt plus, tantôt moins de fond, & sur les deux heures de l'après-midi nous vîmes par proüe la terre, qui fait le Sud de la baye. Vers le soir nous rencontrâmes des bancs; ce qui m'obligea de diminuer mes voyes, & de louvoyer toute la nuit avec deux voiles de perroquet, toûjours la sonde à la main, sans que nous eussions jamais plus de dix brasses d'eau, ni guére moins de sept. La profondeur augmentoit & diminuoit d'une maniere si douce, qu'en jettant cinq ou six fois le plomb, à peine se trouvoit-il un pié de difference; lors que nous eumes 7 brasses d'eau de tous côtez, nous revirâmes aussi-tôt. De cette partie Méridionale de la baye, il nous fut impossible de revoir l'endroit d'où nous étions venus.

l'après-midi : & nous trouvâmes que c'étoit une Isle de trois ou quatre lieuës de long, comme on la voit representée Table IV. No. 6. Mais je ne tâchai pas de la reconnoître de plus près, parce qu'elle nous parut sterile, & que d'ailleurs le vent ne le permettoit point, sans nous exposer à trop d'embarras ; il y avoit aussi de bas fonds à presque toutes les ouvertures ; de sorte que je ne poussai pas plus loin de ce côté du Sud-Oüest, & du Sud de la baye ; mais je tournai à l'Est, pour voir s'il y auroit quelque terre de ce côté-là. Le 12 au matin, nous passâmes près de la pointe Septentrionale de la terre que nous venions de laisser, & nous fumes confirmez que c'étoit une Isle par l'ouverture que nous vîmes à l'Est, comme celle que nous avions trouvé à l'Oüest. J'avançai donc dans la baye par un beau tems, un petit frais & la mer tranquile. Nous eumes d'abord sept brasses d'eau, ce qui dura long-tems, mais enfin nous n'en trouvâmes que six : alors nous vîmes par prouë la terre, qui fait l'Est de la baye dans le plan que j'en ai donné : il y avoit si peu de fonds, que le vaisseau n'en pût aprocher, & qu'il étoit même dangereux de se tenir ici : d'ailleurs, le terrain étoit si bas, que la mer devoit le couvrir en pleine marée, & qu'il n'y avoit aucune apparence d'y trouver de l'eau douce, quoi qu'il y eut quelques arbres, qui ressembloient à des mangles ; de sorte que je m'en éloignai cet après-midi, & que je trouvai plus de fond, à mesure que je faisois chemin. Avant la nuit, nous ancrâmes à huit brasses d'eau, vers

le milieu de la baye, où le fond étoit d'un ſable pur & blanc : le lendemain je levai l'ancre, & l'aprés-midi du même jour nous moüillâmes proche de deux iſles & d'un banc de corail qui font face à la baye. J'eſpalmai mon vaiſſeau dans ce parage, & comme il n'y avoit plus rien à faire ici, je mis à la voile pour prendre le largue, toujours la ſonde à la main : mais l'eau étoit ſi baſſe, qu'il n'y eut pas moien de paſſer en mer à l'Eſt de ces deux dernieres iſles, ni par le canal qu'elles forment ; de ſorte qu'il falut retourner à l'entrée de l'Oüeſt, & ſortir par le même endroit que j'étois venu, avec cette ſeule difference que je paſſai à l'Eſt, au lieu de l'Oüeſt du petit banc qui eſt marqué dans la Table. Nous eumes dans ce canal dix, douze, & treize braſſes d'eau, & cette profondeur augmenta juſqu'à ce que nous fuſſions en mer. Le jour qui préceda notre ſortie, j'envoiai ma chaloupe à la plus Septentrionale de ces deux iſles, qui eſt auſſi la plus petite, & cependant je pris quantité de petit poiſſon à la ligne. Lors que mes gens furent de retour, ils m'aprirent que cette iſle ne produiſoit qu'une eſpece d'herbe verte, courte, rude, & pleine de pointes ; qu'il n'y avoit ni bois, ni eau douce ; & que la mer briſoit entre les deux iſles, ce qui eſt la marque d'un bas-fond ; ils virent d'ailleurs une groſſe tortuë, avec quantité de limandes & de rayes, mais ils n'en pêcherent point.

Le 14 Août je ſortis de cette baye, dont j'ai dit que l'embouchure eſt au 25. degré, cinq minutes, dans le deſſein de ranger la

côte au Nord-Eſt, juſqu'à ce que je puſſe aborder commodément à quelque autre endroit de la Nouvelle Hollande. Nous vîmes à notre paſſage trois ſerpens d'eau, tachetez de jaune & de brun obſcur, qui étoient de la groſſeur du poignet, & avoient autour de quatre pieds de long. Ce furent les premiers que je vis ſur cette côte, où l'on en trouve quantité de pluſieurs eſpeces. Nous démarrâmes avec un vent de Nord, & nous avions la terre au Nord-Eſt. Nous louvoyâmes ſans guére avancer juſques au lendemain que le vent ſe fit Sud-Sud-Oüeſt & Sud: alors je courus au Nord, à ſix ou ſept lieuës du rivage, & nous avions 40 ou 46 braſſes d'eau, un fond de ſable brun, mêlé de quelques coquilles blanches: le 15 Août nous fumes au 24 deg. 41 min. de Latitude, & le 16 à midi au 23 deg. 22 min. Le vent ſe tourna à l'Eſt par le Nord, ce qui nous réduiſit à courir au large, & à perdre la terre de vûë. Je fis ſonder enſuite, & l'on ne trouva point de fond avec une ligne de 80 braſſes; mais bien-tôt aprés le vent ſe remit au Sud, & nous portâmes encore au Nord. Nous vîmes pluſieurs petits dauphins, des baleines, quantité d'os de ſeche qui flotoient, & tous les jours quelques ſerpens d'eau: le 17 nous revîmes la terre, & nous en eumes l'aſpect qui eſt tracé *Table IV*, No. 7.

Le 18 aprés-midi, je découvris à trois ou quatre lieuës du rivage, la pointe d'un banc qui avançoit plus d'une lieuë en mer. Les vagues y briſoient avec beaucoup de violence, & cela me le fit appercevoir;

Auſſi-tôt je m'en éloignai & nous cabottames à ſept ou huit lieuës de diſtance du bord. A minuit nous ſondâmes, & il ne ſe trouva que vingt braſſes, un fond de ſable dur. Je reconnus par-là que nous étions ſur un autre banc, de ſorte que je fis l'Oueſt demi heure, & nous eumes alors quarante braſſes. Le 19 à une heure de matin notre profondeur augmenta juſques à 85 braſſes, & à deux heures il n'y avoit plus de fond. Dans la crainte de tomber ſur quelque autre banc, je mis le cap au Nord, c'eſt-à-dire, à deux rumbs de la côte, qui court ici Nord Nord-Eſt : mais réſolu de chercher de l'eau, & d'examiner le païs d'abord qu'il ſe trouveroit quelque ouverture commode pour en approcher, je ne m'éloignai pas trop de terre. Au reſte, à l'endroit dont je viens de parler, où la profondeur n'étoit que de vingt braſſes, nous eumes quantité de baleines autour de notre vaiſſeau, à l'avant, à l'arriere & aux côtez, mais elles nous quittérent, auſſi-tôt qu'il y eut plus de fond. J'avouë que le bruit de leur ſouffle, & le batement de leurs queuës, qui faiſoient blanchir la mer, comme s'il y eut eû quelque briſant, & que les vagues euſſent donné contre des rochers, nous imprimerent une grande fraieur. Le banc où nous les vîmes eſt au 22 deg. 22. minutes de latitude. Nous n'avions rencontré que ces deux bancs en mer, depuis les baſſes d'Abrohlo, & l'on peut dire en général que la côte eſt fort ſaine. D'ailleurs, par nos cartes nous devions être ce matin à onze lieuës du rivage, & il ſe trouva que nous n'en étions

éloignez que de quatre ; d'où il s'enſuivoit, ou que nos Cartes étoient fautives, ou qu'il y avoit ici quelque marée, dont nous ne nous étions pas apperçûs : cependant nous avions trouvé juſqu'ici, & nous reconnumes dans la ſuite que nos Cartes marquoient la ſituation de la côte avec aſſez de juſteſſe : il y a donc apparence que nous fumes trompez par quelque marée, quoi que nous n'en euſſions pas rencontré plûtôt. Pour ce qui eſt des vents qui avoient ſouflé juſques à cet endroit ; depuis que nous étions arrivez ſur cette côte, c'eſt-à-dire depuis le 28 degré de Latitude, nous avions toûjours couru dans l'étenduë du vent aliſé, qui ne fut interrompu que par la tempête, dont j'ai déja fait la deſcription : auſſi-tôt que nous eumes atteint le vingt-cinq degré de latitude, le veritable vent reglé, qui eſt ici Sud-Sud-Eſt, nous accompagnoit d'ordinaire, lors que nous étions à quelque diſtance du rivage ; mais les briſes de mer & de terre, ne nous manquoient pas, ſur tout ſi nous approchions du bord, & lors que nous étions dans la baye des chiens marins ; où un vent particulier d'un Nord Oueſt tempétueux nous avoit fait entrer. Ce même jour donc dix-neuf Août, nous cotoyâmes avec un beau frais du veritable aliſe, à Sud-Sud-Eſt, par un temps fort ſerain. Nous prîmes le large vers le ſoir, & le lendemain matin, nous ne vîmes plus la terre, qui commençoit ici à tourner au Nord-Eſt. Nous étions à ſon Nord, & le vent avoit paſſé du Sud-Sud-Eſt, à l'Eſt-Sud-Eſt ;

c'eſt-à-dire du vent réglé à la briſe de mer, eû égard à la ſituation de la terre ; de ſorte que nous ne pûmes la revoir de quelque temps, quoi que nous pinçaſſions le vent de fort prés. Nous fumes le 19 à 21 deg. 42 min. de Latitude. Le 20 à 19 deg. 37 min. & nous ſerrâmes le vent de prés pour amener la terre, mais il nous fut impoſſible d'en venir à bout : le temps étoit fort beau, & quoi que nous fuſſions aſſez éloignez du rivage pour n'en avoir pas la vuë, malgré tout cela, nous eumes des briſes de mer & de terre : dans la nuit nous eumes la briſe de terre au Sud Sud-Eſt ; un petit vent frais, qui le matin au lever du Soleil ſe tourna peu à peu, & ſe renforça juſqu'à midi : alors il vint Eſt-Sud-Eſt, qui eſt ici la véritable briſe de mer ; il fraîchit tant, qu'à peine pûmes-nous porter nos voiles de perroquet bourcées ; il continua de même juſques à trois heures aprés-midi, & alors il molit de nouveau. Le Ciel étoit ſi ſerain, qu'on ne voyoit pas un ſeul nuage ; mais le temps paroiſſoit gris & plein de gelée blanche, ſur tout prés de l'horiſon. Ce jour vingt d'Août nous jettâmes le plomb de ſonde à diverſes repriſes, & d'abord il ne ſe trouva point de fond ; mais nous eumes enſuite depuis cinquante-deux, juſqu'à quarante-cinq braſſes, un fond de gros ſable brun, mêlé de pierres brunes & blanches, avec des rayes au ſuif.

Le 21 nous eumes encore des briſes de terre la nuit, & des briſes de mer durant le jour, & nous vîmes quantité de ſerpens, dont il y en avoit deux ſortes. Les uns étoient

étoient jaunes & de la grosseur du poignet; ils avoient autour de quatre pieds de long, & la queuë plate, de quatre doigts ou environ de large. Les autres étoient beaucoup plus petits & plus courts, ronds & marquetez de noir & de jaune. Nous sondâmes plusieurs fois, & nous eumes quarante-cinq brasses, le fond de sable. Nous ne portâmes vers la terre qu'à midi, & nous ne la découvrîmes d'abord que du haut de notre grand mât; elle étoit à neuf lieuës de distance à notre Sud-Est, quart à l'Est, & semboit former une espece de cap. La brise de mer ne fut pas aujourd'hui si fraîche que le jour précedent, & vint même plus de côté; de sorte que nous eûmes le vent à souhait pour aprocher de terre, & que sur le coucher du Soleil nous moüillames à vingt brasses, un fond de sable net, autour de cinq lieuës de cette pointe, qui nous avoit paru de loin en forme de cap, mais qui étoit l'extrémité la plus Orientale d'une isle, de cinq ou six lieuës de long, & d'une de large. Il y avoit trois ou quatre isles couvertes de rochers à une lieuë de distance entre nous & cette pointe-là, & nous en vîmes du haut du grand mât, une infinité d'autres à l'Est & à l'Oüest, aussi loin que notre vûë pouvoit s'étendre. De même vers le Sud, on ne voyoit que des isles, qui étoient assez élevées pour paroître de huit ou neuf lieuës: il n'y a presque aucun doute que ce ne fut une suite d'isles, qui s'etendoient en longueur plus de vingt lieuës, de l'Est Nord-Est, à l'Oüest-Sud-Oüest, peut-être même jusqu'aux isles de la baye des chiens ma-

rins ; & assez avant en largeur, puis que nous en découvrions l'espace de neuf ou dix lieuës vers le continent de la Nouvelle Hollande, s'il y en a du moins de ce côté. Quoi qu'il en soit, les grosses marées que je rencontrai quelque temps après me firent soupçonner qu'il y pourroit bien avoir ici une espece d'archipel, & peut-être même un passage par le Sud de la Nouvelle Hollande & de la N. Guinée, dans la grande mer du Sud vers l'Est. Je dis alors à mes Officiers, qu'à mon retour de la N. Guinée je le tenterois, s'il n'y avoit aucun obstacle d'ailleurs ; mais je ne voulus point m'y hasarder cette fois, parce que nous manquions d'eau ; & qu'il n'étoit pas fort certain si nous en trouverions-là. Ce parage est à vingt degrez vingt & un minut. de latit. mais dans la Carte de Tasman que j'avois ; il est marqué à dix-neuf degrez cinquante minut. & la côte y est tracée sans aucune interruption ; avec quelques embouchures qu'on prendroit pour des rivieres, quoi qu'il y ait plusieurs isles entre deux. L'on en peut voir differens aspects, *Table IV. N.* 8, 9. 10. Ce parage est donc quarante minut. plus au Nord qu'il n'est mis dans la Carte de Mr Tasman, & lors que je fus à la sonde, je trouvai en general qu'il y avoit moins de fond ; que la ligne de sa route marquée de points n'en indique : ce qui me fait conjecturer qu'il n'arriva pas aussi prés de terre que cette ligne le montre ; que par consequent il avoit plus de fond, & qu'il ne pouvoit pas si bien distinguer les isles. Son méridien ou sa difference de longitude depuis

la baye des chiens-marins, s'accorde assez juste avec mon calcul, qui revient à deux cens trente-deux lieuës, quoi que nous differions en latitude. Au reste, ce qui prouve que la ligne qui marque sa route, est placée trop prés du bord, c'est que l'eau est si basse dans cet endroit-là, ou du moins tant-soit peu à l'Est de ce parage, qu'il lui étoit impossible d'y aller.

Mais pour reprendre mon sujet, nous eûmes la nuit une petite brise de terre, & le matin je levai l'ancre, pour m'avancer entre les isles, où il y avoit de grands canaux d'une lieuë de large, & quelques-uns même de deux ou de trois. J'envoiai ma chaloupe devant pour sonder, avec ordre de revenir, s'il n'y avoit pas de fond; mais ils en trouverent assez; de sorte qu'ils aborderent à une de ces isles, pour y chercher de l'eau, en attendant que le navire s'y rendît. Nous suivîmes donc la sonde à la main, & nous eûmes vingt brasses de profondeur jusqu'à deux lieuës de la pointe plate de l'isle: alors nous trouvâmes des bas fonds, où il y avoit tantôt plus & tantôt moins d'eau; malgré tout cela nous fîmes chemin à petites voiles, sans quitter la sonde, & toûjours sur nos gardes; à deux miles ou environ & à côté de la pointe plate nous n'eûmes que sept brasses; ce qui nous obligea de nous en éloigner un peu, mais il n'y eut pas plus de fond: nous passâmes outre, & tout d'un coup il ne se trouva que quatre brasses d'eau: cependant on n'eût pas plûtôt mis à l'ancre, & filé le tiers d'un cable, que nous en trouvâmes sept brasses, tant le fonds étoit in-

gal. Ma chaloupe vint auſſi-tôt à bord, & les gens me dirent que l'iſle étoit pleine de rochers, & qu'il n'y avoit pas grande apparence d'y trouver de l'eau. Je les envoyai donc ſonder, avec ordre, que s'ils trouvoient un Canal de huit ou dix braſſes de fond, ils n'avoient qu'à continuer leur route, & que je les ſuivrois. Nous étions alors à quatre lieuës ou environ des rochers les plus voiſins du rivage, qui formoient autant de petites iſles, & nous ne voyions tout autour de nous vers la mer que des iſles, dont les unes avoient cinq ou ſix lieuës de long, & d'autres un mille de circuit. Les grandes étoient aſſez hautes, mais elles paroiſſoient arides & couvertes de certains rochers, de couleur jaunâtre; ce qui me fit deſeſperer d'y trouver de l'eau. Je me flâtois pourtant que ſi je me donnois le loiſir de chercher, je trouverois quelque canal qui me conduiroit au-delà de toutes ces iſles, & qu'alors nous pourrions aborder à la Nouvelle Hollande, ou à quelques autres iſles qui nous fourniroient de l'eau & d'autres rafraîchiſſemens: d'ailleurs, au milieu de tant d'iſles, & eû égard à la latitude où nous étions, je croiois trouver quelque ſorte de bon mineral, ou de l'ambre gris: mais nous n'eûmes pas fait plus d'une lieuë, que notre profondeur vint à diminuer, & qu'il falut moüiller à ſix braſſes, un fond de ſable pur.

Nous étions ici à une lieuë de l'autre côté de l'Iſle, oppoſé à celui où étoit la plaine plate, dont j'ai parlé ci-deſſus. J'allai d'abord à terre avec quelques-uns de mes gens pour chercher de l'eau, mais nous

n'en trouvâmes point, il n'y avoit que deux ou trois sortes de buissons, dont les uns qui étoient en plus grand nombre & n'avoient aucune odeur, ressembloient au romarin, c'est pour cela que je donnai ce nom à l'Isle. Quelques-uns des autres buissons ou arbrisseaux étoient chargez de fleurs jaunes & bleuës. Nous y vîmes aussi deux sortes de féves, dont les unes croissoient sur un buisson, & les autres sur une espece de vigne rampante, qui avoit les feüilles larges & fort épaisses, & dont la fleur plus grande que celles de féves, en approchoit beaucoup pour la figure, mais elle étoit d'un très-beau rouge enfoncé. Nous y vîmes quelques cormorans, des mouettes, de chasseurs d'écrevisses, &c. quelques petits oiseaux, & une espece de perroquets blancs, qui alloient par grandes troupes. D'ailleurs, entre le poisson à coquille, nous y trouvâmes des petoncles, & quantité de petites huîtres qui croissoient sur les rochers, &c. qui étoient d'un goût excellent. Nous vîmes paroître quelques tortuës venues dans la mer, bon nombre de chiens marins, & quantité de serpens de plusieurs sortes & de differente grosseur. Les pierres qu'il y avoit ici étoient couvertes d'une espece de roüille, & fort pesantes. Nous trouvâmes enfin des buissons brûlez; mais il n'y avoit aucun autre signe qui marquât que cette isle fut habitée.

Nous appereûmes de la fumée sur une isle à trois ou quatre lieuës de nous; ce qui nous fit conjecturer qu'il y avoit des habitans & de l'eau douce. Quoi qu'il en soit, je retournai le soir à mon bord, pour con-

sulter avec mes Officiers, si nous y enverrions, ou si la chaloupe iroit sur quelque autre de ces isles, ou si nous partirions pour aller chercher un meilleur ancrage, puis qu'il y avoit ici un bas fond, & que nous y étions exposez aux vents & aux marées. Tous conclurent au départ; & là-dessus je donnai ordre qu'on levât l'ancre dés la pointe du jour, & qu'on profitât de la brise de terre.

Nous mîmes donc à la voile le vingt-trois Août, à cinq heures du matin, avec une bonne brise de terre au Sud-Sud-Est. A huit heures nous fûmes dégagez, & bien nous valut, puis que sur les neuf heures la brise de mer se leva avec beaucoup de violence; elle fraîchit même de telle maniere, qu'il falut serrer nos voiles de perroquet, & ne porter que les deux pacfis. Le Ciel étoit serain, & il n'y avoit pas un seul nuage; mais la nuit précedente l'horison avoit paru fort broüillé, & le Soleil qui étoit fort rouge à son coucher, s'étoit levé ce matin avec la même couleur. La violence du vent continua jusqu'à midi; alors il molit, & il faut avoüer que je n'avois presque jamais senti une brise plus forcée. Ces brises de mer duroient trois ou quatre jours, & se levoient avec le Soleil: à neuf heures elles devenoient carrabinées, & continuoient ainsi jusques à midi; elles diminuoient alors, & au Soleil couché il y avoit si peu de vent que c'étoit plûtôt un calme, jusqu'à ce que les brises de terre vinssent à soufler; ce qui ne manquoit jamais à une ou deux heures du matin. Les brises de terre soufloient plus

le Sud-Sud Oüest, & le Sud-Sud-Est, & celles de mer entre l'Est-Nord-Est, & le Nord-Nord-Est. La nuit pendant le calme, nous peschions à la ligne, & nous prenions quantité de poisson, des snappers, des brêmes, de ceux que nos Matelots appellent des vieilles, & des chiens marins. Lors qu'il y en avoit de ces derniers, il n'en paroissoit guére d'autres, soit qu'ils leur donnassent la chasse, ou qu'ils fussent plus goulus pour mordre à l'hameçon. Nous prîmes aussi un de ces poissons, qu'on appelle moines, & dont on peut voir ici la figure, F. 1.

Le vingt-cinq Août, nous continuâmes à caboter la sonde à la main, pour découvrir quelque embouchure, & nous eûmes autour de vingt brasses d'eau, un fond de sable pur. Le vingt-six, à quatre lieuës ou environ du rivage la profondeur diminüa insensiblement depuis vingt brasses jusques à quatorze. J'avançai un peu vers la terre dans le dessein de moüiller, mais il ne se trouva tout d'un coup que cinq brasses d'eau, ce qui m'obligea de me retirer au plus vîte, & bien-tôt après nous eûmes dix brasses un fond égal, à quatre lieuës & demi de terre. Je courus Est-Nord-Est le long de la côte, par une brise de mer fort moderée, & la nuit je pris un peu le large pour éviter les bas fonds. Depuis notre sortie de la baye des chiens marins nous avions toûjours eu beau tems, & il ne nous quitta pas même si-tôt.

Le vingt-sept nous eûmes vingt brasses d'eau toute la nuit; mais il nous fût impossible de voir la terre du haut de notre

grand mât, qu'à une heure après midi. Sur les trois heures nous la discernâmes à peine de notre tillac, & nous avions alors seize brasses de fond. Le vent étoit Nord, & nous courûmes Est-quart-au-Nord, c'est-à-dire à un seul rumb de la côte; cependant notre profondeur diminua si vîte, qu'il n'y eût à quatre heures que neuf brasses, & bien-tôt après sept. Nous en fûmes si effraiez, que nous revirâmes de bord au plus vîte; mais le vent qui se mit au Nord-Ouest, & à l'Ouest-Nord-Ouest, nous fit revirer encore, & nous portâmes au Nord-Nord-Est. Alors notre profondeur augmenta, & nous eûmes toute la nuit depuis quinze jusqu'à vingt brasses d'eau.

Le vingt-huit nous eûmes entre vingt & quarante brasses, & nous étions si éloignez de la terre, qu'elle ne parut point de tout le jour; mais nous vîmes quantité de gros serpens, & quelques baleines. Nous vîmes aussi quelques boubis, & des busses, & la nuit nous prîmes un de ces derniers oiseaux: il étoit different pour la couleur & la figure de tous ceux que j'avois vû jusqu'ici; il avoit le bec long & délié, comme tous les autres oiseaux de cette espece, le pié plat comme les canards, la queuë plus longue, plus large & plus fourchuë que celle des hirondelles, les aîles fort longues, le dessus de la tête d'un noir de charbon, de petites raies noires autour des yeux, & un cercle blanc assez large, qui les enfermoit de l'un & de l'autre côté. Le jabot, le ventre & le dessous des aîles étoient blancs: mais il avoit

le dos & le dessous des aîles d'un noir pâle ou de couleur de fumée. Voiez la figure du commun & de celui-ci, *Fig.* 5. 6. On trouve de ces oiseaux dans la plûpart des lieux situez entre les deux Tropiques, de même que dans les Indes Orientales, & sur la côte du Bresil; ils passent la nuit à terre, de sorte qu'ils ne vont pas à plus de vingt ou trente lieuës en mer, à moins qu'ils ne soient chassez par quelque tempête; lors qu'ils viennent autour d'un vaisseau, ils ne manquent presque jamais de s'y percher la nuit. & ils se laissent prendre sans remuër; ils font leurs nids sur les colines, ou les rochers voisins de la mer, comme je l'ai dit dans mon *I. Volume.*

Le trente, lors que nous étions au dix-huitiéme degré, 21. minutes de latitude, nous vîmes de nouveau la terre, & nous apperçûmes quantité de grosse fumée près du rivage, à la faveur du beau tems & des petites brises qui soufloient, je courus vers cet endroit là. Nous moüillâmes à quatre heures après midi à huit brasses d'eau, un fond de sable pur, à trois lieuës & demi de terre. J'envoiai d'abord ma chaloupe pour sonder plus avant, & on trouva qu'il y avoit dix brasses de profondeur jusqu'à un mile de nous: mais ensuite elle diminuoit par degrez, jusqu'à neuf, huit, & sept brasses, & à deux miles de nous jusqu'à six. Nous vîmes ce soir une éclipse de Lune, mais elle approchoit de sa fin, lors que la Lune se découvrit à nos yeux, il y avoit demi heure qu'elle étoit levée; avant que nous la pussions apercevoir;

tant l'horiſon étoit embrumé ; & l'éclipſe finit à deux heures vingt-deux minutes, aprés le Soleil couché, à calculer du moins par nos Empoulettes. Elle ne fut que de quelques doigts, & le centre de la Lune étoit alors à trente-trois deg. 40. min. d'élevation.

Le trente-un Août de bon matin, je me rendis à terre avec dix ou douze de mes gens pour chercher de l'eau. Nous étions armez de mouſquets & de coutelas pour nous défendre en cas de beſoin, & nous avions pris des hoyaux & des bêches pour creuſer la terre. A notre approche du rivage, nous vîmes trois grands hommes noirs tout nuds, qui étoient ſur une baie ſablonneuſe vis-à-vis de nous ; mais lorſque nous fûmes un peu plus avancez, ils prirent la fuite ; aprés avoir abordé, j'envoyai la chaloupe à quelque diſtance de terre avec deux hommes, pour s'y tenir à l'ancre, & empêcher que les naturels du païs ne s'en ſaiſiſſent ; cependant nous pourſuivîmes les trois Noirs, qui avoient déja gagné le ſommet d'une petite coline, à un quart de mile de nous, & où ils s'étoient joints à huit ou neuf autres de leurs camarades ; mais quand ils nous virent à leurs trouſſes, ils décamperent au plûtôt : à notre arrivée, ſur la coline qu'ils venoient d'abandonner, nous découvrîmes une ſavane à un demi-mile de nous, où il y avoit de certaines éminences, que nous prenions de loin pour des maiſons, & qui reſſembloient beaucoup à celles des hottentots au Cap de Bonne-Eſperance, mais ce n'étoient que des rochers. Nous les vi-

tâmes de tous côtez pour voir s'il y auroit de l'eau; mais il ne s'en trouva point. Nous ne vîmes d'ailleurs aucune maison, & tous les naturels du païs avoient disparu.

De retour à l'endroit où nous avions abordé, nous commençâmes à creuser la terre pour chercher de l'eau. Pendant que nous étions occupez à cet ouvrage, neuf ou dix des naturels vinrent sur une petite hauteur à quelque distance de nous, & joignirent de grands cris aux menaces qu'ils nous faisoient de la main & du geste; enfin l'un d'eux s'avança vers nous, & les autres le suivoient de loin. J'allai d'abord à sa rencontre, & malgré tous les signes que je lui pûs faire de paix & d'amitié, je ne pûs pas à cinquante verges de lui, qu'il prit la fuite. Les autres à son exemple tournerent le dos, & il n'y en eût pas un seul qui nous voulut attendre, quoi que nous essayassions par deux ou trois fois de les y engager. L'après-midi je pris deux hommes avec moi, & je m'acheminai le long du rivage, pour attraper, s'il étoit possible, un de ces naturels, & sçavoir de lui où étoit leur eau douce: il y en avoit une douzaine assez près de nous, qui nous suivirent de loin, lors qu'ils s'aperçûrent que nous quittions le reste de notre compagnie: il se trouva cependant une Dune entr'eux & nous, qui les empêchoit de nous voir; de sorte que nous fîmes halte & nous cachâmes dans un endroit recourbé qu'il y avoit pour les surprendre, s'ils venoient jusqu'à nous: appuiez sur leur nombre, trois ou quatre fois plus grand que le nô-

tre, ils crurent de nous saisir, & pour ne manquer pas leur coup, les uns passerent vers le rivage, & les autres occuperent les dunes. Nous sçavions par l'avanture du matin, qu'ils n'étoient pas trop vîtes à la course; ainsi un jeune homme fort dispos qui étoit avec moi, n'en vit pas plûtôt paroître quelques-uns, qu'il courut après eux, ils s'enfuirent d'abord; mais dès qu'il les eût atteints, ils firent volteface pour le combattre: il n'étoit armé que d'un coutelas, & il eût de la peine à leur résister, parce qu'ils étoient plusieurs & tous munis de lances de bois. J'en poursuivis en même tems deux autres qui s'étoient avancez vers le rivage; mais dans la crainte que mon jeune homme ne fut trop exposé, je revins sur mes pas, & je trouvai qu'on le serroit de fort prés. Aussi-tôt que je parus, un de ces Noirs me darda une lance, qui ne me manqua de guéres. Là dessus je tirai un coup de fusil en l'air pour les épouvanter; mais revenus bien-tôt de cette fraieur, ils se mirent à secoüer les bras, à crier *Pouh, pouh, pouh*, & à presser mon homme plus que jamais. Lors donc que je le vis en peril de sa vie, & qu'il y avoit aussi du risque pour moi, je crûs qu'il n'y avoit pas du tems à perdre; je rechargeai mon fusil, & je lâchai le coup sur un de ces miserables, qui fut étendu par terre. D'abord que les autres le virent à bas, ils discontinuerent le choc, & mon homme profita de l'occasion pour me venir joindre. Le troisiéme qui étoit avec nous, avoit demeuré simple spectateur, parce qu'il étoit

venir sans armes. Bien fâché de ce qui étoit arrivé, je m'en retournai avec mes deux hommes; résolu de ne plus rien tenter sur les naturels du païs, qui se retirerent avec leur compagnon blessé. Mon jeune homme, qui avoit eû la joüe percée d'un coup de lance, y sentit une grande douleur, & il s'imagina que le bois de cette arme étoit empoisonné : mais je ne le crûs pas moi-même, & il fut bien-tôt guéri.

Entre ces naturels de la Nouvelle Hollande, avec qui nous avions été aux prises, nous en remarquames un le soir & le matin, qui par sa conduite & son exterieur sembloit être leur Chef, ou leur Prince. C'étoit un jeune homme d'une taille médiocre, fort vif & plein de courage, quoi qu'il ne fut pas aussi-bien tourné que quelques-uns des autres : il avoit lui seul un cercle de peinture blanche, qui ressembloit à de la chaux, autour des yeux, & une raie de la même couleur, depuis le haut du front jusques au bout du nez. Sa poitrine étoit aussi peinte de blanc, avec une partie de ses bras, je ne sai si c'étoit pour l'ornement, ou plûtôt pour se rendre plus terrible, à l'exemple de quelques Indiens sauvages, qui sont fort guerriers, & qui se peignent, à ce qu'on dit, dans la même vûë. Quoi qu'il en soit, ce blanc ne servoit qu'à relever sa difformité naturelle; & je puis dire qu'entre la grande varieté de Sauvages que j'ai vû en ma vie, je n'en ai jamais trouvé de si affreux, ni de si laids que ceux ci. Je croi qu'ils sont de la même race des Indiens que je ren-

contrai sur cette côte dans mon *Voiage autour du monde*, & dont j'ai parlé *Tome I.* Du moins, l'endroit où je touchai alors n'est pas à plus de quarante ou cinquante lieuës au Nord-Est de ce parage, & les hommes d'ici ont à peu près de même le regard de travers, la peau noire, les cheveux crêpez, la taille haute & déliée, &c. Mais il nous fut impossible d'examiner s'il leur manquoit aussi tout de même deux dents de la machoire superieure. D'ailleurs, ils y sont infestez par la même sorte de mouches.

Nous vîmes quantité d'endroits, où ils avoient allumé du feu, & planté trois ou quatre branches d'arbres pour se garantir de la brise de mer, qui durant le jour ne manque jamais de souffler ici du même point; mais la brise de terre n'est qu'un petit frais, qui ne les incommode pas. Nous trouvions aussi dans tous ces gîtes de gros monceaux de coquilles de poisson, de plusieurs sortes: & il y a grande apparence que ces pauvres gens ne vivoient presque pas d'autre chose, non plus que les Indiens, dont j'ai parlé dans mon *second Tome*, qui se nourrissoient du petit poisson, qu'ils prenoient dans une espece de manequins, ou dans les trous qu'il y avoit sur le sable, lors que la marée étoit basse. Ceux d'ici attrapoient leur poisson à coquille sur les rochers, quand la mer avoit refoulé; & il pourroit bien être qu'ils avoient des nasses pour en pêcher d'autres, quoi que nous n'y en vîmes aucune. Du moins, je sçai que ces autres Indiens de la même côte mangeoient du poisson à

coquille, & cependant je n'y ai jamais vû de pareils monceaux de coquilles que nous trouvâmes ici. D'ailleurs, les lances des uns & des autres étoient de la même figure; mais ceux-là qui étoient dans une isle, accompagnez de leurs femmes & de leurs enfans, & tous en notre pouvoir, ne s'en servirent pas contre nous; au lieu que ceux-ci qui vivoient sur le continent, & dont quelques-uns vinrent nous observer sans aucune femme, nous les darderent fort bien. Je ne vis aucune maison ni à l'un ni à l'autre de ces endroits, & je m'imagine que ceux-ci n'en ont point du tout, puis que les Insolaires qui avoient toutes leurs familles avec eux, s'en passent.

Lors que je fûs de retour auprés de mes gens, je vis qu'ils avoient creusé huit ou neuf pieds en terre, sans trouver de l'eau. Je me retirai donc ce soir à bord de mon navire, & le lendemain matin, qui étoit le premier Septembre, j'envoiai mon Bossman à terre pour creuser plus avant, & je lui fis prendre la seine pour pêcher quelque poisson. Pendant que je fûs à bord, j'observai le flot de la marée, qui est ici d'une si grande rapidité, qu'il enfonçoit notre bouée sous l'eau & l'empêchoit de paroître. Il monte ici (de même qu'à l'autre endroit de la N. Hollande, que j'ai décrit dans mon premier voiage) jusqu'à 5 brasses, ou environ, & court Sud-Est-quart au Sud, jusqu'au dernier Quartier; alors il va tout droit vers le rivage, qui s'étend ici S. S. O. & N. N. E. & l'Ebe court Nort-O. quart au Nord. Lors que les marées com-

mençoient à s'affoiblir, nous pêchions à la ligne, comme nous avions fait en divers passages de cette côte, sur laquelle nous n'avions trouvé jusques ici que de fort petites marées; mais par la hauteur, la violence & le cours de celles qu'on rencontre ici aux environs, il semble que s'il y a un passage ou un détroit qui aille par l'Est jusqu'à la grande mer du Sud, comme je le soupçonne, on devroit en trouver l'embouchure quelque part entre cette place & l'isle du Romarin.

Quoi qu'il en soit, le jour suivant mes hommes revinrent à bord avec un petit baril d'eau somache, qu'ils avoient tirée d'un autre endroit à un demi mille du premier; & à un mille du rivage, mais elle n'étoit pas bonne à boire. Cependant nous crûmes tous qu'elle seroit assez passable pour y boüillir notre gruau, & qu'elle nous aideroit à épargner le reste que nous avions pour nôtre boisson, jusqu'à ce qu'on en pût trouver de meilleure quelque autre part: ainsi nous en primes le lendemain quatre barils, & je me souviens que les mouches nous tourmenterent d'une terrible maniere, lors que nous la puisâmes. Le Soleil, tout ardent qu'il étoit, ne nous parut pas à beaucoup près si insuportable. De ces deux ou trois jours les Indiens ne se montrerent plus, & nous ne vîmes que la fumée de quelques uns de leurs feux à deux ou trois miles de nous.

Le terrain de ce quartier ressemble beaucoup à celui de la N. Hollande, que j'ai décrit dans le *II. Tome de mes Voiages*. Il est bas, & il paroit enfermé du côté de la mer par

une longue chaîne de dunes, qui empêchent de voir plus avant dans le païs. Les marées sont si hautes en cet endroit, que la côte paroît fort basse au vif de l'eau; mais elle est d'une hauteur médiocre quand la mer a refoulé, & il n'y a pas moien d'y aborder alors avec une chaloupe, parce que le rivage est tout couvert de rochers; mais en haute-marée on passe dessus jusqu'à la baie sablonneuse, qui régne tout le long de cette côte. Le terroir à 5 ou 600 verges de la terre est aride & sablonneux, & ne porte que des arbrisseaux & des buissons. Les uns étoient alors couverts de fleurs jaunes, les autres de bleues, & quelques-uns de blanches, dont la plûpart rendoient une odeur fort agréable: il y avoit un certain fruit sur quelques-uns, qui ressembloit à des cosses de pois, chacune desquelles renfermoit tout-juste dix petits pois; j'en ouvris plusieurs, & je n'y en trouvai ni plus ni moins. D'ailleurs, on trouve ici de cette même sorte de féves, que j'avois vu à l'isle du Romarin; & une autre espece de petit legume, rouge & dur, qui est aussi enveloppé d'une cosse, & qui a un petit germe noir de même que les féves. Je ne sai pas quel nom on leur donne; mais j'en ai vû souvent aux Indes Orientales, où l'on s'en sert pour peser l'or. J'ai oüi dire qu'on en fait le même usage en Guinée, & que les femmes en font aussi des brasselets: ce legume croît sur un buisson, mais il y a une autre sorte de féves, qui vient sur une espece de vigne rampante; il y avoit quantité de tous ces fruits couverts de cosses sur les dunes près de la mer; les uns étoient verts,

les autres mûrs, & les autres à terre; mais il me ſembla qu'on n'en avoit point choiſi du tout: & peut-être qu'ils n'étoient pas bons à manger.

Plus avant dans le païs, autant que notre vûë pouvoit s'étendre, le terrain nous parut plus bas qu'au voiſinage de la mer, fort uni & entremêlé de ſavanes & de forêts: ces prairies portent une eſpèce d'herbe fort rude & déliée; le terroir eſt preſque par tout d'un plus gros ſable que celui du rivage; mais en quelques endroits il eſt argileux. Dans la grande ſavane où nous étions, il y avoit quantité de rochers, de cinq ou ſix piez de haut, dont le ſommet étoit rond, & qui reſſembloient à des monceaux de foin; les uns étoient rouges, & les autres blancs. On ne voioit dans les forêts que de petits arbres, dont les plus gros n'avoient pas trois piez de circonference; leurs tiges étoient de douze ou 14 piez de haut, & de petites branches en formoient la tête: il y a d'ailleurs quelques petits mangles noirs ſur les bords des eriques.

On n'y trouve que peu d'animaux terreſtres: je vis quelques lézards, & mes gens virent deux ou trois bêtes, qui reſſembloient à des loups afamez, & qui n'avoient que la peau & les os, tant elles étoient maigres. Je ne ſai ſi ce ne ſeroit point la trace d'un de ces animaux que j'avois remarqué dans mon premier Voiage à la N. Hollande, & dont j'ai parlé *Tome II.* D'ailleurs, nous ne vîmes ici qu'un ou deux lapins, & un petit ſerpent tacheté.

Pour les oiſeaux de terre, il y avoit ici des corneilles, qui reſſemblent tout-à-fait aux

nôtres, des faucons, des milans, & quantité de tourterelles, doduës & grasses qui sont un trés-bon manger : il y a deux ou trois sortes de petits oiseaux, dont les plus gros sont comme des aloüettes ; mais il n'y en a pas beaucoup ni des uns ni des autres : les oiseaux de mer sont les pelicans, les boubis, les Buses, les corlieus, les pics de mer, &c. & il n'y en a guére de ceux-ci non plus.

Je n'ai jamais vû dans ces mers de si grosses baleines que celles qu'on trouve ici : mais elles n'aprochent pas de celles qu'on voit dans les mers du Nord. Nous vîmes quantité de tortuës vertes, sans en prendre aucune ; parce qu'il n'y a point de canal pour elles, & qu'il n'y a pas moien de placer un filet, à cause de la violence des marées. Nous aperçûmes quelques chiens marins & des parricotas ; & nous primes à la ligne quelques ruches, & d'un certain poisson que nos Matelots appellent des vieilles : il y avoit aussi des huîtres communes, & des nacres, des conches, des moules, des petoncles, &c. J'amassai quelque peu de coquilles fort extraordinaires, & sur tout d'une espece de moienne grosseur, qui étoient toutes garnies de raions ou de pointes.

Aprés avoir rangé long-tems cette côte, sans trouver de l'eau douce, ni aucun endroit commode pour y espalmer mon vaisseau : & voiant d'ailleurs que nous étions au plus haut point de la saison seche, & que mes hommes devenoient scorbutiques, je résolus d'abandonner ce parage, & nous fîmes voile vers Timor au commencement du mois de Septembre.

Liste de plusieurs Plantes, cueillies dans le Bresil, à la N. Hollande, à Timor, & à la Nouvelle Guinée.

Tab. 1. *Fig.* 1. La fleur de coton qui se trouve à Baya dans le Bresil. Cette fleur est composée de quantité de petits filamens, presque aussi déliez que les cheveux, de trois ou quatre pouces de long, & d'un rouge obscur : mais leurs sommitez sont de couleur cendrée : au bas de la tige il y a cinq feüilles étroites & roides, de six pouces de long. Mr Ray dans son Suplément décrit une de ces fleurs, qui ressemble à celle-ci à tous égards, excepté que la sienne est pour le moins deux fois plus grosse : elle fut envoiée de Surinam, sous le nom de *Mamou*.

Tab. 1. Fig. 2. *Jasminum Brasilianum luteum, Mali Limonie folio nervoso, petalis crassis.*

Tab. 1. Fig. 3. *Crista Pavonis Brasiliana Bardanæ foliis.* Les feuilles en sont fort tendres, & ressemblent pour la forme & la contexture aux feuilles qu'on voit au sommet de *Bardana Major*. Mais elles sont representées ici trop roides & trop dentelées.

Tab. 1. Fig. 4. *Filix Brasiliana Osmundæ minori serrato folio.* Cette fougere est de cette espece, qui porte les vaisseaux de sa semence tout le long des extrêmitez de la feuille.

Tab. 2. Fig. 1. *Serpentium N. Hollandiæ, flore magno coccineo.* Le *Perianthium* composé de cinq

Plantes trouvées dans le Bresil.

Plantes trouvées
dans la
Hollande
3
2.
F. 1
4

parties longuës & pointuës, la forme du vaisseau de la semence, & la petitesse de ses feüilles prouvent que cette plante est un *Rapuntium*.

Tab. 2. Fig. 2. *Fucus foliis capillaceis brevissimis, vesiculis minimis donatis.* Ce beau *Fucus* est une espece d'*Erica Marina*, ou de *Sargazo*; mais ses parties sont beaucoup plus déliées; il a été cueilli sur la côte de la N. Hollande.

Tab. 2. Fig. 3. *Ricinoides Novæ Hollandiæ, angulosa crassa folia.* Cette plante approche du buisson, ses feuilles sont épaisses & cotonnées, sur tout au dessous; son fruit est velouté au dehors, avec le godet divisé en cinq parties, elle ressemble au *Ricini fructu parvo fracosa Curassavica, folio Phylli P. B. pr.*

Tab. 2. Fig. 4. *Solanum spinosum N. Hollandiæ Phylli foliis subrotundis.* Ce nouveau *Solanum* porte une fleur bleuâtre, comme les autres de la même espece; ses feuilles sont blanchâtres, épaisses, & cotonnées dessous & dessus, longues d'un pouce, & à peu près aussi larges; les piquants en sont fort aigus, bien serrez les uns contre les autres, & d'une couleur d'orange obscure, sur tout vers la pointe.

Tab. 3. Fig. 1. *Scabiosa (fortè) N. Hollandiæ, Statices foliis subtus argenteis.* La fleur qui croît sur un pié de quatre pouces de long, est enfermée dans un godet fort rude & jaunâtre; les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long; elles sont fort étroites, vertes au-dessus, blanches & cotonnées au-dessous, & croissent en touffe; la fleur de celle-ci étoit si seche & si gâtée, qu'on

n'a pas osé déterminer si c'est une scabieuse, ou un helichrysum.

Tab. 3. Fig. 2. *Alcea N. Hollandiæ foliis angustis utrinque villosis.* Les feuilles & la tige de cette plante sont toutes coronnées, de même que le dessous du godet : la fleur a cinq feuilles fort tendres, qui sont à peine aussi grandes que le godet, & au milieu desquelles il y a une petite colonne toute garnie de pointes émoussées; ce qui fait voir que cette plante est une espece de mauve.

Tab. 3. Fig. 3. Le genre de cet arbrisseau est incertain, & il n'a pas le moindre rapport avec aucune des plantes qu'on ait jamais décrites, du moins autant qu'on en peut juger par l'état où il est. Sa fleur est très belle, de couleur rouge, à ce qu'il semble, & composée de cinq grandes feuilles, coronnées de part & d'autre, sur tout au dessous; le milieu de la fleur est rempli de filamens, coronnez au bas, aussi long que les feuilles, & couronnez chacun de son apex. Le godet est divisé en cinq parties rondes & pointuës. Les feuilles de la plante approchent de celles de l'*Amelanchier Lob*; elles sont vertes au-dessus, & fort coronnées au-dessous; elles ne se terminent pas en pointe comme les autres; mais il y a une entaillure au sommet.

Tab. 3. Fig. 4. *Dammara ex N. Hollandia, Sanamundæ secundæ Chysii foliis.* Mr Rumph fut le premier qui envoia d'Amboine deux sortes de cette plante, sous le nom de *Dammara* : l'une avoit les feuilles étroites & longues; mais l'autre les avoit plus courtes & plus larges. Mr Petiver parle de la premiere dans ses *Centuries*, p. 350. sous le

Plantes trouvées dans la N. Hollande.

Plantes trouvées dans la N. Hollande et a Timor.

nom d'*Arbor hortensis Javanorum foliis visci angustioribus aromaticis, floribus spicatis, flammeis, lutescentibus.* Mr Ray en parle aussi dans le Supplément qu'il a fait à son Histoire des Plantes. Celle-ci est, selon eux, du même genre que l'arbrisseau qu'ils décrivent, parce que les fleurs & le fruit de l'une & de l'autre se ressemblent beaucoup; mais il y a une difference considérable à l'égard des feuilles. Les fleurs remplies de filamens paroissent de couleur d'herbe, & viennent entre les feuilles, qui sont courtes, presque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obscur au dessus & pâles au dessous, rangées par couples à l'opposite les unes des autres; & si serrées, qu'elles couvrent toute la tige; le fruit est de la grosseur d'un grain de poivre, presque rond, blanchâtre, sec & dur; il a un trou au sommet, & il renferme une petite semence. Si l'on voioit cette plante sans ses vaisseaux seminaux, on la prendroit pour une *Erica* ou une *Sanctamunda*. Ses feuilles ont un goût fort aromatique.

Tab. 4. Fig. 1. *Equisetum N. Hollandiæ fruticans foliis longissimis.* On peut douter si c'est un *Equisetum* ou non; mais la contexture de ses feuilles a plus de raport avec ce genre qu'avec aucun autre, puis qu'elles sont articulées les unes dans les autres à chaque jointure, ce qui est particulier à cette espece: les plus longues ont à peu près neuf pouces.

Tab. 4. Fig. 2. *Colutea N. Hollandiæ floribus amplis coccineis, umbellatim dispositis, macula purpurea notatis.* Comme il n'y a point de

feuilles à cette plante, il est difficile de sçavoir à quel genre on doit la rapporter : les fleurs ressemblent beaucoup à celles du *Colutea Barbæ Jovis folio, flore occineo Breynii* ; elles sont de la même couleur écarlate, elles ont aussi une tache de pourpre enfoncé sur le *vexillum*, mais plus grande, & prennent toutes leur origine au même point à la maniere d'un parasol ; le godet est tout cotonné, & se termine par un filament qui a presque deux pouces de long.

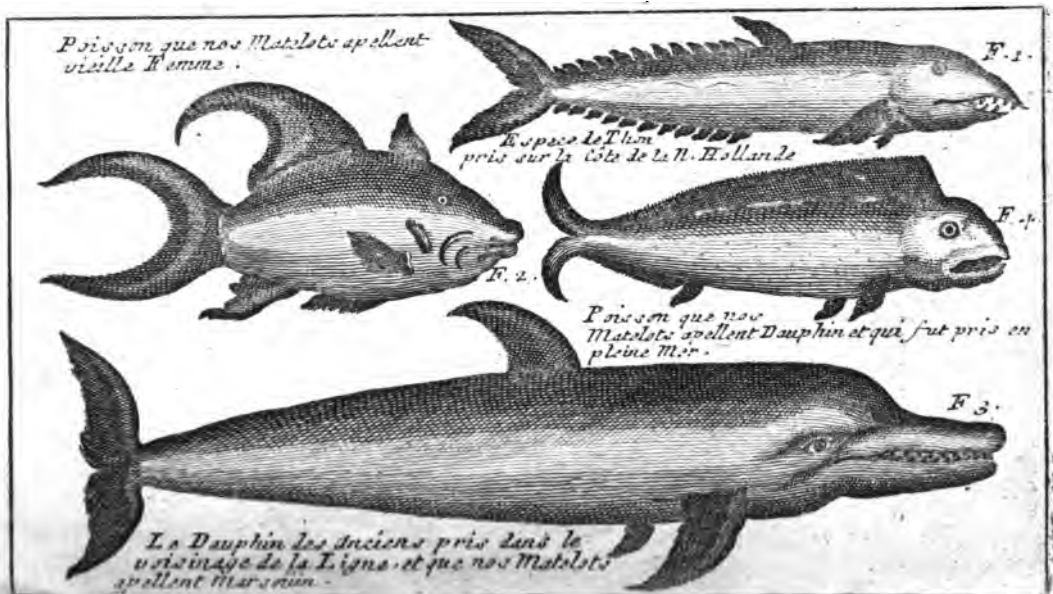
Tab. 4. Fig. 3. *Cornyza N. Hollandiæ angustis Rorismarini foliis.* Cette plante a beaucoup de branches, & ressemble à un arbrisseau ; ses fleurs ont une petite queuë fort courte, qui sort du milieu des feuilles : celles-ci ressemblent parfaitement aux feuilles du romarin, excepté qu'elles sont plus petites ; elle est d'un goût bien amer, à present qu'elle est seche.

Tab. 4. Fig. 4. *Mohoh Insulæ Timor.* Cette plante est fort singuliere, & on ne sait sous quel genre la mettre ; sa feuille est presque ronde, verte au-dessus, & blanchâtre au-dessous ; elles a diverses fibres qui courent depuis l'insertion de sa queuë, vers la circonference, & forme une espece de bouclier, de même que celle de *Cotyledon aquatica* & de *Faba Ægyptia.* Ses fleurs soûtenuës chacune par un seul pié, sont blanches, & de la figure du *Stramonium* ; elles sont divisées en quatre parties, de même que le godet.

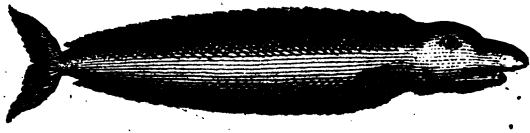
Tab. 5. Fig. 1. *Fucus ex Nova Guinea uva marina dictus, foliis variis.* Ce beau *Fucus* est tout couvert de fort petites touses de feuilles, qui par le moien d'un microscope, paroissent rondes & articulées, comme si

elles

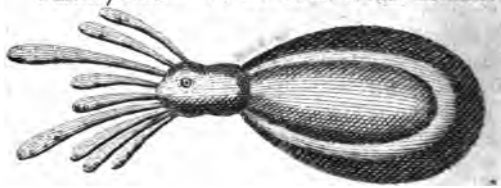
Plantes Marines trouvées Proche la Côte de la N. Guinée.


Poisson que nos Matelots apellent vieille Femme.
F. 1.
Espece de Thon pris sur la Côte de la N. Hollande
F. 2.
F. 4.
Poisson que nos Matelots apellent Dauphin et qui fut pris en pleine Mer.
F. 3.
Le Dauphin des Anciens pris dans le voisinage de la Ligne, et que nos Matelots apellent Marsouin.

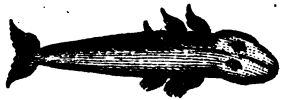
Poisson pris sur la Côte de N. Hollande.



Seche prise vers les Côtes de la N. Hollande.



Le Poisson apellé Moine.



Poisson volant pris en pleine Mer.

Le Remora, qui se trouve attaché sur le dos des Chiens marins.

elles renfermoient la ſemence ; il y a d'ailleurs d'autres feuilles larges, ſur tout à l'extremité des branches qui ſont dentelées : les veſicules ſont rondes, de la groſſeur marquée dans la Figure.

Tab. 5. Fig. 2. *Fucus ex Nova Guinea Fluviatilis Piſanæ Jovis Barbæ foliis.* Les feuilles de ces plantes varient tant, ſelon le different état où elles ſe trouvent, qu'on ne ſçauroit preſque diſtinguer celle-ci de la précedente : elle eſt parſemée en divers endroits, qui ne ſont pas tous exprimez dans la Figure, de ces petites feuilles courtes, ou vaiſſeaux de la ſemence qu'il y a dans l'autre : ce qui me fait croire que c'eſt la même plante, cueillie en differens tems ; outre que les feuilles larges de l'une & de l'autre ſont de la même figure à tous égards.

Liſte de quelques Poiſſons.

Fig. 1. C'eſt une eſpece de thon, qui ne reſſemble pas mal à celui qui eſt apellé *Gurabuca* dans l'Apendice à l'Hiſtoire des Poiſſons de Mr Willoughby, & dont l'on y voit la Figure *Tab.* 3. cependant il differe un peu, ſur tout à l'égard des nageoires, du guarapucu, dont Piſo a donné la figure.

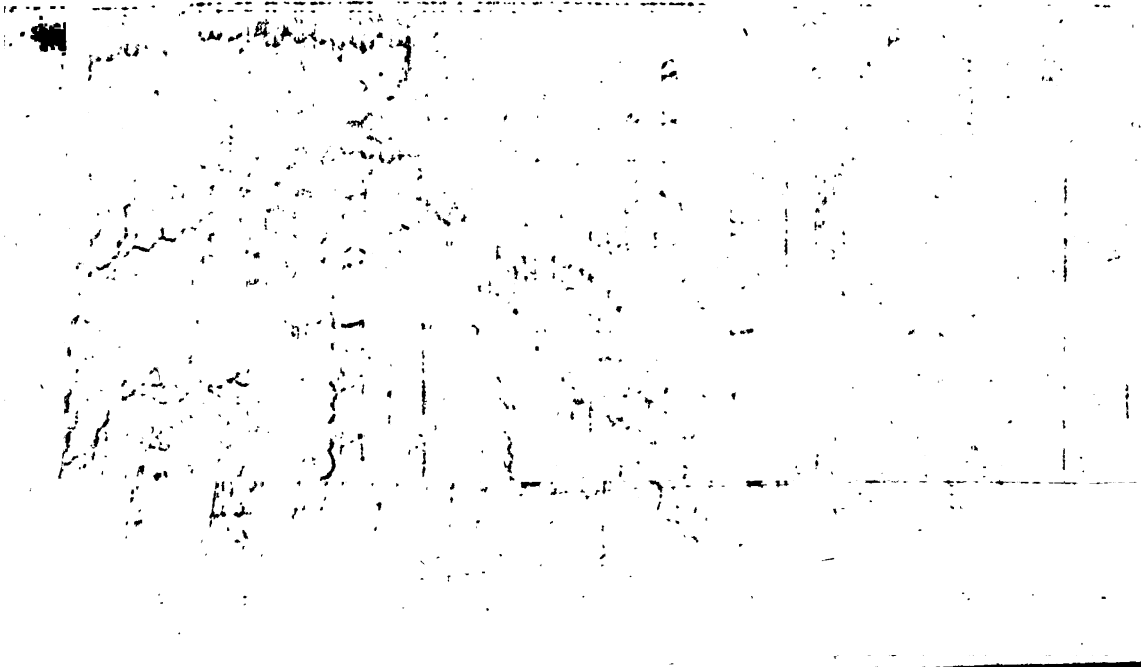
Fig. 2. Celui-ci aproche du *Guaperva maxima Caudata de willoughby Ichthyol.* Tab. 9. 23. & de Piſo : mais leurs figures ne s'accordent pas à tous égards.

Fig. 3. Il y a deux ſortes de marſoüins : l'un qui a le muſeau long, eſt le dauphin des Grecs ; & l'autre qui l'a rond en forme de bouteille, eſt le *Phœcena* d'Ariſtote, à ce que la plûpart des gens croient.

Fig. 4. C'eſt le *Guaracapema* de Piſo & de Marcgrave, & le même que d'autres appellent *Dorade*. L'on en trouve la figure dans l'*Ichthyologie* de *Willoughby*, Tab. O. 2, ſous le nom de *Delphin Belgis*.

Fin du Voiage aux Terres Auſtrales.

VOYAGE
DE
Mr. WAFER,
Où l'on trouve
LA
DESCRIPTION
DE
L'ISTME
DE
L'AMERIQUE.



NICA:
RAGUA
Costa
Rica
R. de Nicaragua
Corpenters R.
Riviere Bleuë
VERAGUA
Coste de l'Isthme
depuis Portobelo
Panama
MER
DE
SUD
Fort
Fort
Portobelo
Chagre R.
CARTE
DE L'ISTHME DE
DARIEN
ET DU
GOLFE DE PANAMA
Panama
I. de Pines
I. d'Or
I. Tabago

VOYAGE DE Mr WAFER

Où l'on trouve la description de l'Isthme de l'Amerique.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur fait un abregé de ses Voyages. L'accident qui lui arrive sur l'Isthme, &c.

CE fut en 1677. que je fis mon premier Voiage sur mer, à bord de la Grande Anne de Londres, commandée par le Capitaine Zacharie Browne, qui devoit aller à Bantam dans l'isle de Java. J'entrai au service du Chirurgien du vaisseau; mais j'étois alors si jeune, que mes observations n'aboutirent

pas à grand' choſe. Nous ne ſéjournâmes guére plus d'un mois à Bantam, d'où l'on nous fit paſſer à Jambry dans l'iſle de Sumatra : il y avoit alors guerre ouverte entre les Malayens de Jihor, habituez ſur le promontoire de Malacca, & ceux de Jamby ; & les premiers tenoient l'embouchure de la riviere de Jamby, bloquée avec une flote de leurs bâteaux, qu'ils appellent proës. La ville de Jamby eſt à près de cent miles de cette embouchure ; mais à quatre ou cinq miles de la mer, il y a un petit bourg ſur la riviere, qui conſiſte en quinze ou vingt maiſons, bâties ſur des poteaux, à la maniere du païs. On appelle ce port Quolla, qui ſemble être plûtôt un nom appellatif pour déſigner un port en général, qu'un nom propre : auſſi toutes les fois que nos Matelots Anglois de ces quartiers ont débarqué quelque part, ils diſent à l'imitation des Naturels du païs, qu'ils ont été au Quolla ; ce qui ſignifie l'endroit où l'on débarque, & que les Portugais appellent en leur langue Barcadero. Quoi qu'il en ſoit, cette guerre fit quelque obſtacle à notre commerce, & nous fûmes contraints de reſter quatre mois à la rade, avant que nous puſſions charger quelque poivre : d'ici nous retournâmes à Bantam, pour y prendre le reſte de notre charge : mais le vaiſſeau ſur lequel j'étois venu fit voile pour l'Angleterre ſans moi ; de ſorte que je paſſai ſur le Bombay, commandé par le Capitaine White, qui en qualité de Contre-Maître avoit ſuccedé au Capitaine Bennet, qui étoit mort durant le Voiage.

J'arrivai en Angleterre en 1679. & après

un mois de ſéjour, j'entrepris un ſecond voiage à bord d'un vaiſſeau, commandé par le Capitaine Buckenham, qui alloit aux Indes Occidentales. J'y étois au ſervice du Chirurgien; & à notre arrivée à la Jamaïque, il ſe trouva que la ſaiſon du ſucre n'étoit pas encore venuë; de ſorte qu'en attendant, le Capitaine réſolut de faire un petit voiage à la baye de Campêche, pour y prendre du bois de teinture: mais je ne voulus pas être de la partie, & bien me valut, puis que le Capitaine y fut pris par les Eſpagnols, & amené à la ville de Mexique. Un certain Ruſſel, qui s'y trouvoit alors priſonnier, & qui eut le bonheur de s'enfuir, me dit qu'il y avoit vû le Capitaine Buckenham, la chaîne au pié, & une corbeille ſur le dos, crier du pain dans les ruës, pour un Boulanger, qui étoit ſon maître. Quoi que ce Capitaine fut Gentilhomme, & qu'il eût des amis fort riches, qui offroient une ſomme conſiderable pour ſa rançon, les Eſpagnols ne voulurent jamais le relâcher.

J'avois un frere à la Jamaïque, qui étoit emploié ſous le Chevalier Thomas Muddiford: dans la plantation que celui-ci avoit au quartier, qu'on appelle des Anges; & le plaiſir que je me faiſois de le voir, étoit le principal motif qui m'avoit porté à faire ce voiage: aprés avoir demeuré quelque tems avec lui, il m'établit dans une maiſon à Port-Royal, où j'exerçai la Chirurgie durant quelques mois. Je trouvai enſuite deux de nos Armateurs, le Capitaine Cook, & le Capitaine Linch, qui alloient de Port-Royal vers la côte de

Cartagene, & qui me prirent avec eux. Nous rencontrâmes d'autres Armateurs sur cette côte; mais le mauvais tems nous en sépara vers l'Isle d'Or, qui est une des *Samballos*: de sorte que nous fimes route vers Bastimentos, où nous les rejoignîmes avec plusieurs autres, qui s'y étoient donné rendez-vous, & qui avoient été ensemble à la prise de Portobel. C'est ici où je vis Mr Dampier pour la premiere fois, & j'allai avec lui dans la mer du Sud. Après avoir passé nos forces en revûë à l'Isle d'Or, & débarqué sur l'Isthme, nous marchâmes par terre, nous prîmes S. Marie, & nous fimes toutes ces courses, que Mr. Ringrose raporte dans la *IV. Partie* de son *Histoire des Boucaniers*.

Mr. Dampier a dit dans l'Introduction de son *Voiage autour du monde*: de quelle maniere cette troupe se partagea sur le chapitre du Capitaine Sharp. Pour moi, je fus de l'avis de Mr Dampier, & du nombre de ceux qui aimerent mieux repasser à l'Isthme dans des bâteaux, & recommencer un pénible voiage par terre, que d'obéir à un Capitaine, qui n'avoit ni bravoure ni conduite: il a donné aussi un détail de ce qui nous arriva dans ce retour, jusques au tems que par l'inadvertance d'un de mes camarades, je reçûs au genou une blessure si terrible, qu'après quelques jours de marche, je ne fus plus en état de les suivre, & qu'on me laissa sur l'Isthme de Darien au milieu des Indiens sauvages.

Cet accident m'arriva le cinquiéme jour de notre voiage, & le 5. du mois de Mai, en l'année 1681. J'étois assis à terre tout

auprès d'un de nos compagnons de fortune, qui sechoit de la poudre sur une assiette d'argent; mais le feu s'y mit par son imprudence, me brûla tout le genou : la chair en fut emportée jusqu'à l'os, & ma cuisse même en souffrit beaucoup. J'y appliquai d'abord les remedes que mon havre-sac pût me fournir; & dans la crainte qu'on ne me laissât derriere, je suivis quelques jours avec assez de peine. Durant cet intervale, nos esclaves nous abandonnérent avec le Négre qu'on m'avoit accordé pour me servir, & porter les médicamens : il s'enfuit avec tout ce que j'avois, & il ne me laissa rien pour panser ma plaie. J'y sentis alors une vive douleur, & hors d'état de fatiguer plus long-tems à travers les forests & les rivieres, je pris congé de mes camarades, & je m'arrêtai à Darien le dixiéme jour de Mai.

Mr Richard Gopson, qui avoit fait son aprentissage de Droguiste à Londres, me fit compagnie : il ne manquoit ni d'esprit, ni de savoir, & il avoit le N. Testament en Grec, qu'il lisoit souvent, & qu'il traduisoit sur le champ en faveur de ceux qui étoient disposez à l'écouter. Un Matelot nommé Jean Hingson, fut aussi de la partie; ils étoient si fatiguez l'un & l'autre, qu'ils ne pûrent jamais passer outre. On avoit résolu, d'abord qu'on eut mis pié à terre, de tuer tous ceux qui s'arrêteroient en chemin : mais cet ordre fut donné pour empêcher qu'aucun de nous ne s'amusât mal-à-propos sur la route, & ne tombât entre les mains des Espagnols, qui n'auroient pas manqué de nous mettre à la

torture pour découvrir notre marche : auſſi ne fut-il pas executé à la rigueur, & la troupe prit congé de nous trois de fort bonne amitié. Deux autres de nos camarades, Robert Spratlin & Guillaume Bowman, s'étoient déja ſéparez de nous à la riviere de Congo, le lendemain aprés mon infortune. L'endroit où nous paſſâmes cette riviere étoit aſſez profond, & le courant en étoit ſi rapide, qu'il m'entraîna pluſieurs pas, juſques à une pointe où l'eau rejailliſſoit. Malgré tout cela, je franchis cet obſtacle ; mais ces deux hommes qui venoient les derniers de tous, & qui virent la peine que j'avois eû dans ce paſſage, & que la riviere s'enfloit toûjours, n'oſerent me ſuivre, & ils aimerent mieux reſter où ils étoient : ils me joignirent les premiers, & les deux autres bien-tôt aprés que toute la troupe fut partie pour la mer du Nord, dont je parlerai dans la ſuite : ainſi nous fûmes cinq qu'on laiſſa derriere à la merci des Indiens.

Réduit à vivre avec ces barbares, il ſembloit que je n'avois aucun moien de ſoulager ma douleur : cependant ils entreprirent de me guérir avec de certaines herbes, qu'ils machoient juſques à la conſiſtance d'une pâte, & qu'ils étendoient ſur une feuille de plantain pour en couvrir ma bleſſure. On renouvelloit cette emplâtre tous les jours, & ſa vertu fut ſi grande, qu'au bout de deux ou trois ſemaines, il ne me reſta plus à ce genou qu'une foibleſſe qui me dura long-temps aprés, & un engourdiſſement, dont j'ai encore quelquefois des attaques : mais les

Indiens ne furent pas tout-à-fait ſi charitables à d'autres égards : il y en avoit quelques-uns qui nous regardoient de fort mauvais œil, & qui nous jettoient des plantains verts, comme on jette des os à un chien, lors que tout tranſis de froid nous rampions devant eux. C'étoit-là un pauvre ragoût, dont il faloit pourtant ſe contenter : mais le jeune Indien chez qui nous logions, nous en donnoit ſouvent de mûrs, à l'inſçû de ſes voiſins ; ce qui ſervoit beaucoup à nous rafraîchir. Ce Indien avoit été fait priſonnier par les Eſpagnols dans ſon enfance, & mis au ſervice de l'Evêque de Panama, où il aprit aſſez bien leur langue, juſqu'à ce qu'il trouva l'occaſion de s'échaper, & de retourner auprés de ſes compatriotes. Cela nous fut d'un grand ſecours, & nous n'eûmes pas de la peine à nous faire entendre, avec quelque teinture que nous avions de l'Eſpagnol, quelques mots Indiens que nous avions atrapé dans le païs, & l'uſage des ſignes. D'ailleurs, ce jeune homme étoit ſi genereux, & il exerça ſi bien l'hoſpitalité envers nous, que ſi durant le jour on ne nous donnoit que de méchans plantains verts, il ſe levoit la nuit pour en cueillir de mûrs à la ſourdine ; & il nous les diſtribuoit. Ce n'eſt pas que les autres euſſent de l'inclination à nous maltraiter, puis qu'ils ſont tous d'un naturel débonnaire & franc ; mais ils avoient conçû quelque chagrin, de ce que nos camarades en avoient forcé quelques-uns d'entr'eux à leur ſervir de guides, & que la ſaiſon pluvieuſe étoit alors ſi rude, que les Indiens

même ne se soucioient pas beaucoup de voiager, quoi qu'ils ne se mettent pas fort en peine du mauvais tems, ni de la difficulté des chemins.

Après que Gopson, Hingson & moi eûmes passé trois ou quatre jours de cette maniere, Spratlin & Bowman nous vinrent joindre, fort fatiguez d'avoir couru sans guides entre les bois & les rivieres, & sans autre nourriture qu'un peu de plantaine, qu'ils avoient trouvé çà & là; ils nous apprirent que George Gainy avoit eû le malheur de se noyer, comme Ms. Dampier le raporte, *Tome* I. Ils le virent étendu sur le bord de la riviere, après que la marée fut basse, avec une corde entortillée autour de ses reins, & son argent attaché au coû; mais ils étoient si las, qu'ils ne s'amuserent point à le lui ôter: ils s'arrêterent avec nous une quinzaine de jours, & nous fûmes traitez de la même maniere, c'est-à-dire, que nous n'avions pas grand' chose à manger, & que les Indiens nous regardoient de travers, parce qu'ils n'avoient point de nouvelles de leurs amis, que nos gens avoient pris avec eux pour leur servir de guides: malgré tout cela, ils eurent le même soin de ma blessûre, & je me trouvois déja en état de marcher un peu; mais enfin lors qu'ils virent que leurs hommes ne revenoient pas, ils commencerent à perdre patience, & il sembloit à leur mine qu'ils tramoient de se venger sur nous de l'injure prétenduë que nos camarades avoient faite aux leurs: dans ce dessein, ils consultoient souvent entr'eux pour savoir de quelle maniere ils disposeroient de

mour; les uns opinoient à la mort, les autres à nous retenir chez eux, & d'autres enfin à nous livrer aux Espagnols, pour gagner leurs bonnes graces: mais ils avoient presque tous une haine si mortelle contre cette Nation, que le dernier avis fut bien-tôt abandonné; & ils résolurent qu'on ne nous feroit aucun mal, jusqu'à ce que le tems que leurs amis pouvoient employer à leur retour seroit expiré: ce terme fut de dix jours, qu'ils nous venoient compter sur le bout de leurs doigts.

Lors qu'il approcha de sa fin, sans qu'aucun de leurs hommes parut, ils soupçonnerent que nos gens les avoient ou massacrez ou amenez avec eux: & ils résolurent de nous immoler à leur vengeance. Dans cette vûë, ils dresserent un grand bûcher le dixiéme jour au matin, & ils nous avertirent que nous y serions brûlez, aussi-tôt après le coucher du Soleil; car ils vouloient différer notre supplice jusqu'à cette heure-là. Mais leur Chef Lacenta, qui vint à passer par bonheur, les détourna de cette barbarie, & il leur proposa de nous envoier du côté du Nord, avec deux Indiens, qui pourroient aprendre des habitans de la côte ce qu'étoient devenus les autres guides. Sa proposition fut d'abord acceptée, & l'on choisit deux hommes pour nous conduire vers le Nord. L'un de ces Indiens avoit toûjours été notre ennemi capital; mais l'autre étoit ce généreux Indien, qui se levoit la nuit pour nous cueillir des plantains mûrs.

Nous fûmes donc congediez le lendemain avec notre escorte, & nous marchâ-

mes gaïement trois jours de suite, bien persuadez que nos amis n'auroient fait aucun mal à leurs guides. Nous passâmes ces trois jours par des chemins marécageux, avec de grosses pluies, accompagnées de tonnerres & d'éclairs; & il nous fallut coucher deux nuits sous des arbres, qui ne nous garantissoient pas de l'humidité. Nous campâmes la troisiéme sur une petite montagne, qui le lendemain matin nous parût une Isle, tant l'inondation étoit grande aux environs. Cependant nous n'avions eû pour toute pitance les deux premiers jours, qu'une poignée de maïz sec, que nos guides Indiens nous avoient donné; & cela ne fut pas plûtôt consumé, qu'ils s'en retournerent chez eux, & nous laisserent à notre conduite.

Nous restâmes le quatriéme jour sur cette montagne, & le cinquiéme aprés que les eaux se furent écoulées, nous poursuivîmes notre route vers le Nord à la faveur d'une petite boussole que nous avions. Nôtre marche continua jusqu'à six heures du soir, & alors nous rencontrâmes une riviere, qui avoit autour de 40 pitz de large, & qui étoit bien profonde: il y avoit un arbre abatu qui la traversoit, ce qui nous fit conjecturer que nos amis avoient passé par là; de sorte qu'il falut s'asseoir pour déliberer si nous prendrions cette route.

Aprés avoir bien raisonné sur ce point, il fut conclu que nous traverserions la riviere, & que nous chercherions le sentier que nos gens avoient suivi. D'ailleurs l'eau qui couroit un peu au Nord en cet-

endroit, nous persuada que nous étions au-delà de cette grande chaîne de montagnes, qui separent le côté Septentrional de l'Isthme du Méridional, & qu'ainsi nous n'étions pas trop éloignez de la mer du Nord : mais au lieu d'attribuer aux grosses pluies qu'il avoit fait le prompt accroissement & décroissement de la riviere, nous jugeâmes mal à propos que cela venoit de la marée, & qu'ainsi nous étions prés de la mer. Quoi qu'il en soit, nous passâmes la riviere sur l'arbre que la pluie avoit rendu si glissant, qu'il n'y avoit pas moien d'y marcher debout ; & nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner dessus à califourchon : il y en eût pourtant quatre de nous cinq, qui eûrent le bonheur de gagner l'autre rive : mais Bowman, qui étoit le dernier, gliſſa, & le courant l'emporta dans une minute hors de notre vûë ; de sorte que nous le crûmes noyé. Pour surcroît d'affliction, il nous fût impossible de trouver un sentier ; parce que l'inondation avoit couvert toutes les terres de bourbe & de vaze. Réduits à cette extrêmité, nous repassâmes sur le même arbre, dans le dessein de suivre le cours de cette riviere, que nous croyions toûjours se décharger dans la mer du Nord. Nous n'avions pas fait plus d'un quart de mille, que nous apperçûmes notre camarade assis sur le bord de la riviere : il nous dit à notre approche, que la violence du courant l'avoit porté-là, & qu'à la faveur d'un coude que la riviere faisoit, il avoit eu le tems de se reconnoître, & de saisir quelques branches qui pendoient dans l'eau

par le moien desquelles il s'étoit sauvé : il avoit alors quatre cens pieces de huit sur le dos ; il étoit Tailleur de son métier, & d'une complexion assez foible.

Nous restâmes ici toute la nuit ; & le lendemain, qui étoit le sixiéme jour de ce voiage, nous continuâmes notre marche à travers des lieux remplis de canes creuses & de ronces, bien affoiblis manque de vivres : mais lors que nous étions sur le point d'expirer, accablez de faim & de lassitude, la Providence nous fit découvrir un arbre qu'on appelle Macaw, & qui porte des baies, dont nous mangeâmes avidement. Après en avoir en quelque maniere apaisé notre faim, nous en prîmes un paquet & nous poursuivîmes nôtre route jusqu'à la nuit.

Le lendemain à quatre heures après midi, nous rencontrâmes une autre riviere, qui se joignoit avec celle que nous avions cotoyé jusques ici ; & alors nous nous vîmes enfermez de part & d'autre sur une petite montagne qui étoit à leur confluant. Celle-ci étoit aussi profonde & aussi large que la précedente, de sorte que nous ne savions plus que devenir : il n'y avoit pas moien de les passer à gué, ni de trouver un arbre qui fût assez long pour atteindre d'une rive à l'autre, ni même d'en couper un de cette longueur, puisque nous n'avions pour tout instrument qu'un grand coûteau. Nous examinâmes le cours de ce dernier fleuve par la bousole, & nous trouvâmes qu'il alloit au Nord : ce qui nous confirma dans notre bévûë, que nous étions à la partie Septentrionale de la gran-

de chaîne de montagnes. Là-dessus nous résolûmes de faire deux radeaux pour descendre cette riviere, qui nous devoit conduire, à ce que nous croyions tous, jusqu'à la côte de la mer du Nord. Les bois nous fournissoient des canes creuses, qui étoient fort bonnes pour cet usage; nous les coupâmes d'une juste longueur, & nous en attachâmes quantité les unes sur les autres avec des houssines tirées d'un buisson qui ressembloit à la vigne.

Nous n'eûmes pas plûtôt achevé nos radeaux, que la nuit survint; de sorte qu'il falut se retirer sur une petite montagne, où aprés avoir amassé une charretée de bois, nous fîmes du feu, déterminez à nous mettre le lendemain matin sur la riviere: mais peu de tems aprés le Soleil couché, il se mit à pleuvoir d'une si terrible force, qu'on auroit dit que le ciel & la terre alloient se confondre, l'orage étoit accompagné de furieux coups de tonnerre, & les éclairs avoient une odeur de souffre si puante, que nous en fûmes presqu'étouffez.

La tempête dura jusqu'à minuit, & alors nous fûmes saisis de frayeur à l'oüie du bruit que les rivieres faisoient autour de nous; l'obscurité étoit même si grande, que nous ne pouvions rien découvrir que nôtre feu, à moins que les éclairs ne vinssent à luire. Dans cet instant, nous découvrions toute la montagne, & nous aperçûmes bien-tôt que l'eau commençoit à nous gagner, puis qu'elle emporta notre feu en moins d'un quart d'heure. Chacun pensa d'abord à sauver sa vie, & à monter sur quelque arbre, pour se garantir du déluge qui nous mena-

toit : mais il n'y avoit ici que des cotoniers d'une groſſeur prodigieuſe, & où il ne paroiſſoit aucune branche à 40. ou 50 piés de haut, de ſorte qu'il n'y avoit pas moien d'y grimper.

Pour moi, je ne ſavois de quel côté me tourner, tant ma conſternation étoit grande ; mais au milieu de ce péril, j'eus le bonheur de trouver un gros cotonnier qui étoit pourri de vieilleſſe, ou par quelque autre accident, & où il y avoit un trou à quatre piés ou environ de terre. Je m'y fourrai le mieux qu'il me fut poſſible, & j'y trouvai une boſſe qui me ſervit de ſiege : tapi de cette maniere, & ramaſſé comme un peloton, ſans pouvoir me tenir debout, ni étendre les jambes, j'attendis le jour avec beaucoup d'impatience. D'ailleurs, j'étois ſi fatigué du voiage, que malgré la faim & le froid qui me talonnoient, je m'endormis ; mais mon ſommeil fut bientôt interrompu par le bruit des gros arbres que la ravine entraînoit, & qui venoient heurter contre le mien avec tant de violence, qu'ils le faiſoient branler.

Je me trouvai alors les genoux dans l'eau, quoi qu'il y eût quatre piés depuis la racine de l'arbre, juſqu'à l'ouverture de ce creux, & l'eau couroit avec la même rapidité que celle de la riviere. L'obſcurité & les éclairs rendoient l'inondation ſi terrible, que j'en oubliai ma faim, & que je ne penſai plus qu'à prier Dieu de me ſauver la vie. Réduit dans ce triſte état, je vis paroître l'étoile du matin, qui releva mon courage abatu, & qui fut ſuivie de la pointe du jour en moins d'une demi heure : auſſi-tôt la

pluie & les éclairs cesserent, & l'eau s'écoula si vîte, qu'il n'en resta plus au pié de mon arbre, lors que le Soleil fut levé.

Je sortis d'abord de ma froide caverne; mais j'étois si engourdi, & le terrain étoit devenu si glissant, que j'eus de la peine à me tenir debout. Malgré tout cela, je me traînai le mieux qu'il me fut possible jusques à l'endroit où nous avions allumé du feu, & je n'y trouvai personne. J'appellai ensuite mes camarades à haute voix, & je n'eûs pour toute réponse que celle de l'Echo; ce qui me remplit d'une terreur si grande, que j'en tombai presque mort par terre, accablé d'ennui & de faim, puis qu'il y avoit déja sept jours que nous n'avions mangé autre chose que ces baies de Maccaw, dont j'ai parlé ci-dessus.

Je restai quelque tems sur la terre humide, sans esperance de revoir mes amis, ni de joüir d'aucune consolation, jusqu'à ce qu'enfin j'entendis une voix autour de moi, qui me redonna la vie, sur tout lors que je vis que c'étoit Mr Hingston. Tous les autres qui s'étoient sauvez sur de petits arbres, nous joignirent bien-tôt après. Nous nous embrassâmes les larmes aux yeux, & nous rendîmes graces au bon Dieu, de ce qu'il nous avoit délivrez d'un si grand péril.

Nous cherchâmes ensuite nos radeaux, que nous avions attachez à un arbre; mais nous les trouvâmes embourbez & les canes remplies d'eau; ce qui nous surprit beaucoup, parce que nous croyions qu'elles n'admettoient pas même l'air, & qu'el-

les étoient comme de groſſes veſſies enflées. Quoi qu'il en ſoit, il y a grand' apparence qu'il y avoit des fentes, & peut-être que nous y en avions fait nous-même. Par mégarde, lors que nous les joignimes enſemble, du moins les uſtencilles qu'on en fabrique tiennent fort bien l'eau.

Ce fut donc un autre ſujet de chagrin, & un nouvel obſtacle à notre départ; mais la Providence dirigea toutes choſes pour le mieux, puis que ſi nous avions deſcendu cette riviere, qui ſe joint à celle de Cheapo, & court enſuite vers la baie de Panama & la mer du Sud, elle nous auroit conduit au milieu des Eſpagnols nos ennemis, de qui nous ne pouvions attendre aucun quartier.

Au reſte, le voiſinage des montagnes, & la pente qui en eſt roide, ſont la cauſe que les rivieres s'enflent ainſi tout d'un coup après ces violentes pluies, & qu'elles retournent de même dans leur premier état.

Mais pour revenir à nos radeaux, ils ne pouvoient plus nous ſervir pour deſcendre ces rivieres, ni les traverſer; de ſorte que nous fûmes bien aiſes de retourner à la plantation Indienne, d'où nous étions partis. Nous reprîmes donc la route que nous avions tenu le long de la riviere: & comme la faim nous obligeoit à porter les yeux ſur tout ce qui pouvoit y remedier, nous découvrîmes un daim profondément endormi. Nous en approchâmes de ſi près que nous aurions pû nous jetter ſur lui & le prendre; ſi un de nos camarades n'a-

voit jugé à propos de lui tirer un coup de fusil à bout touchant ; mais il arriva par malheur que le plomb, qui n'étoit pas bourré, tomba tout juste avant qu'il lâchât le coup : de sorte que le daim n'en reçût d'autre mal, que celui de s'éveiller au bruit de la poudre, & de passer la riviere à la nage. Nous ne fûmes pas au reste peu embarassez, lors qu'il nous falut quitter cette riviere pour chercher l'habitation des Indiens. D'ailleurs, il y avoit huit jours que nous n'avions eu pour toute nourriture que les baies du Maccaw, & la moüelle d'un autre arbre, apellé bibby, que nous trouvâmes fort bonne.

Après avoir bien reflechi sur la route que nous prendrions, il fut résolu de suivre la trace d'un pecary, ou d'un cochon sauvage, dans l'espérance qu'elle nous conduiroit à quelque allée de plantains, ou à quelque champ semé de potates ; où ces animaux ont accoûtumé d'aller paître. En effet, elle nous mena jusques à une ancienne plantation, & à la vûë d'une nouvelle. C'est ici que la peur nous reprit, exposez d'un côté à mourir de faim, & de l'autre à essuïer la mauvaise humeur des Indiens, que nous croyions toûjours irritez contre nous. Mais il n'y avoit point de milieu, & il fut determiné que l'un de nous iroit à la maison voisine, pendant que les autres se tiendroient à l'écart pour en attendre le succés. J'y allai donc moi-même, & il se trouva que c'étoit la maison d'où nous étions partis. Les Indiens fort étonnez de me voir, commencerent à m'interroger sur bien des choses : mais la chaleur du feu, &

d'odeur de la viande qu'on y cuisoit, me firent tomber dans un évanouissement qui arrêta toutes leurs questions : ils parurent bien empressez pour me tirer de cet état, & d'abord que je revins à moi, ils me donnerent un peu à manger. Ensuite ils me demanderent où étoient mes quatre camarades, & sur ce que je leur en dis, ils les envoyerent chercher aussi-tôt : mais on n'en ramena que trois, parce que Gopson avoit resté un peu plus loin. Les guides étoient à present de retour de la côte du Nord, & ils se loüoient beaucoup de la maniere civile & genereuse dont nos gens les avoient traitez ; de sorte que les Indiens étoient devenus nos bons amis. Celui qui nous avoit témoigné tant de bienveillance, ne s'aperçût pas plûtôt que Mr Gopson n'étoit pas encore arrivé, qu'il lui apporta des vivres, & le conduisit à la plantation. En un mot, on eut grand soin de nous à tous égards.

Aprés avoir passé huit jours à nous rafraîchir, nous reprîmes notre marche, dans le dessein de nous rendre à la mer du Nord le plûtôt qu'il nous seroit possible. Depuis que nos camarades avoient renvoyé leurs guides avec beaucoup d'honnêteté & de presens, comme de haches, de colliers, &c. les Indiens étoient plus disposez que jamais à nous en fournir : ils nous procurerent donc quatre jeunes hommes vigoureux pour nous conduire jusqu'à la riviere, où nous avions trouvé un arbre abatu qui la traversoit. nous y arrivâmes dans un jour, parce que nos guides nous servoient de bonne amitié au lieu que nous y en avions emploié trois

le premier voiage. Arrivez en cet endroit, nous marchâmes environ un mile en montant la riviere, & il nous falut mettre ensuite dans un canot pour la remonter. Nos guides ramérent vigoureusement jusqu'à la nuit, & alors nous logeâmes dans une maison, où ils dirent tant de bien de nos camarades, qui étoient allez à la mer du Nord, que le Maître du lógis nous régala de son mieux. Nous repartimes le lendemain avec deux nouveaux rameurs, c'est-à-dire, que nous en avions six en tout, & que notre condition étoit alors bien differente de la premiere.

Quoi qu'il en soit, au bout de sept jours nous arrivâmes à la maison de Lacenta, qui nous avoit sauvé la vie. Ce Palais est situé sur une coline fort agréable, où il y a le plus joli boccage de cotonniers que j'aie vû aucune part. La grosseur de ces arbres étoit en general de six piés de diamètre; & il y en avoit quelques-uns de huit, de neuf, de dix, & même d'onze. Quatre Indiens & moi, qui nous tenions par la main, nous mîmes autour d'un, & il s'en falut plus de trois piez que nous ne pussions l'embrasser. Il y avoit aussi une magnifique allée de plantains, & un autre boccage de petits arbres, dont l'on auroit pû former une espece de labyrinthe, si l'on eût employé quelque industrie.

Cette coline renferme du moins cent acres de terre, & c'est une peninsule de figure ovale, presqu'environnée par deux grandes rivieres, dont l'une vient de l'Est, & l'autre de l'Oüest : il n'y a qu'une langue de terre de quarante piés de large qui les

ſepare à l'entrée de la coline ; mais elles ſe joignent enſuite & forment une grande riviere fort rapide. Ce petit eſpace eſt ſi rempli de canes creuſes, de buiſſons, que les Anglois apellent Têtes de Pape, & de poiriers ſauvages, qu'il eſt impoſſible d'en approcher.

Cinquante des principaux du païs demeurent ſur cette coline, ſous la domination de Lacenta, qui eſt comme le Prince de toute la partie Meridionale de l'Iſthme de Darien. Les habitans du Quartier Septentrional lui rendent auſſi beaucoup de ſoûmiſſion ; mais celui du Sud eſt proprement ſon païs, & cette coline fait ſon domaine : il n'y a ici qu'un ſeul canot, qui ſert à Lacenta, & à tous les autres qui demeurent ſur cette peninſule, pour paſſer & repaſſer la riviere.

Lors que nous y fûmes arrivez, Lacenta congedia nos guides, & il nous dit qu'il étoit impoſſible de voiager vers le Nord dans cette ſaiſon pluvieuſe, qui étoit alors à ſon plus haut point : mais que nous reſterions avec lui, & qu'il auroit ſoin de nous : de ſorte qu'il nous falut accepter ſes offres.

Bien-tôt aprés il ſe trouva une occaſion qui ſervit beaucoup à augmenter la bonne opinion que Lacenta & ſes gens avoient conçû de nous, & à m'attirer leur eſtime d'une façon toute particuliere : il arriva donc qu'une des femmes de Lacenta devint malade, & qu'on réſolut de lui tirer du ſang. Voici de quelle maniere les Indiens s'y prennent ; ils font aſſeoir le malade ſur une pierre qui eſt dans le fleuve ; enſuite

enſuite l'Operateur muni d'un petit arc, & de petites fléches, les tire auſſi vîte qu'il peut par tout le corps nud du patient, ſans manquer un ſeul endroit. Il eſt vrai qu'il y a un arrêt aux fléches, & qu'ainſi elles ne penetrent pas plus avant que nos lancettes: mais ſi par hazard ils touchent à une veine remplie de vent, & que le ſang en ſorte avec quelque impetuoſité, ils ſautent, ils cabriolent, & font mille poſtures groteſques, pour témoigner leur joye, comme s'ils avoient remporté une grande victoire.

Je me trouvai preſent lors qu'on fit cette operation à l'épouſe de Lacenta; & ſurpris de leur ignorance, je ne pûs m'empêcher de lui dire, que s'il vouloit, je lui montrerois une méthode plus aiſée & qui ne cauſeroit pas tant de douleur à la malade. Voïons, me dit-il: Là-deſſus je fis une ligature au bras de ſon épouſe avec un morceau d'écorce d'arbre, & je lui ouvris ſa veine avec ma lancette: mais peu s'en falut que mon entrepriſe ne me coutât la vie. Lacenta n'eut pas plûtôt vû couler le ſang, qui ne venoit d'ordinaire que goute-à goute, qu'il prit ſa lance, & jura par ſa dent, que ſi ſa femme s'en trouvoit mal il me perceroit le cœur. Je ne témoignai aucune émotion, & je le priai de ſe donner un peu de patience. Quoi qu'il en ſoit, je tirai autour de douze onces de ſang à la Dame, & aprés lui avoir bandé le bras, je fus d'avis qu'elle ſe repoſât juſques au lendemain. Par bonheur la fiévre diminua, & les accez ne revinrent plus. Ceci m'acquit une ſi grande réputation, que Lacenta

vint me voir, & qu'en presence de toute sa Cour, il s'inclina devant moi, & me baisa la main. Alors tous les autres m'environnerent; les uns me baisoient la main, les autres le genou, & quelques-uns le pié. Je fus mis ensuite dans un hamac & porté sur les épaules des Indiens, pendant que Lacenta fit un discours à ma loüange, & qu'il m'éleva fort au-dessus de tous leurs Docteurs. On me porta de cette maniere d'une plantation à l'autre, & je vécus avec beaucoup d'éclat & de réputation à la faveur des remedes, & de la saignée que je faisois à tous ceux qui en avoient besoin. Quoi que j'eusse perdu mes onguents & mes emplâtres, par la fuite du Negre qui m'avoit pris mon havresac, il m'étoit resté dans la poche une boite d'instrumens, & quelque peu de medicamens, que j'y tenois d'ordinaire enveloppez dans un morceau de toille huilée.

Je passai de cette sorte quelques mois parmi les Indiens qui m'adoroient pour ainsi dire. Quelques-uns d'entr'eux s'étoient échappez des mains des Espagnols, dont ils avoient été les esclaves; & je m'imagine que c'est la raison pour laquelle ils demandoient le Batême: quoiqu'ils le souhaitassent plûtôt pour avoir un nom Européen, que pour aucune connoissance qu'ils eussent du Christianisme.

Pendant mon sejour, auprés de Lacenta, je l'accompagnai souvent à la chasse, où il se plaisoit beaucoup, & il ne lui manquoit pas de gibier, pour le divertir. Nous allâmes une fois vers le Sud-Est, à l'entrée de la belle saison, & nous courumes jus-

qu'à une riviere, où les Eſpagnols amaſſoient de l'or. Je crûs au reſte que c'étoit une de celles qui viennent du Sud-eſt, & qui vont ſe rendre dans le Golfe de ſaint Michel. Quoi qu'il en ſoit; arrivé à la hauteur du lieu où ils travailloient, nous eſquivames à travers les bois, & aprés nous être poſtez derriere de gros arbres, nous les obſervâmes long-tems, ſans qu'ils nous apperçuſſent. Voici de quelle maniere ils cueillent l'or: ils ont de petits baſſins de bois qu'ils enfoncent peu-à-peu dans l'eau & qu'ils rempliſſent à demi de ſable; enſuite ils les retirent tout doucement, & ils les ſecouënt en rond: cela fait élever le ſable, qui s'échappe avec l'eau par-deſſus le bord du baſſin, pendant que l'or tombe au fond. Aprés l'avoir tiré du baſſin; ils le font ſecher au Soleil, & quand il eſt ſec, ils le pilent dans un mortier. Enſuite ils l'étendent ſur du papier, & avec une pierre d'Aiman, qu'ils paſſent deſſus, ils attirent tout le fer qu'il y a. Enfin, ils mettent cet or bien épuré dans les calebaſſes. D'ailleurs, ils ne s'occupent à ce travail que durant la belle ſaiſon, c'eſt-à-dire trois mois de l'année; parce que les groſſes pluyes, qui accompagnent la ſaiſon humide, entraînent l'or du haut des montagnes, & que les rivieres ſont impratiquables à cauſe de leur profondeur; mais quand le beau tems eſt revenu, il n'y a pas plus d'un pié d'eau. Cette belle recolte n'eſt pas plûtôt finie, que les moiſſonneurs s'embarquent ſur de petits vaiſſeaux pour ſe rendre à Sainte Marie; & j'ai ouï dire à un Eſpagnol, que nous primes dans

cette ville, sous la conduite du Capitaine Sharp, que si la saison est bonne, ils emportent jusqu'à 18 ou 20 mille livres pesant d'or. Mais soit qu'ils en amassent plus ou moins, la quantité qu'on en tire tous les ans de ces rivieres est presque incroiable.

Mes quatre camarades restoient à la maison de Lacenta, pendant que je me divertissois avec lui. J'avois même si bien gagné ses bonnes graces, qu'il ne vouloit aller aucune part sans moi: de sorte que je m'apperçûs que son dessein étoit de me retenir tous les jours de ma vie. Cette pensée me causa de l'inquietude; mais je la cachai le mieux qu'il me fut possible.

Une fois que nous étions à la chasse, il arriva que nous fimes lever un Pecary qui fatigua les Naturels du païs & leurs chiens pendant la plus grande partie du jour, jusqu'à ce que Lacenta presqu'épuisé de forces manque de nourriture, parut si chagrin du mauvais succez de cette journée, qu'il souhaita avec ardeur qu'on pût trouver quelque autre méthode plus aisée pour venir à bout de cette chasse.

J'entendois déja passablement bien leur langue, & je me servis de cette occasion pour obtenir ma liberté. Aprés donc avoir fait l'éloge de nos chiens d'Angleterre, j'offris à Lacenta de lui en amener quelques-uns, s'il vouloit me permettre d'y aller faire un tour. Il demeura un peu interdit à l'oüie de cette proposition; mais enfin il jura par sa dent, sur laquelle il mit les doigts, que j'aurois ma liberté & celle de mes Camarades, pourvû que je lui promisse par ma dent, de retourner & de me ma-

tier dans son païs ; car il s'étoit engagé à me donner sa fille, qui n'étoit pas encore nubile. J'acceptai la condition ; & il me promit d'ailleurs qu'à mon retour il seroit pour moi au delà de tout ce que je pouvois attendre.

Je le remerciai trés-humblement, & il me congedia le lendemain sous l'escorte de sept hommes vigoureux. Il y eut d'ailleurs quatre femmes, qui servirent à porter nos provisions, & mes habits, qui consistoient en une espece de chemise, & une paire de culotes de toile. Je les gardois pour couvrir ma nudité, en cas que je retournasse jamais parmi des Chrétiens ; du reste, j'allois ici tout nud comme les Sauvages, & leurs femmes m'avoient peint tout le corps de petites taches ; mais je ne voulus pas souffrir qu'elles me picotassent le cuir à la maniere du païs, pour y faire entrer la peinture.

Je partis donc du voisinage de la mer du Sud, où Lacenta se divertissoit à la chasse, pour me rendre à son Palais, où j'arrivai dans une quinzaine de jours, au grand contentement de mes Camarades qui m'y attendoient avec impatience. Aprés bien des salutations de part & d'autre, & quelques larmes que la joye nous fit verser, je leur dis de quelle maniere j'avois obtenu ma liberté de Lacenta, & ce que je lui avois promis de faire à mon retour. Cette nouvelle les récrea tous, dans l'esperance de sortir bien-tôt d'un païs sauvage, où nous avions demeuré si long-tems.

Je me rafraichis ici quelques jours, au bout desquels nous partîmes sous une bon-

ne escorte d'Indiens armez, qui devoient nous conduire vers les mers du Nord.

Nous traversâmes plusieurs montagnes fort hautes, mais la derniere les surpassoit toutes; nous fumes quatre jours à la monter, quoi qu'il y eut quelque enfoncement par-ci par-là. Dès que nous eumes atteint le sommet, je sentis que la tête me tournoit d'une étrange maniere; je le dis à mes Compagnons & aux Indiens, qui me répondirent tous qu'ils se trouvoient dans le même état. Il y a grande apparence que cela venoit de la hauteur excessive de cette montagne, & de la subtilité de l'air. Je crois qu'elle étoit plus élevée que celle que nous passames avec le Capitaine Sharp, ou cet autre que Mr Dampier & le reste de nos gens traverserent à leur retour: du moins celles que nous avions passé nous parurent au-dessous de celle-ci, & quelquefois même les nuées qu'il y avoit entre-deux nous empêchoient de les voir; mais quand les nuages venoient à se dissiper, & à s'élever peu-à-peu vers le sommet de la montagne, nous les découvrions alors comme à travers autant de larmiers.

Je priai deux hommes de se mettre sur mes jambes, pendant que je regardois en bas de cet endroit de la montagne qui me parut le plus perpendiculaire; mais je ne pûs voir le fonds à cause des nuages, qui en interceptoient la vûë. Les Indiens nous conduisirent à un passage si étroit, qu'il nous y fallut trainer sur nos fesses: ils employerent eux-mêmes cet expedient, & ils se donnoient de l'un à l'autre leurs arcs, leurs fléches, & tout leur attirail. Enfin

nôtre vertige nous quitta, à meſure que nous deſcendîmes.

Arrivez au pié de la montagne, nous trouvâmes une riviere qui couroit vers la mer du Nord, & quelques maiſons Indiennes tout-auprés, qui nous fournirent aſſez bien de quoi ſatisfaire nôtre appetit. C'étoient les premieres maiſons que nous euſſions vûës depuis ſix jours; nous y reſtâmes une nuit, & je dirai en paſſant, que j'eus pour mon lit un Hamac attaché à deux arbres & une feuille de Plantain pour ma couverture.

Nous partîmes d'ici le lendemain matin & nous arrivâmes au bord de la mer en deux jours de tems. Quarante Indiens des plus qualifiez du païs, nous y joignirent, & aprés nous avoir felicitez ſur nôtre heureuſe arrivée, ils nous reçûrent chez eux. Ils s'étoient tous parez de leurs plus beaux habits: qui conſiſtent en des robes longues & blanches, qui vont juſques à la cheville, & ſont garnies de franges par le bas: ils avoient d'ailleurs une demi-pique à la main. Mais je parlerai plus au long de tout ceci, lors que je ferai la deſcription du païs, & de toutes les autres particularitez, que j'y ai obſervées.

Nous demandâmes d'abord aux Indiens, s'il devoit arriver ici quelques Vaiſſeaux Européens. Ils nous répondirent qu'ils n'en ſavoient rien, mais qu'ils s'en informeroient. Là-deſſus, ils manderent un de leurs Devins, qui ſe mît auſſi-tôt en frais avec ſes camarades pour évoquer le diable, & ſçavoir de lui en quel tems il arriveroit un vaiſſeau. La premiere choſe donc qu'on fit

dans la maiſon, ou nous étions alors, ce fut de faire une ſéparation avec des Hamacs, afin que les *Paravers*, c'eſt ainſi qu'ils appellent ces Magiciens, pûſſent être en leur particulier. Ils employerent quelque tems à leurs ſortileges, & nous les entendîmes pouſſer des cris, & des hurlemens affreux; tantôt ils imitoient le chant des oiſeaux, & tantôt les cris des bêtes: ils joignoient à ce bruit le ſon des pierres qu'ils frapoient enſemble, des Conques, & d'une méchante eſpece de tambour fait de cannes creuſes; tout ce tintamare étoit accompagné du bruit confus de quelques oſſemens de bêtes attachez les uns aux autres avec des cordons: ils ſe mettoient quelquefois à hurler d'une maniere terrible, & tout d'un coup ils tomboient dans un profond ſilence. Aprés s'être bien eſcrimez, ſans avoir pû obtenir aucune réponſe, ils conclurent que cela venoit de ce que nous étions dans la maiſon: de ſorte qu'ils nous en firent ſortir, & qu'ils recommencerent tout de nouveau leur manége. Ils ne réüſſirent pas mieux cette fois; ce qui les obligea au bout d'une groſſe heure de fouiller nôtre appartement, où ils trouverent quelques unes de nos hardes penduës à la muraille: ils les jetterent avec dedain hors de la maiſon, & ils reprirent d'abord leur exercice. Bien-tôt aprés, ils ſortirent avec la réponſe; mais ſi trempez de ſueur, qu'ils furent obligez de ſe laver dans la riviere. Enſuite ils nous prononcerent l'oracle, qui portoit en ſubſtance: Que le 10. jour ſuivant il arriveroit deux vaiſſeaux; que le matin du même jour nous

entendrions tirer un coup de canon, & quelque temps aprés un autre : Que l'un de nous mourroit bien-tôt aprés ; & qu'en allant à bord de ces vaisseaux, nous perdrions un de nos fusils.

Tout ceci s'accomplit au pié de la lettre : Le 10 jour au matin nous entendimes un coup de canon, & quelque temps aprés l'on en tira un autre. Nous perdimes un de nos fusils en allant à bord des vaisseaux, & voici de quelle maniere : nous étions nous cinq avec trois Indiens dans un canot, qui se renversa, lors que nous passions sur la barre ; peu s'en falut que Gopson ne se noyât, & nous eûmes de la peine à le tirer de l'eau ; mais il y perdit son fusil, qu'il n'avoit pas sans doute bien attaché. Nous sauvâmes les autres qui étoient amarez aux côtez inferieurs du canot, & c'est ce que l'on observe toûjours dans les Indes Occidentales. La moindre chose peut faire tourner cette machine, & l'on risqueroit souvent de perdre ses armes, si l'on n'avoit le soin de les attacher aux côtez, ou aux bancs du canot.

Quoi qu'il en soit, nous gagnâmes le bord le mieux qu'il nous fut possible, & nous courûmes ensuite plus près de terre, jusques à l'isle de la Sonde. Nous vimes alors un vaisseau Anglois & une Tartane Espagnole, que nous reconnumes à sa fabrique, & que l'Anglois avoit pris depuis deux ou trois jours. Mais nous ne pouvions pas deviner lequel de ces deux bâtimens étoit au pouvoir de l'autre : cependant fort ennuyez de vivre avec les Indiens sauvages, nous primes le parti de les aborder à tout hasard.

Nous eumes beaucoup de peine à y résoudre nos Rameurs, qui craignoient plus que nous d'y trouver des Espagnols, nos ennemis communs : La raison qu'ils en avoient & qui merite d'être remarquée, c'est que la réponse de leurs démons sur ces deux vaisseaux, étoit positive à l'égard de l'Anglois & bien douteuse pour l'autre. En effet la Tartane étoit Espagnole & au pouvoir des Espagnols dans le tems que les Magiciens firent leurs sortileges, & même quelques jours aprés.

Nous allames donc à bord du vaisseau Anglois avec nos Indiens, & l'on nous y reçût avec beaucoup d'amitié. Mes quatre camarades furent aussi-tôt connus & caressez de tout l'équipage : Pour moi, qui étois peint, & tout nud, avec une simple ceinture autour des reins, & une plaque d'or, qui me pendoit du nez sur la bouche, je demeurai quelque tems assis sur le gras de mes jambes, à la maniere des naturels du païs, pour voir si l'on me reconnoîtroit. Il se passa plus d'une heure avant que personne prit garde à moi : mais enfin un homme de l'équipage me regarda plus fixement que les autres, & il se mit à crier tout d'un coup, Eh ! voici nôtre Docteur. Il n'eut pas plûtôt lâché ces mots qu'ils s'empresserent tous à me feliciter sur mon heureuse arrivée auprés d'eux. Je travaillai d'abord à laver ma peinture, & malgré tous mes soins, il s'écoula presque un mois entier avant que j'en pûsse venir à bout en quelque maniere ; elle étoit si bien imprimée dans mon cuir, soit par la longueur du tems ou l'ardeur du Soleil, qu'il

n'y avoit pas moyen de l'effacer, sans que la peau suivît. A l'égard du pauvre Gopson, quoi qu'il fut en vie à nôtre arrivée à bord du vaisseau, il ne revint pas de ses fatigues, ni du mal qu'il avoit reçû à la culbute de nôtre Canot : il languit deux ou trois jours, & il mourut à l'isle de la Sonde. C'est ainsi que sa mort verifia une autre partie de la prédiction des *Papuavivers*. Après qu'il eut regalé six ou sept jours nos Indiens sur le vaisseau, qu'on y en eut reçû plusieurs autres qui alloient & venoient avec leurs femmes & leurs enfans, & que Lacenta lui-même nous eut visité pendant quinze jours ou trois semaines, nous primes congé de tous les Indiens, à la reserve de deux ou de trois, qui nous voulurent accompagner jusques à ce que nous fussions au-dessus du vent, & nous fîmes route avec la Tartane, vers les Isles des Sambales, qui sont le plus à l'Est, d'où nous tournâmes vers la côte de Carragène.

Mais je n'entrerai point dans le détail du reste de ce voiage, puis que Mr Dampier, qui étoit avec nous, l'a déja fait d'une maniere fort exacte. Il me suffira d'avertir que nous croisâmes ensemble sur les côtes, & les Isles des Indes Occidentales, en partie sous le Capitaine Wricht, & en partie sous le Capitaine Yancky ; jusqu'à ce que ces deux Officiers se quitterent à l'isle de Tortuga la salée, comme Mr Dampier le rapporte dans son *Voyage autour du Monde*, *Tome I.* il se joignit au premier, & moi j'allai avec l'autre à l'isle d'Ash, ou de la Vacca, où nous fumes dépouillez par les François & jetez à terre ; mais Tristian un

de leurs Capitaines nous prit sur son bord au nombre de neuf ou dix, & nous amena fort prés du petit-Guaves. Lors qu'il fut à terre, nous nous saisimes de son vaisseau, & nous retournâmes à l'isle d'Ash, où nous primes le reste de nôtre équipage. Nous nous emparâmes d'un vaisseau François chargé de vin, & d'un autre que le Capitaine Coock, qui étoit alors avec nous, monta pour aller à la mer du Sud, aprés avoir été à la Virginie, où nous arrivâmes huit ou neuf mois aprés Mr Dampier. Celui-ci nous rejoignit, & nous fumes ensemble à la mer du Sud avec le Capitaine Coock, quoi qu'il ait oublié de parler de moi en cette occasion. Nous courûmes le tour de la terre del Fuego, & nous fûmes le long de Chili, du Perou, & du Mexique pour nous rendre à la mer du Sud. C'est ce que Mr Dampier raporte fort au long *Tome I.* chap. IV. *p.* 75, 76, &c. & chap. V. VI. VII. & VIII. Il dit d'ailleurs *p.* 239 de quelle maniere le Capitaine Davis, qui avoit succedé au Capitaine Cook, rompit avec le Capitaine Swan, que nous avions trouvé dans la mer du Sud, & comment il passa sur le bord du dernier pour satisfaire l'envie qu'il avoit d'aller aux Indes Orientales. Pour moi je restai avec le Capitaine Davis; & nous retournâmes ensemble par la même route que nous avions déja tenuë. Je remarquai dans ce retour quelques particularitez, dont je ferai le détail à la fin de ce livre. Cependant aprés avoir donné cette courte relation de mes voyages, depuis la premiére fois que Mr Dampier me quitta sur l'Isthme, jusques à nô-

tre derniere ſeparation dans les mers du Sud, je m'en vais décrire à preſent l'Iſthme de Darien; ce qui eſt le but principal que je me ſuis propoſé dans cet Ouvrage.

CHAPITRE II.

Deſcription de l'Iſthme de l'Amerique.

LA partie la plus étroite de l'Iſthme de l'Amerique, eſt ce qu'on appelle proprement l'Iſthme de Darien, du nom ſans doute de la grande Riviere qui borne ſa côte Septentrionnale à l'Eſt: Car au-delà de cette riviere le païs s'élargit tant vers l'Eſt & le Nord-Eſt, de même que ſur l'autre côté vers le Sud, & le Sud-Eſt, qu'on ne ſçauroit plus l'appeller un Iſthme. Il eſt preſque tout renfermé entre le 8 & le 10 degrez de Latitude Septentrionnale, & ſa moindre largeur n'eſt qu'autour d'un degré. Mais je ne ſçaurois dire préciſement juſqu'à quelle étenduë à l'Oüeſt il porte le nom d'Iſthme de Darien; ſi c'eſt juſqu'aux Honduras, ou Nicaragua, ou ſi ce n'eſt pas plus loin que la riviere de Chagre, ou les Villes de Portobel & de Panama.

Cette derniere place me ſervira de bornes dans ce que je veux décrire; mais j'inſiſterai davantage ſur tout ce qui regarde le milieu de ce païs, où j'ai fait le plus long ſejour, & qui a été, pour ainſi dire, le théatre de mes avantures. Cependant, ce que je dirai de cette partie de l'Iſthme

se pourra en quelque maniere appliquer à ce qui est même au-delà de Panama.

S'il me faloit fixer les limites de cette partie la plus étroite de l'Isthme, je tirerois pour sa borne Occidentale une ligne qui passeroit de l'embouchure de la riviere de Chagre, dans l'endroit où elle se dégorge dans la mer du Nord, à la partie la plus prochaine de la mer du Sud, & à l'oüest de Panama, de sorte que j'y renfermerois cette Ville & Portobel, avec les Rivieres de Cheapo : & de Chagre. D'un autre côté, pour sa borne Orientale, je tracerois une ligne depuis la pointe Garachina, ou le Sud du Golfe de S. Michel, tout droit à l'Est, jusques à la partie la plus prochaine de la grande Riviere de Darien, & j'enclaverois ainsi dans l'Isthe la baye de Caret. Il est assez borné au Nord, & au Sud par l'une & l'autre de ces vastes mers. Et si l'on prend garde que c'est le terrain le plus étroit qui les separe, & qu'il faut faire un prodigieux circuit pour aller d'un rivage à l'autre par mer, l'on avoüera que sa situation est fort singuliere, & très-agréable.

D'ailleurs, les côtes de ces mers ne sont pas ouvertes par tout ; il y a quantité de grandes isles, dispersées çà & là. On voit au Nord Bastimentos, & cette longue suite des Sambalos : & l'on trouve au Sud les Isles du Roi ou des Perles, Perica & plusieurs autres dans la Baye de Panama. Cette Baye se forme par la courbure de l'isthme, & pour la grandeur dont elle est, il n'y en a peut-être pas une au monde qui soit plus agréable & plus commode,

Le terrein de ce païs eſt preſque par tout inégal, entremêlé de montagnes & de vallées, qui varient beaucoup pour la hauteur, la profondeur & l'étenduë. L'on y voit quantité de rivieres, de ruiſſeaux, & de fontaines qui ne tariſſent jamais. Les unes ſe déchargent dans la mer du Nord, & les autres dans celle du Sud : La plûpart de ces fleuves prennent leur ſource de cette chaîne de hautes montagnes qui courent à travers la longueur de l'Iſthme, & qui ſont en quelque maniere paralelles au rivage. Afin même de la diſtinguer des autres, je l'appellerai la chaîne principale.

Ces montagnes ne ſont pas également larges par tout, & forment une eſpece d'arc de même que l'Iſthme. Elles approchent plus de la mer du Nord que celle du Sud, & n'en ſont éloignées que de 10. ou de 15. miles. De leur ſommet, nous pouvions toûjours voir la premiere de ces mers & la varieté de ſon rivage, accompagnée de la vûë des iſles adjacentes, rendoient cette perſpective fort agréable ; mais je ne pûs jamais découvrir la mer du Sud, d'aucun endroit de cette chaîne. Ce n'eſt pas que la vûë n'y pût atteindre ; s'il n'y avoit des obſtacles entre-deux : mais quoi qu'il y ait des plaines & des valées fort vaſtes, il y a d'ailleurs de grandes montagnes, ſi couvertes de bois de haute futaye, que les yeux n'y ſçauroient penetrer. Auſſi quand on eſt de l'autre côté vers la mer du Sud, ces mêmes montagnes empêchent qu'on puiſſe voir la chaîne principale ; & ce fut à nôtre retour de cette mer que nous prîmes

les unes pour les autres, & qu'arrivez à leur ſommet, nous comptions de voir la mer du Nord. Au reſte, quoi que ces montagnes que nous traverſames alors, nous paruſſent plus grandes à meſure que nous avançions de ce côté-là; cependant elles ſervirent à nous rendre la hauteur de la chaîne principale moins ſenſible, que ſi nous y avions grimpé à la ſortie du plat païs.

Au Nord de cette chaîne, il n'y a que peu ou point de montagnes; & les hauteurs qu'on y voit, ne ſont que des pentes douces de la chaîne même. Quoi que ce quartier du païs ne ſoit pour ainſi dire qu'une forêt épaiſſe, l'œil y domine par tout du haut de cette éminence, & l'on découvre avec plaiſir le rivage du Nord, qui en eſt le plus proche.

La croupe de cette chaîne n'eſt pas également continuée par tout; c'eſt plûtôt une ſuite de pluſieurs montagnes ſéparées les unes des autres par de grandes vallées, qui les rendent plus utiles, & plus habitables, & qui ſont ſi profondes, qu'elles ſervent en quelques endroits de paſſage aux rivieres. C'eſt ainſi que la riviere de Chagre qui prend ſa ſource à quelques montagnes prés de la mer du Sud, court obliquement au Nord-Oüeſt, juſqu'à ce qu'elle s'ouvre un paſſage dans la mer du Nord; quoi que la chaîne des montagnes s'étende beaucoup plus avant à l'Oüeſt; & qu'elle aille, ſi je ne me trompe juſques au lac de Nicarragua.

Quelques-unes des rivieres qui arroſent le païs, ſont aſſez grandes; mais il y en a peu de navigables, parce qu'elles ont preſque toutes des barres à leurs embouchures.

La plûpart de celles qu'on voit sur les côtes de la mer du Nord, sont fort petites: La chaîne principale, d'où elles viennent, est si proche du rivage, que leurs eaux ne sçauroient grossir dans un si court trajet, il est vrai que la riviere de Darien est fort grande; mais sa profondeur à l'entrée ne répond pas à l'étenduë de son embouchure, quoi qu'il y ait assez de fonds au-delà. D'ici à Chagre, tout le long de la côte, ce ne sont à peu prés que des ruisseaux, & la riviere de la Conception, qui sort vis-à-vis de l'isle de la Sonde une des Samballos, ne merite pas un meilleur titre. Celle de Chagre, qui prend sa source au Sud-Est de l'isthme, & court une longue étenduë de la cote qui va en serpentant, est assez considerable. En un mot, cette partie du Nord est trés-bien arrosée, sur tout par des fontaines & de petits ruisseaux qui coulent des montagnes voisines.

Le terroir sur cette côte du Nord n'est pas également fertile, ni uniforme: on peut dire en general qu'il est bon, & plein de hauteurs: mais proche de la mer il y a quelques marais, dont les plus grands n'ont guére plus d'un demi-mile de large.

Depuis la Baye de Caret, qui est le seul Havre, qu'on trouve dans la riviere de Darien, jusqu'au promontoire voisin de l'isle d'or, le rivage de l'isthme est assez fertile & couvert de sable en quelques endroits; mais il y en a d'autres pleins de Mangles, & si marécageux, qu'on ne sçauroit y aller sans se mettre dans la bourbe jusques à la ceinture. Le rivage de cette côte s'éleve bientôt en colines; & la chaîne principale

n'eſt qu'à 5 ou 6 miles de diſtance. Je n'ai jamais été à la Baye de Caret ; mais j'ai ouï dire qu'il y a deux ou trois petits ruiſſeaux d'eau douce qui s'y rendent. C'eſt une petite Baye, & deux petites iſles qu'il y a devant, ſervent à y former un aſſez bon Havre : le fonds y eſt d'un ſable pur, ſans aucun rocher. Ces iſles ſont aſſez hautes & garnies de quantité d'arbres.

A l'Oüeſt du Cap, & à l'entrée de la riviere de Darien, il y a une autre jolie Baye ſablonneuſe, qui renferme dans ſon baſſin une petite iſle, baſſe, pleine de marais, entourée de bancs, & où le fond eſt ſi vaſard, qu'on n'y ſçauroit moüiller. Le rivage de l'iſthme tout-auprés de cette Baye & au-delà, eſt marécageux & couvert de mangles ; mais au bout de trois ou quatre miles, le terrain ſe leve peu-à-peu juſques à la chaîne principale. Quoi que le baſſin de cette Baye ſoit ſi mauvais, il y a beaucoup d'eau à ſon entrée ; le fond y eſt d'un ſable dur & l'encrage excellent, & trois iſles qui occupent l'ouverture, rendent le Havre merveilleux. La plus Orientale des trois eſt la petite iſle d'Or, où il y a un beau canal bien profond entr'elle & la haute mer. On n'y voit que des rochers eſcarpez tout-autour, ce qui lui ſert d'une fortification naturelle, & il n'y a qu'un ſeul endroit par où l'on y puiſſe aborder, qui eſt une petite Baye ſabloneuſe au Sud, vers le Havre, d'où le terrein s'éleve inſenſiblement. Elle eſt d'une hauteur médiocre & couverte de petits arbres ou de buiſſons. Le terroir oppoſé de l'iſthme, au Sud-Eſt, paroît très fertile, de couleur noirâtre, mê-

lé de ſable, & aſſez uni durant 4. ou 5. miles, juſqu'à ce qu'on vienne au pié des montagnes. Ce fut ici où nous abordâmes, lors que j'allai dans la mer du Sud avec le Capitaine Sharp: Je fus auſſi ſur l'iſle d'or & je reſtai dans le Havre une quainzaine de jours. Prés de la pointe Orientale de la Baye, qui n'eſt pas à plus d'une demi-mile de l'iſle d'or, il y a un petit ruiſſeau de trés-bonne eau douce.

La plus grande de ces trois iſles, qui font face à la Baye, eſt à l'Oüeſt de l'iſle d'or; elle eſt baſſe, marécageuſe, & ſi couverte de mangles, qu'on a de la peine à y aborder; auſſi aucun de nous ne s'aviſa d'y mettre pié à terre. Elle eſt fort prés d'une des pointes de l'iſthme dont le terroir n'eſt pas meilleur, pendant un mile ou deux de diſtance vers l'Oüeſt: celui qu'on voit de l'autre côté eſt à-peu-prés de la même nature juſques au cul de la Baye. Cette iſle n'eſt ſéparée de l'iſthme qu'en haute marée, & alors même les vaiſſeaux ne ſauroient paſſer entre-deux.

L'iſle des Pins eſt une petite iſle, ſituée au Nord des deux, qui forment avec elle une eſpece de triangle. Son terrein eſt fort remarquable quand on vient de la haute mer, & il paroit diviſé en deux montagnes. Elle eſt couverte de grands arbres, qui ſont propres à toute ſorte d'uſage, & y a un joli petit ruiſſeau d'eau douce. L'on ne voit que des rochers à ſon Nord, de même qu'à l'endroit oppoſé de l'iſthme. On peut aborder au Sud de cette iſle dans une Baye ſablonneuſe, qui eſt admirable & renfermée entre deux pointes, qui font une

demi-lune. L'ancrage y eſt d'ailleurs très-bon. L'on peut ſingler auſſi tout autour de cette iſle ; mais pour aller au Havre de l'iſle d'Or, il faut entrer par le bout Oriental des iſles d'Or, entre ce côté & la haute mer ; car il n'y a pas moien de paſſer entre celle-ci & la grande iſle baſſe.

Depuis ces iſles, & la pointe baſſe, & marécageuſe qui leur eſt oppoſée, la côte s'étend au Nord-Oüeſt juſques à la pointe de Samballas. Durant les trois premieres lieuës elle eſt bordée de briſans, dont les uns ſont cachez ſous l'eau ; & les autres paroiſſent au-deſſus ; mais une chaloupe n'y ſauroit aborder. Ces roches diſperſées çà & là, ne ſont pas d'une égale étenduë par tout ; il y en a qui vont juſques à un mile du rivage, & d'autres juſques à deux. Au Nord-Oüeſt de ces rochers, il y a une petite Baye ſablonneuſe, fort jolie, où le mouillage eſt bon, & où l'on peut aborder commodément, à ce que diſent les Armateurs. Ces baſſes d'un côté, & quelques-unes des Samballos, dont la chaîne commence ici, de l'autre, la mettent à l'abri des houles de la mer, & en font un Havre ſi merveilleux, que nos Armateurs qui le frequentent beaucoup, de même que les autres Bayes du voiſinage, l'appellent le Havre déſiré.

Les Samballos s'étendent juſques à la pointe de Samballas ; il y en a un nombre infini qui ſe ſuivent en ligne directe, & d'autres ſont ſur les côtez, à des diſtances fort inégales du rivage & entr'elles ; quelques unes à un mile, d'autres à deux, ou à deux & demi. Leur vûë, jointe aux mon-

tagnes & aux grandes forêts qu'on voit sur la côte, quand on vient de la mer, fait une perspective charmante. Il y a trop de ces isles, pour les pouvoir representer toutes dans une Carte, outre qu'il y en a quelques-unes de fort petites. Elles semblent separées en divers amas, & l'on y trouve en general de bons canaux pour aller de l'une à l'autre. La mer qui est entre cette chaine & l'isthme est aussi navigable d'un bout à l'autre ; le mouillage y est bon par tout, dans un fond de sable dur, & l'on peut aborder sans peine aux isles, & à la côte. Quel vent qui souffle, un nombre considérable de vaisseaux peuvent toûjours trouver des endroits propres à mouiller dans la partie intérieure de l'une ou l'autre de ces petites isles ; aussi étoit-ce le rendez-vous le plus ordinaire des Armateurs ; sur tout l'isle de la Sonde, ou celle de Springer, s'ils faisoient quelque sejour sur la côte ; parce qu'il y a un fort bon abri pour caréner, & que l'on y trouve en creusant, de l'eau douce, qui manque à la plûpart des autres. Le terrain de presque toutes les Samballos est plat, bas, sablonneux & couvert de plusieurs sortes d'arbres : L'on y voit, par exemple, des Mammées, des Sapadillos, des Manchineels, &c. Outre le poisson à coquille, elles fournissent de quoi rafraichir les Armateurs. Les plus voisines de la haute mer sont couvertes de rochers de ce côté-là, & on les appelle pour cet effet les isles des brisans ; quoi qu'elles soient sablonneuses de l'autre côté, de même que les isles qui sont près du rivage. Il y a, qui plus est, une chaine de ces brisans, sepa-

sez du corps des isles, qui s'avancent vers la mer autour d'un demi-mile & s'étendent jusques à l'isle de la Sonde, si ce n'est pas même plus loin.

Le canal qui court entre les Samballos & l'isthme, est de deux, trois & quatre miles de large; & la côte de l'isthme est composée en partie de Bayes sablonneuses, & en partie d'un terrain couvert de mangles, jusques à la pointe Samballas. Les montagnes sont à peu-prés à 6 ou 7 miles de distance du bord; mais vers la riviere de la Conception, qui sort à un mile ou deux à l'Est de l'isle de la Sonde. La chaine principale en est un peu plus éloignée, il y a quantité de petits ruisseaux qui tombent dans la mer de l'un & l'autre côté de cette riviere; & dont quelques-uns se rendent dans les Bayes sablonneuses, & les autres dans le terrain couvert de mangles. Ceux-ci deviennent somaches à cause de l'eau salée qui forme ces marécages; mais les autres conservent la douceur de leurs eaux. Quoi qu'il y ait beaucoup de rivieres sur cet endroit de la côte, il n'y en a point d'assez profondes pour admettre aucun navire; on n'y peut aller qu'en canot, non pas même sur la riviere de la Conception; mais le mouillage est si bon dans le canal, qu'on n'a pas besoin d'aucun autre port. Je l'ai presque parcouru de tous côtez, & j'ai mis pié à terre sur plusieurs des isles, où il est aisé d'aborder en tout temps. Il est vrai que les houles qui viennent briser contre l'isthme, sont si grosses, lors que le vent de mer souffle, sur tout aux endroits où il y a un canal entre les isles, qu'on

n'eſt pas trop en ſeureté dans un canot : J'y ai été renverſé deux fois moi-même ſur des rivieres : l'une en allant à terre & l'autre vers la mer. Le terrain de ce quartier, à quelque diſtance de la côte, eſt agréable à voir, il s'éleve inſenſiblement juſques à la chaine principale, & ce n'eſt qu'une forêt continuelle de beaux arbres de haute futaye.

La pointe Sambalas eſt un rocher aſſez long & bas, qui eſt ſi environné de briſans à une mile de diſtance en mer, qu'il eſt dangereux d'en approcher. D'ici juſques à Portobel, la côte s'étend à l'Oüeſt, & un peu au Nord. A trois lieuës ou environ à l'Oüeſt de cette pointe on trouve le Port Scrivan. La côte entre-deux eſt toute pleine de rochers, & l'intérieur du païs eſt couvert de forêts épaiſſes.

Le port Scriyan eſt bon, lors qu'on y eſt une fois à l'ancre, mais l'entrée, qui a moins de cent cinquante pas de large, eſt ſi bordée de rochers de part & d'autre, ſur tout à l'Eſt, qu'il eſt dangereux d'y paſſer. Il ſemble même qu'il n'y ait pas du fond pour recevoir les vaiſſeaux de quelque groſſeur, puiſqu'on n'y trouve preſque par tout que huit ou neuf piez d'eau. L'interieur du port penetre aſſez avant dans le païs, & l'ancrage eſt merveilleux vers le cû de ſac, où il y a un fond de ſable. Le terroir qui eſt vis-à-vis, paroît fertile, & l'on y trouve de bonne eau douce. On peut auſſi aborder facilement à l'Eſt & au Sud, où le terrain eſt bas & ferme l'eſpace de deux ou trois miles, mais à l'Oüeſt il y a un marécage couvert de mangles rouges. Ce fut à cet endroit, tout incommode qu'il eſt,

que le Capitaine Coxon, la Sonde, & leurs autres camarades aborderent en l'année 1679 pour aller prendre Portobel. Leur marche fut ainsi fort longue & fort penible, mais ils aimerent mieux s'exposer à cette fatigue, que d'aborder à Bastimentos, ou à quelque autre lieu plus prés de la ville, afin de n'être pas découvert par les sentinelles que les Espagnols tiennent toûjours dans leur voisinage, & de les surprendre plus facilement. En effet, on ne les apperçût qu'à une lieuë de Portobel, aprés qu'ils eurent marché cinq ou six jours dans le païs. Les Espagnols ne font aucun usage de ce port Scrivan, & à moins qu'un Armateur, ou quelque petit vaisseau, qui s'est écarté de sa route, n'y entre par hasard, il se passe bien des années, sans qu'aucun navire y touche.

Du port Scrivan jusques à l'endroit où la ville de Nombre de Dios étoit autrefois située, il y a 7 ou 8. lieuës de chemin à l'Oüest. Le terrain qui est enfermé dans cet espace est fort inégal, entremêlé de petites montagnes qui sont escarpées du côté de la mer, & de valées, que de méchantes petites rivieres arrosent. Ces montagnes ne sont que de roc tout pur, & ne portent que de petits arbrisseaux; à l'égard des valées, il y en quelques-unes, dont le terroir est bon, & d'autres marécageuses, où l'on ne voit que des mangles. La chaine principale paroît ici assez éloignée de la mer; & les Armateurs, dont je viens de parler, ne la découvrirent point du rivage, lors qu'ils marchoient vers Portobel. La ville de Nombre de Dios étoit bâtie au fond d'une Baye, tout-auprés de la mer, dans un

un lieu, qui eſt à preſent ſi rempli d'une eſpece de canes ſauvages, qui reſſemblent beaucoup à celles, dont nos pêcheurs à la ligne ſe ſervent en Angleterre, qu'il n'y a plus de traces d'aucune maiſon. Cette ſituation ne paroît pas avoir été fort avantageuſe, puis que la Baye eſt toute ouverte à la mer, & qu'il n'y a preſque point d'abri pour les vaiſſeaux. C'eſt auſſi la raiſon, à ce qu'on dit, qui obligea les Eſpagnols à l'abandonner; & peut-être que l'intemperie de l'air, qui eſt fort mal ſain dans ce païs bas & marécageux, en fut un autre. Cependant il y a un petit ruiſſeau d'eau douce qui coule à l'Eſt de cette place. L'embouchure du Havre eſt fort large; & quoi qu'il y ait deux ou trois petites iſles ou rochers, qui le couvrent, on n'y étoit pas trop en ſeureté. Ainſi les Eſpagnols firent très-bien d'abandonner ce poſte, pour s'aller établir à Portobel, où le Havre eſt merveilleux & facile à défendre, quoi que l'air y ſoit auſſi mauvais.

A un mile ou deux à l'Oüeſt de ces petites iſles, qui ſont à l'embouchure de la Baye de Nombre de Dios, & à un demi-mile ou plus du rivage, on voit les iſles nommées Baſtimentos, dont l'une s'éleve en pointe, la plûpart des autres ſont d'une bonne hauteur, & toutes en general ſont couvertes de bois. Il y a une ſource de trés-bonne eau ſur une de ces iſles, dont une partie conſiſte en une Baye ſablonneuſe, où il eſt facile d'aborder & l'ancrage y eſt bon. Je fus à terre ſur celle-ci, & nous louvoyâmes entre les autres, qui forment toutes enſemble un excellent

port jusques à l'isthme. Le fonds y est de bonne tenuë, & l'on y peut passer commodément avec le vent de Mer entre la plus Orientale de toutes & celle qui lui est opposée, & en sortir par le même chemin avec le vent de terre : D'ailleurs, c'est ici le passage principal. Un peu plus à l'Oüest, avant que d'arriver à Portobel, il y a deux petites isles plates, sans eau & sans forests. Elles sont assez prés l'une de l'autre & je descendis sur l'une des deux. Leur terrain est sablonneux, & du côté de la mer elles sont environnées de batture; elles sont si prés de l'Isthme; qu'il n'y a qu'un canal fort étroit qui les en separe, & où les vaisseaux ne sauroient aller.

Aprés avoir passé une chaine de brisans qui s'étendent vers Bastimentos depuis la baye de Nombre de Dios, le rivage de l'Isthme ne consiste presque par tout qu'en bayes sablonneuses. Au-delà de Bastimentos, & jusques à Portobel, la côte est en general pleine de rochers. Dans l'interieur du païs l'on ne voit que de hautes montagnes escarpées, dont le terroir est pourtant bon, & où il y a de grandes forêts, excepté dans les endroits que les Indiens Espagnols, tributaires de Portobel, où ils vont à l'Eglise, ont défriché pour y faire des plantations. Ce sont ici les premieres qu'on trouve sur cette côte sous le gouvernement Espagnol, & l'on ne voit ensuite jusques à Portobel & même au-delà, que des maisons seules dispersées d'un côté & d'autre, ou de petits villages. L'on tient d'ailleurs quelques sentinelles vers la mer pour la sureté de la Ville. Dans tout le reste du Nord de

l'Iſthme, que j'ai décrit juſques ici, les Eſpagnols n'avoient ni autorité ſur les Indiens ni commerce avec eux lors que j'y étois, quoi que les derniers habitaſſent par tout le continent ; mais une perſonne m'a dit depuis, que les Eſpagnols les ont gagnez par la douceur.

Portobel eſt un Havre vaſte & fort commode, l'abri & le mouillage y ſont merveilleux, & l'embouchure en eſt étroite. Les Galions d'Eſpagne y chargent les treſors du Perou, qu'on y conduit de Panama par terre. Il y a un bon Fort ſur la droite, & une Plate-forme à la gauche, qui en deffendent l'entrée. La ville eſt ſituée au fond du Havre en maniere de croiſſant, ſur le milieu duquel & tout auprés de la mer il y a un autre petit Fort aſſez bas, qui eſt environné de maiſons du côté de la place. A ſon Oüeſt & à cent cinquante pas ou environ du rivage, l'on en voit un autre aſſez grand & bien conſtruit ſur une petite éminence ; mais il eſt commandé par une montagne voiſine, dont le Chevalier Henri Morgan ſe ſervit pour le prendre. Il y peut avoir dans tous ces Forts 2 ou 300 ſoldats Eſpagnols en garniſon. La ville eſt étroite & longue : il y a deux ruës principales, outre celles qui croiſent, avec une petite place d'armes au milieu, qui eſt environnée d'aſſez jolies maiſons. Les autres ne ſont pas laides, non plus que les Egliſes, & tous ces bâtimens ſont faits à la maniere d'Eſpagne. Il n'y a ni murailles ni ouvrages de dehors à cette ville, & l'on trouve à l'Eſt le grand chemin qui conduit à Panama, avec une longue écurie, qui s'étend

au Nord & au Sud de Portobel, dont elle n'eſt pas ſeparée. D'ailleurs, le paſſage le plus court ſeroit au Sud de la ville, mais les montagnes qu'il y a de ce côté là, s'y oppoſent, & font un obſtacle inſurmontable. Quoi qu'il en ſoit, cette écurie eſt deſtinée pour les mules du Roi qui vont d'ici à Panama. La maiſon du Gouverneur eſt tout-auprès du grand-Fort, ſur la même éminence, & à l'Oüeſt de la Ville. Entre la place d'armes & cette maiſon, il y a un petit ruiſſeau, ſur lequel on a bâti un pont; & à l'Eſt, proche de l'écurie, il y en a un autre d'eau douce. J'ai déja dit que l'air y eſt mauvais. Auſſi le terrain y eſt-il bas & marécageux à l'Eſt, & lors que la mer ſe retire, on voit ſur le rivage une bourbe noire & puante, qui ne peut qu'exhaler de pernicieuſes vapeurs dans un climat auſſi chaud que celui-ci. Au Sud & au Nord le terrain s'éleve inſenſiblement juſques au ſommet des montagnes, qui ſont en partie couvertes de bois, & en partie de ſavanes, mais il n'y a pas beaucoup d'arbres fruitiers, ni de plantations près de la ville. J'ai eu cette relation de divers Armateurs qui revenoient de Portobel, où je n'ai pas été moi-même.

Pour la côte qui eſt plus avant à l'Oüeſt, juſques à l'embouchure de la riviere de Chagre, je ne l'ai vûë qu'en mer: ainſi je n'en puis dire autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il y a des montagnes en certains endroits, & qu'en d'autres elle eſt fort marécageuſe. D'ailleurs diverſes perſonnes m'ont dit qu'il n'y a point de communication entre Portobel & l'embouchure de cette riviere.

Quoi qu'il en soit, je fus encore plus à l'Oüest, avant que de traverser l'Isthme avec le Capitaine Sharph : nous rangeâmes la côte fort loin & nous carenâmes à Bocca Toro ; & à Bocca Drago : mais ceci est hors des bornes que je me suis prescrites.

Après avoir donc examiné la côte Septentrionale de l'isthme, je ne tracerai qu'un leger crayon de celle du Sud ; parce que Mr Dampier en a déja fait quelque description dans son *Voyage autour du monde.*

Je commence par la pointe Garachina, située à l'Oüest de la riviere de Sambo, & qui est assez haute ; mais au delà, vers la riviere, le terrain est bas, marécageux & couvert de mangles, de même, que toutes les autres pointes jusques au Cap Saint Lorenzo.

Je n'ai pas vû la riviere de Sambo, mais on dit qu'elle est assez grande. Son embouchure s'étend vers le Nord, & la côte tourne ensuite au Nord-Est jusques au Golfe de S. Michel. Ce Golfe est produit par le dégorgement de plusieurs rivieres, dont les principales sont celles de S. Marie, & de Congo ; quoi qu'il y en ait d'autres fort considerables. L'on en voit une au Sud de S. Marie, qu'on nomme la riviere d'Or, où l'on trouve quantité de poudre de ce riche metal ; & où les Espagnols de Panama & de S. Marie envoyent leurs esclaves pour l'amasser.

La riviere qui vient après celle d'Or est la riviere de S. Marie, qu'on appelle ainsi du nom de la Ville, située sur le côté Meridional de ce Fleuve. Nous vinmes tout le long de cette riviere, lors que nous

entrâmes pour la premiere fois dans les mers du Sud avec le Capitaine Sharp, & nous la parcourumes depuis la Baye, qui eſt auprès de l'iſle d'Or, où il n'y avoit que 200 Soldats Eſpagnols en garniſon; mais cette place n'étoit pas extrémement forte, puis qu'il n'y avoit point de murailles; & le Fort même n'étoit deffendu que par des paliſſades. C'eſt une Ville que les Eſpagnols de Panama ont nouvellement bâtie, pour y tenir garniſon & leurs magaſins, & ſervir de quartiers de rafraichiſſement aux Eſclaves qu'ils font travailler à la riviere d'Or. Le païs eſt bas & couvert de forêts dans tout le voiſinage; & l'air y eſt trés-mal-ſain; ce qui peut venir de la vaſe puante des rivieres. Mais le petit village de Scuchadero, ſitué ſur le côté droit de la riviere de S. Marie, tout-auprés de ſon embouchure, eſt bâti ſur une éminence, vis-à-vis du Golfe de S. Michel, & il reçoit les briſes de la mer: de ſorte que l'air y eſt aſſez bon, & qu'il ſert à rafraîchir ceux qui travaillent aux mines. Il y a d'ailleurs un petit ruiſſeau de trés-bonne eau douce au lieu que celle des rivieres eſt ſomache bien avant dans le païs.

La riviere de Congo ſe décharge dans le Cap S. Lorenzo, qui eſt au Nord de ce Golfe; & cette riviere eſt formée de quantité de petits ruiſſeaux, qui tombent des montagnes voiſines & ſe joignent enſemble. Son embouchure eſt bourbeuſe, & il n'y a preſque point d'eau en baſſe marée qu'au milieu de ſon lit; de ſorte que les vaiſſeaux n'y ſauroient mouiller. Mais plus avant, elle

eſt aſſez profonde, & ſi les vaiſſeaux y entroient en pleine marée, ils y pourroient trouver un fort bon Havre. Le Golfe renferme pluſieurs iſles, & l'ancrage y eſt bon en differens endroits dans un fond vaſart. Ces iſles, ſur tout celles qui ſont vers l'embouchure, en rendent l'abri merveilleux; & le Golfe eſt aſſez vaſte pour contenir grand nombre de vaiſſeaux. On ne voit de toutes parts ſur les côtez que des mangles, qui croiſſent dans un terrain humide, & marécageux.

Au Nord de ce Golfe il y a une petite crique, où nous abordâmes à nôtre retour de ces mers; & l'eſpace qui eſt entre-deux eſt en partie couvert de mangles & en partie de bayes ſablonneuſes. Depuis cet endroit, le rivage s'étend plus loin au Nord, mais il ſe recourbe enſuite tout doucement à l'Oüeſt. Le mélange du terrain eſt ici à peu-prés le même que celui dont je viens de parler, juſques à la riviere de Cheapo: & il y a des bancs de ſable en pluſieurs endroits, qui s'avançent un mile ou un demi mile en mer. L'on voit auſſi paroître de petites montagnes à cinq ou ſix miles du rivage, & tout le païs eſt couvert de forêts. Il n'y a qu'une ſeule riviere un peu conſiderable entre Congo & Cheapo, quoi qu'il y ait pluſieurs criques: mais dans la belle ſaiſon, l'on ne trouve point d'eau douce ſur cette côte, du moins que je ſçache: Du reſte, il n'en manque pas dans la ſaiſon pluvieuſe, & s'il n'en couloit pas des montagnes pour former des Etangs, les arbres ſeuls en fourniroient aſſez.

Cheapo eſt une grande riviere, dont l'en-

trée n'eſt pas bonne à cauſe des bancs de ſable. Elle prend ſon cours du voiſinage de la mer du Nord, & le continuë bien loin vers l'Eſt Le païs change en quelque maniere de face autour de cette riviere, puis que s'il y a des forêts à l'Eſt, on voit des Savanes à l'Oüeſt. La ville de Cheapo eſt ſur ce dernier côté, à quelque diſtance de la mer; mais elle eſt petite & fort peu conſiderable. D'ailleurs, on peut dire qu'elle ne ſubſiſte que par le moyen de ſes pâturages où l'on nourrit du gros bétail.

Ces Savanes au reſte ne ſont pas unies par tout, il y a de petites montagnes & des valées avec d'agreables forêts; & c'eſt de quelqu'une de ces montagnes, que la riviere de Chagre, qui ſe dégorge dans la mer du Nord, prend ſa ſource. Elle court d'ici à l'Oüeſt; & Venta de Cruzes, petit village rempli d'Hôtelleries & de magaſins eſt ſitué ſur ſon bord meridional, aſſez prés de Panama, d'où l'on y tranſporte les marchandiſes ſur des mules, pour y être embarquées ſur la riviere de Chagre dans des Canots & des Pirogues; mais les lingots ſont voiturez par terre juſques à Portobel. Le païs de ce côté eſt auſſi entremêlé de ſavanes, de bois, & de groſſes montagnes de peu d'étenduë, ſur tout vers Panama.

Entre la riviere de Cheapo & Panama, plus à l'Oüeſt, il y a trois rivieres, qui ne ſont pas de grande conſequence, & qu'on voit de la mer. La côte eſt baſſe & unie, ſeche preſque par tout, & couverte en quelques endroits près du rivage de petits buiſſons. L'ancienne Panama qui étoit autrefois une grande ville, étoit ſituée ſur la

plus Occidentale de ces rivieres ; mais il n'en reſte plus rien aujourd'hui que le débris & quelques maiſons habitées par de pauvres gens. Le port n'en étoit pas bon ; auſſi les Eſpagnols, qui penſoient à l'abandonner avant que le Chevalier Henri Morgan la brûlât, ne balancerent plus après cet incendie, & au lieu de la relever, ils en bâtirent un autre à l'Oüeſt. La riviere de l'ancienne Panama, qui peut recevoir de petites barques coule entre-deux, mais plus près de la nouvelle que de l'ancienne Ville.

Le principal avantage dont la nouvelle Panama jouït au deſſus de l'ancienne, conſiſte en ſa rade, qui eſt auſſi bonne qu'un Havre pour de petits vaiſſeaux. Elle en eſt redevable aux trois iſles de Perica, qui la couvrent & qui ſe ſuivent dans une ligne parallelle au rivage. L'on peut mouiller ſurement à une bonne diſtance de la ville ; comme font la plûpart des vaiſſeaux, parce qu'entre cette place & la rade, il y a un banc ou une langue de terre, qui les empêche d'en approcher ; & les oblige de ſe tenir plus près de Perica ; mais auſſi la ville n'en eſt-elle pas ſi bien la maîtreſſe. Panama eſt bâtie ſur un terrain uni, & revêtuë de hautes murailles, ſur tout du côté de la mer. Elle n'a d'autre Fort que ſes murailles ; qui ſont baignées à chaque flux, & dont la violence des vagues emporte quelquefois de bons morceaux. Les Egliſes & les grandes maiſons qui dominent ſur les autres en rendent la vûë fort agreable en mer. Tous ces édifices paroiſſent blancs, de même que les murailles, qui ſont bâties de

pierre ; & les toits ſemblent rouges, parce ſans doute qu'ils ſont couverts de tuiles, dont les Eſpagnols ſe ſervent beaucoup dans toutes les Indes Occidentales. La ville eſt environnée de ſavanes, de colines, dont la pente eſt douce, & de bois taillis ; ce qui ne contribuë pas peu à relever la beauté de la perſpective. L'on y voit d'ailleurs quelques fermes diſperſees çà & là, où l'on nourrit du bétail, c'eſt-à-dire, des Bœufs, des Chevaux & des Mules. Cette ville eſt le rendez-vous general de tout ce quartier de la mer du Sud ; & l'on y reçoit les treſors qui viennent de Lima & des autres endroits du Perou : elle fait auſſi quelque negoce vers le Mexique ; mais cela ne s'étend gueres au delà du Golfe de Nicaragua. Le Roi d'Eſpagne y tient un Preſident, qui agit de concert avec ſon Conſeil ; & le Gouverneur de Portobel eſt ſous lui. Sa Juriſdiction renferme Nata, Lavelia, Leon, Realeja, &c. juſqu'à ce qu'on arrive au Gouvernement de Guatimala ; & il commande vers l'Eſt à toute cette partie de l'iſthme, ſur l'une & l'autre mer, qui a ſubi le joug des Eſpagnols. Cette place, quoi que ſituée dans un bon païs, eſt fort mal-ſaine ; mais peut-être que ce n'eſt qu'à l'égard de ceux qui ſont accoutumez à l'air pur & ſec de Lima de Truxilo, & des autres quartiers du Perou ; du moins ils tombent malades preſqu'auſſi-tôt qu'ils arrivent ici, & ils ſont obligez de ſe faire couper les cheveux. Cependant, l'air y eſt beaucoup meilleur qu'à Portobel.

A une lieuë ou environ à l'Oueſt de Panama, l'on trouve une riviere, qui eſt ap-

pellée par quelques-uns Rio grande. Il y a un bas fond à son entrée ; mais elle est si rapide, que les vaisseaux n'y sauroient aller. On voit des fermes & des plantations de sucre sur son bord Occidental ; mais comme le rivage s'étend ici de nouveau vers le Sud, je ne pousserai pas plus loin ma description de la côte Meridionale de l'isthme.

Le rivage entre la pointe Garachina, & cette riviere, jusques à Punta-mala, fait la plus grande partie d'un demi-cercle fort regulier, & l'on appelle cet enclos la baye de Panama. Elle renferme quantité d'isles aussi jolies que l'on en puisse trouver aucune autre part, telles sont les isles du Roi, ou des Perles; Pacheque, Chepelio, Perica, &c. & le mouillage y est bon en divers endroits. Mais Mr Dampier a donné un détail si exact de tout ceci dans le VII. Chap. de son *Voyage autour du monde*, que je ne m'y arrêterai pas plus long-temps. Tout ce que j'en peux dire en peu de mots, c'est que la baye est magnifique, & que si d'un côté l'abri & l'ancrage y sont merveilleux, de l'autre, les isles fournissent quantité de bois, d'eau, de fruits, de volaille, & de cochons, pour servir aux besoins des Navires qui abordent ici.

Dans l'interieur du païs le terroir est fort bon presque par tout, & de couleur noire. Depuis le Golfe de S. Michel, jusques à la chaine des montagnes qui sont à la hauteur de la baye de Caret, on ne trouve que des vallées, que les rivieres, qui tombent dans ce Golfe, arrosent de tous côtez : mais vers le bord du Golfe, le terrain est si rompu

& inondé qu'il eſt preſqu'impoſſible de marcher le long du rivage. A l'Oüeſt de la riviere de Congo, le païs eſt plus ſec & montagneux, entremêlé de valons fertiles juſqu'à ce qu'on ait paſſé la riviere de Cheapo ; & ce n'eſt pour ainſi dire, qu'une forêt continuée. Les ſavanes commencent ici, avec cette agreable varieté de bois & de petites montagnes, qui ſont fertiles par tout juſques-à leur ſommet, quoi qu'elles produiſent davantage vers le bas. La croupe même de celles qui forment la principale chaine, eſt couverte de très-beaux arbres. Mais les montagnes d'où la riviere d'Or découle, prés de S. Marie, ſont plus ſteriles vers le ſommet, & ne portent que de petits buiſſons diſperſez çà & là. En un mot, le terroir de ce quartier eſt ſi bon, que la Jamaïque ne produit rien, ſi je ne me trompe, qui ne pût venir ici avec beaucoup de ſuccez.

Les bois qu'on trouve dans l'interieur du païs ſur le ſommet ou les pentes des montagnes, ne ſont pas de la même nature que ceux qu'on voit proche de la mer. Les premiers ſont de grandes forêts de haute-futaye, ou de jolis bocages pleins de très-beaux arbres de diverſes ſortes, avec peu ou point de bois taillis : & les arbres y croiſſent à une telle diſtance les uns des autres, qu'un cheval y pourroit galoper entre-deux un bon eſpace de chemin, & les éviter facilement. Les têtes de ces arbres ſont pour la plûpart fort groſſes, & je m'imagine que leur ombre & les feuilles qui en tombent, empêchent que rien vienne au deſſous, quoique le terroir ſoit exquis ; du moins dans les ſavanes ou dans les endroits

que l'on cultive pour y faire des plantations ; il y naît une infinité de plantes & de vegetaux. Mais sur le rivage de la mer, où le terrain est presque par tout marécageux & inondé, sur tout vers l'embouchure des rivieres, les arbres y sont petits & raboteux, tels que sont les mangles, & il y croît des ronces, des épines, des cannes creuses, &c. Ils n'y sont point disposez en échiquier comme dans les bocages & ils sont si serrez les uns auprés des autres, qu'il est bien dificile de passer à travers.

La temperature de l'air est ici la même à peu près que dans les autres lieux de la Zone torride, qui se trouvent à cette latitude, quoi que l'humidité l'emporte de beaucoup. La saison pluvieuse commence dans les mois d'Avril ou de May, & les pluies sont très-violentes durant les mois de Juin, Juillet & Août. Mais en ce temps-là même si le Soleil vient à percer un nuage, il fait une chaleur étouffante, parce qu'alors les brises qui servent à rafraîchir l'air, ne soufflent pas d'ordinaire. Vers le mois de Septembre, les pluies commencent à diminuer : mais elles ne finissent gueres qu'en Novembre ou Decembre, & quelquefois même en Janvier ; de sorte que ce païs est fort humide, & que les pluies durent huit ou neuf mois de l'année. Elles viennent à peu prés comme nos ondées du mois d'Avril, & il n'y en a d'abord qu'une dans un jour. Ensuite, cela va jusques à deux ou trois par jour, & enfin à une toutes les heures. Ces ondées sont le plus souvent accompagnées d'éclairs & de furieux coups de tonnerre, & l'air est infecté d'une odeur de

soulphre, capable d'ôter la respiration, sur tout au milieu des bois. Aprés ce temps variable, il y a de grosses pluies cinq ou six semaines de suite, qui durent quelquefois nuit & jour, sans tonnerre ni éclairs. Mais au plus fort de cette saison pluvieuse, l'on voit de beaux jours qui ne sont interrompus que par quelques tourbillons, ou des ondées accompagnées de tonnerres. Celles-ci causent d'ordinaire un gros vent qui rafraichit l'air, & qui secouë si bien les arbres de cette vaste forêt, que l'eau qui en degoute, est aussi incommode que la pluie même. Lors que l'ondée a passé, vous entendez durant un long espace de chemin les grenoüilles & les crapaux qui coassent, les moucherons qui bourdonnent, les serpens qui siffent, & le bruit confus & desagreable de plusieurs autres creatures, dont quelques-unes barbotent comme les Oyes. Les moucherons infectent sur tout les endroits bas & marécageux, où il y a des mangles, tout auprés des rivieres ou de la mer: Cependant ce païs n'en est pas si tourmenté qu'en divers climats chauds. Les pluies qui tombent sur les arbres, causent un bruit sourd, & leurs inondations les entraînent souvent, comme je l'ai remarqué dans la relation du Voyage que je fis par terre. Il y a même de ces arbres, qui renversez les uns sur les autres forment une digue & bouchent le passage des rivieres, jusqu'à ce qu'une autre ravine les écarte & les remette à flot. Quelquefois aussi, les torrens inondent de grandes pleines, qui paroissent alors comme des lacs. Le tems

le plus frais de l'année eſt ici vers nôtre Noël, lors que la belle ſaiſon commence à venir.

CHAPITRE III.

Des Arbres, des Fruits, &c. que l'on trouve dans l'Iſthme de l'Amerique.

IL y a dans ce païs une infinité d'arbres qui nous ſont inconnus en Europe, tant à l'égard des arbres fruitiers que des autres.

Le Cotonnier eſt le plus gros de tous, & l'on en trouve quantité dans la plûpart des endroits de l'Iſthme; mais je ne ſache pas d'en avoir vû ſur les Samballos, ou ſur aucune autre des Iſles voiſines. Cet arbre porte un fruit de la groſſeur d'une Noix muſcade, plein d'une laine courte qui en ſort quand il eſt mûr, & dont on ne fait pas grand cas. Le principal uſage auquel on deſtine les Cotonniers, c'eſt d'en faire des canots & des pirogues; celles-ci different des autres, à peu prés comme nos petites Berges different des Bachots. Les Indiens les creuſent par le moyen du feu, mais les Eſpagnols les taillent avec le ciſeau d'ailleurs, le bois eſt plus tendre que celui du Saule, & il eſt facile à être mis en œuvre.

Les Cedres de ce païs ſont d'une hauteur & d'une groſſeur conſiderable, il y en a de trés-beaux ſur le continent; mais je ne me ſouviens pas d'en avoir vû dans les Iſles. Ils croiſſent vers l'une & l'autre des côtes maritimes: ſur tout vers celle du Nord.

Le bois en eſt fort rouge, odoriferent & d'une jolie contexture. Mais on n'en fait pas un meilleur uſage que des Cotonniers; & ils ne ſervent que pour des canots ou des pirogues. Lors même que les Indiens veulent faire un canot, il y a tant de Cédres, qu'ils ne ſe donnent pas la peine d'en aller chercher un, pour ſi beau qu'il ſoit, à cent pas de la riviere, où ils ont deſſein de le lancer, parce qu'ils en trouvent aſſez ſur ſon bord.

Il y a ſur le continent pluſieurs ſortes de Palmiers, entre leſquels on peut ranger le Macaw, qui croît en abondance dans les endroits humides & marécageux. Il ne me ſouvient pourtant pas d'en avoir vû aucune autre part qu'au Sud de l'Iſthme, où le terrain eſt en general de cette nature-là. Cet arbre n'eſt pas fort haut, ſa tige peut avoir dix ou douze piés, elle eſt droite, & garnie d'anneaux épais à certaine diſtance les uns des autres, qui ſont tous couverts de longs piquans. Le cœur eſt rempli de moüelle, qui occupe plus de la moitié du diametre du tronc, de même que le Sureau. La tige eſt toute nuë juſques vers le ſommet, ſes feuilles ou ſes branches ſont de douze ou de quatorze piez de long, d'un pié & demi de large, & s'étreciſſent peu à peu vers le bout. La côte de cette feuille eſt toute garnie de piquans à l'endroit exterieur; & la feuille même eſt dentelée aux extrémitez & de l'épaiſſeur de la main, à l'endroit le plus large. Le fruit, qui eſt de la groſſeur d'une petite poire, croît entre les racines des feuilles, en forme de grappe de raiſin, où il y a pluſieurs vingtaines de dattes enſem-

ble. Elles approchent de la figure ovale, & ſont jaunes ou rouges quand elles ſont mûres. La chair en eſt alors coriace & viſqueuſe d'un goût âpre, mais qui n'eſt pas deſagreable, & il y a un noyau dans le milieu. On mord ſur cette ſubſtance charnuë qu'on ſepare du noyau, & aprés l'avoir mâchée, on jette la partie coriace qui reſte dans la bouche. Les Indiens coupent ſouvent l'arbre pour en avoir le fruit; mais il y en a qui ſont aſſez bas & déliez pour les pouvoir courber, & en cueillir les dates. Le bois de cet arbre eſt fort dur, noir, peſant, & d'un grand uſage. On peut le fendre ſans peine, & les Indiens l'emploient à bien des choſes: ils en font de petites planches ou des chevrons qui ſervent à la ſtructure de leurs maiſons. Les hommes en font auſſi la pointe de leurs fléches, & les femmes en fabriquent des navettes pour faire leurs toiles de coton, &c.

L'arbre appellé Bibby, à cauſe de la liqueur qui en découle, & que nos Anglois appellent Bibby, croît de même ſur le continent. Sa tige eſt droite & déliée, de la groſſeur de la cuiſſe & haute de 60 ou 70 piés, ſans feuilles ni branches juſques au ſommet, & garnie de piquans. Le fruit vient autour de la racine des branches, en forme de guirlandes. La mouelle court tout le long du tronc en petite quantité; le bois eſt fort dur & auſſi noir que de l'ancre. Les Indiens ne le coupent pas, mais ils le brûlent pour en avoir le fruit, qui eſt blanchâtre, huileux & de la groſſeur à peu prés d'une noix muſcade. Ils le pilent dans des mortiers, ou des auges; enſuite ils le font bouillir, & le paſſent à travers de quelque linge; &

à meſure que cette liqueur ſe refroidit, ils écument de la ſuperficie une huile fort claire, & d'une grande amertume : ils s'en ſervent pour s'oindre, & la mêler avec les couleurs dont ils ſe peignent le corps. Quand l'arbre eſt jeune, ils le percent, & ils mettent une feuille dans le trou ; d'où le Bibby coule en abondance. C'eſt une liqueur qui approche du petit lait, d'un goût piquant & agreable ; & les Indiens la boivent après l'avoir gardée un ou deux jours.

Il y a des Cocotiers dans les iſles, & non pas ſur l'iſthme, du moins qu'il m'en ſouvienne ; mais on ne trouve point des arbres de Cacao dans aucun de ces endroits.

L'on voit un arbre ſur le continent, qui porte un fruit ſemblable à la ceriſe, mais qui eſt plein de noyaux & toûjours dur.

L'on trouve auſſi ſur le continent quantité de Plantains. La tige de cet arbre eſt couverte de feuilles ou d'enveloppes, qui pouſſent les unes dans les autres juſques au ſommet, où vient le fruit d'une figure oblongue. Ces feuilles, qui ſont fort longues & larges, s'écartent du tronc & forment une eſpece de panache tout autour. Elles ne s'abatardiſſent jamais, & ſi dans la ſaiſon pluvieuſe les rivieres les entraînent ſur quelque autre terrain, elles y prennent racine. Les Indiens les plantent en ſillons ou en hayes, ſans aucun appui ; & l'on en voit des bocages fort agreables ; ils coupent les arbres pour en avoir le fruit, & comme ils ſont verds & ſpongieux, il eſt facile de les abbatre d'un ſeul coup de hache.

Les Bonanos croiſſent auſſi en abondance ſur l'iſthme. C'eſt une ſorte de Plantain

dont le fruit eſt court, gros, doux & farineux. On le trouve meilleur cru, & le plantain lors qu'il eſt bouilli.

Il y a quantité de Mammees ſur les iſles. Le tronc de cet arbre eſt uni, droit, & de 60 piez de haut, ou même davantage. Le fruit en eſt ſain & délicieux, de la figure à peu prés d'une poire de livre: mais beaucoup plus gros, & il a un ou deux petits noyaux.

Le Mammee-Sappota differe un peu du précedent; le fruit en eſt plus petit & plus ferme, & d'une très-belle couleur quand il eſt parvenu à ſa maturité. On n'en trouve guére de celui-ci ſur les iſles, & il n'y en a ſur l'iſthme ni de l'un ni de l'autre.

Les Sapadillos ne viennent pas non plus ſur le continent, quoi qu'il y en ait quantité ſur les iſles. Cet arbre n'eſt pas ſi haut que les deux derniers dont je viens de parler; il n'a point de branches juſques au ſommet, où il forme une tête comme celle d'un Chêne. Son fruit eſt d'un goût fort agreable, de la groſſeur d'une Poire de Bergamote, & couvert d'une peau qui approche de celle de la Pomme Reinette.

On trouve ſur l'iſthme ce fruit délicieux que nous appellons Pomme de Pin, qui ne reſſemble pas mal à un Artichau, & qui eſt auſſi groſſe que la tête; il vient en forme d'une couronne au bout d'une tige qui eſt de la groſſeur du bras, & longue d'un pié & demi; il peſe d'ordinaire ſix livres, & il eſt environné de feuilles courtes, garnies de piquants comme un artichau. On n'arrache pas ces feuilles pour venir au fruit, qui eſt ſans pepins & ſans noyau.

mais on les pele ; il eſt fort ſucculent, & quelques perſonnes trouvent qu'il a tous les goûts enſemble des fruits les plus delicieux que l'on puiſſe s'imaginer. Il mûrit dans toutes les ſaiſons de l'année, & pour cet effet l'on en éleve de jeunes plans. Les feuilles de cette plante ſont larges, à peu prés de la longueur d'un pié, & ſortent de la racine.

Le Poitier piquant croît auſſi ſur l'iſthme, c'eſt un arbriſſeau qui a quatre piez ou environ de hauteur, dont les feuilles ſont épaiſſes, & qui eſt rempli par tout de piquans. Ce qu'on appelle la Poire vient à l'extremité de la feuille, & c'eſt un bon fruit, dont les Indiens mangent beaucoup.

L'on trouve ſur le continent ce que nous appellons Têtes de Pape ; c'eſt un buiſſon qui a la figure d'une Taupiniere, & qui eſt garni d'éperons de la longueur d'un pan, aigus, durs, épais & noirs à la pointe. Il eſt dificile d'en approcher ſans en avoir les piez & les jambes piquées.

Il y a des Canes de ſucre dans l'iſthme ; mais tout l'uſage que les Indiens en font, c'eſt de les mâcher, & d'en ſucer la mouelle.

L'on voit dans les iſles un arbre appellé Manchinel. Son fruit qui porte le nom de pomme de Manchinel, a une odeur agreable & l'apparence d'une jolie petite pomme ; mais c'eſt un vrai poiſon, & ſi l'on vient à manger de la chair de quelque animal qui s'en ſoit nourri, l'on eſt empoiſonné à coup ſûr, quoi-que peut-être l'on en puiſſe revenir. Cet arbre croît dans les prairies ; il eſt bas, il

le tronc gros & la tête bien toufuë. J'ai ouï dire que ſon bois qui eſt fort joliment marbré, ſert à de beaux ouvrages de ſculpture & de marqueterie. Mais il y a du danger à le couper, puis que les éclats qui en ſautent, font venir des veſſies à tous les endroits du corps qu'ils touchent; il me ſouvient même que dans une des Sambalos, un François de nos camarades ſe mit ſous un de ces arbres pour ſe rafraichir, & que la pluie qui lui découla ſur la tête, & ſur la poitrine lui fit venir des ampoules par tout le corps, comme ſi on lui eût appliqué des mouches cantarides. On eut de la peine à le ſauver; & aprés ſa gueriſon, il lui reſta des cicatrices, comme à ceux qui ont eu la petite verole.

Le Mabo, qui croît ici, eſt à peu prés de la groſſeur du Frêne, il y en a de communs qui ſont plus petits, & qui viennent dans les endroits marécageux, ſur le bord des rivieres, ou proche de la mer. L'écorce de cet arbre ſe déchire comme de la toile pourrie; ſi l'on en prend un morceau par le bas, on la peut découdre juſques au ſommet: les fils en ſont déliez & très-forts. L'on en fait des cordes qui ſervent de cables, & d'agrêts pour les petits vaiſſeaux. Les Indiens s'y prennent de cette maniere: ils partagent l'écorce en pluſieurs grandes pieces, d'où ils tirent des éguilletes plus ou moins groſſes, comme il leur plaît: ils battent celle-ci, & aprés les avoir nettoyées, ils les tordent, en les roulant avec la paume de la main ſur la cuiſſe ou le genou comme nos Cordonniers tordent leur ligneul, mais ils le font beaucoup plus vi-

te. De ces cordons ainſi torts, ils en compoſent des filets qui ne ſervent qu'à prendre des Tarpons, ou tels autres poiſſons de cette groſſeur.

L'arbre qui porte la calebaſſe eſt court & ramaſſé. Elle croît çà & là entre les branches, de même que nos pommes; elle eſt ronde, ſon écorce eſt dure, & quand la ſubſtance qu'elle renferme en eſt ôtée, il y en a qui peuvent contenir 2, 3, 4, ou 5. pots. Les Indiens s'en ſervent en guiſe de vaiſſeaux pour bien des choſes. L'on trouve deux ſortes de ces arbres, qui different ſur tout à l'égard du fruit, dont l'un eſt doux, & l'autre amer. Leur ſubſtance eſt également ſpongieuſe & ſucculente; mais celle qui eſt douce a quelque aigreur, qui n'eſt pas trop agreable. Cependant les Indiens en mangent beaucoup lors qu'ils ſont en voyage; ils en ſuccent le jus, & ils jettent le reſte. Celle qui eſt amere, n'eſt pas bonne à manger, mais elle eſt fort purgative. L'on s'en ſert utilement dans les fiévres tierces, & un cliſtere fait de ſa décoction eſt un Specifique merveilleux pour le Miſerere ou la ſimple Colique. L'écorce des Calebaces eſt preſque auſſi dure que celle des noix de Coco, mais elle n'eſt pas la moitié ſi épaiſſe. Les Calebaces de Darien ſont peintes, & fort eſtimées par les Eſpagnols.

D'ailleurs, il y a grande quantité de Courges, qui rampent ſur la terre, ou le long des arbres, comme les citroüilles, ou la vigne. L'on en trouve de même deux ſortes de celles-ci; des douces & d'ameres. Les douces ſe peuvent manger, quoi qu'elles ne ſoient pas fort bonnes, mais les au-

tres priſes en cliſtere ſont purgatives, & un remede pour les douleurs des reins, les fiévres tierces, la conſtipation, &c. Les Indiens eſtiment les deux ſortes, à cauſe ſur tout de l'écorce : ils ſont une eſpece de ſeau des plus groſſes, de même que les calebaſſes leur ſervent de plats, de coupes & d'écuelles pour boire.

Ils ont auſſi une plante qui leur eſt fort utile, & que nous appellons Herbe de Soïe ; quoi que ce ſoit plutôt une eſpece de lin. Il y en a quantité dans les endroits humides ſur les côtez des montagnes. La racine eſt pleine de nœuds ; ſes feuilles ſont comme une lame d'épée, de l'épaiſſeur de la main dans le milieu vers la racine, plus minces vers les bords & le ſommet, où elle ſe termine en pointe aiguë, tout comme les pavillons de nos vaiſſeaux, excepté que la feuille eſt beaucoup plus large, qu'elle a une ou deux verges de long, qu'elle eſt dentelée comme une ſcie. Les Indiens coupent ces feuilles, quand elles ſont parvenuës à une certaine grandeur raiſonnable, & aprés les avoir ſechées au Soleil, ils les batent & ils en tirent un beau lin, plus fort que le chanvre ou le lin qu'on voit chez nous, auſſi la feuille ne paroît-elle qu'un amas de fils enfermez dans une peau : ils les tordent enſemble comme ceux du Maho ; ils en font des cordons pour les hamacs, toute ſorte de cordages, & une eſpece de filet plus fin pour prendre le petit poiſſon. Les Cordonniers de la Jamaïque ſe ſervent de ce fil pour coudre les ſouliers, parce qu'il eſt plus fort qu'aucun autre. Les Eſpagnols en tricotent des bas, qui ſe

vendent bien cher. Elles en font auſſi une eſpece de dentelle jaunâtre, que les Metives portent beaucoup dans les plantations des Indes Occidentales.

Il croît ici un arbre de la groſſeur à peu prés d'un Orme, dont le bois eſt fort leger & que nous apellons à cauſe de cela Bois leger; il a le tronc droit, & la feuille grande comme celle du Noyer. Un homme en porteroit beaucoup ſur le dos, quand il eſt coupé: il reſſemble à du liege; il eſt d'une couleur blanchâtre, & il a le grain auſſi groſſier que le Coton, & plus même que le Sapin. Je ne ſçai s'il eſt auſſi ſpongieux que le liége; mais il me ſemble qu'il ſeroit excellent pour en faire des bouchons aux pieces d'Artillerie. Il eſt ſi leger, que de trois ou quatre billots, chacun de quatre piez de long, & de la groſſeur de la cuiſſe, l'on en fera un bon radeau, ſur lequel deux ou trois hommes pourront ſe mettre en mer. Les Indiens en font d'autres plus grands, & voici de quelle maniere ils s'y prennent. Ils attachent pluſieurs pieces de ce bois enſemble avec des cordes de Maho, & en font une eſpece de plancher. Enſuite ils en mettent deſſus un autre rang en travers, à quelque diſtance les unes des autres, & ils les joignent aux premieres par le moyen de longues chevilles de bois de Macaw. Le Bois leger eſt ſi tendre, & d'ailleurs ſi tenace, qu'il admet facilement les chevilles qu'on y enfonce, & qu'il les ſerre bien ferme. Si ces radeaux étoient garnis de planches, ils ne reſſembleroient pas mal à ceux que nos Teinturiers de Londres ont ſur la Tamiſe. Les Indiens s'en ſervent ſur tout pour

pour traverſer de grandes rivieres, lorſque les canots ou les autres arbres leur manquent, & pour aller à la pêche.

Il y a un autre arbre, que nous appellons Bois blanc. Sa tige eſt à peu-prés de la groſſeur de la cuiſſe, & peut avoir 18 ou 20 piez de haut, comme celle d'un grand Saule. Sa feuille eſt auſſi petite que celle du Sené. Le bois eſt fort dur, ſerré, peſant, d'une blancheur, qui ſurpaſſe celle de tous les autres bois que j'ai vû en Europe, & d'un trés-beau grain: de ſorte qu'il me paroît fort propre pour tous les ouvrages de marqueterie. D'ailleurs, je n'ai jamais vû cet arbre aucune autre part que ſur cet iſthme.

L'on trouve ici des Tamarins bruns, & de bon goût; mais qui ne ſont pas bien cultivez. L'arbre qui les porte eſt beau, bien touffu, fort gros pour ſon eſpece, & il croît d'ordinaire dans un terrain ſablonneux, tout auprés des rivieres.

L'on y voit auſſi des Carrougues, & ſur tout des ſauvages, qui ne reſſemblent pas mal au Tamarin.

L'arbre qui porte la Canelle bâtarde; a une gouſſe plus courte que celle de la féve, mais plus épaiſſe, & il ne croît que ſur le continent.

Il n'y a que trop de Bamboes ou de canes dans ce païs: vous diriez que ce ſont autant de bruieres & de bois taillis impraticables; il en ſort juſques à vingt, ou trente tiges, & même plus d'une ſeule racine & toutes garnies de piquants. Elles viennent preſque toûjours dans un terrain marécageux, ou ſur le bord des rivieres; &

l'on en trouve beaucoup plus sur l'isthme, que sur les isles, où il y en a que fort peu.

Une autre espece de Bamboes ou ed Canes creuses ne se trouve que sur le continent. Elles sont longues de vingt ou trente piez, de la grosseur de la cuisse, & couvertes de nœuds, à un pié & demi de distance les uns des autres. L'espace d'un nœud à l'autre est vuide, & peut contenir la valeur de quatre pots; ou même davantage. Ces canes sont utiles en differentes occasions; elles viennent aussi bien que les autres en forme de bois taillis, & leurs feuilles, qui ressemblent à celles du Sureau, ne jettent qu'une touffe au sommet de la Cane.

Les mangles croissent dans l'eau, sur les isles & sur le continent, & ils ont plusieurs racines entrelacées les unes avec les autres, sur lesquelles ils s'élevent comme sur autant d'échasses. Ces racines sortent quelques piez hors de l'eau, quoiqu'elle soit bien profonde, & vont s'unir toutes ensemble en forme d'Arcades au tronc d'un bel arbre, qui peut avoir un ou deux piez de diametre. On ne sauroit presque passer dans les lieux où ces arbres viennent, tant les racines sont engagées les unes dans les autres. L'écorce des mangles qui croissent dans l'eau salée est rouge, & l'on s'en sert pour taner le cuir. J'ai d'ailleurs quelque raison de croire que l'arbre d'où l'on tire l'écorce Peruvienne, ou le Quina-Quina, est une espece de mangle; du moins lors que j'étois à la Ville d'Arica dans le Perou, je vis une caravanne d'une vingtaine de mu-

les qui portoient de cette écorce, que l'on déchargeoit actuellement dans un magasin. Un de mes camarades qui entendoit l'Espagnol, c'est-à-dire la langue de celui qui conduisoit les mules, lui demanda où il avoit été prendre cette écorce. L'autre lui répondit, que c'étoit à un grand lac d'eau douce derriere une montagne fort avancée dans le païs; & en même temps il montra du doigt une chaîne de hautes montagnes que nous vîmes fort loin de nous, & de la mer; interrogé de nouveau sur l'arbre qui la portoit, il en décrivit si bien les racines entortillées & quelques autres particularitez, que nôtre homme s'écria d'abord, il faut sans doute que ce soit un mangle! L'Espagnol répondit qu'oüi, & que c'étoit un mangle d'eau douce: mais il ajoûta que c'étoit un fort petit arbre; ce qui ne s'accorde pas avec le mangle, à moins que ce ne fût une espece de mangle nain. Nous prîmes plusieurs paquets de cette écorce, & je la trouvai de la bonne sorte, par le fréquent usage que j'en fis à la Virginie, & ailleurs; j'en ai même encore quelque peu.

L'on trouve ici deux sortes de Poivre en grande quantité, & les Indiens s'en servent beaucoup; l'une s'appelle Poivre en cloche, & l'autre Poivre des Oiseaux; ils viennent tous deux sur un arbre, qui peut avoir une verge de long. Le dernier à la feuille plus petite, & les Indiens l'estiment davantage.

Il y a sur le continent une espece de Bois rouge, qui pourroit être fort bon pour la teinture; il croît sur tout vers la côte de

la mer du Nord, le long d'une riviere qui court vers les Samballos, à deux mules du rivage de la mer. J'y vis quantité de ces arbres, qui sont à peu prés de la grosseur de la cuisse & qui ont 30 ou 40 piez de haut. Leur écorce est remplie de cavitez ou d'entailleures, & quand le bois est coupé, il paroît d'un rouge qui tire vers le jaune: c'est avec ce bois & une espece de terre qu'on trouve dans l'interieur du païs, que les Indiens teignent le coton pour en faire des branles & des robes. Je l'essayai moi-même, & aprés avoir fait bouillir quelque peu de ce bois dans de l'eau claire l'espace de deux heures, elle devint rouge comme du sang. J'y trempai du coton qui fut teint en beau rouge, éclatant & fort vif; & quoique je le lavasse ensuite, il ne fit que devenir un peu plus pâle; ce que j'attribuai au défaut de quelque chose qu'il y manquoit pour fixer la couleur; mais il n'eut pas moien de lui faire perdre la teinture.

Les Indiens ont plusieurs racines qu'ils plantent; comme les Potates, qu'ils mangent roties, aussi bien que les Yams dont il y a deux sortes, l'une de blancs, & l'autre couleur de pourpre.

La Cassave ne ressemble pas mal au panais: il y en a de douces & de venimeuses. Les premieres se mangent roties, & l'on fait du pain des autres; aprés en avoir exprimé le jus, qui est un poison. Voici de quelle maniere les Indiens s'y prennent; lors que cette racine est seche, ils la rapent, & la reduisent en poudre; ensuite, ils mettent une pierre plate sur le feu, & quand elle est bien chaude, ils y versent de cette farine

Les Indiens *revétus de leurs Robes, lors qu'ils*

petit-à-petit, jusqu'à ce qu'il s'en forme un gâteau dont le dessous devient dur & brun, mais le dessus est inégal & blanc, comme nos * Oatcakes : D'ailleurs, ils les pendent aux murailles de leurs maisons ou sur les hayes, où ils sechent & deviennent tissolez. On s'en sert beaucoup au lieu de pain à la Jamaïque, & dans les autres Isles des Indes Occidentales.

Ces Indiens ont du tabac qui croît chez eux ; mais il n'est pas si fort que celui de la Virginie, soit parce qu'ils ne le transplantent point, ou qu'ils ne le savent pas cultiver. Lors qu'il est sec & purifié ils le dépouillent de ses côtes ; ensuite ils en mettent deux ou trois feuilles ensemble, qu'ils roulent en long ; mais ils laissent un petit vuide au milieu ; après quoi, ils en roulent d'autres par-dessus, qu'ils serrent davantage, jusqu'à ce qu'ils en ayent fait un rouleau de la grosseur du poignet, & de deux ou trois piez de long. Quand ils se trouvent en compagnie, & qu'ils veulent fumer, un jeune garçon met le feu au bout d'un de ces rouleaux, qu'il reduit presqu'en charbon, & il mouille la partie qui est au dessus de cet endroit, afin que le reste ne brûle pas trop vite. Cela fait, il embouche ce bout-là, & il souffle la fumée sur le nez de chacun, quand ils seroient au nombre de deux ou de trois cens. Alors les Indiens assis sur des bancs à la maniere du païs, tiennent leurs mains autour du nez, & en font une espece de tuyau pour recevoir ce parfum : ils l'avallent à longs traits, & ils le tirent avec tant de force, qu'on de-

* C'est une espece de Gâteau à l'Angloise.

roit à les voir qu'ils s'eſtiment heureux dans cette ſituation, & que cet exercice les rafraîchit beaucoup.

CHAPITRE IV.

Des bêtes à quatre piez, & des reptiles.

IL n'y a pas grande varieté de bêtes dans ce païs; mais le terroir en eſt ſi fertile, que ſi l'on venoit à défricher une bonne partie des bois qu'on y trouve, il produiroit ſans doute d'excellent pâturage, pour l'entretient du gros bétail, des Cochons, & des autres animaux qu'on amene de l'Europe dans ces climats.

L'on voit pourtant ici une eſpece de Cochon, qu'on appelle Peccary; & qui ne differe pas trop des Cochons de la Virginie. Il eſt noir, il a de petites jambes courtes, & avec tout cela, il marche aſſez vite. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'il a le nombril ſur le dos, & que ſi on ne le coupe pas trois ou quatre heures au plus tard après qu'il eſt tué, ſa chair en eſt ſi gâtée, qu'on ne ſauroit la manger, & qu'il la rend d'une puanteur inſupportable. Autrement, elle ſe conſerve bien fraîche pluſieurs jours de ſuite, & c'eſt une viande fort ſaine, de bon goût & nourriſſante. Les Indiens la fument lors qu'ils la veulent garder longtemps, & je décrirai ailleurs la maniere dont ils s'y prennent. Ces animaux s'attroupent d'ordinaire, & ils vont ainſi par tout le païs, les Indiens les courent avec leurs chiens, & après les avoir réduits aux abois,

ils les dardent avec leurs lances, ou ils les percent à coups de fléches, suivant que l'occasion se presente.

Le Warrée est une autre espece de Cochon sauvage qu'on a ici, & qui est un fort bon manger : il a de petites oreilles, mais de grosses deffenses, & il est couvert par tout le corps d'une soye longue, épaisse & bien forte. C'est un animal furieux, qui se bat contre le Peccary, ou toute autre bête qu'il trouve sur son chemin. Les Indiens le courent de la même maniere que l'autre, & ils en accommodent la chair tout de même, excepté qu'ils ne sont pas obligez à la même précaution à l'égard du nombril : ce qui est particulier au Peccary.

Ils ont aussi quantité de Cerfs, qui ressemblent beaucoup aux nôtres ; mais ils n'en tuent jamais, & ne veulent pas même goûter de leur chair, quoiqu'elle soit fort bonne. Je ne sçai si c'est par superstition, ou par quelque autre motif qu'ils s'en abstiennent ; mais nous n'étions pas si scrupuleux, & lors qu'ils nous en voyoient manger quelquefois, ils ne refusoient pas seulement de se joindre avec nous, ils témoignoient d'ailleurs quelque chagrin de nous voir faire. Malgré tout cela ils ornent leurs maisons de têtes que les Cerfs portent : mais je n'y ai jamais vû aucune tête ni aucune peau, d'où l'on peut conjecturer qu'ils les tuënt ; enfin ces animaux sont trop legers à la course pour le Waree, & il semble même qu'ils pourroient se deffendre contre lui.

Les Chiens qu'on a ici sont petits, & mal faits, ils ont le poil rude & long,

comme nos chiens metis : ils ne servent qu'à faire lever le gibier, & par leur aboi avertir les Chasseurs de se tenir prêts à tirer leurs fléches : ils courent de cette maniere depuis le matin jusques à la nuit ; mais de 2 ou 300 bêtes fauves qu'ils lanceront dans un jour, à peine en feront-ils prendre plus de deux ou trois. Encore ne les forcent-ils point, & ils ne servent qu'à les pousser vers quelque Baye, où ils les tiennent assiegées jusqu'à ce que les Chasseurs y puissent arriver : il n'y a nul doute que de bons gros chiens ne se tirassent beaucoup mieux d'affaire, & que les Indiens ne fussent bien-aises qu'on leur en amenât de cette sorte : mais alors il faudroit les tenir à l'attache, puisqu'autrement ils courroient grand risque de se rendre sauvages dans ce païs.

L'on trouve ici des Lapins aussi gros que nos Lievres : mais je ne sache pas qu'il y ait de ces derniers animaux. Ces Lapins ont les oreilles courtes, & les ongles longs ; mais ils n'ont point de queuë. Ils nichent dans les racines des arbres ; sans faire aucun trou. Les Indiens vont à la chasse de ce gibier, qui n'est pas fort abondant ici. La chair est d'ailleurs très-bonne, & plus succulante que celle des nôtres.

Il y a de grands troupeaux de Singes, dont quelques-uns sont blancs, & la plûpart noirs ; les uns ont de la barbe, les autres n'en ont point : ils sont d'une taille mediocre, mais fort gras dans la belle saison, lors que les fruits sont mûrs : la chair en est exquise, & nous en mangions beaucoup. Les Indiens se faisoient d'abord quelque peine d'en goûter ; mais lors qu'ils

nous en virent manger de si bon appetit, ils suivirent bien-tôt nôtre exemple. Dans la saison pluvieuse ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles. J'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrîmes, & il y en avoit de 7 ou 8 piez de long. Ces singes sont fort drôles; ils faisoient mille postures grotesques, lors que nous traversions les bois; ils sautoient d'une branche à l'autre, avec leurs petits sur le dos: ils faisoient des grimaces contre nous, craquetoient des dents, & cherchoient l'occasion de pisser sur nous. Quand ils veulent passer du sommet d'un arbre à un autre, dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut, ils s'attachent à la queuë les uns des autres, & ils se brandillent ainsi, jusqu'à ce que le dernier attrape un branche de l'arbre voisin, & tire tout le reste après lui.

L'on ne voit dans ce païs ni Bœufs, ni Chevaux, ni Anes, ni Brebis, ni Chèvres, ni aucune de ces autres bêtes que nous avons en Europe, soit pour la nourriture, ou le service. Mais on y est empesté de Rats & de Souris, la plûpart de couleur grise, de sorte que si l'on envoyoit des Chats aux Indiens pour les en délivrer: on ne leur feroit pas moins de plaisir, que de leur procurer de bons Chiens pour la chasse. Quand je partis de l'isthme, deux Indiens qui vinrent sur nôtre bord aux Samballos, croiserent avec nous vers les isles des perles, (que les Boucaniers appellent isles du blé) & vers Cartagene. Lors qu'ils furent prêts à s'en retourner, & que nous eûmes

chions à leur faire quelque present, l'un d'eux vit un Chat qu'il nous demanda : Aussi-tôt qu'on lui eut donné, lui & son camarade se jetterent dans leur Canot sans attendre aucune autre chose, & ils se mirent à ramer au plus vite, très contens d'avoir un Chat dont ils avoient appris l'usage à bord du vaisseau.

Les Serpens n'y manquent pas ; mais j'en ai oublié les differentes especes ; d'ailleurs je n'y ait point vû ni entendu aucun serpent à sonnette : il y a quantité de fort grosses Araignées, qui ne sont pas venimeuses. Les Indiens ont des poux à la tête qu'ils prennent avec leurs doigts, & qu'ils avalent.

On trouve sur les Samballos une espece d'insecte, qui ressemble au Limaçon, & qu'on appelle l'insecte Soldat : mais je ne sçache pas d'en avoir jamais vû sur le Continent. On lui a donné ce nom à cause de la couleur rougeâtre du tiers de son corps, qui paroît avec la tête hors de la coquille, & qui a la figure & la couleur d'une chevrette bouillie, avec de petites pates, & deux bras qui ressemblent à celle de l'Ecrevisse. Cette partie qui est enfermée dans la coquille, & sur tout la queuë, est de très-bon goût, & un manger delicieux, qu'on prendroit pour de la moüelle. On en met plusieurs ensemble dans une brochette, & on les rôtit de cette maniere, après en avoir retranché la partie anterieure, qui est composée d'os. Cet insecte rampe sur la terre & se nourrit de ce qui tombe des arbres : il a une petite bourse sous le menton où il cache quelque pitance, & une autre dans le corps pleine de sable, qu'il sang

ôter avant qu'on le mange. Les Conques, les Pétoncles, & d'autres poiſſons à coquille ont auſſi du ſable dans une eſpece de boyau, qui regne tout le long du corps, & qu'on jette d'ordinaire. D'ailleurs, ſi l'inſecte Soldat vient à ſucer des pommes de Manchineel, ſa chair en eſt ſi envenimée, qu'elle empoiſonne preſque ceux qui en mangent. Quelques-uns même de nôtre équipage ſe trouverent fort mal pour en avoir goûté alors; mais cela ſe paſſa quelque temps aprés, & ils ne reſſentirent plus rien. L'huile de cet inſecte eſt un ſouverain remede pour les entorſes & les contuſions. J'en ai fait l'experience moi-même avec pluſieurs autres perſonnes: les Indiens s'en ſervent en pareils cas avec beaucoup de ſuccez, auſſi bien que les Boucanniers dans les Indes Occidentales: & nos gens recherchoient autant ces inſectes pour en avoir l'huile, que pour les manger. Elle eſt jaune comme la cire; mais de la conſiſtence de l'huile de palme.

Il n'y a que fort peu d'Ecreviſſes de terre ſur les Samballos, ſi je ne me trompe. Mais ſur les iſles Caribes, où nous croiſâmes quelque temps, & en particulier ſur Anguilla, il s'y en trouve une quantité prodigieuſe, dont quelques-unes ſont auſſi groſſes que les plus groſſes Ecreviſſes de mer qui ſe vendent à Londres. Tout auprés d'Anguilla on voit une petite iſle, qui en eſt ſi pleine, qu'on lui donne le nom d'iſle des Ecreviſſes. L'on en trouve auſſi ſur d'autres iſles des Indes Occidentales. C'eſt un excellent manger, & le principal ſoutient des habitans, qui vont à leur

chasse après une ondée de pluye, parce qu'alors elles sortent de leurs trous, où elles se tiennent comme les Lapins, & qu'elles creusent avec leurs piez. Quand elles sont en marche, elles vont tout droit, & franchissent tout ce qui se presente sur leur chemin, sans jamais tourner le dos: elles portent leurs bras un peu élevez pour leur servir de défense, & l'on peut compter qu'elles serrent bien ferme tout ce qu'elles saisissent. Les habitans de quelques-unes de ces isles les mettent trois ou quatre jours dans un champ semé de Potates, où elles s'engraissent: & l'on dit qu'alors elles sont beaucoup meilleures.

Les Alligators & les Guanos sont aussi de trés-bon goût, sur tout la queuë de l'Alligator, & j'en ai mangé en divers endroits des Indes Occidentales: mais autant qu'il peut m'en souvenir, je n'en vis point sur l'isthme ni des uns ni des autres. Le Guano est excellent, & on le préfere à une Volaille ou à un Poulet, soit qu'on le rôtisse ou qu'on en fasse du bouillon. Ses œufs sont aussi d'une grande bonté; mais ceux de l'Alligator sentent trop le musc. Il y a quantité de Lezards verds & marquetez de rouge sur l'isthme; mais ceux qu'on trouve dans les endroits humides & dans les bois taillis sont d'une couleur plus sombre & noirâtres: ils ne sont pas gros ni les uns, ni les autres; & ils ont moins d'un pan de longueur, ils sont si familiers, que les Indiens les souffrent dans leurs maisons, où ils courent çà & là sans faire mal à personne.

Enfin l'on trouve ici des Grenouilles &

des Crapeaux, avec d'autres plus petites créatures, dont je ne pris pas connoissance.

CHAPITRE V.

Des Oiseaux de Terre & de Mer, & des Insectes volans.

L'On voit ici plusieurs sortes d'Oiseaux, dont quelques-uns nous sont inconnus; & dont le plumage est aussi-beau que leur chair est d'un goût exquis.

Il y en a une espece d'une beauté charmante, qui sont fort communs dans les bois de l'isthme; & que les Indiens appellent Chicaly-Chicaly. Le bruit que cet Oiseau fait, approche en quelque maniere de celui du Coucou; mais il est plus perçant & plus rapide, il est d'une bonne grosseur: il a la queuë longue, & il la porte droite comme le Coq. Son plumage est panaché de diverses couleurs vives, de rouge, de bleu, &c. Les Indiens font une espece de tablier, qu'ils ne portent que rarement, des plumes qu'il a sur le dos; il vole sur les arbres, où il se tient presque toûjours, & on ne les voit que fort peu à terre: il vit de fruit: sa chair est noirâtre, & grossiere, mais d'assez bon goût.

Le Quam est un autre gros oiseau long, qui vit aussi de fruits, & qui voltige sur les arbres, il a les aîles de couleur brune; mais sa queuë est plus obscure, courte, ramassée & droite. Sa chair a beaucoup meilleur goût que celle du precedent.

Il y a un Oiseau rouficler qui a la queuë

courte, & qui ne reſſemble pas mal à la Perdrix, excepté qu'il a le cou plus long, de même que les jambes, il court preſque toûjours à terre, il ne vole que rarement, & c'eſt un fort bon manger.

Le Corroſou eſt noir, peſant, & de la groſſeur d'une Poule-d'Inde ; mais la femelle n'eſt pas ſi noire que le mâle. Celui-ci a ſur la tête une belle hupe de plumes jaunes, qu'il remuë d'un côté & d'autre comme il lui plaît, & des oüies comme un Coq-d'Inde ; mais la femelle n'a ni hupe, ni oüies. Ces Oiſeaux ſe tiennent ſur les arbres, & ſe nourriſſent de fruits. Leur chant eſt gros & fort, mais avec tout cela doux & agreable ; ſur tout pour les Indiens, qui tachent de les imiter, & qui découvrent de cette maniere les lieux qu'ils frequentent. Les Corroſous leur répondent quelquefois, & c'eſt par le moyen de ce même ſon qu'ils appellent leurs petits. La chair en eſt un peu coriace, mais d'ailleurs elle eſt de trés-bon goût. Les Indiens en jettent les os dans les rivieres, ou ilsles enterrent, pour prévenir que leurs chiens en mangent, parce que ſi cela leur arrivoit, ils deviendroient enragez, à ce qu'ils diſent. Quoi qu'il en ſoit, nos Anglois qui ſont dans les Indes Occidentales, ne permettent pas non plus que leurs chiens en mangent. Au reſte, les Indiens tirent tous ces Oiſeaux, dont je viens de parler, à coups de fleches.

On trouve ici quantité de Perroquets, les uns bleux, les autres verds, & qui ſont à peu-prés de la groſſeur de la plûpart de ceux qu'on nous envoye de la Jamaïque ;

il y en a une infinité de sortes, & leur chair est un très-bon manger.

Il n'y manque pas non plus de Perruches, dont la plûpart sont vertes, & qui ne different presque point de celles des autres quartiers. Elles ne font aucune societé avec les Perroquets; mais vont toûjours ensemble par grandes troupes.

Il y a bon nombre aussi de Macaws qui ne ressemblent pas mal aux Perroquets pour la figure, mais qui sont la moitié plus gros. Ils ont le bec comme celui du Fancon, & la queuë épaisse, avec deux ou trois longues plumes, toutes rouges ou bleues. Leur plumage est de diverses couleurs vives & agréables, semé de bleu, de verd & de rouge. Quelques-uns ont le bout des aîles tout rouges, d'autres tout bleu, & le bec jaune. Ils font grand bruit le matin, & leur voix est fort rauque, comme celle d'un homme qui parle beaucoup du gosier. Les Indiens apprivoisent ces Oiseaux, de même que nous apprivoisons les Perroquets ou les Pies; mais aprés qu'ils les ont tenus enfermez quelque temps, & qu'ils leur ont appris à dire quelques mots de leur langue, ils leur donnent la liberté durant le jour de s'aller promener dans les bois avec les sauvages; d'où ils ne manquent pas de revenir le soir à la maison ou à la plantation de leurs Maîtres, & de les en avertir par leur caquet & le battement de leurs aîles: ils imitent la voix des Indiens, & leur maniere de chanter, avec une exactitude surprenante; & ils copient de même le ton du Chicaly-Chicaly, aussi juste que les Indiens les plus experts. En un mot, c'est le plus

bel Oiſeau & le plus agreable que j'aye vû de ma vie : ſa chair eſt d'aſſez bon goût, quoique noire & coriace.

L'on voit ici une ſorte de Pivers, qui ont le bec long & délié comme les autres de cette eſpece. Mais ceux-ci ont les ongles forts, avec leſquels ils grimpent le long des arbres, & s'y acrochent bien ferme : ils ſont marquetez de blanc & de noir comme les Pies ; mais d'une maniere plus fine & proportionné à la difference de leur groſſeur. La chair de cet Oiſeau eſt de mauvais goût & ſent à la terre : Auſſi les Indiens n'en mangent-ils pas, il me ſouvient d'en avoir goûté, lors que j'étois en voyage avec mes camarades, & que nous étions ravis de trouver quelque choſe pour appaiſer la faim qui nous talonnoit.

La Volaille domeſtique y abonde, & il y en a de deux ſortes, la plus groſſe reſſemble beaucoup à la nôtre, & pour les couleurs & pour les differentes races : l'on y en voit des hupées, des communes, telles que les Coqs & les poules de nos baſſe-cours, & des Coqs qui ſont propres pour le combat ; quoique les Indiens de ce païs ne ſe plaiſent pas tant à cet exercice que ceux de Java. Les Volailles de la plus petite ſorte ont les jambes couvertes de plumes, comme les Pigeons patus, la queuë fort épaiſſe, qu'elles portent droite, & le bout des aîles noir. Celles-ci ſe tiennent ſeparées des autres : mais tous les Coqs chantent avant le jour, de même que les nôtres. Ces Poules ne s'écartent point des maiſons pour aller courir dans les bois : la chair en eſt fort bonne, auſſi-bien que les œufs, & nous n'avons pas

de meilleure Volaille en Angleterre : Elle eſt même plus graſſe que la nôtre ; parce que les Indiens lui donnent quantité de mets, qui engraiſſe beaucoup.

Ce ſont-là tous les Oiſeaux de terre que je remarquai ſur l'iſthme, quoi qu'il y en ait pluſieurs autres petits, d'une grande beauté, qui chantent merveilleuſement bien, & dont je ne pris point une exacte connoiſſance.

Pour les Oiſeaux de mer, l'on en trouve une infinité le long de la côte, ſur tout à celle du Nord, vers les Samballos, & les autres iſles. Mais il n'y en a que fort peu en comparaiſon ſur la côte Meridionale de l'iſthme, ſoit que cela vienne de ce que la Baye de Panama n'eſt pas à beaucoup prés ſi poiſſonneuſe que la côte autour des Samballos, ou de quelque autre cauſe. Par exemple, entre ces dernieres iſles, & tout le long de la côte des Indes Occidentales, on voit bon nombre de Pélicans, & je ne ſçache pas d'en avoir jamais vû aucun dans les mers du Sud.

Le Pélican eſt un Oiſeau d'une bonne groſſeur, qui a le bec grand, les jambes courtes comme l'Oye, & le cou long qu'il tient droit, de même que le Cigne. Son plumage eſt d'un gris obſcur ; il a le pié plat, & une poche ſous la gorge, qui eſt auſſi groſſe que les deux poings, lors qu'elle eſt pleine. La ſubſtance de cette poche eſt une membrane déliée, d'un beau gris cendré. Les Matelots tuent les Pélicans, pour avoir cette poche, où ils mettent leur tabac : elle en peut contenir une livre, lors

qu'elle eſt ſeche, & qu'on lui a donné la figure d'une bourſe, par le moyen d'une bale qu'on y met au fond. Cet Oiſeau vole bas & peſamment; il ne vit que de poiſſon, & l'on ne trouve autre choſe dans ſon geſier & ſa poche, qui ſemble être deſtinée à lui ſervir de magaſin. Je n'ai jamais vû perſonne qui mangeât de vieux Pelicans; mais on dit que les jeunes ſont aſſez bons; pour moi, je n'ai jamais goûté des uns ni des autres.

Il y a des Cormorans entre les Samballos. Pour la figure & la groſſeur, ils reſſemblent aux Canards, ou même ils ſont plus petits. Leur plumage eſt noir par tout, excepté ſur le jabot, qui eſt blanc. Quoi qu'ils ayent le pié plat, comme les autres Oiſeaux de riviere; ils ſe perchent ſur les arbres & les buiſſons. La chair en eſt ſi dure & ſi mauvaiſe, qu'il n'y a perſonne qui en mange, du moins que je ſache.

On trouve ſur cette côte bon nombre de Mouettes & de Pies de mer qui ne ſont pas tout-à-fait ſi groſſes que les nôtres; mais qui du reſte leur reſſemblent beaucoup. On les mange communément, & la chair en eſt aſſez bonne, quoi qu'elle ſente le poiſſon; de même que la plûpart des Oiſeaux de mer. Pour corriger ce goût, lors qu'il nous arrivoit d'en tuer quelques-uns auprés du rivage, fût-ce des Mouettes, des Pies de mer, des Boubies, ou tels autres Oiſeaux de cette eſpéce, nous faiſions un trou dans le ſable chaud, & nous les y enterrions neuf ou dix heures de ſuite avec leurs plumes, & ſans les éventrer. La chair en étoit

alors beaucoup plus tendre, & n'avoit pas si mauvais goût.

L'on voit sur l'isthme des Chauve-souris, qui sont aussi grosses que des Pigeons & dont les ailes sont longues & larges à proportion de leur corps. Les griffes qu'elles ont à la jointure des ailes, leur servent à s'accrocher par tout. Elles hantent d'ordinaire les vieux bâtimens, & les plantations desertes.

Outre les Moucherons, dont j'ai déja parlé, il y a en divers endroits de l'isthme des Guêpes, des Cerfs-volans, & plusieurs autres sortes de Mouches, sur tout de celles qui luisent la nuit, comme nos vers luisans. Lors qu'il y en a quantité dans un bois taillis, il semble qu'on voit briller autant d'étincelles de feu.

L'on y trouve aussi des Abeilles, & par consequent du miel & de la cire : il y en a de deux sortes; les unes courtes & ramassées, & d'une couleur qui tourne vers le rouge; les autres longues, déliées & noirâtres. Elles font leurs ruches sur le sommet, ou dans les creux des arbres. Les Indiens y escaladent, & ils fourrent leurs bras dans la ruche, pour en tirer les rayons de miel, sans être piquez par les Abeilles, quoi qu'ils en ayent les bras tout couverts. J'en ai eu moi-même plusieurs à la fois sur le corps, sans en recevoir aucune piqueure; ce qui me faisoit croire qu'elles n'avoient point d'éguillon : mais je ne l'ai pas examiné. D'ailleurs, si les arbres sont trop hauts & difficiles à grimper, les Indiens y mettent le feu, & ils les renversent de cette maniere, pour atteindre au miel,

qu'ils détrempent avec de l'eau, & qu'ils boivent. Pour la cire, je n'ai pas remarqué qu'ils en fissent aucun usage ; mais ils ont une espece de bois leger qu'ils allument & qui leur sert de chandelle.

Il y a des Fourmis ailées, qui sont aussi grosses & longues, que celles qui n'ont que les pieds. Elles élevent la terre sur leurs trous de même que les nôtres ; elles piquent & sont fort incommodes, sur tout lors qu'elles entrent dans les maisons ; ce qui leur arrive souvent : l'on en voit une quantité prodigieuse sur les Samballos, & les autres isles du voisinage, aussi-bien que sur l'isthme ; & il est impossible de dormir en repos dans aucun endroit où il en a. Les Indiens ne se hasardent pas non plus d'attacher leurs branles aux arbres qui sont auprés des fourmilieres ; car ces petits animaux ne manqueroient pas d'y escalader & de les inquieter toute la nuit.

CHAPITRE VI.

Du Poisson de mer, & d'eau douce.

J'Ai déja insinué que la côte de la mer du Nord abonde en poisson, & qu'il y en a de plusieurs especes. Voici une liste de ceux que j'ai vû moi-même.

Le Tarpon est un gros poisson, qui a la chair ferme & qu'on mange par rouelles, de même que le Saumon, ou la Morue fraiche : il y en a qui pesent jusques à 50 ou 60 livres, & même au-delà. Il me souvient qu'en croisant vers la côte de Carta-

gene, dix que nous étions fimes un dîner d'un seul de ces Tarpons, outre une bonne quantité d'huile que nous tirâmes de la graisse.

L'on trouve aussi dans ces mers une espéce de Chiens Marins que nous appellons Sharks; mais ils ne sont pas si communs entre le Samballos, que sur les autres côtes des Indes Occidentales.

Il y a un autre poisson qui ressemble au Shark; mais qui est beaucoup plus petit & de meilleur goût, il a même le museau plus long & plus étroit avec une seule rangée de dents. C'est celui-ci que nos Matelots appellent Chien-Marin.

Le Cavalli se trouve autour des Samballos. C'est un petit poisson fort joli, vif; long & délié, à peu près de la grosseur du Maquereau, & qui a l'œil gros & brillant. Sa chair est très-bonne, succulante, & de bon goût.

L'on y rencontre aussi une sorte de poisson plat, qui n'est pas mauvais, & que nos Matelots appellent Old-wife, c'est-à-dire, vieille femme.

Les Paracoods n'y manquent pas non plus. C'est un poisson rond, de la grosseur d'un bon Brochet; mais beaucoup plus long d'ordinaire, la chair en est très-bonne; sur tout de ceux que l'on pêche ici. Mais il y a quelques bancs en mer, où l'on n'en trouve que de venimeux. Je ne saurois déterminer, si cela vient de la nourriture qu'ils y ont, ou de quelque autre cause. Quoi qu'il en soit, j'ai connu diverses personnes qui en ont été empoisonnées, jusques à perdre leurs cheveux & leurs ongles,

& d'autres en sont morts. On dit que l'arête de ce poisson sechée, reduite en poudre & prise dans quelque liqueur que ce soit, est un antidote contre le venin de sa chair. Je ne répons pas du succez du remede; mais plusieurs m'ont dit qu'ils s'en étoient servis en pareil cas, & qu'ils n'en avoient eu d'autre mal qu'une foiblesse, & un engourdissement de tous leurs membres qui leur avoit duré quelque temps, il y a des personnes qui prétendent distinguer le Paracood yenimeux du sain, par le foye qu'on lui arrache, aussi-tôt qu'on l'a pris & qu'on goûte. S'il est doux, on peut manger le poisson sans aucun risque; mais s'il est amer, ou qu'il pique la langue, comme le poivre, le poisson ne vaut rien, & on le jette.

L'on voit aussi sur la côte de la mer du Nord des poissons que nos Matelots appellent des Gars, dont quelques-uns ont presque deux pieds de long: Ils ont un os sur le museau, qui est fort pointu au bout, & qui peut avoir le tiers de la longueur de tout leur corps: ils frisent l'eau avec autant de rapidité qu'une Hirondelle, & ils s'élancent de cette maniere à diverses reprises, jusqu'à 30. ou 40. fois de suite. J'ai même ouï dire qu'ils se dardent avec tant de force, qu'ils engagent quelquefois leur museau dans les côtez d'un canot, & un homme qui nage dans les endroits où il y a de ces poissons, court risque d'en être percé. Leur arête est bluâtre, & d'une couleur qui tire vers le Saphir. La chair en est d'ailleurs très-bonne.

Les Sculpins, qu'on trouve ici, ont au-

tour d'un pied de long, & leur peau eſt couverte de piquans. On les écorche pour les cuire, & c'eſt un fort bon manger.

Outre ces poiſſons, il y en a quantité d'autres dans la mer du Nord, tels ſont les Sting-rais, ou les rayes piquantes; le Parot-fish, ou le poiſſon-Perroquet, les Snouks, les Congres & pluſieurs autres ſans doute que je n'ai jamais vû, & dont je n'ai pas entendu parler.

Pour ce qui eſt du poiſſon à coquille, il y a une infinité de Conques tout le long des Samballos; leurs coquilles ſont fort grandes & vont en ligne ſpirale, comme celle de l'Eſcargot; l'orifice en eſt plat, & bien large, à proportion de leur groſſeur. Le dedans reſſemble à la nacre de perle; mais le dehors eſt inégal & raboteux. Le poiſſon eſt gluant, ſur tout la partie exterieure, qu'il faut auſſi bien nettoyer avant qu'on apprête; mais ce qui eſt enfermé dans la coquille eſt ſi coriace, qu'il faut le battre pour l'attendrir: alors c'eſt un poiſſon fort delicat.

Il y a entre les rochers quantité de Petoncles, qui ſont fort bons, & qu'on tire avec une épingle, quand on les veut manger.

Les Limpits s'attachent tout de même aux rochers; & ils ſont pour le moins auſſi bons, ou plûtôt meilleurs que les Petoncles.

L'on ne voit point d'Huitres ni d'Ecreviſſes ſur la côte de l'iſthme: il y a quelque peu de Cancres, qui ne ſont pas trop bons, & l'on trouve une eſpéce de petites Ecreviſſes entre les rochers de Samballos,

qui n'ont point les deux bras ; mais qui sont fort délicates.

Les rivieres de l'isthme ne manquent pas de poisson : mais je ne pris pas bien garde à leurs differentes especes : il y en a qui ressemblent à nos Rougets, & qui sont noirâtres, pleins d'arêtes, de la longueur d'un pié ou environ, dont la chair est ferme & de très-bon goût.

J'en ai vû d'une autre sorte, qui ont la figure du Paracood ; mais qui sont beaucoup plus petits, & fort bons.

Il y en a un qui ressemble au Brochet ; mais qui n'a pas plus de 8 ou 10 pouces de long : il a le museau fait à peu près comme celui du Lapin, les dents avancées dans la machoire, & les lévres cartilagineuses. C'est d'ailleurs un très-bon manger.

Pour ce qui est de la pêche des Indiens, ils s'y prennent de differentes manieres, selon les endroits où ils se trouvent. A l'embouchure des rivieres, sur les côtes de la mer & dans les bayes sablonneuses, où il n'y a point de rochers, ils emploient des filets, qui ressemblent à nos traîneaux, & qui sont faits d'écorce de Maho, ou d'herbe de soye ; ils y vont dans leurs canots & ils jettent ces filets comme nous. Mais dans le païs de montagnes, où les Hurans sont clairs, & bordez çà & là de rocs, ils marchent le long des rivieres, & aussi-tôt qu'ils découvrent quelque poisson qui leur plaît, ils sautent dans l'eau & ils le poursuivent, soit à gué, ou à la nage. S'il s'enfuit dans des trous, ils y fourent la main, & ils les attrapent, comme nous prenons les petites Ecrevisses dans nos rivieres : ils y vont

aussi

aussi de nuit, avec des torches de bois leger qu'ils allument.

Avant que d'aprêter le poisson, ils l'éventrent; ensuite ils le font bouillir dans un pot de terre, ou bien ils le grillent.

Ils tirent leur sel de l'eau de la mer, qu'ils cuisent dans des pots de terre, jusqu'à ce qu'elle soit évaporée, & que le sel reste au fonds en forme de gâteau: ils en coupent à mesure qu'ils en ont besoin, mais cette voye est si longue, qu'ils n'en peuvent pas faire en grande quantité, & qu'ils l'épargnent beaucoup: ils ne salent pas leur poisson pour le garder; mais lors qu'ils en mangent de bouilli, le poivre ni manque pas, non plus qu'à tous leurs ragouts. Je parlerai dans un autre endroit de la maniere dont ils font la cuisine.

CHAPITRE VII.

Des Naturels du Païs, de leurs Coutumes, &c.

LE nombre des Indiens qui habitent sur l'isthme n'est pas fort considerable: l'endroit où il y en a le plus, est du côté du Nord, sur tout le long des rivieres. Les Sauvages du Sud demeurent la plûpart vers le Perou; mais il y a des Indiens dispersez çà & là par tout l'isthme.

La taille des hommes est d'ordinaire de 5 ou 6 piez de haut, ils sont droits & d'une jolie tourneure; ils ont la jambe fine, les bras bien-faits, la poitrine large & les os d'une bonne grosseur. Je n'en ai jamais vû aucun qui fut bossu ou diforme. Ils sont

legers à la course & actifs. Les femmes sont petites & ramassées, & n'ont pas la vivacité des hommes ; quoique les jeunes aient de l'embonpoint, la taille jolie, & l'œil vif. Mais les vieilles ont le cuir si flasque & le sein si ridé, qu'elles sont fort desagréables. Les uns & les autres ont le visage rond, le nez gros & court, les yeux grands, & pour la plûpart gris ; mais avec tout cela petillans & plein de feu dans leur jeunesse ; le front élevé, les dents blanches & bien rangées, les lèvres minces & la bouche d'une grandeur médiocre. Du reste leurs joüés sont bien proportionnées avec le menton, & l'on peut dire en general qu'ils ont les traits jolis ; mais sur tout les hommes plus que les femmes.

Les uns & les autres ont les cheveux noirs, longs, plats, minces & rudes ; ils leur pendent d'ordinaire jusques au milieu du dos ou plus bas ; & il n'y a que les femmes qui les attachent avec un cordon tout juste, derriere la tête. Les hommes & les femmes se piquent beaucoup d'avoir les cheveux longs, & souvent ils y passent les doigts pour les débrouiller, ou bien ils les cardent avec une espece de peigne fait de bois de Macaw. C'est un instrument composé de plusieurs buchettes, de 5 ou 6 pouces de long chacune, & qui sont à peu près de la figure des fuseaux de nos Gantiers : ils en attachent 10 ou 12 ensemble par le milieu, à quelque distance les unes des autres, & ils s'en servent ainsi des deux côtez pour separer leurs cheveux, mais s'ils veulent attraper les poux, il faut qu'ils y mettent les doigts. Ils prennent beaucoup de plaisir à

se peigner de cette maniere, & quelquefois ils feront ce manége une heure de suite; ils se dépilent tout le corps, excepté les sourcils & les paupieres. D'ailleurs, les hommes auroient de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient, ou plûtôt les femmes pour eux; puis qu'elles sont les Operatrices en tout ceci, & qu'elles y emploient deux petits bâtons, faits exprés pour cet usage, & qui leur servent de pincettes pour tirer le poil. Ce n'est pas que les hommes ne se coupent les cheveux en certaines occasions; & c'est même une marque d'honneur & de triomphe qui les distingue des autres, lors qu'ils ont tué un Espagnol, ou quelque autre ennemi, ils se teignent même en pareil cas de noir, ce qu'ils ne font jamais autrement, & ils gardent cette couleur, autant qu'il pût m'en souvenir, jusques à la nouvelle Lune qui suit l'action.

Ils ont le teint basanné, de couleur de cuivre jaune, ou d'orange, & les sourcils noirs comme du jayet, ils n'usent d'aucun artifice pour rendre leurs cheveux plus obscurs & leurs sourcils plus noirs; mais ils les frottent avec une espece d'huile pour les faire paroître plus luisans, ils s'oignent d'ailleurs tout le corps, de même que les autres Indiens; mais je ne sçai pas s'ils le font pour la beauté pour avoir le cuir plus doux & plus uni, ou se le rendre plus souple & moins sensible à l'ardeur du Soleil, ou enfin pour empêcher la trop grande transpiration qui se fait dans ces climats brûlans.

Il y a de certaines personnes dans ce païs, qui ont un teint fort particulier. Je

n'en ai vû de ma vie aucune autre part, ni même ouï dire qu'il y en eût ailleurs. Ceci pourra sembler étrange ; mais il n'y a point de Boucaniers qui aient été sur l'isthme, qui ne le puissent confirmer, du moins pour l'essentiel ; quoiqu'il en ait peu qui aient eu l'occasion de s'en instruire aussi bien que moi.

Ces gens sont donc blancs, & il y en a de l'un & de l'autre sexe ; mais leur nombre est si petit, comparée à celui des autres, qu'il n'y en a peut-être pas un sur deux ou trois cens de ceux qui ont la couleur jaune. D'un autre côté, leur blancheur n'est pas de celle de nos Européens, mêlée d'incarnat, ni de nos gens pâles ; c'est plûtôt un blanc de lait, qui approche beaucoup du poil d'un cheval blanc. Leur cuir est aussi tout couvert, plus ou moins, d'un espece de duvet court & blanchâtre, qui en releve l'éclat ; mais qui n'est pas si épais, sur tout aux jouës & sur le front, qu'on ne puisse bien distinguer la peau. Les hommes auroient sans doute la barbe blanche & fort rude, s'ils n'avoient le soin de la déraciner, aussi-tôt qu'elle commence à paroître : mais ils ne cherchent pas à se dépouiller de leur Duvet. Leurs sourcils sont aussi d'un blanc de lait, de même que leurs cheveux, qui sont trés beaux, de la longueur de sept ou huit pouces, & à demi frisez.

Ces Indiens ne sont pas si gros que les autres ; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que leurs paupieres sont d'une figure oblongue, ou plûtôt en forme de croissant, dont les pointes tournent en bas. C'est à cause de ceci, & de ce qu'ils y voient si

bien au clair de la Lune, que nous les appellions yeux de Lune. Ils les ont si foibles, qu'ils n'y voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle d'abord que le Soleil vient à les fraper. Aussi n'aiment-ils pas trop de sortir de jour, à moins que le Ciel ne soit couvert de nuages, ils sont d'ailleurs d'une constitution fort délicate à l'égard des autres, & ils ne se plaisent point à la chasse ni à de tels exercices pénibles, pour lesquels ils ne sont guére propres. Mais quoi qu'ils soient si lâches, endormis & tranquiles durant le jour; aussi-tôt que la Lune paroît, ils sont tout feu, & toute action; ils courent dans les endroits les plus sombres des forêts, aussi vite que les autres le peuvent faire de jour, à cela prés qu'ils ne sont pas si robustes, ni si vigoureux; & ils y sautent comme des Chevreuils.

Il semble que les autres Indiens les méprisent & qu'ils les regardent comme une espece de monstres. Quoi qu'il en soit, il n'y en a pas une race particuliere & distincte; mais il arrive quelquefois qu'un Pere & une Mere, de couleur de cuivre jaune, ont un enfant de cet ordre; & j'en ai vû moi-même un qui n'avoit pas une année complette. On pourroit soupçonner que ces blancs descendent de quelque pere Européen: Mais outre que les Européens ne viennent guéres ici, & qu'ils ont peu de commerce avec les Indiennes lors qu'ils y sont, ces blancs ne different pas moins des Européens à quelques égards, que des Indiens basanez à d'autres. D'ailleurs, l'enfant qui naît d'un Européen & d'une In-

dienne est toûjours mestif, ou basané, comme le savent tous ceux qui ont été dans les Indes Occidentales, où il y a des Mestifs, des Mulattos, &c. de plusieurs degrez entre le blanc & le noir, selon la couleur du Pere & de la Mere. Cela peut aller jusqu'à un dixiéme; par exemple, un Mulatto-Fina est l'enfant d'un Mulatto, & d'une Mestive, &c.

D'un autre côté, les enfans de ces Indiens ne sont pas blancs comme leur Pere & Mere, mais de couleur de cuivre jaune comme étoient leurs ancêtres. Lacenta me le dit lui-même, & il conjecturoit que cette blancheur étoit duë à l'imagination vive de la Mere, qui regardoit la Lune au temps de la conception; je laisse à d'autres à examiner si c'en est la veritable cause: il m'assura de plus que ces Indiens meuroient fort jeunes.

Ceux-ci & les autres se peignent tout le corps, & quelquefois ils barbouillent leurs enfans à la mammelle, ils tracent des figures d'Oiseaux, de Bêtes, d'Hommes, d'arbres, & de toute autre chose dans tous les endroits du corps, sur tout au visage: mais des figures qu'ils font grandes ou petites, suivant leur fantaisie, n'imitent pas trop bien le naturel.

Les femmes sur tout s'exercent à ce métier, & s'y plaisent beaucoup. Le rouge, le bleu, & le jaune, sont des couleurs qu'elles aiment le plus, à cause de leur éclat & de leur agrément. On les détrempe avec une espece d'huile, & on les garde dans des calebaces pour s'en servir au besoin. Les femmes étendent ces couleurs sur le cuir,

avec un pinceau de bois, dont l'un des bouts eſt mâché, & par ce moien rendu ſouple comme une broſſe. Cette peinture peut tenir quelques ſemaines, & on la renouvelle de tems en tems. C'eſt ainſi qu'on me peignit moi-même.

Mais les plus experts dans cet art font des figures plus délicates, & ils les impriment de cette maniere. Ils tracent d'abord avec leur pinceau une ébauche de la figure qu'ils veulent peindre; enſuite ils la piquent par tout avec une épine, juſqu'à ce que le ſang en ſorte; aprés ils frottent l'endroit avec la main, teinte de la couleur qui leur plaît; & alors cette peinture eſt ineffaçable. Mais de quarante à peine y en a-t'il un parmi eux, qui ſoit ainſi peint.

Un de mes Compagnons de voyage nommé Bullman, me pria de lui ôter une de ces figures, que les Négres lui avoient imprimé ſur la jouë; mais aprés l'avoir bien ſcarifié & lui avoir enlevé une bonne partie du cuir, il me fut impoſſible d'en venir entierement à bout. Lors que les hommes vont à la guerre, ils ſe peignent tout le viſage de rouge, & ils ſe couvrent les épaules, la poitrine, & le reſte du corps de grandes taches noires, jaunes, ou de telle autre couleur qui leur vient en fantaiſie; mais la nuit, avant que de ſe coucher, ils ne manquent pas de ſe laver dans les rivieres pour emporter tout ce plâtre.

Ils vont d'ordinaire tout-nuds; mais les femmes ont une eſpece de tablier fait de toile de Coton, qu'elles attachent par derriere avec un bout de fil, & qui leur pend juſqu'au genou, ou même juſques à la che-

ville, ſi elles en peuvent trouver un morceau de cette longueur. Elles attrapent quelquefois de vieilles hardes par des trocs qu'elles font avec les Indiens ſoumis aux Eſpagnols, & alors elles s'en parent avec beaucoup de faſte. Mr Dampier rapporte qu'il gagna un Indien bourru & en obtint ce qu'il lui demandoit, par un preſent qu'il fit à ſa femme d'une jupe, couleur de bleu celeſte. En un mot, il n'y a rien qui faſſe plus de plaiſir aux femmes que de leur donner des habits, ſur tout d'une couleur gaie.

Les hommes n'ont pas le moindre haillon ſur le corps pour couvrir leur nudité, quoique la plûpart des autres Indiens aient tous quelque choſe. Mais ceux-ci ont un petit vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moiens, ou un morceau de feuille de plantain, qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir. Ils font entrer leur Penis avec force dans ſon enveloppe, & ils le couvrent enſuite avec cet eſpece d'entonnoir, qu'ils attachent ferme avec un cordon autour de leurs reins. Pour le Scrotum il eſt expoſé à la vûë de tout le monde, & ils n'ont pas à cet égard la même pudeur qu'ils ont pour le Penis, qu'ils ne montrent jamais à découvert. S'il arrive même par quelque accident qu'il vienne à paroître, les autres en détournent les yeux; & lors qu'ils ont beſoin de faire de l'eau ils ſe tirent à quartier, ils ſe tapiſſent, ôtent l'entonnoir d'une main, & d'abord qu'ils ont fait, ils le remettent au plus vite. Les hommes & les femmes vont toûjours à la ſelle dans les rivieres, & ils ont

Marche d
visite qu

beaucoup de pudeur sur ce chapitre. En general les uns & les autres ont de la modestie, & ils ont de la propreté.

Cependant les hommes ne mépriſent pas tout-à-fait les habits ; & lors que nous donnions une vielle chemiſe à quelqu'un d'entr'eux, ils ne manquoient pas de s'en couvrir, & de trotter enſuite avec plus d'emphaſe qu'à l'ordinaire. D'ailleurs, ils ont une eſpece de robe longue faite de toile de coton qui eſt de la figure des Soquetilles de nos Chartiers, & qui leur pend juſques aux talons, avec une frange du même fil, d'environ un pan de hauteur, & des manches ouvertes, larges, & qui ne vont qu'à la moitié du bras. Ces robes ſont ou blanches, ou d'un noir de ſuye, & ils les mettent par deſſus la tête ; mais ils ne s'en ſervent que pour des occaſions extraordinaires, lors qu'il s'agit par exemple, d'accompagner leur Roi ou leur Chef à une Fête, ou à des Nôces, ou de ſe trouver au Conſeil & en pareilles rencontres, ils ne vont pas au lieu du rendez vous avec ces robes ſur le dos ; mais les femmes les portent aprés eux dans des panniers avec leurs autres ornemens ; & lors qu'ils ſont arrivez au lieu de l'aſſemblée, ils s'ajuſtent le mieux qu'ils peuvent. Quelquefois ils ſe promenent dans cet équipage autour de la plantation, ou de l'endroit où ils ſe rendent ; & je vis un jour Lacenta qui marchoit accompagné de 2 ou 300 hommes équipez de cette maniere, & qu'il ſembloit paſſer en revuë. Je pris garde même que ceux qui avoient les robes noirâtres alloient devant lui, & que les blanches ſuivoient ; les uns & les autres

armez de lances qui étoient de la couleur de leurs robes.

Outre le rouge, dont les hommes se teignent le visage lors qu'ils vont à la guerre, ils portent toûjours une petite lame d'orfeverie qui leur couvre la bouche. La plûpart en ont d'argent, & il n'y a que les principaux qui en aient d'or. Elle est de figure ovale, & de la longueur de la bouche. Il y a une ouverture en forme de croissant, dont les pointes ferrent l'entre-deux des narines, d'où elle est suspenduë & tombe sur la lévre inferieure. Elle peut avoir l'épaisseur d'une Guinée au milieu; mais elle est plus mince vers les extrémitez. Ils se parent d'une lame de cette grandeur lors qu'ils vont à quelque Festin, ou au Conseil; mais à l'ordinaire, ou dans une longue marche, ou à la chasse, ils en portent une beaucoup plus petite, & qui ne leur couvre pas les lévres, quoi qu'elle soit de la même figure. J'en portois une d'or de cette espece, lors que j'étois avec eux.

Au lieu de cette lame, les femmes portent un anneau rond, qui passe à-travers l'entre-deux des narines, & qui differe pour la grandeur & le métal, selon le rang qu'elles tiennent & les occasions. Les plus gros sont de la grosseur du tuyau d'une plume d'Oie, & il arrive souvent qu'à la longue & par leurs poids, ils font descendre l'entre-deux des narines jusques à la bouche, sur tout aux vieilles femmes.

Lors que les hommes & les femmes se trouvent à quelque repas solenel, ils ôtent ces lames & ces anneaux, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de manger; ensuite ils les re-

mettent, aprés les avoir frottez & rendus bien luisans. Mais à l'ordinaire, quand ils mangent ou boivent, ils se contentent d'élever avec la main gauche les petites lames ou les anneaux qu'ils portent alors, (& les anneaux des femmes ne sont jamais si petits qu'ils ne tombent sur les lévres,) pendant qu'ils se servent de la main droite pour mettre le morceau ou la coupe à la bouche. Je remarquerai d'ailleurs en passant qu'ils emploient toûjours la main droite dans tout ce qu'ils font, & que je n'ai point vû de gauchers parmi eux. D'un autre côté, ces anneaux & ces lames ne les empêchent pas beaucoup de parler, quoi qu'ils leur battent sur les lévres.

En certaines occasions extraordinaires le Chef ou le Roi, & quelques-uns des plus considérables du païs, portent à chaque oreille deux grosses piéces d'or attachées à un anneau, & dont l'une vient sur la poitrine & l'autre est suspenduë derriere l'épaule. Elles ont à peu-prés un pan de long, la forme d'un cœur, qui a la pointe en bas, & une lame étroite à la partie superieure, de trois ou quatre pouces de longueur, où il y a un trou, à travers lequel on fait passer l'anneau. Ces pendans à force d'être portez, allongent les oreilles, & y font de gros trous.

Je vis un jour Lacenta, dans un grand Conseil avec un Diadéme d'or autour de la tête, de huit ou neuf pouces de large, dentelé au-dessus comme une scie, & doublé en dedans d'un reseau de petites canes. Tous les hommes armez qui étoient avec lui, avoient un bandeau de la même figu-

re, qui reſſembloit à un pannier, fait de canes bien travaillées & fort joliment peintes, la plûpart de rouge; & qui ſans être couvert d'une lame d'or, étoit environné de longues plumes bigarrées de divers oiſeaux : mais Lacenta n'avoit point de ces plumes à ſon Diadéme.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a d'autres qui ſont de tous les âges, de tous les ſexes & de toutes les conditions; je veux dire des colliers compoſez de dents, de coquilles, de grains de verre, ou d'autres choſes de cette nature, & qui leur pendent juſques au creux de l'eſtomac. Les premiers ſont ajuſtez avec beaucoup d'art. L'on en met pluſieurs enſemble, & les dents qui ſont en forme de ſcie, s'enchaſſent ſi bien les uns avec les autres, qu'on les prendroit pour une ſeule maſſe d'os continuée. Il n'y avoit que Lacenta, & un petit nombre des principaux qui s'ornaſſent de ces colliers en certaines occaſions extraordinaires, & ils les plaçoient toûjours au-deſſus des autres. Je ne ſçai pour quel ſujet mes camarades & moi, croyions que c'étoient des dents de Tigre; puis que je n'y avois jamais vû aucun de ces animaux : J'ai pourtant ouï dire qu'il y en a ſur l'iſthme, & quelques-uns de mes compagnons de fortune m'aſſurerent qu'ils y en avoient tué un. Lors même que j'y paſſai avec le Capitaine Sharp, quelques hommes de l'équipage nous raportetent qu'ils en avoient vû un d'aſſez proche, qui les avoit regardé fixement. L'on m'a dit auſſi qu'à la baye de Campêche, il s'en trouve une ſorte de petits qui ſont bien furieux.

Pour revenir aux colliers, les autres perſonnes, hommes & femmes, n'en portent point avec des dents, excepté qu'ils en fourrent quelques-unes çà & là entre le reſte de leurs babioles. Une ſeule perſonne en a quelquefois 3 ou 400 autour du cou, les uns de grain de verre, les autres de coquilles, &c. diſpoſez en ſept, ou huit rangs, dont chacun fait une eſpece de corde, les uns plus hauts, & les autres plus bas; quoiqu'ils n'y obſervent guére de cimetrie; ſur tout les femmes qui portent les leurs preſque en un monceau. Tous les colifichets qui leur tombent ſous la main, trouvent leur place dans ces colliers, & plus ils ſont peſans, plus on les eſtime. Il faut qu'une femme ſoit bien pauvre, ſi elle n'en a pas le poids de quinze ou vingt livres ſur le cou: quelques-unes en portent juſqu'à trente livres ou même davantage. Les hommes en ont preſque le double, ſuivant que leurs forces & leurs richeſſes le permettent.

Lors qu'ils demeurent à la maiſon, & qu'ils vont à la chaſſe, ou à la guerre, ils ne portent point de ces colliers; mais ils s'en équipent, quand il s'agit de paroître en cérémonie, à un Feſtin, à des Nôces, ou à quelque autre aſſemblée publique. Dans ces occaſions, les femmes ſuivent les hommes juſques au lieu du rendez-vous & leur portent ces colliers avec tout leur autre attirail dans des panniers; c'eſt-à-dire, qu'une femme en porte deux, un à chaque bout d'un bâton qu'elle met ſur l'épaule. Ils ne ſont pas plûtôt arrivez au lieu marqué, qu'ils ſe paent de tous ces orne-

mens, & ſe promenent d'un côté & d'autre : quelquefois même ils danſent avec cet équipage, & ne ſe donnent point de relâche, qu'ils ne ſoient tous trempez de ſueur. Lors qu'ils prennent leurs repas, ils ôtent ces colliers, & ils les remettent enſuite.

Les enfans en portent quelques-uns aſſez petits, & ceux qui ſont à la mammelle en ont un ou deux grains de verre : outre ces colliers, les femmes portent auſſi quelquefois des bracelets compoſez d'un petit nombre de ces mêmes grains, & qui font pluſieurs tours. Lors que les hommes, & les femmes s'ajuſtent avec toutes ces galanteries, & qu'ils ſe peignent le cuir, ils n'ont pas tant méchante mine.

La plûpart des maiſons où ils habitent, ſont diſperſées çà & là, ſur tout dans les nouvelles plantations, & toûjours ſituées au bord d'une riviere : il y en a pourtant en quelques endroits pluſieurs enſemble, qui peuvent former un Bourg, ou une Ville, quoiqu'elles ne ſoient pas rangées de ſuite, ni vis-à-vis les unes des autres pour faire des ruës : il en eſt à-peu-pres de ces maiſons, comme de certains Villages qu'il y a chez nous dans le païs des forêts, & ailleurs : ils ont leurs plantations dans le voiſinage, à differentes diſtances, & il y a toûjours une place de réſerve pour y bâtir le magaſin commun : ils ne changent pas ſouvent de demeure, à moins qu'ils ne craignent l'aproche des Eſpagnols, ou que la graiſſe de leurs terres, qu'ils ne cultivent jamais, ne ſoit épuiſée.

Ils ne jettent aucun fondement pour bâtir, & ils ſe contentent de faire des trous

deux ou trois piez de distance les uns des autres, où ils fichent des petits pieux d'une égale hauteur, & de 6, 7, ou 8 piez de long. L'entre-deux est rempli de bâtons, qu'on enduit de terre; & cela fait les murailles. On éleve ensuite le toit en talus sur de petits chevrons, & on le couvre avec des feuilles de Palmier. Tout ce bâtiment est fort irrégulier, il peut avoir 24 ou 25 piez de long, & il est large à proportion. Il n'y a point de cheminée; de sorte qu'on allume le feu au milieu de la place, & que la fumée sort par un trou qui est sur le toit, ou à travers les crevasses qu'il y a. Ce n'est pas tant une maison partagée en chambres, qu'un amas de cabanes jointes ensemble: il n'y a ni étages ni portes, ni armoires, & les sieges ne sont que des troncs de bois. Tous ceux de la famille ont un branle chacun, & ils les suspendent d'un bout à l'autre de ces cabanes.

Les habitans d'un Village, où plusieurs maisons voisines ont un magasin ou un Fort en commun; qui est d'ordinaire de 120 ou de 130 piez de long, & de 25 de large: la muraille peut avoir 9 ou 10 piez de haut, & autour de 20 jusques au faîte: le toit est couvert de feuilles comme celui des autres maisons. Les materiaux & la structure en sont aussi à peu prés les mêmes; excepté qu'il n'y a nulle separation. Toutes les faces de ces magasins sont remplies de trous, de la grosseur du poing, dispersez de tous côtez sans aucun ordre, & dont la figure est irreguliere. C'est par ces trous qu'ils découvrent un ennemi qui aproche, & qu'ils tirent leurs fléches; mais ils ne

ſçavent ce que c'eſt que de le prendre en flanc : ils bâtiſſent toûjours ces maiſons ſur un terrain uni, au pied d'une colline, & ils arrachent les arbres & les buiſſons tout autour à la portée d'une flèche : il y a une ouverture à chaque extrémité, qu'ils barricadent avec une eſpece de porte faite de bois de Macaw & de Canes partagée en deux & liées enſemble avec une ſorte d'oſier. Cette porte peut avoir un pié d'épaiſſeur : ils la tiennent prête pour en fermer ces ouvertures, & empêcher les ennemis d'y entrer ; d'ailleurs, il y a deux ou trois pieux enfoncez en terre pour la ſoûtenir. Le mal que je vois à ces Forts, c'eſt qu'on y peut mettre aiſément le feu ; & les Eſpagnols en viennent à bout par le moien des fléches qui tirent ſur le toit, & dont le fer eſt rougi : il y a d'ordinaire une famille qui loge dans ce magaſin, pour le garder, & le tenir propre. En effet, on y remarque une grande propreté, de même que dans les maiſons des particuliers. Ces Forts leur ſervent auſſi pour y tenir Conſeil, & leurs autres aſſemblées generales.

Ils ne cultivent des Plantains, & ne ſement du Maiz, &c. autour de leurs habitations, qu'autant qu'il leur en faut pour le beſoin. Le païs eſt ſi couvert de forêts, que la premiere choſe qu'ils font pour défricher la terre, c'eſt de couper les arbres, qu'ils laiſſent quelquefois ſur la place trois ou quatre années de ſuite, juſqu'à ce qu'ils y mettent le feu. Cependant ils ſement du Maiz entre les arbres ainſi abatus, dont les racines ſe pourriſſent à la longue, parce qu'ils n'ont point d'inſtrumens pour les ar-

racher. Aprés que la place eſt bien nette, ils y font auſſi des creux aſſez irreguliers, & à des diſtances inégales, dans chacun deſquels ils font un trou avec les doigts, où ils jettent deux ou trois grains de Maiz qu'il couvrent enſuite de terre; de même qu'on plante les Féves dans nos Jardins. On ſeme ici vers le mois d'Avril; & la recolte ſe fait en Septembre, ou en Octobre: ils arrachent les épics avec la main, comme on le pratique ailleurs. Quoique je ne fuſſe pas ici au tems de la moiſſon, je vis dans leurs cabanes le Maiz de la recolte qui avoit precedé. Au lieu de le battre, ils le frient entre les mains: ils n'en font ni pain, ni gâteaux; mais aprés avoir rôti le grain, ils le moulent entre deux pierres, à peu-prés comme on fait le Chocholate, & ils ſe ſervent de la farine en pluſieurs choſes. Par exemple, ils la détrempent dans une calebace avec de l'eau, & ils boivent cette liqueur. En voyage, quand ils n'ont pas le loiſir de faire d'autres proviſions, celle-ci leur eſt d'un grand ſecours. Ils appellent ce mélange Chicha, qui ſignifie du Maiz, ſi je ne me trompe.

Ils font auſſi une autre liqueur avec le Maiz, qu'ils appellent Chichah-Copah; & le dernier de ces deux mots ſignifie boiſſon. Lors qu'il s'agit de celebrer une Fête ou un mariage, ils infuſent 20 ou 30 boiſſeaux de Maiz dans une auge pleine d'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit impregnée du grain, & qu'elle commence à s'aigrir. Alors quelques vieilles femmes, qui n'ont guére autre choſe à faire, mâchent des grains de Maiz qu'elles mettent dans des Calebaces, &

quand elles croient d'en avoir assez, elles versent ce mélange de Salive & de Maiz dans l'auge, après en avoir tiré le grain qu'on y avoit infuse. Cette espece de bouillie sert de levain, & donne aussi-tôt une petite fermentation à toute la liqueur, quand elle ne fermente plus, on la tire au fin dans une autre auge, & ensuite elle est bonne à boire. Elle a le goût de la petite biere qui est aigre, & avec tout cela elle entête beaucoup : ils en boivent à longs traits, & ils en sont fort avides, quoi que le leur donne quantité de raports. C'est leur boisson délicieuse & pour la régale ; car pour l'ordinaire ils ne boivent que de l'eau toute pure ou du Misław.

Il y a deux sortes de Misław, dont l'un se fait avec des Plantains frais, & l'autre avec de secs : ils rôtissent les premiers dans leur cosse ; & après l'avoir ôtée, ils mettent la chair dans une calebace pleine d'eau où ils la délaient avec les mains, & ensuite, ils boivent cette liqueur. L'autre sorte de Misław se fait avec des gâteaux de Plantains secs ; lors que ce fruit est cueilli mûr, il ne se garde pas, & il se pourrit bien-tôt, s'il reste dans la cosse. Pour prévenir cela, on fait une pâte de la chair, & on la seche à petit feu sur une espece de grille faite de bâtons. L'on en coupe un morceau quand on veut faire du Misław, & on le détrempe de la même maniere. Les naturels du païs s'en munissent toûjours lors qu'ils vont en voyage ; sur tout dans les endroits où ils n'esperent pas de trouver des Plantains mûrs, quoi qu'ils les aiment mieux secs ; ils en font aussi bouillir de verds ou à moi-

ils mûrs, & ils les mangent avec la viande au lieu de pain : ils se servent de même des Yams, & des Potates, & de la racine de Cassave, qu'ils rôtissent quelquefois : il ne leur manque jamais une bonne quantité de l'une ou l'autre de ces choses dans leurs plantations, sur tout dans celles qui sont cultivées depuis long-tems.

D'ailleurs, on n'y voit ni herbage, ni salade, & je ne me suis jamais apperçû qu'ils mangeassent aucune sorte d'herbe. Mais ils n'oublient pas d'y planter du poivre qu'ils aiment beaucoup, ni d'y avoir quantité de Pommes de Pin, dont ils mangent tous les jours.

Les hommes défrichent d'abord les plantations, & les mettent en bon état ; les femmes ensuite ont tout le soin de la culture. Ce sont elles qui bêchent la terre, qui plantent, qui sement & qui cueillent le Maiz, les Yams, &c. Il n'y a que la coupe des arbres, & de tels autres ouvrages au-dessus de leurs forces qui regardent les hommes. Elles ont la conduite de tout le ménage, & l'on peut dire qu'elles sont les servantes de la famille ; sur tout les vieilles femmes, qui s'occupent à faire la cuisine, à laver, & à tout ce qui est de leur portée. Elles suivent aussi leurs maris en campagne, & font pour eux tout ce qu'il y a de plus servile. En un mot, il ne s'en faut guére qu'elles ne soient leurs chevaux de charge ; puis qu'elles portent tout l'attirail de la maison, les ustenciles, les vivres, &c. Quand ils arrivent au lieu, où ils doivent passer la nuit, la femme prépare le soupé

pendant que le mari attache les branles: car chacun couche dans le ſien.

Mais quoi que les femmes ſoient ainſi emploiées à toute ſorte d'ouvrage ſervile, ſoit à la maiſon, ou à la campagne, & qu'elles ſoient en quelque maniere les eſclaves de leurs maris; malgré tout cela, elles s'acquitent de leur devoir avec tant de promptitude & ſi gaïement, qu'il ſemble que ce ſoit plûtôt par leur choix, que par aucune neceſſité qu'on leur ait impoſée. Elles ſont en général d'un trés-bon naturel, civiles & obligeantes les unes envers les autres, ſur tout à l'égard des étrangers, & prêtes à leur rendre tous les ſervices legitimes qu'elles peuvent. Elles ont beaucoup de reſpect & de ſoûmiſſion pour leurs maris; & ceux-ci à leur tour ne manquent ni d'amitié ni de complaiſance pour elles. Je n'ai jamais vû qu'aucun Indien batit ſa femme ni qu'il lui dit des injures. Dans les querelles même qu'ils ont enſemble, lors qu'ils ſe divertiſſent à boire, ils ne font pas la moindre malhonnêteté aux femmes qui ſe trouvent avec eux.

Outre toutes ces peines que les femmes ſe donnent, elles ont ſoin d'élever leurs enfans. Lors qu'une femme eſt accouchée, une demi-heure aprés tout au plus, une autre vient qui prend l'enfant entre ſes bras & la mere ſur ſon dos, & les porte ainſi à la riviere pour les y laver. Durant le premier mois, l'enfant eſt attaché ſur une planche, ou plûtôt ſur une piece de bois de Macaw refendu, puiſqu'ils n'ont point de ſcies pour faire des planches, & on l'emmaillotte avec ce bois, ſur lequel il a le

dos appuyé : auſſi leurs enfans ſont-ils preſque toûjours fort droits. Quand il faut netoyer ſes ordures, on l'ôte de cette planche, on la lave bien avec de l'eau froide ; & on le remet enſuite au maillot. La mere prend tout ce paquet, lors qu'elle veut alaiter ſon enfant, & le couche enſuite dans un petit branle fait exprés pour cet uſage, que l'on tient ouvert par le moyen de petits bâtons qui croiſent d'un bord à l'autre.

A meſure que les Garçons deviennent grands, ils ſont élevez aux exercices de leurs peres ; ſur tout à tirer de l'Arc, & à darder de la Lance ; & ils ſont fort adroits à l'un & à l'autre. Je leur ai vû faire des choſes à cet égard preſqu'incroyables ; par exemple, un petit Garçon qui n'avoit pas plus de huit ans, fichoit une cane en terre, & à vingt pas de-la il la fendoit d'un coup de fléche, ſans la manquer pluſieurs fois de ſuite. C'eſt auſſi leur principal exercice ; & lors qu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans, & qu'ils ont la force de porter leurs vivres avec une Calebace pleine de leur boiſſon de Maiz, ils accompagnent leur pere à la chaſſe, ils tirent les petits oiſeaux qu'ils trouvent, & ils s'engagent même à pourſuivre le gros gibier. Lors que les enfans ſont trop jeunes, ces Indiens ne les prennent jamais avec eux, ſoit qu'ils aillent en voyage, à la chaſſe, ou à la guerre. Les Garçons qui ſont un peu grands, ſuivent toûjours le Pere & la Mere, & leur rendent tous les petits ſervices qu'ils peuvent ; mais les filles reſtent à la maiſon avec les vieilles femmes.

Les Peres & les Meres ont beaucoup

de tendreſſe pour leurs enfans, & je n'ai preſque jamais vû qu'ils les traitaſſent avec la moindre ſeverité: ils leur permettent de ſe divertir de la maniere qu'ils l'entendent. Les petits Garçons & les petites Filles, à l'exemple de leurs Peres & Meres prennent grand plaiſir à la nage & à la pêche. Les uns & les autres vont tout nuds juſques à l'âge de puberté, alors les Filles mettent leur tablier & les Garçons l'entonnoir.

Les Meres élevent leurs Filles à tous les ouvrages domeſtiques. Elles s'en font aider pour aprêter les vivres, & les occupent à tirer les fils de l'écorce du Maho, à battre l'Herbe de foye, dont on fait du fil, des cordes & des filets, à nettoyer le coton, & à le filer pour s'en ſervir enſuite à faire des toiles. Les femmes les ourdiſſent ſur un rouleau de bois, qui peut avoir trois piez de long, & qui tourne ſans peine entre deux poteaux, où il eſt enchaſſé. C'eſt là-deſſus qu'elles mettent les fils de coton, d'une longueur proportionnée à l'uſage qu'elles en veulent faire, mais qui n'excede jamais trois ou quatre verges, ſoit qu'elles deſtinent la toile pour un branle, ou cette eſpece de tablier qu'elles attachent autour de leurs reins, ou des robes, ou enfin pour des couvertures, dont elles ſe ſervent dans leurs branles; de ſorte qu'elles nourdiſſent jamais une piece de coton, dans le deſſein de la couper, mais tout-juſte de la meſure qu'elle doit être pour l'un ou l'autre de ces uſages, qui ſont les ſeuls qu'on fait ici de la toile. Ces fils ainſi montez ſur le rouleau forment la chaine, & la trême eſt dévidée ſur un petit morceau de bois de Mocay,

qui a une entailleure à chaque extrémité, & qui sert de Naverte ; elles prennent avec les doigts d'une main de deux fils l'un de la chaîne, où elles passent leur Naverte avec l'autre, & continuent ainsi jusques au bout : afin même que la toile soit bien serrée, elles ont une regle de bois de Maçaw, qui est entre les fils de la chaîne & qui leur sert à la battre à chaque tour.

Les petites Filles tordent aussi de la laine de coton pour des franges, & préparent des canes, ou des feuilles de palmier, de même que les petits Garçons, pour en faire des corbeilles ; ce qui est l'ouvrage des hommes. Ils teignent d'abord ces materiaux de differentes couleurs vives, & ensuite ils les entrelassent fort joliment : ils font aussi de petites coupes bien propres, d'un ouvrage si fin & si serré, quelles peuvent contenir toutes sortes de liqueurs, sans être enduites de laque, ni de vernis : ils s'en servent à boire, de même que de leurs Calebaces, qu'ils peignent avec beaucoup d'art ; il y a de ces corbeilles de differentes grandeurs & dont l'ouvrage est fort diversifié ; elles sont si fermes, qu'on peut les écraser & les jetter çà & là, sans y faire presque le moindre mal. D'ailleurs, ils les emploient à porter leurs hardes & à de tels autres usages.

Les jeunes Filles, qui ont atteint l'âge de puberté, ne se montrent à personne ; S'il arrive même par hasard qu'il vienne quelqu'un à l'endroit où elles sont confinées, quand ce seroit leur Pere, elles mettent d'abord une piece de coton devant le visage en guise de voile. Mais cette espe-

ce d'empriſonnement n'eſt pas de longue durée ; elles paroiſſent bien-tôt en public, puiſqu'on les marie de bonne heure. Elles ſont fort modeſtes ; & quoi qu'elles prennent un homme par toute ſorte d'endroits, elles le font avec beaucoup d'innocence & de ſimplitité.

Ils ont tous pluſieurs femmes ; Lacenta en avoit ſept : & lorſqu'il entreprenoit quelque long voyage, on les diſtribuoit de telle maniere, qu'il en trouvoit une à chaque nouveau gite.

L'adultere eſt puni par la mort des deux Complices. Cependant, ſi la femme avouë le fait à ſon mari, & jure qu'elle a été violée, elle eſt reçûë en grace ; mais ſi elle cache l'action, & qu'elle en ſoit convaincuë, on la brule ſans quartier. Leurs Loix ſont auſſi fort ſeveres à d'autres égards, & il n'y a point de pardon pour un Voleur.

Si un homme débauche une Vierge, on le ſonde avec une ſorte d'épine qu'on tourne dix ou douze fois : ce qui cauſe non ſeulement une grande douleur, mais ulcere la partie & donne même la mort ; quoi que le patient ait la liberté de ſe guerir s'il peut. Ces faits, au reſte, doivent être bien averez, & les témoins jurent par leur dent.

Lors qu'ils ſe marient, le Pere de l'Epouſe, ou ſon plus proche parent, la garde une ſemaine entiere dans ſon apartement où il couche lui-même ; je ne ſçai ſi c'eſt pour témoigner la répugnance qu'il a de la perdre, ou pour quelque autre raiſon ; quoiqu'il en ſoit, il la remet enſuite à ſon Mari.

Quand un Pere diſpoſe de ſa Fille, il invi-

vite tous les Indiens à 20 miles à la ronde, & il leur fait un grand repas. Tous ceux qui viennent aux Nôces portent quelque choſe, & perſonne ne s'y trouve les mains vuides ; les hommes y portent leurs haches pour travailler ; les femmes un demi boiſſeau de Maiz ; les petits garçons du fruit & des racines : & les petites filles de la volaille & des œufs. Ils laiſſent leurs préſens à la porte de la maiſon, & ils ſe retirent enſuite, juſqu'à ce que tous les conviez y aient poſé chacun le ſien. Les gens de la maiſon les prennent & en diſpoſent de la maniere qu'ils l'entendent.

Cela fait, les hommes retournent au lieu où ſe doivent célébrer les Nôces, & l'Epoux leur preſente à chacun une calebace de liqueur forte, & les conduit à travers la maiſon dans une grande Cour. Les femmes qui viennent aprés ; reçoivent auſſi une calebace de liqueur, & ſe rendent au même endroit. Les petits garçons ſuivent, & enfin les petites filles, qui vont joindre la compagnie, aprés avoir bû à la porte.

Les Peres des nouveaux mariez viennent enſuite. L'un méne ſon fils, & l'autre ſa fille. Le premier fait un diſcours à l'aſſemblée, & il n'a pas plûtôt fini qu'il ſe met à danſer, & à faire des poſtures groteſques, juſqu'à ce qu'il ſort tout en ſueur. Il ſe met enſuite à genoux, & il donne ſon fils à la fiancée ; dont le Pere, qui eſt auſſi à genoux, la tient par la main, aprés avoir danſé à ſon tour, juſqu'à n'en pouvoir plus. Alors les jeunes mariez ſe prennent par la main, & l'époux rend l'épouſe à ſon Pere : c'eſt ainſi que la cérémonie finit.

Tous les hommes munis de leurs haches pouſſent d'abord des cris de rejouïſſance, & courent au quartier d'un bois, qu'on a déja marqué pour ſervir de plantation aux jeunes mariez. Là, ils abattent les arbres & défrichent la terre avec toute la vigueur poſſible : ils employent ſept ou huit jours à cet ouvrage, & à meſure qu'ils défrichent, les femmes & les filles ſement du Maiz, ou de toute autre choſe que la ſaiſon fournit. Enfin, ils bâtiſſent une maiſon pour les nouveaux mariez.

Au bout de la ſemaine, & lors que les jeunes mariez ſont établis dans leur nouvelle demeure, la compagnie ſe divertit à boire du Chica-Copah, dont on a déja fait bonne proviſion, & à manger à ventre déboutonné. Après que le repas eſt fini, les hommes s'en donnent au cœur joye avec la boiſſon : mais avant que de commencer, l'Epoux ſe ſaiſit de toutes les armes, & il les attache à la poutre qui ſoutient le toit de la maiſon, ou perſonne ne peut les prendre que lui ſeul. Cela ſe fait pour prévenir les ſuites des querelles, où ils s'engagent ſouvent lors qu'ils ont bû. Ils continuent à boire nuit & jour, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de liqueur, & cela dure trois ou quatre jours. Quelques-uns tiennent bon, pendant que les autres ſe ſaoulent & s'endorment. Auſſi-tôt que la boiſſon eſt finie, & qu'ils ont tous repris leur ſens froid, chacun retourne chez ſoi.

Ils ſe régalent en d'autres occaſions ; par exemple après avoir tenu un grand Conſeil, ou à la ſortie de quelque autre aſſemblée ; qu'ils font même quelquefois dans la ſeule

vûë de ſe divertir. Les hommes boivent d'ordinaire à la ſanté les uns des autres, & aprés avoir dit quelque mot, ils avancent la coupe vers la perſonne à qui ils boivent. Ils n'accordent jamais cet honneur à leurs femmes; bien loin de-là, celles-ci ſe tiennent debout; & les ſervent pendant qu'ils mangent, elles prennent la coupe de celui qui a bû, en jettent les reſtes à terre, la rincent bien, & la donnent pleine à un autre. Soit à un Feſtin, ou à la maiſon, les femmes ſervent toûjours leurs maris à table juſques à la fin du repas; enſuite elles vont manger les unes avec les autres, ou chacune en particulier.

Lors que les hommes ſont chez eux, ils ne s'embaraſſent pas beaucoup d'aucune affaire, mais pour n'être pas tout-à-fait oiſifs, ils s'occupent ſouvent à treſſer des coupes, des corbeilles & des filets, à polir leurs fléches & leurs lances, à les armer de pointes, & à de tels autres ouvrages.

Les hommes ſont auſſi une ſorte de flute, de pluſieurs petites canes creuſes, & quelquefois même d'un ſeul tuyau: il y a des trous, & ils y ſouflent avec violence ſans diſtinguer les Notes: ce qui forme un bruit, qui approche du cri des enfans: ils ſe plaiſent beaucoup à cet exercice, & ils joüent de la flute en differentes occaſions; par exemple, leurs Pawawers ou leurs Devins en joüoient lors qu'ils faiſoient leurs ſortileges. En un mot, il n'eſt rien, dont ils ne s'aviſent pour produire quelque ſon, & pendant que les uns s'occupent à les divertir de cette maniere, les autres bourdonnent toûjours.

Ils murmurent tout de même, lors qu'ils danſent une eſpéce de branle, où il n'y a que des hommes, 30 ou 40 enſemble, qui forment un cercle : ils étendent leurs mains & les appuyent ſur les épaules les uns des autres. Enſuite ils ſe meuvent tout doucement & de côté, & à meſure qu'ils avancent dans le même cercle, ils ſecouent toutes les jointures de leurs corps d'une maniere fort groteſque.

Ils jouënt ſouvent de la flute, & battent le tambour, lors même qu'ils ſont occupez à quelque ouvrage ; mais ils ne danſent guére, à moins que ce ne ſoit dans partie de plaiſir. Aprés qu'ils ont danſé quelque tems, celui de la compagnie qui veut ſe détache du cercle & ſe met à faire des gambades & des poſtures ; il jette ſa lance en l'air & la rattrape ; il ſe plie le dos vers la terre & ſaute en avant : en un mot, il fait pluſieurs autres tours comme ceux de nos Sauteurs ; mais avec plus d'activité que d'adreſſe. Lors que celui-ci eſt bien las, un autre, ou même deux ou trois à la fois viennent prendre ſa place, & jouënt le même rôle. Auſſi-tôt que le Bal eſt fini, ils vont ſe jetter dans le riviere tout trempez de ſueur ; ils s'y lavent bien, & à la ſortie de l'eau, ils paſſent la main ſur leurs cheveux & par tout le corps pour la faire tomber. Un de ces Bals, ſi l'aſſemblée ſe trouve nombreuſe, dure pour le moins cinq ou ſix heures, & quelquefois même un jour entier : ils ne font guére ce manége qu'aprés s'étre un peu divertis à boire : mais ils ne danſent point lors qu'ils ont bû copieuſement. La danſe, la chaſſe,

& à tirer au blanc ſont leurs plaiſirs capitaux. Les hommes & les petits garçons tirent à tout ce qui preſente à leurs yeux, quand ce ne ſeroit que pour s'exercer & faire voir leur adreſſe.

Les femmes ont auſſi leurs danſes, & leurs Parties de plaiſir, aprés que leurs maris ſe ſont bien divertis eux-mêmes. J'ai déja remarqué qu'elles ne ſe régalent point avec les hommes, & qu'elles ne ſont pas de leurs jeux : mais cela n'empêche pas qu'elles ne boivent entr'elles juſques à ſe ſoûler. D'ailleurs elles ont grand ſoin de leurs maris quand ils ſont yvres. D'abord qu'une femme voit que ſon mari n'en peut plus, elle ſe fait aider par une ou deux femmes pour le mettre dans ſon branle ; & pendant qu'il y ronfle & cuve ſa liqueur, elles lui jettent de l'eau ſur le corps pour le raifraichir ; lui lavent les mains, les piez, & le viſage ; lui paſſent la main par tout pour en faire tomber l'eau qui s'eſt échauffée, & l'arroſent à nouveaux frais. J'ai vû de cette maniere dix ou douze hommes couchez dans leurs branles aprés un régal, & les femmes autour d'eux pour en avoir ſoin.

Les hommes ne ſortent jamais de leur maiſon pour la moindre choſe, quand ce ne ſeroit que pour aller faire de l'eau, ſans prendre quelqu'une de leurs armes, ſoit l'arc & la fléche, leur lance, la hache, ou le couteau long. Leurs plus frequentes expeditions en tems de paix, ſe bornent à la chaſſe. ils y vont pour ſe munir de gibier, lors qu'ils en manquent chez eux. Ils ſe joignent quelquefois une ou deux familles en-

ble ; mais ils font ſouvent de grandes parties de chaſſe, où il y a beaucoup de monde. Il ſe tient guére d'aſſemblées publiques, & l'on ne celebre peu de Feſtins, où l'on ne conclue une partie de chaſſe avant que de ſe quitter. On fixe le tems & le lieu du rendez-vous, & chacun eſt obligé de s'y trouver avec tout ce qui lui eſt néceſſaire.

Une de ces chaſſes dure quelquefois trois ou quatre jours. Il y en a même où ils emploient juſqu'à dix, douze, quinze & dix-huits jours, ſuivant le gibier qu'ils rencontrent, & la route qu'ils prennent. Ils vont quelquefois juſques à la frontiere, pour trafiquer avec leurs voiſins, & ils chaſſent en allant, & à leur retour, ils n'examinent point les ſaiſons de l'année, pour ſçavoir s'il y a du gibier ou non ; mais en tout tems ils font ces parties de chaſſe. Tous ceux de la compagnie ſe muniſſent d'un, ou deux chiens pour battre le païs, & les femmes s'y trouvent auſſi-bien que les hommes. Lors que j'y allois avec eux, ils me donnoient une jeune femme pour me ſervir, & porter mes proviſions dans un panier.

C'eſt l'uſage que l'on fait ici des femmes ; elles portent dans leurs corbeilles des Plantains, des Bonanos, des Yams, des Potates, & des racines de Caſſave ; tout cela bien rôti ; mais l'on trouve dans les bois & les plantations ruinées, des Plantains verds, qu'on apprête ſur les lieux avec ces racines ; de ſorte que ſi l'on doit paſſer par ces endroits-là, on ſe charge de moins de proviſions. Elles prennent auſſi un peu de farine de Maiz, & quelques Plantains

leurs tout crus, pour en faire du Miſlaw. Leurs proviſions ne conſiſtent pas en autre choſe. Chaque femme porte une calebace; & il y a un ou deux pots de terre qui ſervent à cuire les viandes pour toute la compagnie. Les hommes portent leurs arcs, & leurs fléches, leurs lances, une petite hache, & un couteau long. Ils vont tous nuds piez, & ſouvent ils attrapent des égratignures dans les bois où ils paſſent; mais ils ne s'en mettent pas fort en peine. Ils tuent des Pecaris, des Warris, des Quams, des Chicaly-Chicalis, des Cotroſous, & toute autre bête ou oiſeau qu'ils rencontrent, excepté les Singes & les bêtes fauves. Ils mangent d'abord la volaille, & tout ce qui ne ſe peut pas conſerver facilement. Ils s'arrêtent la nuit par tout où ils ſe trouvent au Soleil couché, pourvû que ce ſoit prés d'une riviere ou d'un ruiſſeau, & ſur le penchant d'une montagne. Ils attachent leurs branles à deux arbres; ils ſe couvrent d'une feuille de Plantain, pour ſe garantir contre la pluye & le vent; & ils allument un feu qui dure toute la nuit. Ils ne continuent jamais leur chaſſe aprés le Soleil couché, & ne la recommencent qu'aprés qu'il eſt levé. Les bêtes qu'ils pourſuivent le plus, ſont le Pecary, & le Warry, qui ne vont pas fort vîte à la courſe, & qui vont par troupeaux de deux & trois cens à la fois: de ſorte que ſi les Indiens les ſurprennent, ils en tuent d'ordinaire quelqu'un à la boulevûë. Mais ſi cela n'arrive point, ils courent ſouvent un jour entier ſans en attraper un ſeul, ou bien ils en atteignent ſi peu, par rapport au grand

nombre qu'ils en lancent, que le succez ne répond pas à la fatigue. J'en ai vû lancer moi-même prés de mille dans un jour separez en differentes troupes, & nous n'en tuâmes que deux. Ces animaux s'enfuient quelquefois avec les fléches dans le corps, mais s'il y en a quelqu'un qui sont las, il s'arrête à une Baye, où les chiens l'environnent de tous côtez, sans oser en venir aux prises : ils ne font que le harceler & lui mordre les fesses, jusqu'à ce qu'ils voient leurs maîtres derriere un arbre prêts à lâcher leur coup, alors ils se retirent pour éviter la fléche. Aussi-tôt qu'un Indien a percé un Warry ou un Pecary, il y court & lui darde sa lance, ensuite il l'éventre, en coupe les boiaux, & le coupe en deux par le travers. Cela fait, il prend un morceau de bois & le taille en pointe aux deux bouts, à chacun desquels il fiche une piece de sa bête, & la porte ainsi sur l'épaule à l'endroit du rendez-vous que l'on a donné aux femmes. La nuit même qu'on a pris une de ces bêtes, l'on en fume la chair à la maniere du païs, & on la porte à la maison.

D'ailleurs, soit quadrupede, ou oiseau qu'ils prennent, ils le percent à coups de lances ou de fléches, pour en faire sortir le sang. On le coupe ensuite en quartiers, aprés lui avoir ôté la tête ; mais si c'est un Pecary, on l'échaude, & si c'est un Warri, on l'écorche. Il y a de certains oiseaux qu'ils ne font que plumer, & il y en a d'autres qu'ils pelent, non pas tous entiers, mais aprés les avoir déchiquetez par morceaux pour leur servir en voyage,

Comme ils ont trés-peu de ſel, lors qu'ils veulent garder quelque temps le gibier, ils plantent quatre piez fourchus à 8 ou 9 piez de diſtance les uns des autres, ſur leſquels ils poſent deux bâtons de cette même longueur, qui ſe trouvent ainſi paralelles & à un pié de terre. C'eſt ce qu'on appelle un Barbecuë, & c'eſt là-deſſus qu'ils rangent les quartiers des bêtes ou des oiſeaux, avec un petit feu de charbon de bois au-deſſous; ils tournent ces pieces de tems en tems, & ils renouvellent ce petit feu trois ou quatre jours de ſuite, ou peut-être même une ſemaine entiere, juſqu'à ce qu'elles ſoient devenuës auſſi ſéches qu'un morceau de bois, ou que nôtre Bœuf fumé. S'ils tuent par hazard quantité d'oiſeaux, de Pecaris, ou d'autres bêtes, ils les fument bien à la campagne, & ils les portent ainſi à la maiſon. S'il il y en a même trop pour la charge des femmes, les hommes leur aident à les porter. Cette chair préparée de la ſorte ſe peut conſerver long-tems; mais d'abord que la proviſion approche de ſa fin, ils retournent à la chaſſe. Ils font auſſi un Barbecuë au logis, où ils entaſſent ces morceaux ſecs les uns ſur les autres, & ſouvent ils y mettent un peu de cendres chaudes au-deſſous, pour les empêcher de ſe moiſir, dans ce païs humide. Ils coupent d'ailleurs de ces pieces à meſure qu'ils en ont beſoin.

Toutes les fois qu'ils veulent manger de cette chair fumée, ou de la viande fraiche, ils la coupent par petits morceaux, & la mettent ainſi dans leur pot de terre, avec quelques racines, des Plantains verds, ou des

Bonanos, & une bonne quantité de poivre ; ils étuvent tout cela enſemble à un petit feu, & ils ne ſoufrent jamais qu'il bouille. Aprés avoir mis le pot de grand matin, ils le couvrent fort juſte, & ils ne le retirent qu'au bout de ſept ou huit heures, lors que tout eſt reduit en pâte. Ceci leur ſert pour le ſeul repas reglé, qu'ils font chaque jour ſur le midi ; mais du reſte, ils mangent des Plantains, & des Bonanos tout le jour. Ils verſent l'étuvée dans un grand plat de terre, ou une calebace, qu'ils mettent ſur le gros bloc qui leur ſert de table, & ils s'aſſeyent autour ſur de petits blocs. Mais lors qu'il y a quelque Feſtin, & que la compagnie eſt nombreuſe, ils font un Barbecuë de 10, 12, ou 20 piez de long, ou même d'avantage, & d'une largeur proportionnée ; & ils y mettent deſſus trois ou quatre feuilles de Plantain qui ſervent de nape. Chacun a ſa calebace pleine d'eau à terre, & à ſa main droite. Ils fourrent les deux premiers doigts & le pouce dans le plat, pour s'en ſervir en guiſe de cueiller à prendre la viande ; & ils les trempent à à chaque morceau dans une calebace qui eſt à leur côté. Je ne ſçai point ſi c'eſt pour les nettoyer ou les rafraichir ; mais il eſt certain qu'ils mangent leur ragoût fort chaud, de même qu'exceſſivement poivré. Ils ne mangent aucune racine en cette occaſion, qui leur tienne lieu de pain ; mais s'ils ont un grain de ſel, aprés avoir avalé trois ou quatre morceaux de viande, ils le paſſent ſur la langue, pour en relever le goût, & c'eſt ce qu'ils réïterent à diverſes repriſes.

Lors que les Indiens voyagent, ils ſe conduiſent par le cours du Soleil, ou en ſon abſence, par un point fixe vers lequel ils tendent, & ils remarquent d'ailleurs, de quel côté les branches des arbres plient, pour ſçavoir où eſt le vent. Mais ſi cette voye leur eſt inutile, ils font des entailleures dans l'écorce des arbres, & l'endroit où elle ſe trouve la plus épaiſſe, marque toûjours le Sud. Ils prennent leur route à travers les bois, les marécages, les rivieres, & même à travers les lieux, où il n'y a ni traſſe ni ſentier. Auſſi ſont-ils ſouvent réduits à ſe détourner du droit chemin, aprés l'avoir tenu pluſieurs jours de ſuite, & s'être fait paſſage à travers les bois taillis, qu'ils abattent avec leurs grands couteaux, ſur tout s'il y a des canes creuſes, puis qu'il eſt impoſſible d'y penetrer ſans cela. Les hommes, les femmes & les enfans paſſent les rivieres à la nage, & ils n'ont pas beſoin d'employer des arbres, comme nous l'avions pratiqué nous mêmes. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſe mettent dans leurs canots, ou ſur leurs radeaux faits de bois leger, lors qu'ils décendent une riviere.

Si quelqu'un leur demande le chemin pour aller quelque part, ce qui nous arriva pluſieurs fois en paſſant & repaſſant l'iſthme, ils ont accoûtumé de le lui montrer avec le doigt; mais lors qu'il s'agit de ſçavoir le tems qu'il faut pour y arriver, ils vous l'indiquent avec le doigt, tourné vers quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur Hemiſphere: & ſuivant qu'ils montrent plus haut ou plus bas, ſont à l'Eſt ou à l'Oüeſt du Meridien,

ils désignent le matin ou l'aprés-midi du jour, auquel on peut espérer de se rendre à la riviere, aux plantations, ou à tout autre lieu que l'on cherche. Ainsi le point, qui est à une égale distance de l'Horison Oriental & du Meridien, signifie neuf heures du matin; les quatre sixiémes de l'arc diurne du Soleil au Sud-Oüest veulent dire quatre heures de l'aprés-midi, &c. Si le tems qu'ils ont dessein de marquer n'est pas d'heures, mais de jours, ils tournent le visage vers le Sud, & ils décrivent avec la main l'arc que le cours diurne du Soleil fait de l'Est à l'Oüest; ensuite ils appuyent la tête sur cette main, ils ferment les yeux, & font semblant de dormir. Ils repetent le même arc, & renouvellent la même posture autant de fois qu'il y a de journées du lieu où l'on est à celui où l'on veut aller.

Je ne remarquai point qu'il y eut parmi ces Indiens aucune distinction de semaines, ni de jours particuliers; ils ne divisent pas ceux-ci non plus en heures, ni en d'autres portions, excepté celles qu'ils montrent avec le doigt sur l'arc diurne du Soleil. Quand ils emploient ce signe, ou quelque autre que ce soit, ils parlent en même temps, & ils expriment leur pensée dans leur propre langue, quoi qu'ils s'adressent à des Européens qui ne les entendent pas. Ils ne comptent le tems passé que par les revolutions de la Lune; du moins lors que Lacenta m'entretenoit du ravage que les Espagnols avoient fait à l'Oüest, il me disoit que depuis ce malheur, il étoit écoulé grand nombre de Lunes.

La maniere, dont ils calculent, ſe fait par des unitez, des dixaines & des vingtaines, juſques à cent; mais je ne m'aperçus point qu'ils comptaſſent au-delà de ce dernier nombre. Pour en exprimer un plus grand, ils prennent une treſſe de leurs cheveux, groſſe ou petite, à proportion du nombre qu'ils veulent déſigner, & la ſecouënt avec la main. Mais s'il s'agit d'en marquer un qui eſt innombrable, ils prennent tous les cheveux d'un des côtez de la tête & les ſecouënt tout de même.

Lors que nous allâmes à la mer du Sud ſous les ordres du Capitaine *Sharp*, nous étions 336 perſonnes, outre pluſieurs Indiens de l'iſthme qui nous accompagnerent dans cette marche. Ils avoient grande envie de ſavoir le nombre que nous étions; de ſorte que pour en venir à bout, l'un d'eux s'aſſit auprés d'un ſentier qu'il nous faloit tenir, avec un monceau de Maiz à ſon côté, dont il mettoit un grain dans ſa corbeille pour chacun de nous qui paſſoit devant lui. Il en avoit déja compté une bonne partie, lors qu'un de nos hommes renverſa exprés ſon pannier, & interrompit ainſi ſon calcul. Je m'aperçus que cette action leur déplaiſoit: malgré tout cela, un autre de leur compagnie prit les devans, ſe cacha dans le bois, & à une petite diſtance du ſentier étroit, où nous devions paſſer un à un, il ſe mit à nous compter avec des grains de Maiz. Ce dénombrement fait, ils ſe trouverent bien embaraſſez, pour en venir à la ſupputation: du moins deux ou trois jours aprés, lors que nous fumes parmi les Indiens du Sud nous en vîmes vingt ou

trente de plus graves qui s'attrouperent pour ſuputer les grains qui étoient dans le panier ; ils les mirent d'abord ſur une feuille de plantain, & il y en eut pluſieurs qui tâcherent de les compter un à un. Mais lors que venus ſans doute au bout de leur calcul, ils parurent s'échauffer & diſputer fortement là-deſſus, un de la compagnie ſe leva, choiſit une treſſe de ſes cheveux, & la ſecoua, pour dire ſelon toutes les apparences, que le nombre étoit grand & inconnu. Quoi qu'il en ſoit, il termina par ce moyen leur diſpute, & l'un d'eux nous ſuivit, pour nous demander en méchant Eſpagnol, quel nombre nous étions.

Les nombres cardinaux, un, deux, trois, &c. portent chez eux les noms ſuivans.

1. *Conjungo.*
2. *Poquab.*
3. *Pauquab.*
4. *Pakequab.*
5. *Eterrab.*
6. *Indricab.*
7. *Coogolab.*
8. *Paukopab.*
9. *Pakekopab.*
10. *Anivego.*
11. *Anivego Conjugo.*
12. *Anivego Poquab.*
13. *Anivego Panquab, &c.*
20. *Toola Boguab. &c.*
40. *Toola Guannab, &c.*

Au deſſous de 10 ils nomment facilement le nombre particulier dont il s'agit, ſans aucune autre ceremonie. Mais lors qu'ils

nomment *Anivego*, ou 10, ils joignent leurs mains ouvertes enſemble. Pour dire 11, 12, 13, juſques à 20. Ils prononcent *Anivego*, & joignent d'abord les mains; enſuite ils les ſeparent, & touchent les doigts de la main gauche, un par un, avec le premier de la droite, & ils diſent *Anivego Conjugo*, *Anivego Poquah*, *Anivego Paquah*, &c. juſques au nombre qu'ils veulent exprimer, s'il eſt au deſſous de 20.

Lors qu'ils prononcent *Toola Boguah*, c'eſt-à-dire 20, ils joignent les mains deux fois, une pour chaque 10. Pour 21, ils diſent *Toola boguah Conjugo*; pour 22, *Toola boguah Poquah*, &c. Pour exprimer 30, ils joignent trois fois les mains, & diſent *Toola boguah Anivego*, c'eſt-à-dire vingt & dix; pour 31, *Toola boguah Anivego Conjugo*, c'eſt-à-dire vingt & onze, & ainſi de ſuite juſques à 40. Venons à ce nombre, ils joignent quatre fois les mains, & diſent *Toola Guannah*; 41. *Toola guannah Conjugo*, &c. 50. *Toola guannah Anivego*, c'eſt-à-dire, quarante & dix; 51, *Toola guannah Anivego Conjugo*, c'eſt-à-dire quarante & onze, &c. Je ne ſai pas les noms des autres dixaines juſques à 100; & il y en a peu d'entr'eux qui ſachent compter ſi loin. J'avois grande envie d'apprendre leurs nombres, & cet exercice me ſervoit de paſſe-tems; ils étoient ravis de me voir eſcrimer à cela, & ils s'en divertiſſoient beaucoup. Mais il n'y en avoit guére qui puſſent me conduire au-delà des nombres que je viens de marquer, ni me corriger lors que je venois à me tromper dans ma repetition.

Cette maniere de compter d'une vingtaine à l'autre eſt la même que celle de nos

Ancêtres, & approche beaucoup de celle des Montagnards d'Ecosse & d'Irlande; puis que si les Indiens, pour dire 31, 32, &c. disent vingt & onze, vingt & douze, &c. ceux-là, pour exprimer les mêmes nombres, disent au contraire onze & vingt, douze & vingt, &c. & ne font ainsi qu'une transposition des mots. Dans ma jeunesse, j'entendois fort bien l'Irlandois, tel qu'on le parle au Nord de l'Irlande, par exemple à Navan sur la Boine, & autour de la Ville de Virgini sur le Loug Rammer dans la Baronnie de Castie Raghen, dans la Province de Cavan; de même que dans les hauts païs d'Ecosse, que j'ai parcourus en divers endroits. Peut-être que les personnes curieuses ne seront pas fachées que je me serve ici de la connoissance que j'ai de cette langue, pour leur donner une table de la maniere de compter de ces deux Nations, je veux dire des Irlandois, & des Montagnards d'Ecosse; mais il faut les avertir que dans l'écriture de ces mots, je suivrai plûtôt la prononciation que l'orthographe.

1. *Heau.*
2. *Dõ.*
3. *Troee.*
4. *Caher.*
5. *Coeig.*
6. *Shae.*
7. *Shaucht.*
8. *Oacht.*
9. *Naye.*
10. *Deh.*
11. *Heanegg.*

12. *Dõeegg.*
13. *Treedeegg.*
14. *Cahirdeegg.*
15. *Cooigdeegg.*
16. *Shaedeegg.*
17. *Schautdeegg.*
18. *Oachtdeegg.*
19. *Nnyedeegg.*
20. *Feh.*
21. *Hean augus feh*: c. à d. un & vingt, & par abréviation ; *ansfeh.*
22. *Dõ augus feh.*
23. *Tree augus feh, &c.*
30. *Deh augus feh.*
31. *Heanegg augus feh.*
32. *Dõeegg augus feh, &c.*
40. *Toyibt.*
41. *Hean augus th' yoyight.*
42. *Dõ augus th' yoyight, &c.*
50. *Deh augus th' yoyight.*
51. *Heanegg augus th' yoyight.*
52. *Dõeegg augus th' yoyight, &c.*
60. *Tree feth.*
61. *Hean augus Tree feth, &c.*
70. *Deh augus Tree feth, &c.*
80. *Careh-fehth, &c.*
90. *Deh augus Careh-fehth, &c.*
100. *Coaig-fehth*, ou *Gaed.*
200. *Oychcad.*
1000. *Meelah.*
1000000. *Meelioon.*

La connoissance que j'avois de l'Irlandois m'étoit de quelque secours pour apprendre le langage de Darien. Quoi qu'il n'y ait aucun raport entre les mots de l'une & de l'autre langue, il y en a quelqu'un dans la

prononciation, que j'imitois auſſi facilement. Toutes deux ſe prononcent beaucoup du goſier, avec de frequentes aſpirées, & à peu près le même ton aigu. J'étois ſans ceſſe à demander aux Indiens, comment ils appelloient ceci & cela; & le Prince Lacenta, qui ſçavoit quelques mots d'Eſpagnol, s'entretenoit toûjours avec moi; de ſorte que dans un mois de tems, j'aprís une bonne partie de leur langue; mais je n'en ai retenu qu'un petit nombre de mots, ou de phraſes, dont je donnerai ici une liſte.

Tauchab, Pere.
Naunab, Mere.
Peonab, Femme.
Reopab, Frere.
Bidama ſoquab Roopob? Comment vous portez-vous Frere?
Neenab, petite Fille.
Nee, la Lune.
Chaunab, aller.
Chaunab Vveemacab, ſe hâter, courir.
Shénnorung, quelque choſe de gros, ou de grand.
Eechab, laid.
Paeecha, fi! que cela eſt vilain!
Eechab Malooquab, (c'eſt une interjection qui marque un grand dégoût pour quelque choſe.
Cotchab, dormir.
Caupab, un branle.
Cotchab, Caupab? Voulez-vous aller dormir dans le branle?
Pa poonab eetab Caupab? Femme, avez-vous pris le branle?
Voolab, de l'eau.

Doolah Copbah? Voulez-vous boire de l'eau?
Ch ca Copah, Boiſſon de Maiz.
Mamaubah, beau.
Cah, du poivre.
Aupah conach? Comment appellez-vous ceci?

CHAPITRE VIII.

Où l'Auteur reprend la Relation de ſon Voyage, qu'il avoit interrompuë.

APrés avoir ainſi parcouru l'iſthme, & y avoir fait les obſervations qui me ſont venuës dans l'eſprit, je vais reprendre le fil de mon Voyage, que j'avois interrompu à Realeja ſur la côte du Mexique. Ce fut en cét endroit que Mr Dampier & moi nous ſéparâmes, aprés avoir été pour la deuxiéme fois enſemble dans la mer du Sud. Le Capitaine Swan, qui montoit le Vaiſſeau, nommé le jeune Cigne devoit naviger à l'Oüeſt, & Mr Dampier ſe mit ſur ſon bord. Pour moi, je reſtai avec le Capitaine Davis, qui vouloit retourner au Sud, & qui montoit le plaiſir du Garçon.

Nous laiſſâmes donc le Capitaine Swan avec Mr Dampier dans le Port de Realeja, & nous en partîmes le 27 Août 1685. avec trois autres Vaiſſeaux de conſerve. Mais nous ne fumes pas plûtôt en mer, que nos équipages tomberent malades, & qu'il nous fallut entrer dans le Golfe d'Amapalla. Nous y reſtâmes pluſieurs ſemaines à une petite iſle, où nous bâtîmes des hutes pour nos malades, dont il y avoit alors plus de cent trente ſur nos quatre petits Vaiſſeaux, atta-

quez d'une fiévre maligne, qui en fit mourir beaucoup. Cependant quoi que je les viſitaſſe tous les jours, graces à Dieu, je n'en contractai pas la moindre infection. D'ailleurs, je n'ai pas deſſein de parler de tous les endroits que nous vîmes, ni de tout ce qui nous arriva, puiſque je n'en tenois point de Journal : mais je raporterai en peu de mots ce qui me frappa le plus & qui me parut digne de quelque remarque.

Lors que nous fumes ici à l'ancre, les proviſions commencerent à nous manquer; cela nous obliga d'aller à une Ferme de Bœufs, qui étoit au Sûd de la baye ſur le Continent, & à trois miles ou environ de l'endroit où l'on aborde. Dans ce chemin, il nous falut traverſer une riviere, qui couloit dans une grande Prairie, & dont l'eau étoit ſi chaude que nous eumes de la peine à y entrer. Elle ſortoit du creux d'une montagne, où il n'y avoit point de Volcan, quoi qu'il y en ait pluſieurs ſur cette côte. J'eus la curioſité d'y marcher vers la ſource, auſſi long-tems que le jour parut; l'eau en étoit claire & baſſe : mais les vapeurs ſous la montagne en étoient ſi épaiſſes, qu'elles reſſembloient à celles qui s'exhalent d'un pot qui bout; & que mes cheveux en étoient tout trempez. Ces vapeurs en deça de la montagne couvroient la riviere durant un long eſpace de chemin. Pluſieurs de nos gens qui avoient la gale, s'y baignerent, & ils en furent bien-tôt guéris; de ſorte qu'on ne manqua pas d'en attribuer la cauſe à la qualité ſulphureuſe & à la vertu de cet eau. Quoi qu'il en ſoit, l'on trouve ici grand nombre de Loups,

qui ſont les plus hardis que j'aye vûs de ma vie ; ils venoient ſi prés de nous qu'ils étoient ſur le point de nous enlever la chair que nous portions ; & qui plus eſt, nous n'oſions pas leur tirer deſſus, dans la crainte que le bruit de nos fuſils n'en amenât d'autres à leur ſecours.

Aprés que nos malades furent aſſez bien rétablis, nous mîmes le cap au Sud, & nous arrivâmes à l'Iſle de Cocos, qui eſt à 5 degrez 15 minutes de latitude Septentrionale. On l'appelle ainſi à cauſe des Noix de Coco, dont elle abonde. Ce n'eſt qu'une petite Iſle, mais fort agréable : il y a une montagne eſcarpée qui traverſe le milieu, autour de laquelle on voit une plaine qui s'étend vers la mer. Cette plaine ou valée, ſurtout à l'endroit où l'on aborde, eſt couverte de Cocotiers qui fleuriſſent ici à merveille, à cauſe de la bonté du terroir. Il en croît auſſi ſur les bords de la montagne, & l'on en découvre divers petits bocages qui font plaiſir à la vûë. Mais ce qui contribuë le plus à l'agrément de cette Iſle, c'eſt la quantité de ſources de bonne eau claire qu'il y a ſur le ſommet de la montagne, & qui ſont ramaſſées dans un grand baſſin profond, qui en occupe tout le deſſus : l'eau qui en regorge, & qui découle par pluſieurs endroits, forme autant de petits ruiſſeaux ; ailleurs, où les rochers avancent ſur la plaine, & ne ſont pas tout-à-fait perpendiculaires, on voit des cataractes qui forment une eſpece d'arcade ; tout cela joint à la beauté de la perſpective, à la vûë des Cocotiers, & à la fraicheur de l'air qu'on y reſpire, ne

peut que rendre un tel séjour délicieux, & satisfaire plus d'un sens à la fois.

Aussi nos Matelots se plaisoient-ils beaucoup à goûter les agrémens de cette Isle : où ils remplirent toutes leurs barriques de cette bonne eau douce, qui découloit de la montagne, & formoit un petit ruisseau dans la plaine. Nôtre Navire étoit vis-à-vis de l'embouchure de ce ruisseau, dans un endroit où le moüillage étoit merveilleux ; & je ne croi pas d'avoir jamais trouvé de situation plus commode que celle-ci pour faire aiguade.

Nous n'y épargnions pas les Noix de Coco, dont nous mangeâmes grande quantité, & en prîmes plusieurs centaines à bord. Tous les jours quelques-uns de nos gens alloient à terre : & une fois entr'autres, disposez à se bien divertir, ils abatirent grand nombre de Cocotiers : après en avoir cueilli & ouvert le fruit, ils en tirerent 80 pots ou environ de lait. Ils se mirent ensuite à boire à la santé du Roi, de la Reine, &c. Ils bûrent prodigieusement ; & quoi que cette boisson ne les enyvrât pas, leur sang en fut si glacé & leurs nerfs si engourdis, qu'ils ne pouvoient ni marcher, ni se tenir debout ; ils n'auroient pû même retourner à bord du Vaisseau, si ceux de leurs camarades, qui n'étoient pas de la fête, ne les eussent aidez : & ils ne revinrent de cet état qu'au bout de quatre ou cinq jours.

Enfin, nous partîmes de cet Isle, & après avoir couru quelque tems au Sud, nous découvrîmes les Isles de Gallapagos, situées sous la Ligne. Nous trouvâmes sur une de ces Isles quantité de grosses Tortuës de ter-

85
85

re, que nous appellons Hecatee, & il n'y avoit de l'eau que dans un seul endroit où j'observai que ces animaux alloient boire, quoiqu'ils n'y entrassent jamais. Ce fut ici où nous mîmes nôtre Vaisseau à la carène : quantité de Tourterelles & d'autres oiseaux s'y rendoient en foule, pour boire ; ils étoient même si familiers, qu'ils se perchoient d'abord sur nous, & tout nôtre équipage en vécut plusieurs jours de suite ; mais bientôt après, ils devinrent si craintifs, que nous n'en pouvions tuer aucun qu'à coup de fusil. Les Guanos n'y manquent pas non plus, & ils y sont fort bons. Il y croît un petit arbre, qui ressemble au Poirier, mais qui est plus gros, tout couvert de gomme, dont l'odeur est trés-agreable. Au reste, nous reprîmes sur une de ces Isles 500 petits sacs de farine, que nous y avions laissé auparavant sur les rochers, & dont les Tourterelles avoient mangé une bonne partie.

A notre départ de Gallapagos, nous allâmes croiser sur diverses Isles prés de la côte du Perou ; mais sans m'arrêter à un détail qui pourroit ennuyer mon Lecteur, je dirai seulement que nous combatîmes à Guavra, Guacha, & à Pisca, que le choc fut rude à ces deux dernieres Places, & que nous les emportâmes. Le seul Capitaine Knight étoit alors avec nous ; car les deux autres Vaisseaux avec lesquels nous étions partis d'Amapalla, nous avoient quittez à l'Isle de Cocos. Nous étions à Pisca dans le mois de Juillet 1686. & le Capitaine Knight fut avec nous presque toute cette année.

Nous touchâmes ensemble à l'Isle Gorgona, où il nous fallut espalmer nos Vais-

feaux. J'y remarquai divers Singes, qui venoient cueillir des Huitres, lors que la marée étoit baſſe, & qui les ouvroient de cette maniere. Ils en prenoient une, qu'ils mettoient ſur une pierre, & avec une autre pierre ils la frapoient, juſqu'à ce qu'ils euſſent rompu l'écaille en morceaux; enſuite ils avaloient le poiſſon.

Nous fûmes auſſi à la Nafica, qui eſt un petit Port à 15 degrez de Latitude Meridionale. Il y croît d'excellent vin, qui eſt fort, de même qu'à Piſca, & en d'autres lieux de cette côte, & qui approche beaucoup du goût de celui de Madere. On l'envoya à ce Havre de tous les quartiers du Païs, & on l'embarque ici pour le tranſporter à Lima, Panama, ou ailleurs. Il y reſte quelquefois des années entieres, enfermé dans des Jarres, qui peuvent contenir enviton 32 pots chacune. On ne les met point à couvert; mais on les place le long de la baye, entre les rochers, avec la marque des Marchands à qui elles appartiennent, & où elles ſont expoſées à toutes les ardeurs du Soleil. Nous en fîmes bonne proviſion dans cette rencontre.

Nous allâmes enſuite à Coquimbo, qui eſt une grande Ville à 29 deg. ou environ de latit. Meridion. & où l'on voit neuf Egliſes. Nous mîmes pié à terre ſur le rivage ſablonneux d'une grande Baye, où il y avoit une petite riviere qui alloit ſe dégorger dans la Mer à trois miles au-deſſous de la Ville. Plus avant dans le païs, les Eſpagnols y trouvent de l'or: auſſi le ſable qu'elle roule eſt-il rempli de petites particules de ce riche métail, de même que toute la Baye;

&

& lors que nous y marchions, nos habits étoient couverts de cette poudre, qui eſt ſi fine & ſi menuë, que ce ſeroit un ouvrage infini de la vouloir ramaſſer. La même choſe nous arriva dans quelques autres lieux de cette Côte, & par tout où quelqu'une de ces Rivieres, qui charrient de l'or, paſſe à travers des Bayes ſablonneuſes pour ſe rendre à la Mer; le ſable en eſt en quelque maniere doré; Mais les grains qui meritent d'être cueillis ſe trouvent plus près de la ſource, ou vers les Montagnes d'où ces Rivieres découlent: & il n'y a que cette poudre volatile qui ſoit entraînée ſi loin.

Nous nous rendîmes après à l'Iſle de Jean Fernando, où nous carenames; & ce fut ici que le Capitaine Knight nous laiſſa, pour aller faire le tour de la Terre del Fuego & ſe rendre aux Indes Occidentales. Mais pour nous, notre deſſein étoit de ranger la côte & de retourner vers la Ligne avec une Barque que nous avions priſe à la hauteur de Piſca.

Nous partîmes donc de l'Iſle de Jean Fernando, & nous mîmes le Cap encore plus au Sud, vers le Continent, juſques au 39. deg. de latit. Meridionale, ſoit pour gagner un vent, ou pour avoir une plus longue étenduë de Côte à courir. Nous apperçumes d'abord l'Iſle de Mocha qui eſt au 38. deg. 20. min. de latit. Merid. ou environ. Le beſoin que nous avions d'eau & de vivres, nous obligea d'y mouiller, & nous y abordâmes vers la mi-Decembre 1686. Durant les cinq ou ſix jours que nous y fumes, il ne nous manqua rien, & il y avoit de tout en abondance. Le terrain y eſt fort bas & uni: la côte de la Mer en eſt ſablonneuſe,

mais le milieu de cette Isle produit du Maïz, du Froment, de l'Orge, & toute sorte de fruits. Les Indiens Espagnols y ont plusieurs Maisons bien pourvuës de Volaille domestique, outre une bonne quantité de Chevaux: Mais ce qu'il y a de plus remarquable, est une espece de Brebis que les Habitans apellent *Cornera de Terra*. Ces Bêtes sont fort majestueuses, & peuvent avoir quatre piez & demi de haut. Elles sont d'ailleurs si bien aprivoisées, que souvent nous en bridions une, qui portoit deux hommes des plus robustes sur le dos tout autour de l'Isle, pour donner la chasse à celles qui s'étoient écartées, & les amener au bercail. Elles vont d'ordinaire à l'amble ou au petit galop, pendant que le Cavalier est dessus. Leur museau est comme celui du Lievre, & qui plus est, elles remuënt les deux lévres en même-tems, lors qu'elles broutent l'herbe. Leur tête approche beaucoup de celle de l'Antepole: mais elles n'avoient point de Cornes, lors que nous étions ici: cependant nous en trouvâmes quantité de fort grandes, qui étoient bien torses, à la maniere de la coquille de l'Escargot, & dispersées sur les Bayes sablonneuses; ce qui nous fit conjecturer que ces Animaux les posent tous les ans. Leurs oreilles ressemblent à celles d'un Ane; ils ont le coû délié comme les Chameaux, & ils le portent droit comme les Cignes. Ils ont la poitrine large comme un Cheval, & le dos fait à-peu-près comme celui d'un beau Lévrier. Leurs fesses ne ressemblent pas mal à celles d'un Daim qui est venu à sa perfection, & ils ont la queuë faite presque de même. Ils

ont le pié fourchu comme les Brebis, avec un éperon en dedans, de la groſſeur du doigt, & auſſi pointu que ceux de l'Aigle. Ces éperons, qui ſont à deux pouces au-deſſus de l'endroit où la corne du pié ſe diviſe, leur ſervent à grimper ſur les rochers, & à ſe tenir fermes par tout où ils s'appuyent. La laine qu'ils portent ſous le ventre a 12. ou 14. pouces de long; mais elle eſt plus courte ſur le dos, & à demi friſée. Ce ſont des bêtes fort innocentes, d'un grand uſage, & propres à toute ſorte de fatigue. Leur chair a tout-à-fait le goût de celle de Mouton. Nous en tuâmes quarante-trois; & je trouvai dans l'eſtomac d'une treize pierres de Bézoard de differentes figures; il y en avoit de raboteuſes; de longues, qui reſſembloient à du Coral; de rondes & d'ovales: mais quoi qu'elles fuſſent toute vertes, lors que je les tirai de l'eſtomac, elles devinrent avec le tems de couleur cendrée; il m'en reſte encore quelques-unes que je garde.

Les Eſpagnols nous dirent que ces animaux leur étoient d'un uſage merveilleux aux mines de Potoſi, qui ſont bien avant dans le païs, & qu'ils s'en ſervoient à tranſporter l'argent depuis cet endroit juſques aux Villes ſituées vers la mer; parce que le chemin eſt ſi rompu, & ſi environné de precipices, qu'il n'y a point d'homme, ni aucune autre bête, qui pût y paſſer. Après donc qu'on a chargé ces animaux, leur Maître les conduit juſques à l'entrée de ces lieux eſcarpez & impraticables, où il les abandonne à eux-mêmes l'eſpace de plus de 16. lieuës, pendant qu'il eſt obligé d'en

faire 57. par un long détour, au bout duquel il les retrouve. Les éperons, dont j'ai parlé, ſont la ſeule choſe qui leur rend le pié ſi ſûr, & qui les met en état de grimper par tout où il y a la moindre priſe, & où toute autre bête ne ſe haſarderoit pas. Les Eſpagnols nous informerent auſſi, que dans une certaine Ville, où il n'y a de l'eau qu'à une lieuë de diſtance, on y dreſſe ces Brebis à y aller ſans aucun guide, avec deux Jarres ſur le dos; & qu'étant à la riviere, elles s'y enfoncent juſqu'à ce que les Jarres ſoient pleines, & qu'enſuite elles retournent chez leurs Maîtres. Ils ajoûtoient que ces animaux ne veulent point travailler d'abord que le jour a diſparu, & qu'on ne ſçauroit les y contraindre par la force. En effet, nous les trouvions alors bien rétifs: & dés qu'ils étoient couchez, on avoit beau les battre, il n'y avoit pas moyen de les faire lever: ils pouſſoient un cri, ou un ſoupir, quoi qu'ils n'euſſent pas fatigué de tout le jour; & voilà tout ce qu'on gagnoit ſur eux.

Nous courumes enſuite de Mocha vers le Continent, & nous cabotâmes le long de la côte du Chili, où nous envoyïons ſouvent nos Canots, juſqu'à ce que nous fûmes à la hauteur de Copayapo, c'eſt-à-dire à 26. deg. ou environ de latitude Meridionale. Nous abordâmes ici, pour chercher la riviere qui porte le même nom, parce que l'eau nous manquoit. Nous n'eumes pas plûtôt mis pied à terre, que nous grimpâmes ſur une montagne, dans l'eſperance que nous découvririons de là cette riviere; mais bien-loin de la voir paroître,

nous vîmes une autre montagne escarpée, & fort haute, où il nous falut escalader, & une troisiéme aprés celle-ci : de sorte que nous n'avions pas atteint le sommet de la derniere, lors que pressé par la soif, je tombai de foiblesse : dans cette extremité, j'eus recours à mon urine, qui me rafraîchit un peu, & j'arrivai enfin au sommet de cette troisiéme montagne, où nous nous reposâmes à l'ombre d'un gros rocher. L'endroit où nous étions assis étoit couvert de sable & de coquillage de diverses figures ; quoi qu'il n'y eût aucun poisson à coquille sur tout le rivage de cette côte, ce qui redoubloit mon admiration. J'ai abordé moi-même en differentes places, sans avoir jamais pû en trouver un seul. Aprés donc nous être delassez à cet abri, qui étoit à 8. milles de la mer, autant que nous le pouvions conjecturer, & du moins à un mille au-dessus de son niveau, à mesurer perpendiculairement, nous regardâmes de tous côtez pour voir si nous découvririons la riviere, mais nous eumes le chagrin de n'en voir aucune. Tout ce terrain, & le haut, & le bas est couvert de sable & de coquilles, dont la plûpart sont dentelées. Il y en a quantité de cette espece en certains endroits, sur tout au pié des rochers, d'où il semble que le vent les détache & les pousse en bas : du moins j'en vis de la même sorte, qui étoient incorporées avec le roc. Les Espagnols nous apprirent de plus, qu'à une certaine saison de l'année, le Soleil fondoit la neige qui est sur le sommet des montagnes qu'on trouve dans l'interieur du païs, & que cela faisoit déborder la rivie-

re que nous cherchions. Mais il pourroit bien être auſſi que les pluies qui tombent ſur ces montagnes écartées, contribuent à ce débordement. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai jamais vû pleuvoir ſur la côte du Chili & du Perou; mais ces montagnes reculées dans le païs nous ont paru ſouvent couvertes de nuages, lors que nous courions terre à terre : il arriva même une fois que d'Arica, où nous étions, il nous fut impoſſible d'en découvrir le ſommet, à cauſe des nuages qui les envelopoient; quoi que nous le puſſions facilement diſcerner une autre fois; parce ſans doute que les pluïes avoient ceſſé à la montagne. Pour ce qui eſt d'Arica & de la côte voiſine, de vieux Eſpagnols habitans de cette Place nous aſſurerent qu'il n'y pleuvoit jamais. D'ailleurs, j'ai été à la riviere d'Ylo dans une certaine ſaiſon de l'année, ſans y trouver preſque une goute d'eau, quoi que dans une autre ſaiſon il y en eût beaucoup : avec tout cela, j'ai toûjours ouï dire aux Eſpagnols mêmes qu'il ne pleuvoit point ſur cette côte, mais bien avant dans le païs; & qu'ils avoient en échange de fort grandes roſées. La côte eſt ſeche & ſterile à Copayapo, & cette ſechereſſe continuë tout le long du Chili, & du Perou; l'on n'y voit que des ſables, & des rochers arides, ſans arbres, ſans aucune herbe, & ſans verdure, excepté dans quelque valon qu'on trouve de tems en tems. Nous n'y aperçûmes aucune ſorte d'oiſeaux, ni de bêtes, ni la moindre créature vivante : l'on n'y voïoit pas même la trace des hommes, qui ſe tenoient renfermez dans quelque méchant bourg ou village, ou dans

quelque miſerable port auprés d'une riviere, dont l'eau eſt ſi baſſe qu'une chaloupe n'y ſçauroit entrer qu'en pleine marée. En un mot, l'eau y manque preſque par tout, & l'on n'y trouve rien pour les commoditez de la vie.

Nous fûmes donc obligez de remettre en mer à Copayapo, ſans y avoir pû remplir nos barriques, & nous ſuivîmes la côte juſques à une Ville du Perou, nommée Arica, qui eſt fort joliment ſituée à l'endroit où la côte ſe recourbe, entre le 18 & le 19 deg. de latitude Meridionale. C'eſt ici où vient l'argent du Potoſi, & où on l'embarque pour le tranſporter à Panama. Le Havre y eſt aſſez bon, & ſa rade eſt formée par une petite Iſle qu'il y a devant, & qui ſert à rompre les vagues de la mer, qui eſt ici fort groſſe & qui roule ſans diſcontinuer ſur le rivage : quoi qu'elle ſoit auſſi unie à la ſurface que les eaux d'une riviere, parce que le vent n'y ſouffle preſque jamais. Les vagues y briſent avec tant de violence contre la côte, qui eſt fort élevée par tout, quoi que bien au-deſſous des montagnes qui ſont dans l'interieur du païs, qu'on ne ſçauroit preſque y aborder qu'à la Ville d'Arica. C'eſt ici où paſſe une petite riviere, qui ſe décharge dans la mer à travers quantité de roches raboteuſes, où les vagues donnent & rendent ſon eau ſalée : de ſorte qu'il nous fut impoſſible d'y faire aiguade. Cependant nous rançonnâmes la Ville, où l'on ne nous fit que peu ou point de reſiſtance ; & nous y attrapâmes quelques Cochons, de la Volaille, du Sucre & du Vin. Ce fut ici, où nous vimes

bonne proviſion de Quina-Quina, comme je l'ai déja dit. J'y avois été une autrefois avec le Capitaine Sharp, & nous eumes alors un combat ſi rude à ſoûtenir, que nous y perdimes pluſieurs de nos gens; tous nos Chirurgiens y demeurerent, excepté moi ſeul, qu'on avoit laiſſé pour garder les Canots.

D'Arica nous pouſſâmes un peu plus loin ſous le vent, & nous fimes de l'eau à la riviere d'Ylo. Nous trouvâmes dans ce quartier de l'huile d'Olive, des Figues, du Sucre, & divers fruits, qui croiſſent ici en grande quantité. Il y a d'ailleurs un moulin où l'on fait l'Huile, & deux ou trois Sucreriers. Les Oranges douces y ſont excellentes. C'eſt le plus beau vallon que j'aie vû ſur toute la côte du Perou; il eſt très-fertile, & rempli d'une infinité de vegetaux: quoi qu'il ne ſoit humecté que par les roſées qui tombent toutes les nuits, & par le moïen des canaux qu'on coupe de la petite riviere d'Ylo, que les Naturels du païs conduiſent çà & là dans leurs champs. Toutes les vallées du Perou & du Chili, ſont d'autant plus agreables, que les montagnes qui les environnent ſont ſteriles & affreuſes. On peut dire que celles-ci ſervent de luſtre aux autres, puis qu'on n'y voit que du ſable, ou des rocs auſſi noirs que du charbon éteint ou du fer.

Ce n'étoit pas l'eau ſeule qui nous manquoit à meſure que nous courions le long de cette côte, les vivres devenoient quelquefois bien rares. Un jour entr'autres nous fumes ſi preſſez par la faim, que Mr Smalbones, un de nos Camarades, mangea

des Cancres & des herbes marines toutes cruës, & que le reſte de l'équipage, qui ne s'accommodoit pas de ce ragoût, ſe jetta ſur une Haridelle qui paiſſoit au pié de la montagne. Nous depeçâmes d'abord ce pauvre Cheval; & aprés avoir fait un feu de joncs marins, nous y mîmes les pieces deſſus; mais à peine avoient-elles ſenti la chaleur, que nous les devorâmes, ſans en laiſſer un morceau, pas même les entrailles qu'on emporta ſur nôtre bord.

Je ne m'arrêterai pas à faire un détail exact de tout ce qui nous arriva pendant que nous rangeâmes cette côte avec le Capitaine Davis; mais je ne ſçaurois omettre deux particularitez : l'une eſt, que nous abordâmes à Vernejo, qui eſt au 10 degré de latitude Meridionale. Trente hommes de l'équipage, du nombre deſquels j'étois, mirent ici pied à terre, pour chercher de l'eau, & toute ſorte de rafraichiſſemens, dont nous avions beſoin. Nous marchâmes prés de quatre milles ſur une baye ſablonneuſe qui étoit couverte de cadavres d'hommes, de femmes & d'enfans : il y en avoit une ſi grande quantité, qu'on auroit pû y aller deſſus l'eſpace d'un demi mile, ſans toucher la terre. Il ſembloit du premier coup d'œil, que ces corps n'avoient pas été-là plus de huit jours; mais lors qu'on venoit à les manier, on les trouvoit auſſi ſecs & auſſi legers qu'une éponge, ou qu'un morceau de liége. Enfin, nous aperçûmes de la fumée, & aprés nous être acheminez de ce côté-là, nous rencontrâmes un vieux Indien Eſpagnol, qui alloit chercher de l'herbe ſeche le long du rivage, pour

cuire du poiſſon, que ſes Camarades, qui n'étoient qu'à une petite diſtance avec leur bâteau de Pêcheur, avoient pris. Nous lui fimes diverſes queſtions à l'égard du lieu, & de ces corps que nous voyïons étendus ſur la place. Il nous répondit, que du tems de ſes ancêtres, le même terroir qui ne produiſoit rien aujourd'hui, étoit alors rempli de verdure, fertile & bien cultivé : que les habitans de la Ville de Vvormia étoient ſi nombreux, qu'ils pouvoient ſe donner un poiſſon de l'un à l'autre, 20 lieuës de ſuite depuis la mer, juſqu'à ce qu'il fût entre les mains de l'Ynca ou du Roi : que la riviere étoit profonde & rapide : & qu'à l'égard des corps que nous avions vû, c'étoient les cadavres des Indiens de cette Ville, qui aſſiegez par les Eſpagnols aimerent mieux s'enterrer tous en vie dans le ſable, que d'être à la merci de leurs ennemis. L'on voit encore auprés des hommes leurs arcs rompus ; & auprés des femmes leurs roüets & leurs quenoüilles garnies de laine de coton. J'avois réſolu de tranſporter en Angleterre le corps d'un petit garçon de neuf ou dix ans : mais nos Matelots entêtez que la Bouſſole n'iroit jamais bien, pendant qu'il y auroit un cadavre à bord, le jetterent dans la mer, à mon grand regret.

Le terrain de ce quartier ne conſiſte qu'en collines & en vallées ſablonneuſes. Il n'y pleut pas non plus que dans tout le reſte de cette partie du Perou : mais il y a des roſées, & nous y vîmes le lit d'une petite riviere, qui étoit alors à ſec.

L'autre particularité que j'ai promiſe, eſt que nous touchâmes dans le voiſinage de

Santa, qui eſt une petite Ville à 8 degrez 40 minutes de latitude Meridionale, & à 3 miles ou environ de la mer. Je fus du nombre de ceux qui mirent pied à terre, pour aller à cette place, & du haut de la colline qu'il nous falut paſſer, nous vîmes dans la vallée qu'il y avoit entre nous & Santa, trois petits Navires fort délabrez, du port de 60 ou 100 tonneaux chacun. Surpris à la vûë de ce ſpectacle, nous ne pouvions nous imaginer, par quel accident ils étoient venus là : mais à nôtre approche de la Ville, nous aperçûmes un Indien, que nous appellâmes, & qui vint auſſi-tôt nous joindre. Nous lui fimes diverſes queſtions, & nous lui demandâmes entr'autres choſes d'où venoient ces navires qui étoient dans la vallée. Il nous répondit qu'il y avoit neuf ans ou environ, que ces trois vaiſſeaux étoient à l'ancre dans la baye, qui eſt toute ouverte, & qui peut avoir 5 ou 6 lieuës d'une pointe à l'autre; qu'un tremblement de terre ſurvint, qui pouſſa la mer bien avant dans le païs; que ſes vagues s'éleverent avec tant de violence & à une telle hauteur, qu'elle porta ces navires au deſſus de la Ville, qui étoit alors ſituée ſur la montagne, que nous avions paſſé, & les enfonça au même endroit où ils ſont aujourd'hui; qu'elle fit un dégât conſiderable le long de la côte, & qu'au bout de 24. heures elle rentra dans ſes bornes. Lors que nous fûmes arrivez à la Ville, le Prêtre de la Paroiſſe, & pluſieurs autres des habitans nous confirmerent la même choſe.

Nous perdîmes ainſi beaucoup de tems à courir d'un côté & d'autre, tantôt en mer,

& tantôt à terre ; juſqu'à ce qu'enfin, aprés avoir viſité bien des lieux & des parages, nous nous retrouvâmes aux Iſles de Gallapagos, ſous la ligne. Ce fut ici que nous réſolumes de ſortir au plûtôt de ces mers.

Nous mîmes donc le cap au Sud, dans le deſſein de ne toucher aucune part, que nous ne fuſſions arrivez à l'Iſle de Jean Fernando. Lors que nous fumes à 12 deg. 30. minutes de latitude Meridionale, & à 150 lieuës ou environ du Continent de l'Amerique, nous ſentîmes un terrible choc ſur les quatre heures du matin : nos équipages du Vaiſſeau & de la Barque en furent ſi allarmez, qu'ils ne ſçavoient où ils en étoient, & que chacun ne penſa qu'à ſe preparer à la mort. Il faut avoüer que le coup fut ſi prompt & ſi violent, que nous ne doutions point que le Vaiſſeau n'eût touché ſur quelque roc : mais lors que revenus un peu de nôtre ſurpriſe nous jettâmes la ſonde, il ne ſe trouva point de fonds : ainſi nous conclumes que ce devoit être un tremblement de terre. La ſecouſſe même fut ſi rude, que nos canons ſauterent dans leurs afuts, & que pluſieurs de nos Matelots furent jettez hors de leurs branles. Le Capitaine Davis, qui avoit la tête appuyée ſur un canon, fut jetté hors de ſa cabane. La mer, qui paroît ordinairement verte, devint alors blanchâtre ; & l'eau que nous en puiſâmes pour le ſervice du Navire, étoit un peu chargée de ſable. Cela nous fit d'abord penſer qu'il y avoit quelque banc ; mais aprés que nous eumes ſondé, nous vîmes bien que tout ceci venoit d'une autre cauſe. En effet, nous aprimes dans la ſuite,

qu'à cette heure-là même il y avoit eu un tremblement de terre à Callao, qui eſt le grand chemin qui conduit à Lima; que le reflux de la mer s'étoit ſi éloigné du rivage, que tout d'un coup on n'y avoit point vû d'eau; & qu'aprés avoir diſparu aſſez long-temps, les flots étoient retournez avec tant de furie, qu'ils avoient inondé la Ville & la Forteresſe de Callao, quoi que ſituées ſur une montagne; tranſporté les vaiſſeaux qui étoient à cette rade, à une lieuë plus loin dans le païs, noïé les hommes & les bêtes durant l'eſpace de 50 lieuës le long de la côte, & qu'enfin ils avoient fait du ravage à Lima, quoi qu'elle ſoit à ſix milles de la mer. Il ſemble que ce tremblement de terre fut de la même nature que celui dont nous avions vû les marques à Santa.

Revenus de nôtre fraïeur, nous continuâmes à courir au Sud, & nous fimes route Sud quart-à-l'Eſt, & Sud-Eſt, juſqu'à ce que nous eumes atteint 27 deg. 20 min. de latitude Meridionale. Nous aperçûmes alors à deux heures avant le jour une petite Iſle baſſe & ſablonneuſe, & nous entendimes vis-à-vis de la Proüe de nôtre vaiſſeau un gros bruit, comme celui d'une mer qui briſe contre le rivage. Là-deſſus, les Matelots qui craignoient de donner à la côte, prierent le Capitaine de tourner le bord & de s'éloigner de terre juſqu'à ce que le jour parût, à quoi le Capitaine conſentit. De ſorte que nous nous en écartâmes juſques au jour, & alors nous amenâmes de nouveau la terre, qui ſe trouva une petite Iſle plate, ſans être environnée d'aucuns rochers. Nous pouſſâmes juſques à un quart de mil-

le du rivage, & nous le vîmes fort distinctement, parce qu'il n'y avoit pas la moindre brume. A 12 lieuës ou environ à l'Oüest, nous aperçûmes une grosse terre, que nous prîmes pour des îsles, à cause des separations qu'il y avoit. D'ailleurs, il nous sembla qu'elle s'étendoit 15 ou 16 lieuës en long, & de grandes troupes d'oiseaux venoient de ce côté-là. J'avois bonne envie avec plusieurs autres de l'équipage d'aller voir cette terre; mais le Capitaine ne voulut pas nous le permettre. Quoi qu'il en soit, cette petite îsle se trouve 500 lieuës à l'Est de Copayapo, & à 600 des Gallapagos, qui sont sous la ligne.

De retour à l'îsle de Jean Fernando, vers la fin de l'année 1687. nous y espalmâmes nôtre Vaisseau, & aprés avoir abandonné la Barque, nous fîmes route vers le Continent, dans le dessein d'aller à Mocha, pour y prendre quelques moutons, & faire ensuite le tour de la terre del Fuego. Mais lors que nous fumes arrivez à cette îsle, nous n'y trouvâmes rien; les Espagnols y avoient détruit ou enlevé les moutons, les chevaux, & tout ce qui pouvoit servir aux commoditez de la vie. Nous passâmes donc à l'îsle de S. Marie qui est au 37. deg. de latitude Meridionale, dans l'esperance d'y trouver de bonnes provisions; mais elle étoit reduite dans le même état que la précedente; de sorte qu'il nous fallut contenter de farine, du maïz, de la chair salée des Tortuës de terre, & de 60. jarres de leur graisse fonduë, que nous avions pris aux Gallapagos. D'ailleurs, les Espagnols avoient mis des Chiens sur l'îsle

de Jean Fernando, pour y détruire les Chévres & nous ôter ainſi les moyens de ſubſiſter : mais ne doutant point que l'iſle de Mocha ne nous fournit aſſez de Moutons pour avitualler nôtre Vaiſſeau, nous ne tuâmes des Chévres que ce qu'il nous en faloit pour l'uſage preſent.

Trois ou quatre de nos Compagnons de fortune, chagrins d'avoir perdu tout ce qu'ils avoient au jeu, & de ſortir de ces mers auſſi pauvres qu'ils y étoient venus, ſe déterminerent à reſter ſur l'iſle de Jean Fernando, dans l'eſperance qu'il y viendroit quelques autres Armateurs. Nous leur donnâmes un petit canot, une marmite, des haches, de grands couteaux, du maiz, & les proviſions, dont ils avoient le plus de beſoin. J'ai apris dans la ſuite qu'ils avoient planté de ce maiz, apprivoiſé quelques Chévres, & vêcu de poiſſon & d'oiſeaux. Il y en a une eſpece de ces derniers, qui ſont gris, à peu prés de la groſſeur d'un petit Poulet, & qui font des trous en terre comme les Lapins : ils s'y logent la nuit, & le jour ils vont à la pêche : c'eſt auſſi un oiſeau de riviere, dont la chair ſent un peu le poiſſon quoi qu'elle ait bon goût, aprés avoir été enterrée. J'ai ouï dire de plus, que ces hommes ſe mirent à bord d'un Armateur qui vint toucher là, une ou deux années aprés ; & qu'il y en a un d'eux qui eſt arrivé depuis en Angleterre.

Nous fimes donc route pour doubler la terre del Fuego ; & nous eſſuyâmes une furieuſe tempête trois ſemaines, ou environ avant que nous fuſſions arrivez à la hauteur du Cap Horn. Nous ne vîmes point ce

de Cap; parce que nous en étions trop au Sud, c'eſt-à-dire à 62 deg. 45 min. de latit. Meridionale, & nos Matelots peu habiles ne ſçavoient où tourner leur courſe. Nous étions alors ici au cœur de l'Eté; car je me ſouviens que la tempête venoit de finir le jour de Noël 1687. Aprés être ſortis de la mer du Sud, nous courumes au Nord, & nous rencontrâmes pluſieurs montagnes de glace, que nous prîmes d'abord pour des iſles. Quelques-unes paroiſſoient avoir une lieuë ou deux de long. & d'autres un demi mile. Nous les rangeâmes pluſieurs jours de ſuite vent arriere; & la plus groſſe de toutes nous parut être de 4 ou 500 piez de haut. Aprés avoir jetté la ſonde dans leur voiſinage, il ne s'y trouva point de fonds; de ſorte qu'on a lieu de conjecturer qu'elles étoient à flot; & peut-être même auſſi profondes ſous l'eau qu'élevées au-deſſus de ſa ſuperficie. Nous ne vîmes point de ces montagnes de glace, lors que je paſſai dans la mer du Sud avec Mr Dampier; & je n'ai pas même ouï dire que le Capitaine Sharp en rencontrât aucune à ſon retour de cette mer-là. Quoi qu'il en ſoit, nous les diſcernions de nuit ſi diſtinctement, qu'il nous étoit facile de les éviter: mais il y en avoit d'autres cachées ſous l'eau, qui ſecouoient quelquefois nôtre bord, ſans nous faire pourtant aucune perte conſiderable. D'ailleurs, les bouffées de vent qui paſſoient ſur ces montagnes de glace, étoient ſi froides & ſi ſenſibles, que nos gens qui ſortoient d'un païs fort chaud, pouvoient ſe tenir à peine ſur le tillac.

Dans tout nôtre paſſage autour de la

terre del Fuego, & durant trois semaines de suite que nous courumes au Sud du Cap Horn, le tems fut si orageux, le Soleil se trouva si obscurci, & les Etoiles furent si couvertes par les nuages, qu'il nous fut impossible de prendre nôtre latitude: Mais selon nôtre calcul, nous fumes bien prés du 63 degré de latitude Meridionale, c'est-à-dire plus avant au Sud qu'aucun Européen, ou peut-être qu'aucun homme ait jamais été. Lors que nous vîmes au 62 degré 30. minutes de latitude, nous résolumes de remettre le cap au Nord, vers l'Ocean Atlantique & la mer d'Ethiopie: nous eumes bien-tôt fait la manœuvre necessaire pour courir E. N. E. & par E. quart au N. & nous suivimes long-tems ces Rumbs. D'ailleurs, nous avions compté que dans nôtre passage l'aiguille Nordouestoit de trois pointes de compas: mais lors que nous pûmes faire une bonne observation, il se trouva qu'elle Nordestoit, & que nous avions couru Est quart au Sud. Il nous falut ainsi diriger nôtre course N. N. E. & N. E. quart au N.

Quand nous fumes donc arrivez dans la latitude de la riviere de la Place, où nous avions dessein d'entrer, nous comptâmes que nous n'étions pas à plus de 100. lieuës de terre, & nous fimes route tout droit vers le rivage, dans l'esperance que nous le trouverions au bout de ce chemin. Mais nous en étions alors à 500 lieuës; de sorte qu'aprés en avoir fait quelque centaine à l'Oüest dans la même latitude, sans découvrir la terre, nos gens commencerent à perdre courage, dans la crainte que nous fus-

vions toûjours une fauſſe route, & que nous peririons en mer, faute de vivres, dont nous avions peu, & d'eau qui étoit encore plus rare. Dans cette extremité, il ſurvint une groſſe pluye, qui dura un jour entier, & dont nous remplimes pluſieurs de nos barriques. Cela nous fut d'un grand ſecours, & ſervit d'abord à relever le cœur abatu de nôtre équipage. Mais aprés avoir couru 450 lieuës, ſans amener la terre, nos gens s'allarmerent de nouveau, & peu s'en falut que nous n'en vinſſions aux mains les uns avec les autres. La plûpart ſouhaitoient qu'on changeât de route, dans la penſée que celle que nous ſuivions étoit fauſſe : mais le Capitaine Davis, & le Pilote Knott, les prierent au nom de Dieu d'attendre encore deux jours. On y conſentit, quoi qu'il n'y eût qu'un petit vent foible ; & dans cet intervalle, une boufée de l'Oueſt nous amena une troupe de Sauterelles & d'autres inſectes ; ce qui nous perſuada que nous n'étions pas éloignez de terre. Si par bonheur ceci n'étoit pas arrivé, nous aurions infailliblement changé de route, puis qu'une bonne partie de l'équipage le vouloit à toute force, & qu'ils étoient même aſſez ignorans pour croire que nous étions encore dans la mer du Sud, & en ce cas-là, nous ne pouvions manquer de perir en mer.

A ſuivre la direction de cette boufée de l'Oueſt, qui avoit amené les Sauterelles, & à fixer par la Bouſſole le trait de vent d'où elles venoient, la terre que nous découvrimes étoit un peu au Nord de l'embouchure de la riviere de la Plate. Nous abordâmes dont ici pour faire de l'eau &

des vivres, dont ce païs abonde. Dans cette vûë, nos gens armez de leurs fusils n'eurent pas plûtôt apperçû un troupeau de Marsouïns sur une pointe de terre, qu'ils prirent la resolution de les attaquer. Pour en venir plus facilement à bout, quelques-uns d'eux leur couperent le chemin qui conduisoit à la montagne, pendant que les autres en devoient faire un grand carnage avec leurs coutelas. Mais à mesure que ceux-ci s'aprochoient, les Marsouïns se retiroient vers la mer, contre l'atente de nos Matelots, qui les avoient pris pour des Cochons ordinaires. Quand les Marsouïns eurent gagné le rivage, ils se mirent à contempler nos hommes, & lors qu'on étoit sur le point de leur donner dessus, tout le troupeau s'élança dans la mer, au grand étonnement de nos Chasseurs, qui furent bien mortifiez d'avoir manqué leur coup. Mais une autrefois ils en tirerent deux qu'ils porterent à bord, & dont la chair avoit le goût de celle du Cochon de terre, à un petit goût de Poisson prés. Ces animaux ne sont pas éloignez de la figure du Cochon; ils ont la soie courte, mais plus rude que celle des Chiens marins, & les piez, qui leur servent aussi à nager, faits de même, & de couleur noire. Le païs est ici bien arrosé, & l'on y voit de tous côtez des troupeaux de gros bétail, des Daims & des Autruches, quoique d'ailleurs il n'y ait point d'habitans.

Nous vîmes grand nombre de ces Autruches, & nous trouvâmes quantité de leurs œufs sur le sable, où ces oiseaux les pondent, sans en prendre, à ce qu'on dit

aucun autre ſoin. Le Soleil les fait éclorre & les petits ſuivent la premiere creature qu'ils voïent, auſſi tôt qu'ils ſont hors de l'œuf. J'ai été ſuivi moi-même quelquefois de pluſieurs de ces jeunes Autruches, qui ſont fort ſimples & innocentes. Les vieilles ſont ici d'une groſſeur extraordinaire, & la cuiſſe d'une que je meſurai, n'etoit guere moins groſſe que la mienne. Nous en primes des unes & des autres à bord, & nous en mangeâmes quelques-unes: mais la chair des vieilles étoit de fort mauvais goût. Il y a des perſonnes qui croïent qu'elles mangent du fer; & il eſt vrai qu'elles avalent des clous, des pierres, & tout ce qu'on leur jette, mais tout cela paſſe à travers le corps, & leur ſert à la digeſtion & non pas de nourriture; de même que les petits caillous que certains oiſeaux avalent & qui leur ſervent, pour ainſi dire, de meules dans le geſier, pour y moudre & broyer les viandes.

Aprés avoir remis en mer, & rangé la côte du Breſil, nous fimes route vers les Iſles Caribes. Ce fut ici où nous trouvâmes Mr Edwin Carter, qui montoit un petit vaiſſeau des Barbados. Je me joignis à lui avec quelques autres de mes compagnons de fortune, & il nous apprit que le Roi Jacques avoit publié une Amniſtie en faveur des Boucanniers. Nous paſſâmes donc ſur ſon bord juſques à la riviere de la Warre, & nous arrivâmes à la Ville de Philadelphie en Penſilvanie dans le mois de Mai 1688.

Je demeurai ici quelque tems; au bout duquel le Capitaine Davis, Jean Hingſon, & moi décendimes la riviere de la Vvarre

jusques à la crique d'Apokunnumi. Nous fîmes ensuite charier nos cofres, & tout ce que nous avions, à travers une petite langue de terre, jusques à la riviere de Bohemia, qui conduit par la grande baye de Chisapeech à la pointe de Consolation dans la riviere Jaques en Virginie. Je comptois de m'établir ici : mais aprés un sejour de deux années ou environ, il me survint quelques embarras qui m'obligerent de retourner en Angleterre, où j'arrivai en 1690.

Peu de jours aprés mon retour je rencontrai le Capitaine de la Tartane Espagnole, que j'avois vûë à l'Isle de la sonde. Il parloit trés-bien Anglois. Il me dit que le Capitaine qui l'avoit pris l'avoit amené à Londres, où il attendoit que sa famille, qui étoit une des plus considerables de Lima, Capitale du Perou, lui envoiât dequoi se racheter. Comme j'avois contracté avec lui une amitié particuliere à l'Isle de la Sonde, où je l'avois gueri d'une bleſſure tres-dangereuſe, nous fûmes bien-aise de nous revoir. Nous nous entretînmes de nos Voiages, & s'il parut prendre quelque plaisir à m'entendre, j'en eus bien davantage à l'écouter. Il me conta comment il avoit fait naufrage au Port de la Caldera, & me fit une description de la nouvelle Espagne. Je trouvai les choſes qu'il me dit ſi curieuſes & en même tems ſi inſtructives, que je le priai de me les donner par écrit. Il ne voulut pas me refuſer cette ſatisfaction ; il les mit par ordre & en compoſa un petit ouvrage qu'il m'envoia. Je croi que le public ne me ſaura pas mauvais gré de lui en faire part.

JE sortis de la Ville des Rois, autrement de Lima, en 1678. pour me rendre à Callao & m'y embarquer sur une Fregate que je devois commander. Elle étoit chargée de Farine, de Fruits, d'un grand nombre de Caisses, & de Confitures, seches & liquides, pour Panama, où nous arrivâmes fort heureusement le sixiéme Mai, deux jours avant la Pentecôte. Delà voulant aller prendre d'autres marchandises à la Caldera, Port situé dans la Province de Costa-rica, Evêché de Nicaragua, j'en pris la route avec divers passagers que j'avois sur mon Bord. Nous mîmes à la voile le dixiéme Mai, & croyant arriver à l'ordinaire en moins de neuf jours à la Caldera, nous nous trouvâmes au bout de quinze obligez de jetter l'ancre à l'embouchure de la riviere de Manglarés, qui décend de Chiriqui, haute montagne fameuse par ses mines d'or. Là je décends avec quelques personnes de l'équipage pour aller aux provisions, qui commençoient à nous manquer. Tout le monde convenoit, vû l'endroit où nous étions, qu'il suffisoit d'en prendre pour huit jours, mais à tout évenement j'en pris sur mon compte pour un mois; & ces provisions consistoient en Veaux, Cochons, Volaille, en quelques Fruits du Païs, & en Maïz.

Nous étant remis en Mer, nous fûmes extrêmement battus des flots durant les huit jours que nous avions compté devoir nous suffire pour arriver au Port où nous voulions nous rendre; & le neuviéme sur les quatre heures du soir nous fûmes assaillis d'une furieuse bourasque; & sans pouvoir nous en défendre, l'orage & la marée nous pousse-

rent sur une Côte si remplie d'écueils, que si nous eussions été jettez une portée de mousquet plus avant, le Vaisseau se seroit indubitablement brisé en mille pieces, & nous aurions tous peri, parce qu'il n'y avoit aucune plage sur cette côte qui étoit toute escarpée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger si pressant, nous jettâmes au plûtôt la Chaloupe en Mer, & tachâmes de remorquer en pleine Mer la Fregate à l'aide de huit Rameurs des plus vigoureux. Nous y travaillâmes avec tant de concert & de diligence, que nous en vinmes enfin à bout. Mais comme tout ce que nous avions souffert pendant la tempête, & l'effort que nous avions fait pour nous tirer de ce dernier peril, nous avoit fort fatiguez, nous tombâmes dans une si grande nonchalance, que vers le minuit, sans savoir comment, le Vaisseau, par la mauvaise garde qu'on y faisoit, passa parmi des écueils, & porta sur l'un d'entr'eux en glissant avec tant d'impetuosité, que tous les fonds du côté gauche en furent brisez.

Au bruit que nous en ouïmes, nous nous crûmes perdus; nous imaginant avec assez de raison que la quille avoit touché, mais nous ne pûmes nous en éclaircir sur le champ parce qu'il faisoit une obscurité à ne pouvoir rien discerner. C'est pourquoi nous passâmes le reste de la nuit dans une étrange inquietude, quoique l'orage se fût dissipé. Heureusement le jour étant venu, nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal; & le vent nous ayant paru favorable, je fis rehausser les voiles. Neanmoins nous n'en jouïmes pas long tems, car dans les quatre jours suivans il changea plus de six fois. Enfin après

avoit bien tournoyé de côté & d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même Riviere que l'autre fois.

Tous les passagers n'en furent pas si fâchez qu'ils l'auroient été dans une autre conjoncture, parce que les vivres leur aiant manqué, il y avoit déja trois jours qu'ils ne se nourrissoient que de la petite part que je leur faisois de mes provisions. Il falut donc mettre pied à terre une seconde fois. De peur de retomber dans le même inconvenient, ils se munirent pour quinze jours de la même espece de vivres, & apporterent aussi plusieurs fruits de Platanes qui sont délicieux quand ils sont meurs; & verts, étant cuits sous la cendre chaude, ils servent de pain dans la necessité & ne sont pas d'un mauvais goût. Pour moi je pris encore des provisions pour un mois, aimant mieux en avoir de reste que de m'exposer à en manquer.

Nous remîmes donc à la voile, & nous arrivâmes à la pointe du Cap de Borica; mais nous n'en fûmes pas plus avancez, car il survint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit. Il duroit depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du Soleil, & alors un petit Zephir s'élevant, nous faisoit naviger pendant toute la nuit avec un tems assez favorable; mais les Courans contraires qui regnent sur ces Côtes nous faisoient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en six; de sorte que si-tôt que le jour commençoit à paroître, l'homme qui veilloit à la hune s'écrioit avec de grandes demonstrations de joie, Terre Terre; mais le jour devenant plus clair, chacun reconnoissoit que cette terre étoit la pointe de Borica, d'où

nous

nous étions partis à l'entrée de la nuit, ce qui nous mettoit au deſeſpoir. Cependant, comme nous ne pouvions remedier à ce malheur, nous tâchions de nous en conſoler en nous occupant à diverſes choſes; les uns à la pêche, les autres à la lecture; d'autres ſe baignoient dans la Mer; mais nous paſſions tous la plus grande partie de nôtre tems à nous entretenir de nôtre infortune, tantôt en lamentant outre meſure, & tantôt ne pouvant nous empêcher d'en rire. Comme nos vivres avoient été conſumez pendant un ſi long calme, nous nous vîmes dans la neceſſité de faire une troiſiéme décente. J'étois d'avis que nous retournaſſions à Panama; mais le Pilote & les Mariniers aſſurant qu'avec le moindre vent favorable, nous arriverions en quatre ou cinq jours à la Caldera; j'eus la complaiſance de céder à leur ſentiment. Nous revirâmes donc, & allâmes renouveller encore nos proviſions à l'embouchure de nôtre fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois, aprés-quoi nous étant remis en Mer, nous arrivâmes en huit jours de navigation à la vûë de l'Iſle* du Cagno; d'où les Matelots dirent qu'en deux jours nous nous rendrions au Port tant deſiré de la Caldera. Mais comme les hommes ſont ſujets à ſe tromper dans leurs jugemens, il arriva que le tems qui étoit clair & ſerain, changea tout à coup. Le Soleil venoit de ſe coucher, lors que le Pilote fit baiſſer les voiles, craignant la tempête dont nous menaçoit une petite nuée qui s'approchoit, & qui ne fut pas plutôt ſur nous, que s'étendant & ouvrant ſon ſein, elle verſa ſur la Fregate des torrens de pluye,

* C'eſt à-dire du Chien.

éclairant & tonnant d'une maniere à causer de l'épouvente aux plus intrepides. Il se faisoit un mélange de lumiere & d'obscurité, qui nous frappant d'horreur, ne laissoit pas de nous aider en quelque sorte, parce que les éclairs, qui nous environnoient de toutes parts, nous éclairoient à faire nôtre manœuvre; mais cette manœuvre ne nous servant pas beaucoup, nous prîmes le parti de laisser voguer au gré du vent & des eaux nôtre miserable bâtiment, sans nous fatiguer d'un travail inutile. L'orage cessa, & le jour vint; mais comme il étoit encore trouble & que la même nuée nous couvroit toûjours, nous ne pouvions nous promettre du beau tems. Le Pilote voulut tâcher de découvrir à qu'elle hauteur nous étions; mais quelques observations qu'il pût faire, suivant les regles de son Art, il ne connut rien, pas même par conjecture. Je le fis appeller dans ma chambre & lui demandai si nous ne ferions pas mieux de chercher sur la côte quelque lieu sûr, & qui fut à couvert du vent & de la marée, pour nous y retirer jusques au retour du beau tems, plutôt que de nous opiniâtrer à errer ainsi à l'avanture, dans l'incertitude & le danger d'un orage, qui pourroit enfin causer nôtre perte. Le pauvre homme, les larmes aux yeux ne pût me répondre autre chose, si ce n'est que ses pechez étoient sans doute la cause du mauvais succès de nôtre voiage, & qu'il ne savoit que faire, parce que les Matelots ne vouloient plus lui obeïr. Je les fis appeller, & les ayant questionnez, ils répondirent tous qu'ils croyoient être fort proche de Caldera, comme on le pourroit

reconnoître dés que le Ciel se découvriroit. Dans cette esperance, continuant de croiser de côté & d'autre sur la même hauteur durant cinq jours ; le sixiéme, qui parut tel qu'on le pouvoit souhaiter pour sa serenité le Pilote observa le Soleil & sa Bouffole, & assura que nous étions sans faute à dix lieuës du port, & que bien-tôt nous découvririons la terre. Nous donnâmes aussi-tôt toutes les voiles ; neanmoins nous naviguames jusqu'à la nuit sans l'appercevoir. Le lendemain matin il persista encore dans son sentiment jusqu'à midi, qu'il découvrit de hautes montagnes, qu'il fut prés de deux heures à pouvoir reconnoître. Enfin aprés les avoir bien observées, il dit avec beaucoup de trouble & d'alteration, que c'étoient les Montagnes de Chiriqui, où les courans nous avoient encore rejettez.

Il n'est pas concevable quel fut le chagrin de tous les Passagers, quand ils apprirent cette déplaisante nouvelle. Ils firent des imprecations contre le Pilote & contre moi, & nous eûmes assez de peine à calmer leur colere. Je leur proposai encore de retourner à Panama, où nous pouvions nous rendre en cinq jours ; mais les passagers, dont la plûspart avoient des Charges ou des affaires importantes dans la province de Costa-rica, repreſenterent qu'il ne falloit pas se rebuter, que nous n'avions qu'à nous reposer quatre ou cinq jours en cet endroit ; qui, malgré la quantité de moucherons qui s'y trouvoit, ne laissoit pas d'être agreable, & qu'ensuite nous pourrions continuër nôtre navigation avec plus de bonheur. Le Pilote venant à l'appui de la boule, plus hardi ou

plus effronté que jamais, jura qu'il arriveroit au Port de la Caldera avant qu'il fût cinq jours, ou qu'il y brûleroit tous ses livres. Il fallut donc se rendre à cela, & nous allâmes nous reposer à Chiriqui pour la quatrième fois. Nous y demeurâmes six jours, pendant lesquels nous nous rafraîchimes, & mangeâmes force Oranges, tant aigres que douces, que nous trouvâmes sur la côte de la montagne. Puis nous étant encore munis de vivres, nous mîmes à la voile, comptant déja quatre-vingt un jour depuis nôtre départ de Panama.

Le lendemain il s'éleva un vent si gai, qu'avec une partie des voiles seulement, nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute nôtre navigation; mais le jour d'après, le Ciel se couvrit, le vent cessa, & le plaisir que nous avions ressenti d'aller si vîte fut bien diminué, quand nous nous apperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, parce que les courans contraires nous faisoient presqu'autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les provisions se consumerent, & nous n'étions plus à Chiriqui pour en prendre de nouvelles. Enfin la necessité vint à un point, que n'ayant plus pour repaître qu'un peu de maïz, qui étoit resté dans l'auge aux cochons, & que ces vilains animaux, avoient remplie de fiante & d'ordures : ce desagreable maïz fut partagé entre nous à portions égales; & cela étant consumé, il falut composer une capilorade des membres coriaces d'un vieux Barbet, qui avoit fait jusques-là mes delices. Tout l'équipage se jetta avec avidité sur

cette mauvaise galimafrée, & chacun n'en eut pas sa suffisance. Le jour suivant on prépara un nouveau repas d'un cuir de Taureau qui avoit servi de couche à mon chien, & qui par sa mort étoit devenu un meuble inutile. On le fit bouillir long-tems à gros bouillons, jusqu'à ce qu'il fut converti en une espece de colle noirâtre qui ne prévenoit pas fort les yeux en faveur du goût. Mais bien loin d'en être dégoûtez, nôtre faim étoit devenuë si devorante, que nous en mangeâmes avec autant d'appetit, que si c'eût été de la gelée formée du suc substanciel des viandes les plus exquises. Ce même jour un matelot Negre ouvrit son coffre, & de deux platanes qu'il avoit serrez, il en mangea un, pelure, coque & tout, & vint en grand secret me presenter l'autre, me priant de lui en donner seulement la coque, & si-tôt qu'il l'eut il la devora avidement, de crainte que quelqu'un ne survint pour la lui arracher. Pour du vin, l'équipage en étoit suffisamment pourvû, & l'usage immoderé qu'on en avoit fait, n'avoit pas peu contribué au mauvais Gouvernement de la Fregate. Voyant que les principaux Matelots, & sur tout le Pilote ne savoient plus que faire, & que tant de fautes averées à leur dam leur avoient bien fait perdre de ces airs d'assurance par lesquels ils avoient prétendu m'imposer sur leur capacité, je les pris en particulier : je les consolai & encourageai dans les termes les plus affectueux que je pûs choisir : je n'eus pas de peine à les porter cette fois là à chercher la terre de tous les côtez qu'ils croiroient la trouver, & ils y étoient déterminez ; de sorte que si nous eussions

rencontré des terres peuplées de Sauvages Indiens, qui ſont ennemis irreconciliables de toute la nation Eſpagnole, nous y ſerions décendus avec joye pour nous tirer de la cruelle extrémité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillerent toute la nuit pour obſerver s'ils ne découvriroient point quelque montagne qui nous indiquât nôtre route. A la pointe du jour, par un bonheur ineſperé, on nous cria de la hune. Voile, Voile! Cette voix répandit une ſi grande joie dans tout l'équipage que ſans ſonger à rendre à Dieu les graces que nous lui devions, nous nous mîmes tous à crier avec confuſion : Arrive, arrive, hauſſe les voiles, abaiſſe celle-ci, monte vîte. Enfin aprés nous être fait d'un Navire à l'autre tous les ſignes qu'on a coûtume de ſe faire quand on ſe veut joindre, nous vinmes à nous aborder. Le Capitaine du Vaiſſeau, qui étoit un Mexikain de ma connoiſſance, n'eut pas plutôt ſçû que je commandois la Fregate, qu'il fit jetter l'eſquif en Mer pour me venir offrir ſes ſervices. Aprés les premiers complimens, il m'apprit que nous étions auprés de l'iſle du Cagno, & nous convinmes d'y relâcher enſemble pour nous y repoſer.

Dés que Don Louïs de Legnarès : (Ainſi ſe nommoit le Capitaine Mexikain) fut informé de la preſſante neceſſité où nous étions, il fit porter auſſi-tôt dans la Fregate de la volaille, du pain, des fruits, & autres rafraîchiſſemens capables de rétablir nos forces épuiſées & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux barbet & de ſa couche. Nous décendîmes enfin dans l'iſle, où nous

loit pas bon Espagnol, au lieu de dire, Al-Norouesté, comme le Pilote, dit en begaiant, Al-Nornorouesté, qui est un autre vent; le Timonier entendant cette voix & la croyant de son Maître, prit sans hesiter le chemin du Nornorouest : ce qui l'éloignant du Port, l'approchoit de la côte.

Pendant ce tems-là, comme la nuit étoit venuë, les passagers & moi nous dormions sans nous appercevoir de cette mépriſe. Neanmoins sur les deux heures aprés minuit m'étant réveillé en sursaut au bruit des vagues qui frapoient avec impetuosité contre les rochers de la côte, je m'écriai tout surpris : Qu'est-ce donc ceci, Seigneur Pilote ? Entrons-nous déja dans le Port ? A cet avertissement deux ou trois fois reïteré, le Pilote sortit de sa vineuse letargie, & s'étant levé de dessus sa chaise pour s'en éclaircir, vit avec épouvente la Fregate si mal conduite & prête à heurter contre un roc qu'on avoit eu de la peine à discerner jusques-là à cause de l'affreuse obscurité que répandoit aux environs l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria aussi-tôt aux Matelots : tourne arriere ; mais il n'étoit plus tems, & l'infortuné Bâtiment poussé avec violence par le vent & la marée heurta presque dans le moment contre l'écueil d'une telle force, qu'un des côtez du Vaisseau en fut fracassé : une montagne de flots qui venoit de se briser contre le rocher, s'élevant au retour du côté de la Fregate, entra dans la chambre de pompe par les ouvertures des côtez, & l'inonda toute entiere. Alors ce ne fût dans tout le Vaisseau que clameurs effroyables & que desolation. Les

lamentations succederent aux cris de joie & d'emportement que les fumées bachiques leur faisoient pousser quelques momens auparavant. Rien ne pût égaler le trouble & la confusion qui regnoient par tout : quelques-uns réveillez en sursaut crioient comme les autres, quoi qu'à demi endormis & sans savoir encore pourquoi. Le bruit, l'obscurité, les hurlemens, tout augmentoit l'effroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable c'est que nous voyions bien tous que nous étions perdus, & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers prêt à entrer dans le port, nous étions engloutis par les eaux, & moi-même je n'en savois pas plus que les autres. Dans une si grande consternation, les uns à genoux sur le tillac poussoient des vœux au Ciel pour leur salut ; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu, misericorde. D'autres disoient à haute voix leurs pechez les plus secrets. Pour moi, parmi ces gemissemens, je conservai le sang froid que Dieu m'a donné, & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre en quelque peril que je me trouve, & voyant qu'ils alloient tous perir faute de prendre le seul parti qui leur convenoit dans l'extrémité où nous étions, j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à se sauver. Je leur persuadai d'abord de couper les mâts, & de nous saisir de toutes les planches, poutres & autres choses qui pouvoient nous soûtenir sur l'eau, & nous aider à gagner en nageant quelque lieu du rivage qui fut propre à aborder. J'ordonnai ensuite qu'on jettât dans la Mer tout ce qui par sa pesanteur pouvoit faire submerger trop promptement le Vaisseau ; & par ce mo-

yen, auſſi-bien que par celui des pompes, je retardai le naufrage juſqu'aux premiers raions de l'Aurore. Mais ce qui nous ſervit plus que tout le reſte, fut le conſeil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menuë corde, qu'ils tenoient chacun par un bout. Cet expedient ſauva la vie à pluſieurs; car lors que la Fregate ouverte de tous côtez, eut coulé bas malgré le ſecours des pompes, tout le monde ſe voyant obligé de ſe jetter à la nage ſur les planches ou rouleaux de bois, dont il pût ſe ſaiſir pour eſſaier de gagner la terre, il arrivoit que le premier qui y abordoit, tiroit aprés lui ſur le rivage ſon Compagnon qui tenoit l'autre bout de ſa corde, & qui fort ſouvent étoit ſur le point de ſe noyer. Je tirai de cette maniere le Pilote, quoiqu'il ne le meritât point. Nous échapâmes preſque tous de ce danger, à la reſerve de cinq ou ſix qui furent pouſſez avec violence par des coups de Mer, & qui perirent miſerablement en donnant de la tête contre les écueils, & contre le Vaiſſeau même.

Quelques heures aprés le naufrage la marée s'étant retirée, laiſſa la Fregate preſque à ſec; de ſorte qu'il nous fut aiſé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans, & de le tranſporter à terre. Il n'y eut preſque rien de perdu, puiſque nous recueillîmes même la plus grande partie des choſes que j'avois fait jetter à l'eau. Nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conſervé la vie, aprés-quoi nous brulâmes le bâtiment pour en tirer le fer, que nous amaſſâmes en un endroit de la côte, avec toutes les hardes, ſous des arbres feuillus que nous avions choiſis pour nous y mettre à couvert de l'ardeur du Soleil. Comme nous

n'avions pourtant pas dessein d'y demeurer long-tems, j'exhortai mes camarades à choisir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner, en leur representant qu'autrement ce ne seroit que desordre & que confusion. Ils me prierent tous d'une commune voix & avec de grandes instances, de vouloir bien prendre ce soin, ce que j'acceptai; & pour commencer à exercer les droits de cette souveraineté, je fis trois détachemens, l'un pour aller chercher de l'eau dont nous avions un pressant besoin, l'autre pour aller à la provision; car celles du Vaisseau ayant été moüillées, ne pouvoient plus nous servir, & le troisiéme pour reconnoître le Païs & voir si l'on ne découvriroit point quelque habitation, parce que le Pilote assuroit que nous étions à trois ou quatre lieuës de la Caldera. Le premier détachement ne fut pas long-tems à revenir, & il apporta de trés-bonne eau qu'il avoit trouvée prés de là. Le second revint quelques momens aprés chargé de fruits sauvages d'assez mauvais goût, avec des œufs de Tortuë, & dit qu'il avoit vû un Porc-épi & des crotes de poules de Nicaragua, qui sont ce qu'on appelle en France des poules d'Indes. Satisfait de cette découverte, je renvoyai chercher une plus grande provision d'eau & d'Oeufs de tortuë. Il y avoit une si prodigieuse quantité de ces œufs sur cette côte, que dans chaque creux qui se rencontroit sur les sables de cette plage, on y en trouvoit jusques à deux ou trois cens. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appetit, quoiqu'ils eussent une certaine odeur de marécage qui blessoit l'odorat & le goût. Nous passames le reste

de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feuillées avec des branches de Palmier. Comme le Soleil se couchoit, nous vîmes revenir le troisiéme détachement, ce qui nous réjoüit d'abord, comptant qu'il auroit sans doute découvert quelqu'habitation; mais il nous raporta qu'il avoit rencontré un fort grand fleuve si profond, si rapide & si plein de Crocodiles, qu'il lui avoit été impossible de le traverser. Je les blâmai de s'en être revenus pour cet obstacle, qui ne devoit pas les arrêter, puisqu'en coupant du bois ils pouvoient en former un radeau sur lequel il n'auroit tenu qu'à eux de passer le Fleuve. De peur de quelque nouvelle bêtise de leur part, je résolus d'aller moi-même avec eux le jour suivant.

Le lendemain donc, après avoir laissé à un homme de la compagnie le soin de conduire ceux qui restoient, je les quittai en les avertissant que s'ils n'avoient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourroient alors laisser les hardes & marcher sur mes traces en cherchant fortune, pourvû qu'ils ne s'éloignassent pas de la côte.* Voici en quel équipage je partis: J'avois un haut de chausse de satin piqué, plus ample que les Espagnols ne les portent d'ordinaire, une camisole blanche garnie de dentelles d'or de Naples, avec les boutons & boutonnieres de même, & par dessus une casaque de velours gris de perle à manches pendantes, un Chapeau de castor blanc, deux pistolets & deux baionnettes à ma ceinture, & cent pistoles avec une montre dans ma bourse. Outre cela je portois à la main mon épée &

* *Habillement des Gens de qualité du Perou.*

un cordon en écharpe, où pendoit la mire de mon harquebuſe, avec ſes charges de poudre & de plomb. Pour mon harquebuſe c'étoit un Matelot qui la portoit, & cette arme étoit la meilleure piece de tout l'équipage; car outre qu'elle étoit de défenſe, c'étoit ſur elle ſeule que la petite Caravane fondoit l'eſperance de ſubſtenter ſa vie. Les autres, outre leur épée qu'ils avoient au côté, portoient une hache, une corde, un couteau, un petit fuſil à faire du feu avec ſa pierre, ſon fer, ſa méche, & ſes allumettes.

Aprés deux heures, d'un chemin ſablonneux & trés-penible, nous arrivâmes au bord d'un Fleuve que nous appellâmes le fleuve des Crocodiles, quoi qu'à la verité il n'y en eut pas tant que le détachement l'avoit rapporté, & pour le paſſer, nous convinmes d'aller ſur ſes bords en le remontant juſqu'au premier boſquet où nous puſſions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieuës plus loin; nous en primes ſur nos épaules autant qu'il nous en falloit, puis nous décendimes le Fleuve par où nous étions venus, juſqu'au lieu que nous avions quitté; car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte, eſperant, ſuivant l'opinion du Pilote, gagner le port de la Caldera. Ayant fabriqué un radeau le mieux qu'il nous fut poſſible avec nos haches, nôtre bois & nos cordes, nous nous haſardâmes à nous abandonner deſſus au courant du Fleuve qui étoit trés-rapide. On y avoit fait une eſpece de banc de joncs pour moi qui y entrai le premier, aprés avoir pris mon harquebuſe des mains

de celui qui la portoit. Le Pilote se mit à l'un des bouts, & un vigoureux Matelot de l'autre, avec chacun une longue perche & deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans l'enfoncer sous l'eau par nôtre pesanteur, nous nous partageâmes; une partie resta sur le bord du Fleuve, & l'on attacha seulement au radeau une longue corde, afin que ceux qui demeureroient, le pussent retirer lorsque les premiers seroient passez. Cela étant fait, nous reprimes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir encore avoir besoin, & je fis jetter à l'eau les bois du radeau pour ôter à la Compagnie toute esperance de retourner sur ses pas jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque habitation, & reconnu si nous étions en terre ferme ou dans une Isle. Nous marchâmes encore environ six lieuës, au bout desquelles nous passâmes un autre Fleuve, de la même maniere que le précedent; & comme le Soleil se couchoit, nous arrivâmes à une plage assez étenduë, où nous fimes alte tous bien fatiguez; mais moi particulierement, parce qu'ayant passé par des endroits fort humides & marécageux, mes souliers s'étoient moüillez de telle sorte, que le cuir s'en étoit étendu; d'ailleurs le sable y entrant de tous côtez m'incommodoit beaucoup. Mes souliers me causant donc plus d'embarras qu'ils ne m'étoient commodes, je les quittai. Comme nous cherchions de l'œil un terrein plus élevé que les autres pour nous y reposer & y passer la nuit, nous entendimes quelque bruit prés d'un vieux arbre sec dont le tronc étoit creux de caducité. Nous en étans approchez,

pour en découvrir la cauſe, nous en fîmes ſortir une eſpece de gros léſard que les Habitans du païs nomment Yguana. C'eſt bien le plus laid animal que la nature ait formé; mais en récompenſe la chair en eſt fort délicate. Elle approche fort du goût d'une Poularde. Le Pilote le frapa de ſa hache & le fendit en deux. Nous avions bien beſoin de faire une ſi bonne rencontre pour réparer nos forces qu'une longue & penible marche & le défaut de nourriture avoient déja preſque épuiſées. Il ne nous en fallut pas davantage pour notre ſouper, & pour un bon ſoupet; car ce lézard avoit trois quarts d'aune de long. L'ayant fait rotir ſur les charbons, nous le mangeâmes, & aprés ce repas, nous nous endormîmes. Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures il nous fallut monter une montagne fort penible, & percer enſuite un bois des plus épais rempli d'épines & de ronces, afin d'éviter un Cap qui nous auroit obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à ſouffrir. A force de marcher j'avois uſé la ſemelle de mes bas, & mes pieds nuds n'étant pas accoûtumez à un chemin ſi rude, furent en peu de tems pleins d'eſtafilades & d'écorchures. Ce fut encore pis, lors qu'au ſortir de ce bois nous eûmes gagné le bord de la mer; le ſable de la plage échauffé par l'ardeur du Soleil, me fit venir ſous la plante des pieds des ampoules auſſi groſſes que des œufs de pigeon; & ces ampoules venant à ſe crever, & le ſable y entrant juſqu'à la chair vive, y cauſoit une cuiſſon douloureuſe. Le mal que j'en ſouffrois, fit pitié à tous mes compagnons, qui m'obligerent à

m'arrêter sous une feuillée qu'ils firent sur le bord d'un ruisseau, & sous laquelle nous nous mîmes à couvert ; car le Soleil étoit bien ardent. Pendant qu'une partie s'y reposoit, l'autre alla dénicher assez prés de là dans les creux des rochers que la mer batoit, un grand nombre d'une espece de limaçons de mer que les gens du païs appellent Burgados, & dont ils mangent assez communement. Il ne fut plus question que de les faire cuire. Nous aurions fort souhaité de les manger boüillis ; mais nous n'avions pas de Vaisseau où nous les pussions mettre, & il fallut nous contenter de les faire rotir sur les charbons. Nous en mangeâmes avec appetit, & aprés le dîner, la necessité d'avancer chemin nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y disposai malgré mes ampoules ; on m'envelopa les pieds le mieux qu'il fut possible de linges déchirez & de vieux haillons, & l'on me fit une espece de chaussure comme on en voit aux Pauvres mendians. Cela me mena jusqu'au coucher du Soleil que nous arrivâmes sur les bords d'un étang, où nous fumes harcelez par une si grande quantité de cousins, que quelque las que nous nous sentissions, nous n'y pûmes tenir, & que nous fumes obligez pour les fuïr, de marcher jusques à dix heures de la nuit. Nous la passames avec beaucoup d'inquietude, & d'autant plus de crainte de nous voir assaillir par une troupe d'Indiens Sauvages, que nous avions apperçû une lumiere à travers les arbres d'un bois voisin ; mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain continuant nôtre route,

nous rencontrâmes un ruisseau aux bords duquel nous trouvâmes du feu allumé, & un grand nombre de coquilles de Platanes autour; ce qui nous fit croire d'abord qu'il devoit y avoir là auprés quelques-uns des arbres qui portent ce fruit; mais nous en cherchâmes vainement aux environs, d'où nous conjecturâmes que les personnes qui en avoient mangé en cet endroit, les y avoient aportez d'ailleurs. Sur le midi nous arrivâmes à un grand Fleuve, tout bordé de grands arbres de haute futaye qui formoient un fort bel ombrage. Comme la faim nous pressoit, nous y jettâmes l'hameçon, & pêchâmes trois poissons d'une raisonnable grandeur, que nous fimes rôtir. Nous passâmes ce Fleuve sur un radeau à la maniere ordinaire, & poursuivimes nôtre chemin jusqu'à un autre plus grand encore, aux bords duquel nous passâmes la nuit & dormîmes; un d'entre-nous faisant la sentinelle pour n'être pas surpris des Indiens. Le jour venu, nous vîmes autour de nous un grand nombre de Palmiers, dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur qui est tendre, mais insipide & fade, & approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin nous trouvâmes une espece de fruit de la couleur de la Meure & de la grosseur d'un abricot. Les habitans le nomment Ycacos. Il est aigre-doux, & du reste d'un goût trés-agreable. Nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de Palmier. Nous regagnâmes ensuite le bord de la Mer, aprés avoir traversé un bois & une montagne. Nous apperçûmes sur la plage un grand nombre de Crabes ou

écrevisses de Mer. Nous fîmes d'abord nôtre compte d'en faire un bon repas; mais nous comptions sans nôtre hôte; & les gaillards avec leurs pattes crochuës étoient si bons coureurs, que les plus alertes de nos gens les poursuivirent plus d'une demie heure sans en pouvoir attraper que quatre. Mais en récompense ayant remarqué un grand nombre de Pape-gais sur quelques arbres voisins, j'eus recours à mon harquebuse qui jusqu'alors nous avoit été inutile; & j'en tuai six qui nous furent d'une grande ressource. C'est une espece de Perroquet, dont la chair, quoique dure & noire, ne laisse pas d'être delicate; & quand ils sont jeunes & par conséquent plus tendres, c'est un manger de Roi. Nous nous remîmes en chemin & allâmes passer la nuit prés d'un Cap, où nous trouvâmes en abondance de ces fruits que j'ai nommé Icacos. Nous mangeâmes crus les plus meurs, & fîmes rôtir les autres.

A la pointe du jour, nous commençâmes nôtre cinquiéme journée. Nous passâmes deux rivieres sur des radeaux, sans avoir rencontré aucune chose à manger, jusqu'à six heures du soir que je tuai un Pan. Il étoit venu se poser pour son malheur sur le haut d'un arbre, au pied duquel je m'étois assis pour me reposer. Nous en fîmes un régal & le mangeâmes comme le mets le plus friant que nous eussions eu jusqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes sur le midi à une Cabane deserte où nous trouvâmes une grande quantité de Platanes meurs. Nous en mangeâmes la moitié, & nous nous chargeâmes de l'autre en cas de besoin, non sans crainte

d'être ſurpris en cet exercice ou pourſuivis aprés le coup par le Maître de la Cabane & toute ſa ſequelle. Mais nous fumes aſſez heureux pour ne voir perſonne. Nous continuâmes de marcher juſqu'à la nuit que nous paſſames au bord d'un fleuve, aprés avoir fait notre ſouper des platanes que nous avions volez. Quoique nous en euſſions mangé beaucoup durant le jour, & que ce ſoit un aliment fort pernicieux, à cauſe de ſon exceſſive froideur, aucun de nous n'en fut incommodé.

Le jour ſuivant, quatre perſonnes de nôtre compagnie allerent à deux lieuës delà ſur une montagne y chercher du bois à radeau pour paſſer le fleuve, & me laiſſerent accompagné d'un ſeul homme. Je ne pouvois preſque plus me tenir ſur mes pieds. Il fallut pourtant me lever un moment aprés leur départ, & l'occaſion le meritoit bien, puiſque c'étoit pour tirer ſur une bande de Ramiers qui vinrent ſe percher ſur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai preſque à quatre pattes juſques ſous l'arbre avec autant de laſſitude que de crainte de les effaroucher. Le ciel benit ma peine, car j'en tuai dix-huit d'un ſeul coup avec de la cendre de plomb; de ſorte que mes camarades à leur retour trouverent un banquet à quoi ils ne s'attendoient pas. La joie qu'ils en eurent étoit ſi grande, qu'ils ne s'appercevoient preſque point que le vin leur manquoit pour faire chere entiere. Les dates qu'ils avoient apportées du bois, ſervirent de pain. Aprés un ſi bon repas nous recommençâmes à marcher. Je repris courage & ſuivis les autres autant que mes forces me

le pûrent permettre ; mais au bout de deux heures de chemin ne pouvant plus me tenir sur mes pieds malades, je priai mes compagnons de continuer leur voyage sans moi, & de me laisser en cet endroit, en leur representant qu'il n'étoit pas juste que pour l'interêt d'un seul les autres s'exposassent à se perdre : que je les suivrois le mieux que je pourrois aussi-tôt que mes pieds seroient gueris ; que s'ils rencontroient quelques habitations d'Espagnols, je les conjurois de me revenir trouver ; mais que si le païs étoit desert, ils prissent le parti qu'ils jugeroient le meilleur, & que sur toute chose je leur recommandois de demeurer toûjours bien unis. Il n'est pas concevable combien cette petite troupe parut touchée de ces paroles. Ils ne pûrent retenir leurs larmes, & ils s'opposerent tous à la résolution que je témoignois vouloir prendre. Ils me jurerent qu'ils ne m'abandonneroient point, dussent-ils mettre leur vie en peril, & ils s'offrirent à me porter sur leurs épaules. J'en rejettai la proposition, comme une chose trop penible & qui les retarderoit trop, ajoûtant que le tems leur étoit cher, & qu'ils devoient poursuivre avec diligence leur dessein, qui étoit de se rendre au port de la Caldera ; mais quelque chose que je leur pûs dire, ils n'en voulurent point démordre, & je fus obligé de me laisser porter. Ce qu'ils firent tous, en se relayant l'un l'autre successivement, jusqu'à sept heures du soir. Alors ils s'arrêterent autant pour se reposer que pour manger, car ils avoient besoin de ces deux choses, & encore plus de se rafraichir. Pour subvenir à l'une de ces necessitez

ayant trouvé par bonheur de ces mêmes limaçons de Roche que j'ai appellez Burgados, nous les fimes rôtir sur les charbons ; mais ce n'étoit pas contentement ; car la fatigue du chemin & l'ardeur extrême du Soleil que nous avions soufferte pendant toute la journée, nous avoit furieusement alterez ; nous avions le gosier tout enflammé, & nous manquions d'eau douce pour éteindre un si grand feu ; heureusement ayant poussé nôtre marche une lieuë plus avant, nous rencontrâmes un des plus delicieux fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en étoit bordé de part & d'autre de hauts Platanes tout chargez de fruits, & dont les branches se croisant au-dessus de l'eau, formoient tant que la vuë se pouvoit étendre une espece d'allée en berceau, la plus agreable du monde. Nous rendîmes graces à Dieu d'une si bonne rencontre ; nous apaisâmes nôtre soif avec avidité, & nôtre joie fut encore augmentée, lors que le Pilote, aprés s'être Orienté, nous dit : Qu'il reconnoissoit le lieu, & que cette belle riviere que nous admirons, étoit celle de saint Antoine. Il nous assura de plus qu'à quatre lieuës de là, étoit une riche Ferme abondante en troupeaux & qui appartenoit à Alonze Macotela, Bourgeois de la ville d'Esparza, dans la Province de Costa-rica. Un homme de la compagnie en fut si transporté, qu'il tira ses tablettes pour marquer une si heureuse journée. Le fruit de ces grands arbres, dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer le beau feuillage, nous servit de soupet ce soir là ; & pour le diversifier, nous en mangeâmes de crus, de rôtis, & de cuits sous la

cendre. Nous passâmes ensuite le fleuve sur un radeau, & la nuit étant venuë, nous nous endormîmes avec plus de tranquillité que les nuits précedentes.

Le lendemain, trois de nos hommes furent détachez pour aller à la ferme de Macotela, & moi je restai avec les deux autres tout ce jour-là & le suivant; nous nourrissant d'écrevisses que nous pêchions dans la Riviere. J'avois pour Compagnons le Marchand Genois, dont j'ai parlé, & un Religieux de la Merci. Ce dernier, pendant que nous dormions l'autre & moi la nuit du second jour, étoit chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les surprises; mais la sentinelle plus accoûtumé aux fonctions claustrales qu'aux militaires, s'endormit aussi-bien que nous, jusqu'à ce qu'environ sur les onze heures je me reveillai en sursaut au bruit d'une voix qui me sembloit avoir prononcé mon nom. J'appellai la sentinelle pour m'en éclaircir; mais la sentinelle ne répondant non plus qu'une souche, je me levai sur mon séant, & en même-tems je m'entendis appeller distinctement, quoique d'assez loin. Je réveillai le marchand Genois, & le Religieux, & un moment aprés, nous vîmes paroître sur la riviere un grand radeau sur lequel il y avoit plus de vingt personnes. Ils étoient conduits par Don Domingo de Chavarria, Navarrois, Curé de la ville d'Esparsa. Nos trois hommes, qui s'étoient détachez pour aller à la ferme de Macotela, l'y avoient rencontré & lui avoient dit dans quel état nous étions sur le bord du fleuve de St. Antoine, où nous attendions leur retour; &

le bon Curé, pouſſé par un mouvement de Charité, venoit au-devant de nous avec des rafraichiſſemens, pour rétablir nos forces perduës. Il s'étoit fait enſeigner l'endroit où nous pouvions être, & il étoit parti ſur le champ avec tous ſes domeſtiques, quelques-uns de ſes amis, & toutes les proviſions qu'il avoit pû ramaſſer. Aiant ſçû qui il étoit & le deſſein qui l'amenoit, je courus l'embraſſer dés qu'il fut à terre, en lui faiſant force complimens, que la joie où j'étois rendoit trés-ſinceres. Celle du Marchand & du Religieux de ſe voir affranchis du peril de la faim & de la ſurpriſe des Sauvages Indiens, n'étoit pas moindre que la mienne, & Don Domingo & ſa compagnie n'en avoient pas moins que nous de nous avoir rencontrez. Ainſi tout le monde étoit content; mais comme il étoit heure induë pour tenir plus long-tems converſation en cet endroit, nous paſſames tous la riviere ſur le radeau; & lors que nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, hors moi, qui pour le ſoulagement de mes pieds & de mes autres membres fatiguez, fus juché dans un de ces lits penſiles ou ſuſpendus, qui ſont ſi fort en uſage dans tous ces païs Occidentaux. Six Indiens de relais, gens des plus robuſtes, me portoient alternativement à deux ſur leurs épaules, mieux que n'auroient pû faire les meilleurs mulets du païs. Nous arrivâmes en cet équipage un peu avant le jour à la ferme de Macotela, où nous nous repoſames quelque tems. Enſuite nous étant remis en chemin, nous nous rendimes à Eſparza, ville trés-petite. Il n'y a qu'une ſeule Paroiſſe & ceux

deux Convents, l'un de Religieux de saint François, & l'autre de l'institution du Bienheureux Jean de Dieu. Je fus porté à la maison de Don Domingo de Chavarria, où je trouvai nos trois Compagnons qui avoient pris les devans.

Nôtre premier soin fut d'envoyer un courier à Carthage, Capitale de la Province de Costa-rica, pour donner avis de mon arrivée à Esparza, à Don-Juan de Salinas, Gouverneur & Capitaine General de cette Province, & Chevalier de l'Ordre de Calatrava. Je le connoissois pour l'avoir vû à Lima, où j'avois contracté avec lui une amitié particuliere. Le Courier fit tant de diligence, que vingt-quatre heures après son depart je vis entrer D. Juan dans ma chambre. Après les premiers complimens je lui racontai ce qui nous étoit arrivé, & ce Gouverneur, à ma priere, fit partir une Fregate pour aller querir mes pauvres Compagnons de naufrage, qui se devoient lasser d'attendre si long-tems. Sur les Informations qu'on donna à ceux qui la conduisoient, de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y transporterent; mais ils revinrent deux jours après, raportant qu'ils n'avoient rencontré personne. On se persuada qu'ils n'avoient pas fait assez d'attention aux signes qu'on leur avoit marquez pour reconnoître le lieu; c'est pourquoi Don Juan de Salinas y envoya un autre Bâtiment, avec ordre à l'équipage de décendre à terre & de faire leur possible pour taporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces seconds y étant arrivez décendirent sur la plage, & n'y voyant rien, le Capitaine détacha les

plus alertes de ſes Matelots, pour aller en quête aux environs. Ils firent un circuit de plus de deux lieuës ſans rien rencontrer, & voyant qu'ils y perdoient leurs peines, ils retournerent faire leur raport. Comme ils étoient prêts à remonter dans leur Barque, l'un d'entr'eux aperçût ſur la gréve un grand amas de feüilles, qui paroiſſoit n'avoir pas été mis là ſans deſſein; il s'aviſa de les aller ranger à droite & à gauche avec le pied, & trouvant deſſous des hardes, de la ferraille, des coffres, des balots, cette découverte le ſurprit; ſes camarades & lui ne pouvoient comprendre pourquoi on les avoit ainſi abandonnez: & ne ſachant rien de meilleur à faire, ils les embarquerent dans leur Vaiſſeau, & vinrent rendre compte de leur commiſſion. Chacun crut à Eſparſa, & moi à la fin comme les autres; que nos camarades avoient été ſurpris par les Sauvages qui les avoient menez à leurs habitations, & je deſeſperois de les revoir jamais. Quatre jours aprés, le Gouverneur mangeant avec moi chez le Curé, il arriva à la porte du logis un Cavalier qui couroit à toute bride, & qui raporta plein d'effroi qu'il avoit vû marcher entre le bois & la mer une puiſſante Armée d'Anglois. On le fit entrer ſur le champ dans la maiſon du Curé, & il nous aſſura la même choſe. Sa fraieur perſuadant encore plus que ſes paroles, chacun auſſi-tôt ſe leva; on courut ſonner l'allarme par tout avec aſſez de chagrin; car tout ce qu'il y avoit de gens dans la Ville étoient trop mal armez pour faire une vigoureuſe reſiſtance, & encore moins bien diſciplinez. Le Gouverneur monta à

cheval, & tout incommodé que j'étois je le suivis pour lui aider à ranger ses gens. Le bruit, le tumulte, le desordre croissoit à chaque instant. Il venoit des gens de tous côtez qui disoient que l'ennemi s'approchoit. Don Juan & moi sortîmes de la Ville, pour nous en éclaircir par nous-mêmes; & à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes approcher en un équipage fort delabré, notre petite troupe qui composoit elle seule cette formidable Armée dont on nous avoit menacez. La crainte qu'ils ont en ces quartiers-là d'être assaillis par les Flibustiers des Isles, qui sont gens à tout entreprendre pour piller, les trouble si fort, qu'ils se representent des fantômes, & leur fit prendre en cette rencontre cinquante hommes bien fatiguez, & tous desarmez pour une puissante Armée d'ennemis. Je ris beaucoup de cette terreur panique, lorsque j'en eus reconnu la cause, & j'eus une joie extrême de voir mes compagnons échapez du peril que j'avois craint pour eux. Je les questionnai sur leur avanture, & ils me répondirent: qu'aiant attendu trois jours plus que le tems marqué, ils avoient cherché fortune, suivant mon conseil, & marché sur mes traces le long de la côte.

Je demeurai prés d'un mois à Esparza, d'où je sortis ensuite avec de bons guides, aprés avoir reçû tous les bons traitemens imaginables du charitable D. Domingo, & de D. Juan de Salinas, des lettres de recommandation pour le Vice-roi de la Nouvelle-Espagne, dont il étoit un peu parent. J'avois bien de l'impatience d'aller voir un

Royaume si riche, si fertile & si étendu. Les Peuples en sont à peu prés les mêmes que ceux du Perou, en ce qui concerne leurs coûtumes. Ils ont le même teint & la même forme de corps. Le climat en est presque égal, quoique le Perou soit plus sous la ligne, & le terroir d'une pareille fertilité; avec cette difference, que la nouvelle Espagne n'est pas si remplie de montagnes, & que les habitans en sont plus sociables, à cause du grand commerce qu'ils ont avec les Espagnols naturels. Leur Religion & leurs Loix politiques étoient peu differentes, & voici quelles ceremonies ils employoient anciennement, en l'un & l'autre de ces Royaumes, pour l'installation de leurs Rois. Ils les élevoient sur une espece de brancard d'or, paré de plumes de diverses couleurs, & de la forme à peu prés de ceux où l'on porte les chasses & Reliques de nos Saints. Là, tous leurs Sujets accouroient en foule leur baiser les pieds, & leur offroient en hommage de l'or, de l'argent, des plumes, marchandises, étoffes, animaux, vifs ou morts, des fruits, des grains, &c. chacun selon ses moyens: aprés-quoi ils les obligeoient à jurer, qu'ils n'opprimeroient jamais leurs Peuples, mais qu'ils leur administreroient la justice avec zéle & integrité; qu'ils feroient courageux dans la guerre, qu'ils obligeroient le Soleil à leur continuër son cours & sa lumiere, qu'ils forceroient les nuées à pleuvoir dans leurs besoins, la terre à fructifier, les Fontaines & les rivieres à faire couler leurs eaux, les animaux à se multiplier par la generation; & en cela ceux du Perou étoient

encore plus superstitieux que les Mexicains, puisque les Incas leurs Rois, avoient consacré un Temple au Soleil, dans l'isle du lac de Titicaca. Ces deux riches Royaumes differoient ou different en cinq choses remarquables : La premiere, c'est que quoique la Nouvelle-Espagne produise dans les entrailles de ses montagnes, tous les mêmes métaux que le Perou, il ne s'en tire point de vif-argent comme en l'autre, & il falloit qu'on y en apportât d'Espagne ou d'Allemagne, pour qu'on pût travailler à ses mines. La seconde difference, c'est que dans le Mexique les Rois se faisoient par élection, au contraire dans le Perou ils parvenoient au Trône par droit de succession. La troisiéme, c'est que leurs langues avoient si peu de ressemblance entr'elles, tant la generale que les particulieres, qu'il ne s'y rencontroit pas un seul terme qui eût du rapport avec un autre. La quatriéme est, qu'au Mexique leurs Chroniques, Traditions & Antiquitez, se conservent & se manifestent par des Peintures, & dans le Perou par des Quipos. Enfin la derniere, c'est que le vin, dont ils font usage au Perou & qu'ils appellent Chicha, se tire du Maïs, qui est une espece de bled semblable à celui de Turquie ; & dans la Nouvelle Espagne ils le nomment Pulque, & le tirent d'un arbre nommé Maguey.

Le terme de Costa-rica, qui signifie en Espagnol, côte riche, sembleroit donner une grande idée de la Province qui porte ce nom ; mais la verité est qu'il lui a été donné par yronie, parce que c'est un terroir pauvre & peu fertile, quoi qu'a-

bondant en gros & menu bétail. Elle eſt du Diocéſe de Nicaragua; ſa Capitale eſt Carthage; elle a ſur la mer du Sud le Port de la Caldera, & elle en a d'autres ſur celle du Nord. C'eſt un Gouvernement & une Capitainerie Generale, à cauſe que par ſa ſituation elle eſt expoſée aux inſultes des Filbuſtiers des Iſles.

La Province de Nicaragua la ſuit; c'eſt un Evêché & un Gouvernement. La terre en eſt fertile, l'air trés-ſain, & le païſage le plus agreable du monde, parce qu'il offre à la vuë des plaines, des ruiſſeaux, des boſquets, dont les arbres s'élevent dans les nuës, & il s'y en trouve d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que douze hommes ſe tenant par la main les peuvent à peine embraſſer. Il y a dans cette Province un grand nombre de Villages, de Bourgs, & de Villes, dont les principales ſont: Leon, Grenade, Segovie & Nicaragua. A cinq milles de cette derniere eſt une trés-belle Iſle ſur le lac, dont j'ai parlé; elle eſt fertile en Cacao, Ouatte, Teinture d'écarlate, & en Fruits d'un goût delicieux. Ses Ports ſur la mer du Sud, ſont ceux de Nicoya, de Realexo & de Maſoya, & cette celebre habitation des Indiens du païs, qu'on appelle le vieux Bourg, eſt ſi grande & ſi peuplée, qu'on y compte vingt mille perſonnes, & l'on y voit dans le Convent des Religieux de ſaint François, une image de Nôtre-Dame, qui par ces miracles frequens & averez, le rend encore plus celebre que le nombre de ſes habitans. Dans toute cette Province on y recueille en abondance du ſucre, de la teinture d'écarlate, gomme, poix raiſine, du

goudron, du bois pour les Navires, du chanvre, du lin, & du meilleur Cacao de toutes les Indes; mais il ne sort gueres du païs à cause que ce fruit est le principal ingredient qui entre dans la composition du chocolat, dont ils y font un usage excessif. C'est entre les rochers de ses côtes qu'on pêche ce petit poisson à écaille si renommé, qui travaille la pourpre dont on teint une si grande quantité de toiles de soie, de coton & de fil; & cette teinture ne perd jamais sa couleur, quoique vous la laviez dans la lessive la plus forte.

Aprés la Province de Nicaragua, est celle de Tegusigalpa, où il y a de riches mines d'argent: Honduras vient ensuite; c'est un Evêché, un Gouvernement & une Capitainerie generale. Cette Province est située entre Nicaragua, & le Yucatan. C'est un terroir fertile & pourvû de toutes les choses necessaires pour la vie, & sur tout de miel & de cire; son Port le plus considerable est Truxillo, sur la mer du Nord. Vous trouvez aprés cela trois Gouvernemens, qui sont: San Salvador ou Saint Sauveur, la Trinité, & Saint Antoine de Suchitepeques, lieux trés-abondans en Cacao, Cochenille, Pastel, graine d'Ecarlate, & en Coton.

L'on arrive ensuite dans l'Audience de Guatimala; c'est un Gouvernement & une Capitainerie generale fort considerable, car elle est sans aucune dépendance du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne. Ce Gouvernement en a sous lui quatre autres, qui sont tout autant de Provinces. La Capitale en est saint Jaques, ville située dans la vallée de

Panchoi, entre deux montagnes, appellées dans le païs Volcanés, dont l'une jette de l'eau, & l'autre du feu. La premiere se nomme Almolonca; elle a quatre lieuës de hauteur & dix-huit de tour. La ville de saint Jacques avoit nom autrefois, Zacualpa, & est appellée presentement la vieille Ville, c'est un sejour délicieux; elle abonde en toute sorte de fruits; mais elle est sujette à des tremblemens à cause de la proximité des deux Volcans, dont je viens de parler. Il y a Audience, Evêché, Université, & tous les autres Tribunaux qui sont établis dans les Capitales des plus grands Royaumes. Elle a six Convens de Religieux mendians, & trois de Religieuses. Peu de Villes sont plus peuplées, les Habitans y sont trés-polis, & sur tout la noblesse, qui y est fort nombreuse, s'y distingue avec beaucoup d'éclat. Ils y sont des plus experts en fait de courses de Taureaux, & trés-excellens hommes de Cheval, quoi qu'ils portent presque tous les jambes à la genette.

De là on vient à Chiapa: C'est une Prevôté Roiale, qu'on appelle dans le païs Alcadia Mayor. On y voit les mêmes fruits qu'à saint Jacques de Guatimala & en quantité; sa Ville capitale est Chiapa, ville Roiale, c'est-à-dire, où il y a des Tribunaux Roiaux, en quoi elle differe de Chiapa des Indiens, où il n'y en a point, quoiqu'elle soit trés-grande. Cette derniere est à dix lieuës de celle des Espagnols, & est située sur un fleuve navigable, aux bords duquel se rencontre des couleuvres de trente deux pieds de longueur, comme celles de Portobelo.

A côté de la Province de Chiapa vers la mer du Nord, eſt celle de Tabaſco, qui eſt de la même fertilité que les autres, qui raporte les mêmes fruits, & où les mêmes denrées ſe debitent; mais ſon Port, pour être trop bon, lui devient dangereux, parce qu'en toute ſaiſon il offre un ſûr abord aux ennemis de la Nation.

Plus avant eſt le Yucatan, Evêché, Gouvernement, & Capitainerie Generale. Merida en eſt la Capitale. Cette Province eſt moins connuë par ce nom, que celui de Campêche, port dangereux à la verité, & ſi rempli de bancs & d'écueils, qu'on eſt obligé de moüiller à quatre lieuës avant en mer, mais fameux par ſon bois qui eſt ſi neceſſaire aux belles teintures. Le Yucatan eſt des plus abondans en cire, coton, paſtel, & autres marchandiſes, dont on fait trafic par toute l'Amerique. Tabaſco & le Yucatan ſont, comme je l'ai dit, à côté de Chiapa; mais en droite ligne, aprés cette derniere Province, eſt celle de Teguantepeque, fertile en fruits & en graine d'écarlate: les Indiens qui l'habitent, y ſont ſi peu faits à l'obeïſſance, & ſi ſeditieux, qu'en l'année mil ſix cens cinquante-ſept, le Lundi de la Semaine-Sainte ils tuërent à coups de pierre & de bâtons Don Juan d'Avellano, Gentilhomme du Duc d'Alburkerque, & Grand-Prevôt de cette Province, avec deux de ſes valets: Enſuite ils allerent à la Maiſon de ville, où Don Juan logeoit, & qui étoit une des plus belles du Roiaume; ils y mirent le feu, & la brûlerent entierement avec plus de quarante mille écus de meubles & de marchandiſes.

Mexapa suit Teguantepeque, puis Xicayan & la Ville haute, qui sont les plus riches de la Nouvelle-Espagne, par l'abondance des graines d'écarlate, de Cochenille, & des toiles de Coton qui s'y debitent. Aprés elles, on trouve Guaxaca, Evêché & Prevôté Royale, dont la Capitale nommée Antequera, ou Guaxaca, du nom de la Province, est une grande Ville de Commerce, & qui abonde en toutes choses. C'est là que se fait le meilleur Chocolat de toutes les Indes, aussi-bien que l'excellente poudre de Polville, la plus exquise de toutes les odeurs. Elle est tellement estimée & si chere, que la livre en coûte autant que six de Chocolat. Il s'en débite une grande quantité dans toutes les Provinces du Mexique, & il en passe beaucoup au Perou, & même en Espagne. Mais ce qui est assez particulier, c'est qu'il n'y a que les Religieuses de Sainte Catherine, établies dans Antequera, qui en sachent la composition. Les Religieuses du Convent de la Conception, ni celles des autres Monasteres de la Ville n'ont jamais pû y parvenir.

De Guaxaca on entre dans le Theguacan, où l'on rencontre Tepeaca, Tlaxcala, Atrisco, & quelques autres Villes, toutes grandes & bien peuplées, & aux environs desquelles on foüille des mines d'argent. La Puebla de los Angelei vient ensuite; c'est un Evêché de soixante & dix mille écus, la plus grande Ville de toute la Nouvelle Espagne aprés Mexique; elle est à cinq lieuës de Tlaxcala, sa Metropole, qui est une agreable Ville pour le sejour; mais pas si grande, ni à beaucoup prés si riche que la

suffragante. Il y a dans la Puebla un nombre considerable de superbes Eglises & d'autres édifices bâtis de pierre de taille ; mais la Cathedrale est le plus beau de tous. On y voit aussi des manufactures établies de toute sorte de draps fins & d'étofes de laine, de soie & d'or semblables à celles d'Europe. C'est là que se travaillent les meilleures armes de toute l'Amerique. A vingt lieuës de cette grande & celebre Ville, en tirant au Nord-Oüest, est Mexique, la merveille des Indes ; mais je n'en ferai la description qu'aprés avoir parlé des autres.

A côté de la Puebla, à quatre-vingt lieuës sur la mer du Nord, est située la Vera-Cruz, Port celebre, où l'on vient aborder d'Europe pour entrer dans la Nouvelle Espagne, & à quatre-vingt lieuës de l'autre côté, sur la mer du Sud, est Acapulco. A huit lieuës de cette derniere est une autre Ville, nommée Pascaro, où l'on voit des Orgues de bois qui furent faites par un Indien adroit & industrieux, & qui resonnent aussi harmonieusement que les meilleurs Orgues d'Europe. Tout le monde les va voir par curiosité.

En suivant le chemin vers le Couchant, on arrive au Mechoacan, dont la Capitale est Valladolid. C'est un riche Evêché, & une grande Prevôté. Le terroir en est fertile, & il s'y rencontre des mines d'argent & de cuivre. Aprés Mechoacan, est Xalisco, Evêché & Presidence. On y voit de pareilles mines & les mêmes choses ; la Capitale en est Guadalaxara. Au-delà est Sacatecas, Gouvernement fecond en riches mines d'argent autant qu'aucun autre de la

Nouvelle Eſpagne. Je vais raporter un fait qui donnera une idée juſte de ſa richeſſe : En l'année mil ſix cens ſoixante-un, il y avoit dans Sacatecas un Cavalier, nommé Barthelemi de Lagunas, lequel pour avoir fait la découverte de certaines mines, qu'il appella Las benitillas, s'étoit tellement enrichi, que au lieu qu'il ne ſubſiſtoit auparavant que de ce qu'il pouvoit grapiller dans les maiſons du jeu, à force de faire le complaiſant & l'officieux auprés de ceux que la fortune du dé, & des cartes favoriſoit. Il commença par donner plus de quinze cens mille écus de preſent à ceux qui l'avoient aſſiſté dans ſa neceſſité : enſuite il acheta la maiſon, ſous le porche de laquelle, avec la permiſſion ſpeciale du Portier, il avoit coûtume de paſſer les nuits enveloppé de ſon ſeul manteau. Il la fit même rebâtir de pierres de taille, mêlée avec la brique, en quoi il dépenſa deux cens mille écus. Il n'en demeura pas là : il fit bâtir à ſes dépens l'Egliſe de ſaint Dominique, à qui il avoit une ſinguliere devotion, & cette œuvre de pieté lui coûta encore autant. J'ai ouï dire à Don Joſeph de Sanabria, Gentilhomme du Perou, qu'étant à Sacatecas dans la Maiſon du Grand-Prevôt de la Ville, nommé Don Juan Hurtado de Mendoza de l'Ordre de ſaint Jaçques, ce Barthelemi de Lagunas lui vint un jour rendre viſite, & que ayant extrémement loüé un chapeau de vigogne qu'on avoit envoyé du Perou, à Don Joſeph ; celui-ci le lui offrit. L'autre l'accepta avec force remerciemens, lui diſant qu'il lui en rendroit deux de Caſtor en échange. Aprés la viſite, Don Joſeph lui envoya le vigogne, avec deux fort beaux Pi-

ſtolets d'arçon, richement & induſtrieuſement travaillez; & le Mexicain, pour ne pas demeurer en reſte de generoſité, lui envoia une Aiguiere d'or, avec la Taſſe de même métail, ce qui pouvoit valoir mille ducats, & outre cela deux Fontaines de vermeil doré, du poids d'environ douze marcs, dans chacune deſquelles il y avoit cinq cens écus en patagons, & par deſſus deux Chapeaux de caſtor, comme il le lui avoit promis. C'eſt ainſi que les richeſſes mettent quelquefois en ſon jour le courage d'un homme genereux, qui peut-être ſans elles ſeroit reſté dans une honteuſe obſcurité. Don Joſeph de Sanabria lui demandant un jour par curioſité combien il avoit de revenu? Le Mexicain lui répondit, qu'il n'étoit pas fort expert en fait de calcul; mais que ſans compter les dépenſes extraordinaires de ſa maiſon & celles de dehors, qui étoient plus grandes, ni deux cens écus qu'il donnoit d'Aumône aux pauvres en menuë monnoie tous les Samedis, & deux cens autres à divers Convens de la Ville, il donnoit mille écus chaque ſemaine pour les joutnées des Ouvriers qui travailloient à ſes mines, & mille autres à ſon Maître-d'Hôtel, pour la dépenſe ordinaire de ſa maiſon.

Aprés Sacatecas, eſt la nouvelle Biſcaie. C'eſt un Evêché & une Capitainetie generale, dont la Capitale eſt Durango. Le païs eſt pauvre, à cauſe de l'exceſſive abondance de bétail & de grains, qui donne occaſion à ſes Habitans d'être oiſifs: mais on y voit des mines d'argent ſituées dans un canton, appellé El Parral, à Guancamé,

à Sonora, & dans d'autres endroits; on y trouve aussi des mines d'or qu'on fouille à saint Jacques, à douze lieuës du Parral. Il y a encore des mines de plomb à Sainte Barbe.

A l'Occident de la nouvelle Biscaie, sont la Province de Cinaloa & l'Isle de Californie, qui ne sont separées que par un bras de la mer du Sud, & sur la côte desquelles on pêche des perles en abondance; mais peu grosses. Ce sont des Gouvernemens separez; mais qui reconnoissent le même Evêque. Aprés ces mines, dont je viens de parler, on entre dans le nouveau Mexique, qui est éloigné de cinq cens lieuës de la ville de Mexique. C'est un Evêché, Gouvernement & Capitainerie generale; la Capitale est Sainte Foi de la nouvelle Marato. Dans l'étenduë prodigieuse que contient ce nouveau Roiaume, il y a dix-huit Provinces, dont voici les noms: Los, Pitos, Xacona, Galisteo, Theguas, Queris, Pecos, Hemex, Las Salinas, Thaxique, Thanos, Sugni, Cibola, Acoma, Moqui, & les sept Villes, Picuries, Thoas, Marsos & Humanas. C'est un terroir froid & situé au trente-septiéme degré & demi de latitude Septentrionale; mais fertile & abondant, particulierement en toutes especes de bétail, gros & petit, & en coton, dont on y fait une infinité de toiles, de tapisseries, & même de tapis. Il est peuplé des Indiens, qui y resterent de maladie & de lassitude, lorsque le premier Mortegsima sortit de Theguajo, sa Patrie, pour aller conquerir le Roiaume du Mexique, & de cela font foi non-seulement les Traditions du païs, mais aussi le nom de la Province, qu'ils

spellent Theguas, de celui de leur Patrie, dont ils étoient sortis en armes, & même la langue, que parlent encore à present ceux du fauxbourg saint Michel de la ville de Sainte-Foi, qui constamment étoit la naturelle de Mortegsuma, & qu'il rendit generale de son tems dans toute l'étenduë de son Empire. Ces Peuples transplantez s'arrêterent & s'établirent sur les bords du grand Fleuve, qu'on appelle du Nord, ou autrement, Rio-bravo, à cause de l'abondance & de la rapidité de ses eaux. Il est navigable & a de largeur dans les moindres endroits, une portée de mousquet pour le moins, & quelquefois plus d'un quart de lieuë. Il s'y pêche de trés-beaux poissons, comme des Truites, Congres, Alozes, Dorades, & autres. Ce qu'il faut particulierement remarquer au sujet de ce Fleuve, c'est que presque toutes les cartes font venir sa source d'un grand lac; mais c'est une opinion fausse, puisqu'il ne se trouve point d'étang, ni de lac à plus de trois cens lieuës de lui; le lieu où il prend naissance est une des plus hautes montagnes & des plus inaccessibles qui soient dans le nouveau monde, à six vingt lieuës au-delà du Bourg de Los Tahos, vers le Nord. On ne sauroit monter à cheval cette montagne, tant elle est escarpée; & de l'autre côté est le Teguajo, d'où sortit, ainsi que je l'ai dit, le premier Mortegsuma, lorsqu'il entreprit la conquête du Mexique. Il décend un grand nombre de ruisseaux des montagnes circonvoisines. Ces ruisseaux joints à la fonte des neiges, quelques lieuës avant que d'arriver au Bourg de Los Tahos, forment tous ensemble ce

Fleuve fameux, lequel acrû de toutes leurs eaux, coule un tems entre ces Monts comme un canal; mais si profond & si étroit, qu'il n'a pas alors une aulne de large, & l'on entend à peine le bruit de son courant: Mais venant ensuite à s'étendre dans une des plus belles & des plus étenduës plaines qui se puissent voir, aprés qu'il a passé le Bourg que j'ai nommé, il se mêle avec cinq ou six rivieres considerables qui passent à Picuries, à Zama, Sainte-Foi, & autres lieux, ce qui l'augmente de telle sorte, qu'on le voit s'enfler au Printems, & comme un second Nil, inonder & fertiliser toutes les campagnes des environs. Aprés qu'il a continué son cours fort long-tems vers le Midi, il tourne enfin à l'Orient, & par ce détour perdant son nom de fleuve du Nord, il acquiert celui de Rio-bravo, ou du grand fleuve; il entre de là dans la Province des Patarabuyes, où il se joint au fleuve salé, qui est trés-large, & qu'il honore de son nom. Passant ensuite au milieu du nouveau Royaume de Leon, à prés de trente lieuës des mines de Quavila, il entraîne avec lui les Rivieres de Nombre de Dios, de la Floride, de saint-Pierre & de Las Conchas, & tous ensemble, sous le celebre nom de Rio-bravo, vont se décharger dans le Golfe de Mexique, par une embouchure qui a plus de trois lieuës de large, même avant que d'arriver à la Guasteca.

Quelques autres Geographes, prenant tout le contrepied, marquent son embouchure de l'autre côté, dans la Mer-Rouge de Californie; ce qui est contraire à ce qu'en a remarqué par lui-même Don André de

Figueroa de la Province de Pecuries, & à tout ce qu'il s'en est fait rapporter par les gens du païs. Ce Gentilhomme, pour s'en éclaircir encore davantage, aussi-bien que pour être en droit d'autoriser cette verité, & de l'assurer à tous ceux qu'il appartiendroit, pour le service de Sa Majesté Catholique, forma le dessein en mil six cens soixante-deux de faire construire à ses dépens vingt barques, afin de pouvoir achever avec elles de découvrir le païs, & de soûmettre à la Couronne d'Espagne le reste de ces Indiens qui s'étoient établis sur le bord de ce fleuve. Mais le Marquis de Ladrada, Comte de Bagnos, qui étoit alors Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, s'opposa à cette entreprise, alleguant que sans une permission speciale du Roi, il ne pouvoit pas donner les mains à cette expedition. Ce Seigneur étoit occupé de plus grands soins dans ce tems-là. Il avoit à surmonter par une conduite délicate, les traverses que ses ennemis lui suscitoient. C'est ce qui l'empêcha de fournir à Don André les munitions de guerre & de bouche, necessaires pour le succés d'une entreprise si importante, & sans lesquelles Don André, & ses gens se seroient imprudemment exposez à devenir les Victimes des Peuples qu'ils vouloient subjuguer. Les necessitez du dedans étant préferables à celles du dehors, le Comte de Bagnos se crût obligé de courir au plus presse, & il ne pouvoit alors faire autrement, puisqu'il lui falloit songer avant toutes choses, à dissiper l'orage qu'avoient excité, dans toute l'étenduë de son Gouvernement, les emportemens de ses

deux fils Don Pedro & Don Gaſpard de Leyva. Ces jeunes Seigneurs, fiers du pouvoir de leur pere, & ne ſuivant que l'impetuoſité d'un ſang boüillant, exerçoient dans Mexique, une eſpece de Duumvirat, par des excés que les mécontens qualifioient de crimes & de cruautez intolerables. En effet, ils en firent tant, que les plaintes des Peuples, & ſur tout de perſonnes de diſtinction, portées à la Cour, y mirent le Vice-Roi en ſi mauvaiſe poſture, qu'il fut dépoſſedé de ſon emploi, & en attendant l'arrivée du Marquis de Manſera, qui fut nommé pour lui ſucceder, l'adminiſtration des affaires ſe donna par interim à Don Diego Oſorio de Eſcobar Vilamas, Evêque de la Puebla, qui par l'averſion qu'il avoit toûjours euë pour le Comte de Bagnos, avoit plus contribué que perſonne à le faire dépoſer. Les choſe neanmoins n'en allerent guere mieux par ce changement, Don Diego ne ſe fit pas plus aimer que le Comte; mais je m'apperçois que je ſors des bornes que je me ſuis preſcrites.

Dans la Nouvelle Eſpagne, & toutes les Provinces qui ſont compriſes ſous ce nom, il y a plus de quarante mille Egliſes, quatre-vingt cinq Villes conſiderables, cinquante huit petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêchez, qui ſont. S. Domingue, Primatie des Indes, & dont le revenu eſt de dix mille patagons: Mexique, qui en vaut trente mille, & Manilha ſix mille. Il y a quinze Evêchez: La Puebla, appellée Tlaxala, de ſoixante & dix mille écus de revenu, Oaxaca de douze, Chiapa de dix,

60
140
150
260
50
40
30
20
10
0
SC OVIE
RIE
Wolga R.
R.
Mer Caspie
Détroit de Vries
IAPON
PERSE.
A
Détroit de Diemen
Ormus
opique du Cancer.
M
d'Ara
Isles des Larons
lipina
Sacatra
CEAN
s Epices
N.Guinee
Passage de Dampier
AMERIQUE

Guatimala de treize, Honduras de cinq, Nicaragua de huit, Michoacan de trente-cinq, Xalisco de quinze, Durango de huit, le nouveau Mexique d'autant, la Havana, dans l'isle de Cube, de dix; Puerto-rico, Sibu, Cagayan, & Camarines, chacun de trois mille.

Il y a de plus dans ce Royaume une Inquisition generale établie à Mexique, outre les particulieres, qui sont répanduës dans toutes les Villes, grandes ou mediocres; cinq Universitez Roiales, où il y a des Compagnies de toutes les Facultez, des Sciences & des Arts, sans compter plusieurs Colleges particuliers. On y voit les mêmes Tribunaux & Magistratures que dans le Perou; toute la difference qui s'y rencontre, c'est que les apointemens des Magistrats & autres Officiers de Justice sont plus forts dans ce dernier que dans le Mexique: On y compte cinq Audiences, celle de Mexique, celle de Guatimala, celle de Guadalacara, celle de saint Domingue & celle de Manille: les Gouverneurs & Capitaines Generaux en sont les Presidens, & par leur mort, où en leur absence, le plus ancien des Conseillers. Il y a un grand nombre d'Officiers, qui ne sont nommez que par le Roi, comme certains Gouverneurs, Grands Prevôts, Generaux de Flotes, ou Amiraux, Colonels, Gouverneurs de Fortereſſe; mais le Vice-Roi ne laisse pas d'y pourvoir par interim, lorsque les places deviennent vacantes. Voici quels ils sont. Le Gouverneur & Capitaine General de Guatimala*, des Philippines, d'Yu-

* *Les Villes après lesquelles il y a des étoiles, sont celles dans le terroir desquelles il y a des mines d'argent.*

catan, de la nouvelle Biſcaie, du nouveau Mexique, de Honduras, de San Domingo, de Coſtaricca, de la Havana, & celui de Puerto-rico. Plus, le Gouvernement, ſans titre de Capitaine General, de Soconuſco, de Nicaragua, de Xaliſco, de Nueva-Vera-Cruz, de Cuba, les Gouverneurs des deux Forteresſes de la nouvelle Eſpagne, de San Juan de Ulva, & d'Acapulco; des trois qui ſont à la Havana: ſavoir, ceux du Morro, de la Punta; & du vieux Fort, & des trois de Manilha. Il y a douze grandes Prevôtez, auſquelles le Roi ſeul nomme: ſavoir, Mexique, Sacatecas, * Metepeque, Las Amilpas, Tacuba, Chucitepeques, Chiapa, Tabaſco, San Salvador, *la Trinité*, Teguſigalpa & la Vera-Cruz.

Il y a quatorze Villes, où l'on a établi des Caiſſes-Royales, ou Treſoreries, ce ſont; Mexique, Sacatecas, * Vera-Cruz, Yucatan, Guadalacara, Guatimala, Chiapa, Durango, Saint Louïs, Tafco, Manilha, San Domingo, Havana, & Puerto-rico, ſans parler de pluſieurs moindres, où il y a un Treſorier particulier, qui rend compte aux Treſoriers generaux des quatorze Villes que je viens de nommer, leſquels ont Juriſdiction ſur eux, & par ce moyen grande occaſion d'enrichir leurs parens, amis & domeſtiques, & de ruïner les perſonnes les plus conſiderables quand ils les prennent en averſion.

Les Villes où le Vice-roi établit des Grands Prevôts & Chefs de Juſtice & de Police, de ſa propre autorité, & ſans que la Cour s'en mêle, ſont au nombre de cent trente-cinq: en voici les noms: La Haute-Ville de ſaint Ildefonſe, Xigayan, Mexapa, Tlapa, Tlax-

cala, ou la Puebla de Los Angeles, Michoacan *, San Luis *, Tasco *, Xiquilpa la grande, Chilchota, Transitaro, & Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Motines, Amula, Zamora, Xacona, Aguatla, Miaguatlan, Tinguindin, Salaya, Saint-Michel, & saint Philippe, Guanaquato *, Cinaloa, Mestitlan, Queretaro, Alamillo *, Sombrerete *, Cholula, Chalco, Suchimilco, Atrisco, Guascosingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepec, Tequantepec, Tepeaca, Teguacan, Tulansingo, Chiehicapa, Oaxaca, Xilotepeque, Panuco, Itampico, la ville de Los Valles, Villa-rica, & l'ancienne Vera-Cruz, Xalapa, Mexicalsingo, Tacubaya, Coantnavac, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Aqualulcos, Sultepec *, Tlasalalou, Ysstepec, Izucar, Yapotlan, Guasulco, Tizzla, Chantla de la Sal, Tetela * Itmiguilpa, Xiguilpa, la ville de los Lagos, celle de Leon, Pachuca *, Totonicapa *, Guadalcazar *, Xiquipila, Teutila, Otisaha, Xalosingo, Papantla, Quantitlan de los Jarros, Teseuco, San Juan de los Llanos, saint Jacques de Tecaliautlan, saint Antoine, Guatisco, Tulpa, Petaltepec, Zapotitlan, Cuiguacan, Xasoitremendo, Yuritapundaro, Topila, Teusicalco, Matabatio, Taximaroa, Guausacalco, Xitotepec *, Zumpango *, Guauchinango *, Simatlan, Xiquipilco, Otumba, saint Christophe, Chacaluta, Compuala *, Yautitlan, La Misteca, Teutitlan du chemin, Tepalotlan, Culiacan, Sapotecas, Petatlan, Compostela, Quatagueipa, Cosamaluapa, & les autres dont je ne puis me souvenir.

Outre toutes ces Villes il y en a six autres, où le Gouverneur & Capitaine general nom-

me ſeul les Magiſtrats & les autres Officiers, qui ſont : El Parral, Sonora, Indchen, Guancame, Saint Jacques & Sainte Barbe; & dans toutes celles-là, c'eſt-à-dire, dans leur territoire, il y a de riches mines d'or & d'argent.

Au Gouvernement de chaque Province de la nouvelle Eſpagne, on employe d'ordinaire un Noble, ſuivant ſa naiſſance & le rang qu'il tient dans le monde; parce que tous les Gouvernemens ne ſont pas d'égale importance, ni de pareil revenu. Il y en a de ſi lucratifs, qu'en moins de deux ans ils raportent deux cens mille écus à celui qui a été aſſez heureux pour les obtenir. Il en eſt de cent mille, de cinquante mille, de quarante, de trente, de vingt, de dix, de ſix, & d'autres ſi mediocres qu'ils ne vont pas juſqu'à quatre mille, & dans quelques-uns de ces derniers s'entretiennent quelquefois des gens de merite, qui n'ayant ni rentes ni fonds, y demeurent pour ſubſiſter, & ſouvent par leurs épargnes & par les petits profits caſuels que leur emploi leur procure, ils ſe mettent peu à peu en équipage, & en état d'aſpirer à des Gouvernemens plus conſiderables. Ce Royaume n'eſt pas moins abondant que le Perou en choſes neceſſaires à la vie, à l'exception du vin, qui ne ſe fait que dans le Parral, encore eſt-il mauvais & en petite quantité; mais on y en porte d'Eſpagne & du Perou. Il manque auſſi d'huile. Il y a environ quarante ans qu'on commença d'y planter des Oliviers : ils raportent peu; mais le fruit en eſt bon. Pour ce qui eſt des mines, il s'y en trouve un grand nombre, & de fort riches; mais parce que le païs, com-

me j'ai dit, manque de vif-argent, qui ne s'y porte que d'Allemagne & d'Espagne, elles ne sont pas d'un aussi grand raport que celles du Perou. Si Sa Majesté permettoit qu'on y en apportât de ce dernier Roiaume, elle épargneroit bien de la dépense, & retireroit un plus grand profit; mais pour des raisons qu'il n'est pas permis de penetrer, tout le vif-argent qui vient du Perou est arrêté avant qu'il arrive au Mexique, & confisqué comme marchandise de contrebande. En vertu d'une somme de huit mille ducats, que la contractation de Seville paye chaque année au Roi, elle a fermé la correspondance des Ports du Perou avec ceux de la Nouvelle Espagne. Ce qui fait perdre à Sa Majesté plus de trois cens mille Ducats de droits qu'elle en retireroit, si elle y laissoit la liberté du commerce. Ces Roiaumes voisins, qui s'incommodent aujourd'hui tous deux, s'aideroient mutuellement des marchandises qui manquent dans l'un & abondent dans l'autre.

La Nouvelle Espagne est un terroir fertile & riche, non-seulement par les grains & autres fruits qu'y produit l'art & le travail des Peuples; mais encore par ceux que la terre y produit sans être cultivée, comme l'écarlate ou Cochenille, l'Agnil ou Pastel, le bois de Campêche, le Mollé, & le Cacao. La Cochenille est une espece de petite araignée blanchâtre qui naît sur certains figuiers d'une espece particuliere : Ces figuiers sont de petits arbres fort bas de tige; mais dont les feuilles sont en grand nombre, & d'une prodigieuse grandeur. Personne n'ignore l'estime & l'usage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Royaumes de l'Europe;

cependant c'eſt de cette petite araignée ſeulement qu'elle ſe tire. Le Paſtel ſe fait d'une herbe ſemblable à du chanvre, elle eſt excellente pour les belles teintures bleuës, & chacun ſait que les Teinturiers, auſſi-bien que les Peintres, ne peuvent s'en paſſer. Le bois de Campêche eſt ſi renommé dans l'Europe, que c'eſt une des principales marchandiſes dont ſe chargent les navires qui font le commerce d'un monde à l'autre, & l'induſtrie des hommes l'a trouvé propre à teindre vingt-deux couleurs differentes. Le Mollé eſt un grand arbre feüillu, dont la feüille verte teint en jaune; ſes petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, paſſent, ſelon la commune opinion, pour un refrigeratif, & preſervent des ardeurs du Soleil. La gomme blanche qui en coule eſt un baume qui guerit toute ſorte d'ulceres & de bleſſûres; ſon tronc ſert pour du bois de charonnage; ſon fruit, qui ſont de petites grapes approchantes de nos groiſelles rouges, pour la groſſeur, la forme & la couleur, eſt de bon goût & d'une odeur agreable, quoi qu'un peu forte; & l'on en tire une eſpece de vin fort doux qui ennivre. Le Cacao eſt un arbre de moyenne hauteur, qui ne ſe trouve gueres qu'à l'ombre, & ſe couvre preſque toûjours de quelqu'autre arbre plus élevé, pour ſe garantir des ardeurs du Soleil; il produit depuis la ſurface de la terre juſqu'à ſes plus hautes branches une eſpece de coco grenu, de la forme d'un grand concombre, d'un gris brun, lequel étant ouvert, laiſſe voir au-dedans environ cent grains, plus ou moins, couverts chacun d'une petite écorce cotonneuſe de trés-bon goût, & pleine de

ſuc

fuc. Lors qu'on a mangé cette écorce, vous trouvez dedans un grain roux, couvert d'une autre écorce plus mince & presque noire, & ce grain qu'elle renferme est ce qu'on appelle le Cacao : l'usage en est à present commun dans toute l'Europe, quoique depuis quelques années celui du Café semble l'avoir emporté sur lui, sur tout en France, en Angleterre & en Hollande. Ce grain sert de monnoye dans le commerce, on en donne soixante pour sept sols ; dans les marchez publics, on en achete les menus ustenciles de cuisine & de ménage, & l'on s'en sert aussi à faire l'aumône aux pauvres. Lors qu'on l'a moulu & qu'il est réduit en pâte, il s'en tire une espece de pomade blanche, qu'on apelle pomade de Cacao; elle est d'une odeur fort agreable ; elle sert utilement en plusieurs sortes de maladies, & quelques-uns l'appliquent avec succès sur les blessures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moyen & de gros ; mais sa bonté ne consiste point en sa grosseur ni en sa couleur ; mais en l'excellence de son goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous est celui de Nicaragua, & ensuite celui de Guatimala, qui est presque le même climat, puisque celui de Varacoa, dans l'Isle du Cuba, & ce dernier est le plus roux. Après ceux-là c'est celui de saint Domingue, qui est menu & excellent pour son suc ; celui de Caracas, qui est plus gros, est le moins estimé de toutes les Indes. Il y en a aussi dans le Perou ; mais il ne croît que dans le Guyaquil, il y est fort gros & excellent, tant qu'il ne sort pas du Royaume ; mais lors qu'on le veut transporter ailleurs, il change de goût

en passant la mer & se moisit. C'est ce qui fait que plusieurs personnes le recherchent avec plus d'empressement que les autres, parce qu'il fait plus de mousse & d'écume que celui du Mexique, & il y a bien des gens qui n'aiment du Chocolat que l'écume, & n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort mousse.

Le Maguei est une plante de la forme de l'Artichaud; il croît dans les champs, & il y croît sans culture; mais semblable à la vigne, il n'a jamais tant de force & de qualité que quand il est cultivé. Ses feüilles sont beaucoup plus grandes que celles de l'Artichaud. Il y en a d'une aulne de longueur, & qui sont larges à proportion; mais communément elles ont trois quarts de long. Elle est trés-large par en bas, & va en diminuant jusqu'au haut, où s'éleve une espece de tuyau de la grosseur & de la forme d'une plume à écrire & qui aboutit en épine. Cette feüille est épaisse de deux doigts, & a une écorce assez dure qui peut servir de papier dans un besoin, de même que son tuyau taillé avec un canif peut servir de plume. Le corps de la feüille, qui est dessous cette écorce, étant cuit au four, a tout le même goût que des pates de coin; lors qu'elle est verte, il en sort un suc qui est merveilleux pour les blessures & pour ranimer la vigueur des chevaux recrus de fatigue; & quand elle est seche, elle sert de tuile pour couvrir les maisons. Lors qu'on la lave, ou qu'elle demeure quelque temps dans l'eau, elle s'amolit de telle sorte qu'on en file du fil trés-fin, dont on fait toutes sortes de toiles & de cordages, suivant la grosseur dont on le tire. La tige, d'où sortent ces feüilles, est grosse comme la

cuëſſe par le bas, & va en diminuant en pointe juſqu'à la hauteur d'environ vingt piez; elle pouſſe des fleurs jaunes, dont on fait des ſirops & des purgations ſouveraines pour les maux Venetiens & pour toutes ſortes de puſtules. Le bois en eſt pliant; mais d'une nature peu ſujette à ſe corrompre, & pour cette raiſon on s'en ſert à couvrir les toits. On en fait auſſi des fourreaux d'épées & de piſtolets, des jalouſies pour les fenêtres, des enclos de jardin, & le cœur, qui eſt plus tendre, s'employe d'ordinaire à faire des images & repreſentations de Saints, à quoi il eſt fort propre. C'eſt de cette plante que les Habitans du païs tirent le vin qu'on y boit. Voici de quelle maniere: Ils y font une petite ouverture, laquelle neanmoins eſt profonde, puiſqu'elle va juſqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les feüilles s'en ſeparent, & de cette ouverture coule une liqueur qu'ils recueillent quatre fois le jour, & ils en tirent le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur ſe fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette eſpece de vin que les Indiens nomment Pulqué, & dont ils s'enivrent. Il eſt fort bon pour pluſieurs incommoditez, & particulierement pour la gravelle. L'uſage en eſt ſi exceſſif par toute la Nouvelle-Eſpagne, qu'un des plus conſiderables emplois, auſquels le Viceroi pourvoyoit autrefois, étoit celui de Juge du Pulqué; mais depuis quelques années on l'a mis en parti, & il rend aux coffres du Roi quarante mille écus par an dans la ſeule ville de Mexique, ſans compter une pareille ſomme qui ſe paye aux Gardes & Commis, qui ſont continuellement par voie & par

chemin, pour empêcher qu'on ne fraude le droit des entrées, lequel toutefois n'eſt que de ſept ſols pour chaque charge de cheval ou de mule, & il y a un profit ſi conſiderable à faire dans cet emploi, qu'un certain François de Corduë, homme rond & de bonne conſcience, ayant eu le bonheur d'y parvenir, de petit Mercier qu'il étoit, courant par les marchez pour vendre ſa marchandiſe, il y a amaſſé de ſi grandes richeſſes, qu'on l'a vû premier Juge de Police à Mexique. Il eſt à preſent Treſorier-General dans la chambre des Comptes de cette Ville, c'eſt-à-dire, un des hommes de conſequence du Royaume & de ceux que les Vicerois ménagent le plus. Il étoit ſi bien avec le Comte de Bagnos, & enſuite avec le Duc d'Alburquerque, que les femmes de ces Seigneurs alloient tous les ans chez lui prendre du Chocolat & voir paſſer la Proceſſion le jour de la Fête-Dieu. Le balcon qu'il leur faiſoit préparer, eſt ſi magnifique, & d'un travail ſi prodigieux, qu'il a couté plus de vingt mille écus, quoiqu'il ne ſoit que *de fer*. Sa maiſon ſituée dans la ruë ſaint François, & ſans contredit la plus belle & la mieux bâtie de tout Mexique, eſt eſtimée trois cens mil ducats, ce qui a donné lieu à ce bon mot qu'on dit d'elle, que c'eſt un édifice *pulcherrimo*, à cauſe qu'il doit ſon origine au Pulque.

On fait auſſi en pluſieurs endroits de ces Provinces, & ſur tout dans celle de Colima d'excellent vin blanc d'une eſpece de Cocos, que portent certains Palmiers, qui reſſemblent à ceux qui portent des dattes, quoi qu'ils ne ſoient pas tout-à-fait ſi hauts. Les

Eſpagnols, Criolles & Indiens en font uſage. Ce vin, pour la couleur & la ſaveur, eſt peu different de celui qui croit en Allemagne ſur les bords du Rhin, & on ne le croit pas moins bon que le dernier, pour ceux qui ſont ſujets à la gravelle. Les cannes de ſucre ſont fort communes dans le païs; & il s'y trouve auſſi un grand nombre d'eaux chaudes & minerales. Dans le bourg de Guadalupe on en voit une très-froide, qui guerit de la fiévre lors qu'on en boit, & qui ne ſort jamais de ſon lit, quoiqu'elle boüillonne continuellement plus haut que ſes bords, ce qui eſt regardé comme une merveille.

Il ſe nourrit beaucoup de bétail dans toute la Nouvelle-Eſpagne, à cauſe de la bonté & de l'étenduë des pâturages. Il y a des Particuliers qui ſont très-riches en cette nature de bien, comme Don Geronimo Magdaleno de Andrade, Chevalier de l'Ordre de ſaint Jacques, qui ſortant de Mexique pour aller à ſes Domaines de Guarachi, ſituez dans les Provinces de Xiquilpa & de Michoacan, éloignées de quatre-vingt lieuës de cette Capitale, pendant tout ſon voyage ne découche point de deſſus ſes terres; mais c'eſt peu de choſe encore, en comparaiſon de D. Prudencio de Armentia, qui marche ſans diſcontinuation ſur les ſiennes, l'eſpace de deux cens lieuës, depuis Mexique juſqu'à Durango; & l'abondance de ſes haras eſt ſi prodigieuſe, que pour ne pas conſumer ſes paturages, il eſt obligé de faire précipiter toutes les années plus de quatre mille Chevaux, Cavales ou Poulains. Cet homme peut ſe vanter d'être le plus riche particulier de toute la Nouvelle Eſpagne.

L'insigne & celebre ville de Mexique fut fondée par Mortegsuma premier, qui l'embellit de superbes édifices durant tout le cours de son regne, & l'augmenta jusqu'à la grandeur de deux fois comme Seville d'Andalousie. Elle est bâtie sur un terre-plain, situé aux bords d'un lac, qui par sa vaste étenduë forme une espece de mer, & entouré des autres côtez de quatre autres plus petits, qui ne sont separez les uns des autres que par de larges chaussées, pavées & revêtuës de pierre de taille. Fernand Cortez, qui fut depuis Chevalier de l'Ordre de saint Jaques, Marquis del Valle, & Viceroi de la nouvelle Espagne, en fit la conquête avec mille Espagnols, & deux cens mille Indiens, Habitans des Provinces de Tlaxcala & de Tescuca, & qui étoient sujets de Rois ennemis du dernier Mortegsuma. Il attaqua cet Empereur avec cette grosse armée, & livra la premiere bataille, qu'on appella celle de la nuit triste, & où resterent sur la place trente mille Mexicains d'un côté, & de l'autre quatre cens cinquante Espagnols, avec quatre mille Indiens de leur parti. Cortez lui-même en sortit blessé & se retira à Tacuba, distant de deux lieuës de Mexique, quoi qu'à vrai dire ce ne soit qu'une habitation continuée de l'un à l'autre par le grand nombre de maisons qui se suivent le long d'une des chaussées dont je viens de parler. Cette chaussée est large d'environ trois toises, & tout de niveau; c'est à dire égale & droite dans toute son étenduë. Elle est traversée d'espace en espace par un grand nombre de ponts, sous lesquels passent plusieurs canaux qui se rendent d'un lac dans un autre, & ce fut à l'en-

droit d'un de ces ponts que les Mexicains avoient coupé, qu'un nommé Alvarande fit cette étonnante action qui l'a rendu si celebre dans les Indes, de sauter le canal en appuyant au fonds le bout de sa pique, quoi qu'il eut vingt piez de large en cet endroit, & que cet Espagnol fut blessé & fatigué du combat & du poids de ses armes. Pour en conserver la memoire, l'on a toujours appellé depuis & l'on appelle encore aujourd'hui ce Pont, le pont du saut d'Alvarade.

Le succès de la seconde bataille fut encore plus avantageux pour Cortez, puisqu'il causa la prise de Mexique, & qu'il n'y eut que cinquante Espagnols de tuez, avec dix mille de leurs Indiens, & les Auteurs qui en ont écrit, conviennent tous que les Mexicains y perdirent plus de cent mille hommes. Ce que j'en ai ouï dire aux gens du païs, suivant la commune tradition, & ce que j'en ai vû moi-même dans les tableaux qui representent cette insigne Victoire, c'est que le canal qui coule entre sainte Anne, & saint Jacques de Tlatilulco, l'un des Fauxbourgs de Mexique, servit ce jour-là de Pont aux Espagnols pour entrer dans la Ville, par le grand nombre de corps morts dont il étoit comblé, & sur lesquels passa la Cavalerie aussi-bien que l'Infanterie. Ce qu'ils n'auroient jamais pû faire autrement. Car on n'avoit point encore trouvé alors, comme on a fait depuis, des moyens promts & faciles de faire passer les plus grands fleuves aux armées les plus nombreuses. Beaucoup de gens murmurerent en ce temps-là contre Fernand Cortez, & quoique ce genereux Capitaine, instruit des mauvais offices que

l'on lui rendoit, s'éforçât par grandeur d'ame, d'honorer & de servir ceux qui l'offensoient, au lieu de s'en venger, comme il en avoit le pouvoir, on ne laissa pas d'entreprendre de le noircir à la Cour & de lui imputer plusieurs crimes; mais faut-il s'en étonner? Quand est-ce que le courage & la vertu ont manqué d'envieux? Et ne suffit-il pas pour en avoir de s'élever au-dessus des autres par un merite distingué?

Le plan de cette Babilone Indienne est uni. Elle a trois lieuës de longueur, à prendre depuis Guadalupe jusqu'à Saint Antoine, & presque autant de large depuis l'Arsenal & l'Hôpital de saint Lazare, jusqu'à Tacuba. Les ruës semblent être tirées au cordeau, tant elles sont droites, & elles sont si larges que six carrosses de front y peuvent passer sans embarras. Quelques-unes sont divisées en trois parties égales, dont celle du milieu est le lit d'un des cinq canaux qui sortent d'un des lacs, & qui arrosent par plusieurs détours cette grande Ville dans ses differens quartiers. C'est par le moyen de tous ces canaux que ses Habitans se fourniſſent en abondance de tous les vivres, munitions, marchandises & denrées necessaires pour l'établissement d'un grand Commerce, les voiturant & transportant dans des canots d'un lieu à l'autre, & chaque jour de la Semaine a ses differentes marchandises; mais le Samedi se fait distinguer de tous les autres; car on y voit arriver de tous côtez un Printemps portatif, si j'ose me servir de cette expression, c'est-à-dire, une flote de fruits & de fleurs, qui ne font ce jour-là de tout Mexique qu'un Jardin continu. La grande Place

y eſt d'une ſi grande étenduë, que le peuple en peut à peine remplir la troiſiéme partie les jours deſtinez pour les courſes de taureaux & jeux de cannes. La grande Egliſe bâtie de pierre de taille, mêlée avec la brique, & de la forme que je dirai en ſon lieu, borne le milieu d'une de ſes faces du côté du Septentrion, & à l'oppoſite de celui du Midi ſont la Maiſon de Ville, celle du Juge de Police, & celle des Greniers publics avec la priſon. A chacune de ces maiſons eſt un grand portail de pierre de taille, ſoûtenu de deux piliers de même matiere, & tout d'une piece. Enſuite ſont pluſieurs grandes boutiques & magaſins de riches Marchands de draps. Du côté du Couchant on voit une grande quantité de maiſons, comme celles dont je viens de parler. Elles ſont à des particuliers, mais ce ſont les plus riches & les plus conſiderables gens du Royaume. Elles tiennent preſque toute cette face, & après elle, ſont cinq ou ſix grands magaſins de riches étofes d'or travaillées en Europe. Du côté du Soleil levant, ſont le Palais du Viceroi, l'Audience Royalle, l'Univerſité, & le College des Religieux de ſaint Dominique, avec la maiſon de l'Inquiſition ou Saint Office attenant, & dans des encognures eſt la maiſon de la Monnoye, de laquelle on peut dire par excellence, qu'il ne s'y fit jamais rien de faux.

Le Palais du Viceroi fut bâti par Fernand Cortez; tous ceux qui l'ont vû demeurent d'accord qu'il eſt plus grand & plus magnifique que celui de Sa Majeſté à Madrid; la Cour en eſt fort ſpacieuſe & toute ornée de riches balcons de fer, de même que la Pla-

ce, & il y a dans le milieu un cheval de bronze posé sur un large pié d'estail & fort bien travaillé. Les cinq Ruës par où l'on entre dans la grande place sont toutes larges & bien pavées, un caroffe à six chevaux y peut tourner sans peine. Sur le Portail de la principale Eglise est une espece de petite tour, où le Duc d'Alburkerque fit poser un fanal de cristal, dans lequel on allume tous les jours à l'entrée de la nuit un flambeau de cire blanche pour la commodité de ceux qui passent par la place à des heures induës, & il y a un fond établi pour son entretien. Au milieu de la place est un trés-beau pilier de marbre, sur lequel est élevé un Aigle de bronze, que chacun admire pour la beauté de son travail, & l'on voit à l'entour quatre rangs de petites boutiques de bois fort propre, où se debite en abondance tout ce qui se peut vendre de curieux en soie, or, linge, dentelles, rubans, coëfures, gazes, & autres marchandises.

En sortant de la place par le côté opposé à la grande Eglise, on entre dans la ruë des Orfevres, qui est extrémement longue & riche, & de là dans une grande aulnaie, dont les arbres sont excessivement hauts & disposez à plusieurs rangs en forme d'échiquier; & au milieu est une trés-belle fontaine d'une eau vive & pure. C'est un lieu délicieux.

Il y a dans Mexique deux trés spacieux & trés-beaux amphithéâtres destinez pour les spectacles & Comedies; l'un prés l'hôpital de Saint Jean, & l'autre dans la ruë de S. Auguſtin. Dans l'endroit où est à present la Maison Professe de la Compagnie de Jesus, étoit autrefois le Palais du dernier Monte-

fuma ; & pour n'en pas perdre entierement le ſouvenir, on y conſerve encore un morceau de l'ancien édifice avec la fenêtre, où cet Empereur fut tué d'un coup de pierre jettée au haſard, & qui le frapa au front dans l'inſtant qu'il s'y mettoit pour voir de là le combat. Cette fenêtre peut avoir ſix piés de hauteur ; elle eſt en arc, & ſoûtenuë d'un pilier de marbre blanc. Cette inſigne Capitale de la Nouvelle-Eſpagne eſt toute remplie d'illuſtre Nobleſſe, de gens conſiderables ; qui par leur naiſſance, leur merite, & par leurs ſervices, ſe diſtinguent des autres. Les principaux de ceux-là ſont ; Don Fernando Altamirono, Comte de ſaint Jacques de Calimayal, & Senechal des Philippines : Don Garcie de Valdez Oſorio, Chevalier de l'Ordre de ſaint Jacques, Comte de Pegnalva & Vicomte de ſaint Michel, Don Nicolas de Bivero Peredo, Comte d'Orizaba ; & outre cela il demeure dans Mexique plus de cent Chevaliers de differens Ordres militaires, non ſeulement de Caſtille, comme ſaint Jacques, Calatrava & Alcantara ; mais auſſi de ceux de ſaint Jean, de Monteſa, de Chriſt, & Davis. On comptoit en cette grande Ville quatre mille caroſſes, dix-ſept Convens de Religieuſes, un College pour élever la jeuneſſe, avec une prodigieuſe quantité de grandes & ſomptueuſes Egliſes, toutes bâties de pierre de taille & de brique ; j'en nommerois bien quatre-vingt-neuf, ſi je ne craignois d'ennuyer le Lecteur ſans parler de celles des Religieux mendians qui ſont moins ſuperbes ; mais fort propres. La beauté des Maiſons eſt incomparable, tant pour l'étenduë que pour la matiere,

l'agreable figure & la commode disposition des apartemens ; les plus hautes n'ont pas plus de trois étages, & toutes les murailles sont incrustées par dehors de petits cailloux de diverses couleurs, & taillez les uns en cœurs, d'autres en soleils, en étoiles, en rouës, en fleurs de toutes les especes, & autres figures, dont la varieté infinie est trés-agreable à la vûë. Les portes en sont fort grandes & fort hautes ; on y voit des balcons de serrurerie presque à toutes les fenêtres, & ces balcons sont quelquefois d'une telle étenduë, qu'ils tiennent toute la face du logis. Ils sont ornez en tout temps d'un grand nombre de caisses d'Orangers, & pots de fleurs de toutes sortes ; car il s'y en voit toute l'année, & le climat y est si doux & si temperé, que la chaleur n'y devient jamais incommode, ni les rigueurs du froid n'y obligent en aucun temps d'y allumer du feu. On peut dire sans s'écarter de la verité, qu'on y jouït d'un Printemps perpetuel. L'eau y est pure & saine ; elle y vient d'un village apellé Sainte-Foi, à trois lieuës de Mexique, par le moyen d'un grand Aqueduc, soûtenu de trois cens soixante-cinq arcades de pierre de taille, & qui passe au travers d'un des lacs, dont la Ville est entourée ; ce qui forme une trés-belle perspective.

Il y a dans Mexique cinq Paroisses d'Espagnols, & douze d'Indiens, douze mille bourgeois Espagnols qui y sont établis avec leurs Familles, sans parler d'environ vingt mille autres qui n'y sont que pour un temps, & trente mille Espagnolles qui y sont toutes generalement belles & d'une magnificence à surprendre : car il n'y a pas une Femme de

commun qui ne porte des étofes d'or. On y compte quatre-vingt mille Indiens bourgeois, outre les paſſagers qui ſont en plus grand nombre, & plus de cent mille Eſclaves, tant blancs que noirs de l'un & de l'autre ſexe, ce qui fait plus de quatre cens mille ames, ſans compter les enfans. Le Licencié, Pedro Ordognez de Cevallos, dans ſon Livre du Voyage autour du Monde, aſſure dans la page deux cens quarante-un, qu'il y avoit de ſon temps à Mexique deux cens mille Indiens, & un plus grand nombre d'Indiennes, vingt mille noirs & plus de noires, trente mille Eſpagnols & plus d'Eſpagnolles.

Enfin cette belle Ville eſt abondamment fournie des plus riches marchandiſes, d'étofes d'or & de ſoie, de velours, de ſatin, tant pleins & unis, que brodez au métier, de damas, tafetas, écharpes, draps de laine, en un mot de tout ce qu'on peut ſouhaiter pour la parure, & dont on ſe ſert dans les autres païs pour entretenir le luxe. Joignez à cela toutes les choſes qui viennent d'Europe, par le moyen de deux Galions d'Eſpagne qui y arrivent regulierement chaque année, avec une eſpece de Fregate legere, qu'on apelle *la Patache du Roi*, & plus de quatre-vingt Vaiſſeaux marchands, qui la fourniſſent en abondance de tout ce qui ſe voit de plus précieux dans cette Partie du monde. Ce n'eſt pas tout encore: Une autre flote partie des Philippines luí apporte de l'autre côté par la mer du Sud, tout ce qu'on eſtime de plus rare dans la Chine, le Japon, la Perſe & dans les Indes, qu'on nomme en Europe Orientales, & que ceux du

Nouveau-Monde appellent d'Occident.

Les Mexicains ont la taille belle, le visage agreable, la naturel doux; ils sont dociles, trés-bons Catholiques & presque tous riches, parce qu'ils s'apliquent extrêmement à trafiquer d'une Province dans l'autre. Il y en à plusieurs parmi eux pour qui l'on à la même consideration & les mêmes égards que pour les Espagnols naturels. Il n'est resté personne à Mexique du sang de Mortegsuma que Don Diego Cano Mortegsuma, Chevalier de l'Ordre de saint Jacques, son fils Don Juan, & ses deux neveux Don Diego, & Doña Leonor, enfans de Don Antoine Mortegsuma. Ils joüissent tous de pensions assignées sur la caisse Royale, & quoique ces pensions soient modiques, par raport au sang illustre dont ils sont sortis, elles ne laissent pas de les faire subsister avec honneur.

C'est une Tradition dans le païs, qu'il y a eu autrefois des Geans à Tescuco, petite Ville située à cinq lieuës de Mexique. J'y ai vû, du temps du Duc d'Alburquerque, des ossemens & des dents d'une grandeur prodigieuse; entr'autres une dent de trois doigts de large & de quatre de long. Le Viceroi fit faire sur elle une consultation Anatomique par les plus habiles Philosophes, Medecins & Chirurgiens de toute la Nouvelle Espagne. Ils raporterent tous d'un commun avis, que suivant la grandeur de la dent, la tête devoit avoir à proportion une aulne & demi de large. Ce qui paroit fabuleux à raconter, & neanmoins il ne falloit pas qu'elle fut plus petite pour y pouvoir placer les seize dents dont chaque machoire doit être garnie. Le Duc fit faire deux Portraits de cette énorme

tête, suivant les proportions marquées par les Anatomistes; il en envoya un au Roi, & garda l'autre chez lui par curiosité.

On a aussi trouvé en divers temps au Perou, des ossemens de Geant, dans l'Isle appellée Sainte Helene. Plusieurs Auteurs en ont écrit; les uns ont simplement raporté la chose, & les autres l'ont traitée en Phisiciens. Pendant que le Comte de Chinchon y étoit Viceroi, on lui amena à Lima un Geant, jeune homme âgé de vingt-quatre ans, Mestice ou Criolle de la ville de Guamanga, & nommé Juannico, c'est-à-dire, Jeannot. Je l'ai vû, & je puis assurer qu'il étoit plus haut d'une coudée qu'Arnao Segarra, qui étoit le plus grand homme de toute la Ville, & qui passoit sous son bras étendu sans le toucher. Il mourut dans l'Hôpital de saint André, dans un lit qu'on avoit été obligé de lui faire faire exprés. Aprés sa mort les gens de l'Hôpital gagnoient de l'argent à montrer seulement un de ses souliers tant on le trouvoit hors de la mesure ordinaire. Ce Jeannot étoit assurément trés-grand; mais non pas de la hauteur demesurée des Geans, qu'on croit avoir été autrefois dans le païs; & qui selon qu'il paroît par leurs ossemens, passe toute exageration.

Il y a encore plusieurs autres choses trés-remarquables dans la Nouvelle-Espagne, & trés-singulieres, comme les deux volcans de Guatimala. J'ai déja marqué la prodigieuse hauteur & la vaste circonference de celui qui ne jette que de l'eau. L'autre vomit sans cesse des tourbillons de flâmes jusqu'à la hauteur d'une pique. On les apperçoit de loin, & la fumée qui les surmonte semble avoir de

la continuité avec les nuës, tant elle s'éleve dans les airs ; de quart d'heure en quart d'heure, plus ou moins, il part de cette effrayante fournaise un bruit pareil à celui d'une coulevrine ; ce qui cause des étonnemens, & même quelque sorte d'épouvente à ceux qui n'y sont pas accoûtumez.

Le grand lac de Nicaragua a, comme je l'ai dit, quatre-vingt lieuës de circuit ; les Vaisseaux y peuvent naviguer commodement ; mais ce qu'il y a de merveilleux c'est qu'étant par tout d'une eau trés-douce & bonne à boire, il ne laisse pas d'avoir son flus & reflus comme la Mer. Une chose encore qui est assez extraordinaire, c'est que dans la grande Isle qui se voit au milieu, & où j'ai dit ci-dessus qu'il y avoit un si grand nombre de fruits délicieux de toutes les especes, est un volcan de feu qui jette des flames en quantité & presque autant que celui de Guatimala. Ainsi l'on peut dire qu'elles sortent en quelque maniere du sein des eaux, puisque ce volcan est tout environné de celles du lac. Il y en a un autre à Colima qui jette des cendres de temps en temps avec une épaisse fumée, & ces cendres sont poussées si loin qu'elles font du tort aux biens de la terre à plus de trente lieuës aux environs.

La Nouvelle Espagne voit couler sur ses terres un grand nombre de fleuves naviguables ; les plus considerables sont ceux de Grikhalva, de la Chulutéca, d'Alvarade, de la Vera-Cruz, de Guasaqualco, de la Barca, de Panuco, de Conchos, & celui dont j'ai déja fait mention, le grand fleuve du Nord.

Les arbres y sont d'une hauteur & d'une

groſſeur ſurprenante ; mais ceux de la Forêt d'Oaxaca, ſituée à un grand quart de lieuë de la Ville qui porte ce nom, paſſent de beaucoup tous ceux qu'on voudroit faire entrer en comparaiſon avec eux. Ils ſont extrêmement touffus & toûjours verds, la fleur en eſt rouge comme de couleur de feu, le bois en eſt très-leger & facile à travailler. La nature ou le temps en a creuſé le tronc à quelques-uns, & lors qu'on coupe ceux-là par le pied, ce tronc creux forme une eſpece de pavillon, ſous la concavité duquel peuvent ſe tenir vingt hommes armez de lances & d'écus. Dans l'année mil ſix cens cinquante-quatre, Dom Juan de Tabora, jeune Gentilhomme, qui étoit Grand Prevôt de la Ville de ce nom, & fils d'un Tabora, qui avoit été Gouverneur des Philippines, donna un grand repas ſous un ſemblable pavillon à Dom Juan Lazo de la Vega, Evêque de Guatimala, & à pluſieurs autres Seigneurs & Chanoines de Guatimala, qui accompagnoient l'Evêque. Il y avoit deſſous une table où s'aſſirent dans des fauteuils douze perſonnes ſervies par autant de valets, & deux buffets garnis de toutes ſortes de vaſes d'argenterie & autres commoditez pour une pareille fête. On peut concevoir par là quelle eſt la groſſeur de ces ſortes d'arbres.

Depuis Guatimala juſqu'à Teguantepeque, il s'obſerve un ordre admirable, établi pour la commodité des gens de conſideration qui voyagent. Les Officiers Royaux, les Chevaliers des Ordres militaires, & tous les Eccleſiaſtiques, tant ſeculiers que reguliers, ſont pourvûs, par les communes des lieux où ils paſſent, de toutes bêtes de mon-

ture & de charge, dont ils peuvent avoir besoin, suivant leur qualité ; de valets même pour les servir ; de vivres & de rafraîchissemens en abondance ; & le tout, sans qu'il leur en coûte rien que ce qu'ils veulent bien donner de gratification aux Muletiers & à ceux qui conduisent les radeaux sur les rivieres qu'il faut passer. Voici comme la chose se pratique. La premiere journée vous presentez au Gouverneur de la Province, ou de Guatimala, ou de Teguantepeque, suivant le côté d'où vous venez, le Mandement que vous avez obtenu de l'Audience Royale, ou du Gouverneur de la Province, que vous venez de quitter, & aussi-tôt en execution de l'ordre vous êtes logez dans des maisons destinées seulement à ces usages, bien meublées, & pourvûës de toutes les choses necessaires aux Voyageurs. On prend soin de vos valets & de vos chevaux, sans que vous soyez chargé du moindre embarras ; on vous donne du Chocolat & ensuite à souper avec beaucoup de propreté. Ils s'informent de vous à quelle heure vous voulez partir le lendemain ; de combien de chevaux, de mules & de valets vous avez besoin, & sur le champ ils envoyent au Bourg suivant une espece de Courier y porter vôtre Mandement, & donner avis de tout ce qu'il vous faut. Ainsi de l'un à l'autre jusqu'à ce que vous soyez sorti de l'Audience de Guatimala pour entrer en celle de Mexique, & avant que de partir de chaque lieu, on vous presente un Livre de compte, ou un de vos valets écrit par vôtre ordre : *La Commune de ce Bourg a dépensé pour la reception de Monsieur tel, la somme de..... ce... jour du mois*

de.... de cette presente année.... Il signe ensuite, & le seing seul suffit pour la décharge de la Commune. Tout cela s'execute avec le plus grand ordre, & la plus exacte fidelité du monde. Grandeur, certes, digne d'être admirée, & qui peut servir de témoignage de la richesse & de la fertilité de cette Province.

Teguantepeque est une grande Ville, également peuplée d'Espagnols & d'Indiens, mais ils y ont leurs quartiers separez. Il s'y tient deux fois le jour un trés-grand marché de toutes les Marchandises du païs, & principalement de fruits & de marées, il commence depuis dix heures du matin jusqu'à une heure aprés midi, & depuis six jusqu'à neuf heures du soir, & il s'y trouve ordinairement deux à trois mille personnes. Ce climat est le plus fecond de toute la Nouvelle Espagne en beaux visage; car les Femmes de cette Ville y passent communément pour les plus belles du Mexique. Il s'y fait un grand trafic de chemises, & on les teint de toutes sortes de couleurs, suivant la coutume du païs.

On voit, auprés de Mexique, à Mexicalsingo, un étang d'une vaste étenduë, & sur lequel on voit un grand nombre de maisons & de jardins flotans; ce qui cause un excés d'admiration à ceux qui les voyent pour la premiere fois. Voici de quelle maniere les Indiens les fabriquent. Ils étendent sur trois ou quatre grosses cordes une infinité d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de soixante pieds en quarré, & d'un demi pié de hauteur. Ils attachent ensuite les bouts de ces cordes aux aulnes, saules, & autres ar-

bres, qui ſont ſur les bords de l'étang, pour aſſurer davantage le fondement de la machine, ils couvrent ces oziers de gaſons, ſur leſquels ils répandent de la terre & du fumier par deſſus pour l'engraiſſer. Après quoi ils y ſement toutes ſortes de fleurs & de legumes qu'ils vont vendre à la ville de Mexicalſingo. De toutes ces differentes matieres jointes enſemble il ſe fait un compoſe qui devient avec le temps une maſſe épaiſſe & ſolide ſur laquelle ils bâtiſſent de petites maiſons qui ſuffiſent pour les loger eux & leurs familles, & dans la plûpart deſquelles il y a des poulaillers & d'autres endroits pour y élever des pigeons. Il arrive quelquefois que le maître d'une de ces petites Iſles flotantes, allant à la Ville, dans ſon canot, avec ſa femme & ſes enfans, pour y vendre ſes denrées, ne trouve plus à ſon retour ſon habitation au même lieu où il l'avoit laiſſée, parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'uſer par le temps & à ſe pourrir par l'humidité, ſe rompent enfin & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le Jardinier demande à ſes voiſins, s'ils n'ont point vû par haſard paſſer ſon Iſle de leur côté, & ſur leur raport l'ayant ſuivie comme à la piſte, ils la remorquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie; ce qu'ils font à l'aide de leurs amis qui les aſſiſtent en ce beſoin à la charge d'autant.

Je finis ce petit Ouvrage par une obſervation que j'ai oublié de faire, lors que j'ai parlé des Gouvernemens & des autres emplois. Il faut ſavoir que dans le Mexique ainſi que dans tous les autres Etats de la Couronne d'Eſpagne, c'eſt un uſage établi

que tous les Gouverneurs & les Juges, tant grands que petits, tant Souverains que subalternes, ſont obligez de reſter dans le lieu de leur Juriſdiction un certain temps, aprés que celui de leur emploi eſt fini, pour repondre aux accuſations de tous ceux qui voudront ſe plaindre de leur adminiſtration. Il s'en dreſſe des informations qui ſont faites par-devant des Juges nommez ſpecialement pour cet effet. Ces Juges, qu'on appelle Juges de reſidence, envoyent ces informations à la Cour, qui ſtatuë des peines ou des récompenſes, ſuivant la nature du raport. Cet uſage ſe nomme communément *la reſidence*, Loi certes trés-prudemment établie & qui produiroit des biens infinis, ſi elle étoit auſſi exactement & ſincerement executée, qu'elle a été judicieuſement preſcrite; Mais les abus preſque infinis qui ſe ſont gliſſez dans l'execution par la facilité que les Juges commis à cet examen ont à ſe laiſſer corrompre, en rendent l'effet entierement inutile pour le bien des Peuples & pour l'honneur du Gouvernement.

FIN.

TABLE DES MATIERES,

Contenuës dans le Voyage de Dampier, depuis pag. 1. jusques à 146. & dans celui de Wafer, depuis page 149. jusques à cent quatre-vingt-un.

A

ABEILLES, qu'on trouve sur l'Isthme, pag. 235.
Adresse des Indiens à tirer de l'arc, 261.
Adultere puni avec rigueur chez les Indiens de l'Isthme, 264.
L'air est mauvais à Portobel, 193. Il est un peu meilleur à Panama. 195.
Allegrance, une des Isles Canaries, avec le profil de ses côtes. 4.
Alligators. 228.
Amapal.a. (Golfe d' 283.
Amphisbane, ou le Serpent à deux têtes. 70.
Amplitude, la difference qui se trouve entre l'Occidentale & l'Orientale, 84.
Anneaux, que les femmes portent à l'entre-deux des narines, 250.

Anguilla, une des isles Caribes, & de ses écrevisses, 227.
Animaux qui se trouvent sur l'Isthme. 222.
Araignées, qui ne sont pas venimeuses. 226.
Arbres de la Nouvelle-Hollande. 140.
Arbres, & fruits. 207.
Arbrisseaux & buissons de la N. Hollande. 140.
Arica, Ville sur la côte du Perou. 296.
Arisah, sorte de fruit. 61.
Armateurs, (Les) avec qui étoit Mr. Wafer, prennent la resolution de tuer tous ceux de leur Troupe qui n'auroient pas la force de suivre le gros, 153. Ils en laissent quatre sur l'Isthme avec l'Auteur, 154. Ils se retirent de l'Isthme, & vont croiser sur la Côte des Indes Occidentales, 179. Ils croisent ensuite sur la côte du Perou. 287.
Ash, Isle. Ou de la Vacca. 179.
Autruches. 507, &c.

B

BAHIA, de Todos los Santos dans le Bresil, 42, &c. Du Sucre que l'on y fait & de son Commerce, 49. Des Vaisseaux que l'on y bâtit, & du bois qu'on employe à cet usage, 51. De son terroir & de ce qu'il y croît, 56, &c. Des vents & des saisons, 77. Du tems auquel on y coupe les canes de Sucre, 78. Differentes vûës de la côte. 44.
Baleine morte. Plusieurs oiseaux autour de sa carcasse. 85.
Baleines, de quelle maniere on les pêche au Bresil & l'usage qu'on en fait. 51, 52.
Baleines de la N. Hollande. 118.
Bambors, ou Bambous, ou Canes-creuses. 121.
Bantam, 149.
Barcadero, ou lieu où l'on débarque. 150.

Bastimentos, Isle. 152, 182.
Baye des Chiens marins, dans la Nouvelle-Hollande. 113, 126, 117.
Bézoards, qu'on trouve dans les moutons de Mocha. 301.
Bibby, espece d'arbre, des Bayes qu'il porte, & de l'huile qu'on en tire. 165, 209, 210.
Blake, Amiral Anglois brûla les Gallions prés de Teneriffe, 6.
Boeca Drago, & Boeca Toro, 197.
Bois de charpente du Bresil est d'un meilleur usage que celui de l'Europe, 56.
Bois leger & blanc, 216. & rouge, 217.
Boissons des Indiens, 257.
Bonamos, espece d'arbre; & de son fruit. 210.
Bouvman, (Guillaume) court grand risque de se noyer. 159, &c.
Branles, où les Gentilshommes se font porter à Bahia, dans le Bresil. 52.
Bresil, vuë de sa Côte, *Voy.* Bahia. 44.
Bretagne, (Nouvelle) Isle bien peuplée & découverte par Dampier. *Voyez sa Préface.*
Bukenham, (le Capitaine) est pris & maltraité par les Espagnols. 151, &c.
Buse, Oiseau. 128.

C

Cables, faits d'une espece de crin qu'on trouve sur certains arbres du Bresil. 51, 57.
Cachevv, fruit. 60, &c.
Cadavres humains, trouvez en quantité sur une Baye, 308.
Calebaces, de l'Arbre qui les porte. 324.
Callavanches, ou poix-ciches dans l'Isle de Mayo, 22.
Canal d'Angleterre, avec quelle précaution l'on doit y passer, 3.

Canaries, (Isles) de ce qu'elles produisent, de leur commerce & du Gouvernement, 10, 11.
Cancres, 239.
Canelle bâtarde, 217.
Canes de Sucre, 212.
Cap de Bonne-Esperance, sa vûë de differens endroits. 97, 98.
Caret (Baye de) 182, 185
Carrougues, 215.
Cartagéne, 217.
Cassave, racine qui sert de pain, 220.
Cavally, sorte de poisson de Mer. 237.
Cédres, qu'on trouve sur l'Isthme, 208.
Cerfs, il y en a quantité sur l'Isthme, 223.
Chagre, riviere. 182, 183, 184, 200.
Chasse, (parties de) que les Indiens font, 270.
Chats fort estimez par les Indiens, 226.
Chauves-souris aussi grosses que des pigeons, 235.
Cheapo, riviere, 164, 182, 200.
Chepelio, Isle, 203.
Chevaux, que les Indiens Espagnols ont à l'isle de Mocha, 289.
Cheveux des Indiens, de l'un & de l'autre Sexe. 242, 244.
Chicaly-Chicali, oiseau. 229.
Chien d'eau, ou Chucora de Agua, 72.
Chiens, que les Indiens ont sur l'Isthme, 223.
Chiens-marins de la Nouvelle-Hollande, 119. & à l'Isthme de Darien, 237.
Cocos, (Isle de) 285.
Cocotiers, 210, 285.
Cocotiers sauvages du Bresil, 57.
Colliers qui servent d'ornement. 252, &c.
Conception (riviere de la) 185.
Congo, riviere. 199, 204.
Conques, 239.
Copayapo, Riviere. 292.

Coquimbo, Ville. 288.
Corlieu, Oiseau, 22.
Cormarans, 234.
Corneilles, qui gasouillent au Bresil. 65.
Cornera de Terra, ou Brebis d'une grosseur extraordinaire, qu'on trouve à l'isle de Mocha, 290, &c.
Correso, ou Corrèsou, oiseau. 68, & 230.
Coton, ou Cotonnier. 21, 57, 167, 208.
Coupes faites avec des canes ou des feuilles de Palmier, 263.
Courans, qu'on trouve en Mer depuis le 7. d. 50. min. de lat. Sep. jusqu'au 3. deg. 25. minus. 36.
Courges, 234.
Crusia, Oiseau, 23.
Curreçou, Oiseau. 65.

D

DANSE, des Indiens. 265.
Darien (Riviere de) 182, 185.
Dates du Bresil, 63.
Dendies, espece de dates du Bresil. *Ibid.*
Devins, de quelle maniere ils évoquent le Diable, 178.
Diadêmes d'or, &c. 251.
Divertissemens des Indiens, 266.

E

EDREVICES de Terre, 227, & de Mer, 239.
Education des Garçons, 261.
Espagnols (Les) détruisent Mocha, &c. 302.

F

FAIM, Wafer & ses Camarades en sont pressez, &c. 297.
Femmes des Indiens employées à porter les vivres dans les Voyages, 260.
Fernando, (Isle de Jean) 290.

Fostins, 265.
Flamingo, oiseau. 23.
Forteresses, ou magasins, 255.
Fourmis ailées, 236.
Frape-boat, ou bâteau coudé dont on se sert à la Saline de Mayo, 175, &c.
Friseur d'eau, Oiseau. 217.
Fruits, qu'on trouve sur l'Isthme, 288, &c.

G

GAINY, (George.) se noye. 156.
Gallions Espagnols. Voy. *Blake*.
Gallapagos, Isles. 286.
Gallena Pintada, ou poule de Guinée. 22, &c.
Garrachina (la Pointe) 182, 193, 197.
Gerret Dennis, Isle. *Pref.*
Globules, qui nageoient sur l'eau, comme de petites perles. 103.
Gosson (Richard) 177.
Gorgonia, Isle. 287.
Guacha, Place sur la côte du Perou, *ibid.*
Guanos, de la N. Hollande, &c. 111, 228.
Guatimala (Gouvernement de) 202.
Guayra, Place sur la côte du Perou, 287.
Guinée (Nouvelle) *Pref.*

H

HABITS, & ornemens des principaux Indiens, 175, 251, 252, des hommes du commun & des femmes, 249, 250, &c.
Herbes qui flotent sur l'eau & qui marquent qu'on n'est pas loin de terre, 14, 85, 102.
Herbe de soye, 215.
Hollande (Nouvelle) Description de ses côtes, 106, &c. 115, &c. 109. Des naturels du païs, 130, &c. Differentes vuës de ses Côtes & de ses Isles voisines, 102.

Horn (Cap) 305.
Huile de l'insecte Soldat est un remede Souverain pour les contusions, &c. 226.
Huile d'olive qu'on fait sur la côte du Perou, 296.

I

JAGO (Saint) Isle & Ville. 27, &c. De ses Habitans, 29. De ce qu'elle produit, 30. &c. De ses animaux, 33, &c. Sa rade est fort mauvaise, 34. Sa vûë, *ibid.*
Jamaïque, 151.
Jamby, dans l'isle de Sumatra. 150.
Jenetie, Oiseau. 65.
Jeniphah, ou Jenipapah, fruit. 61.
Jehor, 150.
Indiens (Les) de l'Isthme entreprennent de guerir M. Wafer, 154. Ils en agissent mal avec lui & ses camarades, 155, &c. Ils prennent la résolution de le faire mourir, 157. Ils le reçoivent de nouveau fort humainement, 166. Ils consultent leurs devins, 175. De leur taille, des traits de leur visage, &c. 243. Ils se coupent les cheveux, aprés avoir tué quelqu'un de leurs ennemis, *ibid.* Il y en a qui ont la couleur d'un blanc de lait, &c. 244. Ils se peignent tout le corps, 246. De quelle maniere les hommes & les femmes se parent, 248, 249, &c. Leurs maisons, 254. &c. Leurs Plantations, & de quelle maniere ils les cultivent, 256, &c. Occupations de leurs femmes. 246, 259, 260. On les lave aprés qu'elles sont accouchées, 261. Educarion des enfans, *ibid.* &c. 262. Occupations des hommes, *ibid.* 263. &c. Les châtimens qu'ils exercent, 264. Leurs Mariages & leurs Festins, 265, 266. De quelle maniere ils voyagent, 275, &c. Leur maniere de compter, *ibid.* 276, &c. De la prononciation de leur Langue, 282. De leurs bonnes qua-

-liez. 154, 166, 260, 261, 283, 290, &c. Ils prennent quelquefois trop de boisson, 266. Indiens Espagnols. 213, 290.
Ingua, fruit, 69.
Inondations & grosses pluyes, 161, &c. 205.
L'insecte Soldat, 226.
Isle d'Or. 152, 186.
Isle des Pins, 187.
Isles de l'un & l'autre côté de l'Isthme, 182. 188.
Isles, ou Montagnes de glaces, 304, &c.
Isles des Perles, 182, 203.
Isthme de Darien, sa largeur, &c 181, &c. Son terrain entremêlé de montagnes. 183, &c. Rivieres qui l'arrosent, 184. &c. Description de la côte du Nord, 185, &c. De celle du Sud, 196. &c. de son terroir, 202. Forêts épaisses, 182. 203, la temperature de l'air, 205. Inondations, 161, &c. 205. Arbres & fruits, 207, &c. Bêtes & reptiles, 222. &c. Oiseaux & insectes volans. 229, &c. des Naturels du païs, 241, &c.

L

LACENTA Prince Indien sauve la vie à Mr. Wafer & à ses camarades, 157. Son Palais, 167. Il retient l'Auteur, &c. 168. Les marques de respect & d'amitié qu'il lui donne, 170, 171. Il lui permet de se retirer, 173. Il avoit sept femmes. 264.
Lagune, ville de Teneriffe, 7.
Lames d'or ou d'argent, dont les Indiens se couvrent la bouche, 250.
Lancerota, une des Isles Canaries, 4.
Lapins de la Nouvelle-Hollande, 114.
Lapins aussi gros que nos Lievres, 224.
Lavelia, 202.
Leon, *ibid.*
Lezards verds & marquetez de rouge, 228.
Limpit, Poisson à coquille, 239.

Lorenzo (Cap S.) 198.

M

MACAW, sorte d'arbre, 160, 208.
Macaw, sorte d'oiseau, 231.
Mackera, espece de Corneille, 65.
Maho, espece d'arbre, 213.
Maisons des Indiens dispersées çà & là, 254.
Maiz, (Farine & boisson de) 257, 266.
Malacca (Promontoire de) 150.
Malvoisie (vin de) qui croît dans l'Isle de Teneriffe, 9.
Mammée, arbre, dont le fruit est délicieux, 211.
Mammée-Sapota, ibid.
Manchinel, arbre, dont le fruit est un vrai poison, 212.
Mangles rouges & autres, 199, 218.
Marie (Sainte) 1, 2, 198. 306.
Marsouins, 306.
Mayo, une des Isles du Cap-verd, 15. &c. De la maniere dont on y fait le sel. 16, &c. De son terroir & de ce qu'elle produit. 20, &c. De ses habitans, 25.
Mendibie, espece de fruit, 64.
Mericasah, Fruit. 62.
Mithel (Golfe de saint) 172, 182, 203.
Miniota, oiseau, 23.
Mistau, boisson faite avec de l'eau & des plantains, 238.
Mocha, Isle. 289.
Modestie des Indiens, 247, 251.
Moine, sorte de Poisson, 127.
Montagnes fort hautes, &c. 171, 184, 185.
Moskitos, ou Moucherons, 206.
Mouches luisantes, 235.
Mouettes, 234.
Muchishaw, espece de Fruit. 63.
Mungaron, fruit. ibid.

Muſcran-de-vva, fruit. *ibid.*

N

La Nasca, où il croît d'excellent vin, 288.
Nata, 202.
Nicaragua (Lac de) 181.
Noix de Coco. Leur petit lait, bu en trop grande quantité engourdit les nerfs & glace le ſang. 285.
Noix purgatives ou Pinions, 64.
Nombre-de-Dios, 193.
Nord-Oueſt (Vents de) les ſignes qui les précedent à l'Iſle de Teneriffe, 9.

O

Occupations des hommes & des femmes, ſur l'Iſthme, 253, 254, 256.
Oiſeau, qu'on appelle *Tout-bes*, 66.
Oiſeaux de la Nouvelle-Hollande, 110, 11.
Oiſeaux qu'on trouve ſur l'Iſthme, 231, 235.
Ondées de pluies accompagnées d'éclairs & de tonnerre, 161, 205.
Or, de quelle maniere les Eſpagnols l'amaſſent. 171, &c.
Oranges douces ſur la côte du Perou, 296.
Oratavia, Port de l'iſle de Teneriffe, 4, 9.
Otic, fruit, 63.

P

Pacheque, Chepelio, Perica, Iſle des perles, &c. renfermées dans la Baye de Panama, 203.
Panama (Baye de) & ville 218, 205.
Papah, fruit, 32.
Paracoud, ſorte de poiſſon, 237, 240.
Parrot-fish, ou le Poiſſon-perroquet, 239.
Paſſage, qu'on pourroit trouver au Sud de la Nouvelle-Hollande & de la Nouvelle-Guinée, pour entrer dans la grande mer du Sud, 122, 153.

Jacuavers, ou Devins, 179.
Pecary, espece de cochon, 222.
Pêche des Indiens, 240.
Peignes, dont les Indians se servent, 242.
Pelican, 233.
Pendans d'oreille, 251.
Penſilvanie, 308.
Pernambuc: l'air y est plus sain que dans les autres Places, vers le Sud. 39, &c.
Perroquets, & Perruches, 231.
Petango, fruit, 62.
Pétoncles, 239.
Pétrel, oiseau 85, &c.
Pétumbo, Fruit, 62.
Pies de mer, 234.
Pinions, ou noix purgatives, 64.
Pintado, oiseau, 83, 84.
Piſca, 287.
Pivoerts, 232.
Plantains, 210.
Plantations des Indiens, & de quelle maniere ils les cultivent, 256.
Plantes trouvées au Bresil, à la Nouvelle-Hollande, à Timor, & dans la Nouvelle-Guinée. *Voyez Tab.* 1, 2, 3, 4, 5, &c. 140.
Poirier, piquant ou sauvage, 168, 212.
Poivre, de deux sortes. 219.
Pommeſlan, (Fruit) 31.
Pomme de Pin, fruit qui ressemble à un Artichaud, 211.
Poiſſon volant entre les Canaries & les Isles du Cap-verd, 14.
Poiſſons de mer sur la côte de la N. Hollande, 136.
Poiſſons de la grosseur du Thon, 145.
Poiſſons, qu'on trouve autour de la Côte de l'Isthme, 238.
Port-Royal, 281.

Portobel, 152, 181, 195.
Portugais, fort civils envers M. Dampier. 431
Potates, 228.
Poules qui glouſſent au Breſil, 67.
Punta-Mala, 196.

Q

QUAM, oiſeau, 229.
Quina-Quina, l'arbre d'où l'on tire cette écorce eſt une eſpece de Mangle, 218.
Quolla, ou lieu où l'on débarque, 150.

R

RABEC, Oiſeau. 24.
Ragoûts des Indiens, & de quelle maniere ils font la cuiſine, 273.
Raies piquantes, 259.
Rats & ſouris dont on eſt empeſté ſur l'Iſthme. 225.
Realeja, 202.
Remora, poiſſon. *ibid.*
Rio grande, 203.
Riviere d'or, 171, 197, 288.
Riviere, dont l'eau eſt fort chaude. 284.
Romarin (Iſle de) dans la Nouvelle-Hollande, 136 *Voyez la plante qui reſſemble au Romarin. Tab. IV. N. 3.*

S

SAIGNE'E, maniere dont les Indiens la font, 169.
Saiſon pluvieuſe, &c. 206.
Samballos, Iſle. 182, 185, &c.
Sambo, Riviere, 197.
Sambalhas, Pointe. 188, 190.
Santa-Cruz, ville de Teneriffe, &c. 4, 5.
Sapadillos, eſpece d'arbre fruitier, 211.
Savanes, 200.
Sauteur, poiſſon. 103.
Scrivan, Port. 191.
Scuchadero, 198.
Sculpins, Poiſſons. 238.
Sel, de la maniere dont on le fait à l'Iſle de Mayo.

16, &c. & sur l'Isthme de Darien, 244.
Serpent d'eau du Bresil. 71, &c. De la Nouvelle-Hollande, 117, 120.
Serpens, 216.
Singes, 224, 288.
Snouks, poisson. 239.
La Sonde (Isle de) 177, 189, &c.
Sour-sop, fruit. 60.
Springer (Isle de) 189.
Sucre, de quelle maniere on le rafine au Bresil, 49, &c.
Sucre & Sucreries, 296.

T

Tabac qu'on a sur l'Isthme, & de quelle maniere on le roule pour le fumer, 221.
Tamarins, 217.
Tarpon, gros Poisson. 236.
Tasman (Carte de) corrigée, 122.
Tempêtes, 302.
Teneriffe, 4. De ses vins, des fruits de la terre & des animaux, 9, 10.
Terra del Fuego, 289.
Terre nouvellement découverte, & que M. Dampier a nommé terre de Davis, 302.
Terroir sec & sterile à Copayapo, 254.
Tête de Pape, sorte d'arbrisseau. 168, 212.
Tigres, 212.
Toiles de coton que les Indiennes ourdissent, 262.
Tortuës qui pondent leurs œufs dans la saison humide, &c. 25, 286. Pourquoi les Espagnols & les Portugais n'en mangent pas. 73.
Tourterelles du Bresil, 65.
Tremblement de terre senti en mer, vaisseaux transportez fort loin du rivage, 299. 300.

V

Vaisseau de Dampier coulé à fonds, *Préf.*
Vaisseau de 50. pieces de canon, bâti au Bresil. 52.

Variation de l'aiguille ; l'endroit où elle augmente en courant à l'Eſt, 81. L'endroit où elle diminuë, en ſuivant la même route, 84. Son incertitude, & la difficulté qu'il y a de l'obſerver. 89, 90.
Table des Variations obſervées dans ce Voyage 92, &c.
Venta de Cruzes, petit Village, 200.
Vents incertains prés de la ligne, 37.
Vermejo, 297.
Vieille, eſpece de Poiſſon. 237.
Vins de la Naſca, de Piſca, &c. 288.
Vol puni de la mort, 264.
Volaille domeſtique de l'Iſthme, 232.

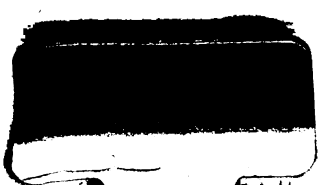
W

Wafer, ſon premier Voyage, 149, ſecond Voyage, 150. Il rencontre Mr. Dampier pour la premiere fois. 152. Le malheur qui lui arrive en traverſant l'Iſthme, 153. Les peines où il ſe trouve, 154, 164, Il court grand riſque d'être noyé. 165. Il s'achemine une ſeconde fois vers la Mer du Nord. 166. Il tire du ſang à l'Epouſe de Lacenta 169. Il aquiert une grande réputation chez les Indiens, 170. Il obtient de Lacenta la permiſſion de ſe retirer, 173. Il part la troiſiéme fois pour la Mer du Nord, 175, &c. Il rencontre un Armateur Anglois, 178. Il range la Côte des Indes Occidentales avec Mr. Dampier, 179. Il reprend la continuation de ſon Voyage, 283, &c. Il arrive en Penſilvanie & retourne à la Virginie, 308.
Warrée, eſpece de cochon ſauvage, 223, &c.

Y

YAMS, 220.
Yemma, oiſeau, 65.
Yio, Riviere, 266, &c.

Fin de la Table.

BIBLIOTH. ACADEM. LAUSAN
LIBERTÉ
ET
PATRIE

Dampier
et un des plus fameux
Voyageurs qui y a